00100768

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 15 March, 2016

Causeries
by
J. Dumas.
in 2 series
00 k 9
100768
ac

00 k 9
paris
1860

G.4
F8 843.8
Dun/cau
100768

CAUSERIES

Je l'ai dit, je ne sais plus où : « Dans tous les pays du monde, on parle, on pérore, on discute ; on ne cause qu'en France. »

La causerie est une condition de notre langue bavarde, une conséquence de notre caractère bon enfant ; — car, au fond, nous autres Français, nous sommes de bons, d'excellents enfants, et c'est ce qui fait qu'on nous pardonne, à l'étranger, notre étourderie, nos gasconnades, nos impertinences, notre fatuité nationale, qui veut que, hors de Paris, il n'y ait pas d'esprit, hors de la France, pas de salut.

Quand j'habitais Rome, Florence, Naples, ces trois

merveilles de la civilisation, de l'art, de la nature; quand j'avais autour de moi cinquante générations de chefs-d'œuvre, sous les pieds une poussière où chaque pas remue un souvenir historique, et devant les yeux une mer comme il n'en existe que de Misène à Sorrente, un ciel comme on n'en voit qu'en rêve, eh bien, au milieu de ce paradis des sens, il me manquait une chose, une seule, mais indispensable, mais sans équivalents : la causerie !

Un beau matin, je quittais famille, amis, promenades aux Cascines, explorations dans les ruines, courses sur la mer, et je disparaissais.

Quinze jours, un mois, six semaines après, on me voyait revenir frais, épanoui, le sourire sur les lèvres et dans les yeux.

— D'où venez-vous? me demandait-on.

— De Paris.

— Qu'avez-vous été faire à Paris?

— Causer.

Au fur et à mesure que j'ai avancé en âge, ce besoin de causerie est devenu de plus en plus impérieux chez moi; — la vieillesse est conteuse ! — si bien que, pour satisfaire à mes goûts, pour m'en donner à cœur joie, je me suis mis, — sans faire tort d'une ligne à mes

romans, bien entendu, mais comme passe-temps, comme intermède, — je me suis mis à écrire mes *Mémoires*, puis la série de mes *Grands hommes en robe de chambre*, puis des préfaces rétrospectives pour les nouvelles éditions de mes livres; puis que sais-je encore?.... J'ai même fondé un journal, — histoire de causer.

Cette égoïste satisfaction que je me donne ainsi à moi-même, en ne croyant pas trop ennuyer les autres, m'a été publiquement reprochée par un de ces nombreux amis inconnus que j'ai le bonheur de posséder, et qui m'écrit en propres termes :

« Voyons, d'abord, vos causeries avec vos lecteurs; eh bien, ce n'est pas très-spirituel, et c'est par trop sans façon... »

Diable! par trop sans façon, — ce ne serait rien; — mais pas assez spirituel, — c'est beaucoup!

« Que M. Clairville mette les coudes sur la table en faisant un méchant couplet de facture, tout en attendant qu'on serve le potage, cela se conçoit : il est chez lui, il est en robe de chambre, il n'a, pour témoin de son labeur futile, que sa femme, et du diable si sa femme l'a jamais pris au sérieux!... ».

Bon! voilà mon correspondant inconnu qui tombe sur Clairville. Je ne suis pas fâché de vous faire remar-

quer, en passant, que ce gaillard-là ne respecte rien.

« Mais que vous, un des hommes supérieurs de notre époque... »

Merci !

« Il en est jusqu'à trois que je pourrais citer ; — que vous, dis-je, vous posiez avec ce même sans façon devant le public, — franchement, ce n'est bon ni pour lui ni pour vous : vous en arriverez ainsi à n'avoir aucun respect l'un pour l'autre. Familiarité n'engendre que mépris. »

Peste ! voilà qui me semble encore plus grave que de ne pas prendre Clairville au sérieux. Aussi cette prédiction sur ce qui devait advenir de mes causeries avec le public m'a-t-elle donné à réfléchir.

Eh bien, voici le résultat de mes réflexions :

C'est que mon bienveillant critique ne me connaît pas plus, personnellement, que je ne le connais lui-même, et qu'il m'aura pris pour un autre. Or, ce qui, sous le rapport de la bonhomie, de la franchise, de la naïveté ; sous le rapport de cet esprit qui, comme il le dit très-bien, *met les coudes sur la table*, — ce qui peut s'appliquer à tout autre, ne saurait s'appliquer à moi.

Vous ne me jetterez pas de la poudre aux yeux, mon cher inconnu ; vous ne m'éblouirez pas en me mettant

au rang des trois hommes supérieurs que vous pourriez citer, — en littératture, bien entendu.

Mais voyons : supposons que les deux autres soient Lamartine et Hugo.

Supposons encore, et, cette supposition, c'est vous qui la faites, et non pas moi, supposons que je sois le troisième.

Eh bien, voulez-vous que je vous dise, là, vrai, franchement, sur ma parole d'honneur, comme je le pense, la part que Dieu a départie à chacun de nous?

Lamartine est un rêveur; Hugo est un penseur; moi, je suis un vulgarisateur.

Ce qu'il y a de trop subtil dans le rêve de l'un, subtilité qui empêche parfois qu'on ne l'approuve; ce qu'il y a de trop profond dans la pensée de l'autre, profondeur qui empêche parfois qu'on ne la comprenne, je m'en empare, moi, vulgarisateur; je donne un corps au rêve de l'un, je donne de la clarté à la pensée de l'autre; et je sers au public ce double mets, qui, de la main du premier, l'eût mal nourri, comme trop léger; de la main du second, lui eût causé une indigestion, comme trop lourd; et qui, assaisonné et présenté de la mienne, va à peu près à tous les estomacs, aux plus faibles comme aux plus robustes.

Supposez une ferme exploitée par trois amis, associés pour en tirer le meilleur parti possible. L'un fait couper la moisson, l'autre la rentre, le troisième la bat et la vanne.

Je suis, moi, le batteur et le vanneur.

Puis ce qui reste sur l'aire, ce qui tombe du van, je le donne à manger aux poules.

Voilà pourquoi les poules accourent toutes à ma voix quand je dis :

— Venez, petites! venez, venez, venez!

Tandis qu'elles ne connaissent même pas la voix de mes deux associés, qui tiennent cependant à la ferme un rang plus élevé que le mien.

Eh bien, batteur de l'esprit, vanneur de l'intelligence, c'est le grain de la causerie que je jette au vent. Grands et petits, venez, venez, venez!

LES TROIS DAMES

I

Me voici *les coudes sur la table ;* je ne travaille plus, je ne compose plus, je n'écris plus ; je cause.

Prêtez-moi votre bienveillante attention, chers lecteurs, et vous surtout, chères lectrices.

Je vous parlerai, si vous le voulez bien, d'un beau et fier garçon de trente ans, plein de force, de jeunesse, de santé, et, je puis ajouter hardiment, plein d'avenir.

Je vous parlerai de l'auteur de *la Dame aux Camellias*,

de l'auteur de *Diane de Lys*, de l'auteur du *Demi-Monde*.

Je vous parlerai de mon meilleur ouvrage à moi, de M. Alexandre Dumas fils.

Je vais le prendre à vingt ans, le suivre dans ses travaux de théâtre, et chercher quelle influence la vie privée peut avoir sur la vie littéraire.

L'étude que je fais sur lui, je pourrais la faire sur tous et sur moi-même: L'œuvre n'est que le reflet du miroir sur la muraille ; le soleil est dans notre cœur.

Suivez-moi au Théâtre-Français; on y joue *les Demoiselles de Saint-Cyr*, je crois. Je passe dans le corridor; une porte de baignoire s'ouvre; je me sens arrêter par le pan de mon habit, je me retourne. C'est Alexandre qui m'arrête.

— Ah ! c'est toi ! Bonsoir, cher..

— Viens ici, monsieur mon père.

— Tu n'es pas seul?

— Raison de plus. Ferme les yeux, passe la tête à travers l'entre-bâillement de la porte ; n'aie pas peur, il ne t'arrivera rien de désagréable.

Et, en effet, à peine avais-je fermé les yeux, à peine avais-je passé la tête, que je sentais sur mes lèvres la pression de deux lèvres frissonnantes, fiévreuses, brûlantes. J'ouvris les yeux.

Une adorable jeune femme, de vingt ou vingt-deux ans, était en tête-à-tête avec Alexandre, et venait de me faire cette caresse peu filiale.

Je la reconnus pour l'avoir vue quelquefois aux avant-scènes.

C'était Marie Duplessis, la dame aux camellias.

— C'est vous, ma belle enfant, lui dis-je en me dégageant doucement de ses bras.

— Oui; il faut vous prendre de force, à ce qu'il paraît.

— Dites-le bien haut, peut-être qu'on vous croira.

— Oh! je sais bien que ce n'est pas la réputation que vous avez; mais, alors, pourquoi faites-vous le cruel avec moi?... Voilà deux fois que je vous écris pour vous donner rendez-vous au bal de l'Opéra.

— Devant l'horloge, à deux heures du matin?

— Vous voyez bien que vous avez reçu mes lettres!

— Sans doute, je les ai reçues.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu, alors?

— J'ai cru que vos lettres étaient adressées à Alexandre.

— A Alexandre Dumas, oui.

— Mais à Alexandre Dumas fils.

— Allons donc! Alexandre est Dumas fils, mais vous n'êtes pas Dumas père, vous ne le serez jamais.

— Je vous remercie du compliment, chère belle.

— Voyons, pourquoi n'êtes-vous pas venu?

— Parce que, de minuit à deux heures du matin, il n'y a devant l'horloge de l'Opéra que des gens d'esprit de vingt à trente ans, ou des imbéciles de quarante à cinquante. Comme j'ai quarante ans sonnés, je serais naturellement rangé dans la dernière catégorie, par les spectateurs désintéressés, ce qui m'humilierait.

— Je ne comprends pas.

— Je vais me faire comprendre. Une belle fille comme vous ne feint de donner un rendez-vous d'amour aux hommes de mon âge que si elle a besoin d'eux. A quoi puis-je vous être bon? Je vous offre la protection et vous tiens quitte de l'amour.

— Quand je te le disais! fit Alexandre.

— Eh bien, alors, dit Marie Duplessis avec un charmant sourire et en voilant ses yeux de ses longs cils noirs, nous irons vous voir, n'est-ce pas, monsieur?

— Quand vous voudrez, mademoiselle.

Et, en m'inclinant, je la saluai, comme j'eusse salué une duchesse.

Quand la femme est honnête, c'est pour elle qu'on la salue ainsi; quand elle ne l'est pas, c'est pour soi.

La porte se referma et je me retrouvai dans le corridor.

C'est la seule fois que j'embrassai Marie Duplessis; c'est la dernière fois que je la vis.

J'attendais Alexandre et la belle courtisane.

Au bout de quelques jours, Alexandre vint seul.

— Eh bien? lui demandai-je?

— Ah! oui, Marie, n'est-ce pas?

— Pourquoi ne l'as-tu pas amenée?

— Sa toquade est passée; elle voulait entrer au théâtre. — C'est leur rêve à toutes! Mais, au théâtre, tu comprends, il faut étudier, répéter, jouer; c'est un grand travail à entreprendre, une grande résolution à arrêter. Il est bien plus facile de se lever à deux heures de l'après-midi, de s'habiller, de faire un tour au bois, de revenir dîner au café de Paris, ou aux Frères-Provençaux, d'aller, de là, passer la soirée dans une avant-scène du Palais-Royal, du Vaudeville ou du Gymnase; de souper en sortant du théâtre, de rentrer, à trois heures du matin, chez soi ou chez les autres, que de faire le métier que fait mademoiselle Mars. La débutante a trouvé un Anglais et a oublié sa vocation; puis, ajouta Alexandre d'un air assez triste, puis je te dirai que je la crois malade..,

— De la poitrine?

— Oui... on n'en est pas encore sûr, mais on le saura bientôt. Avec la vie qu'elle mène, on passe vite des probabilités aux certitudes.

— Pauvre fille!...

— Ma foi! tu as raison de la plaindre, elle est fort au-dessus du métier qu'elle fait...

— Tu ne l'aimes pas d'amour, j'espère?

— Non, je l'aime de pitié, répondit Alexandre.

Je ne lui parlai plus jamais de Marie Duplessis.

Un jour, il entra tout triste.

— Qu'as-tu donc? lui dis-je.

— Tu sais, la pauvre enfant qui t'a donné un si bon baiser dans la baignoire du Théâtre-Français...

— Oui... Eh bien?

— Elle est morte.

Je répétai la même exclamation qui m'était échappée un an auparavant :

— Pauvre fille! morte!

— Morte tristement, misérablement, comme meurent ces malheureuses créatures; tout était saisi chez elle, excepté son lit d'agonie... C'est une belle chose que la loi qui réserve la couchette et les matelas; sans quoi, elle serait morte sur le parquet... on avait en-

levé les tapis. Dans huit jours, on vend chez elle.

— Tu ne l'as pas vue mourir?

— J'étais à la campagne... Il paraît qu'elle a parlé de moi. J'ai revu l'appartement, hier, et, cette nuit, j'ai fait des vers là-dessus.

— Les sais-tu?

— Oui.

— Dis-les moi.

— Ah! ma foi, non! je pleurais en les faisant, je pleurerais en les lisant... Tiens, je les ai copiés... tu les liras, toi... Oh! il y aurait un beau livre à faire sur la vie dont on meurt.

— Eh bien, fais-le.

— Peut-être essayerai-je... Adieu, père!...

— Où vas-tu?

— Au cimetière. Je lui dois bien une dernière visite... Pauvre charmante enfant!...

Et il sortit en essuyant une larme.

Voici les vers qu'il avait faits pendant la nuit; qu'on n'oublie point qu'Alexandre, lorsqu'il les fit, avait vingt ans à peine :

Nous nous étions brouillés, et pourquoi?... Je l'ignore.
Pour rien... pour le soupçon d'un amour inconnu.

Et, moi qui vous ai fuie, aujourd'hui je déplore
De vous avoir quittée et d'être revenu.

Je vous avais écrit que je viendrais, madame,
Pour chercher mon pardon, vous voir à mon retour ;
Car je croyais devoir, et du fond de mon âme,
Ma première visite à ce dernier amour.

Et, quand mon âme accourt, depuis longtemps absente,
Votre fenêtre est close et votre seuil fermé ;
Et voilà qu'on me dit qu'une tombe récente
Couvre à jamais le front que j'avais tant aimé.

On me dit froidement qu'après une agonie
Qui dura quatre mois, le mal fut le plus fort ;
Et la fatalité jette, avec ironie,
A mon espoir trop prompt le mot de votre mort.

J'ai revu, me courbant sous mes lourdes pensées,
L'escalier bien connu, le seuil foulé souvent,
Et les murs qui, témoins des choses effacées,
Pour lui parler du mort, arrêtent le vivant !

Je montai, je rouvris en pleurant cette porte
Que nous avions ouverte en riant tous les deux,
Et, dans mes souvenirs, j'évoquai, chère morte,
Le fantôme voilé de tous nos jours heureux.

Je m'assis à la table où, l'un auprès de l'autre,
Nous revenions souper aux beaux soirs du printemps,
Et de l'amour joyeux, qui jadis fut le nôtre,
J'entendais chaque objet parler en même temps.

Je revis le piano dont mon oreille avide
Vous écouta souvent éveiller le concert :

Votre mort a laissé l'instrument froid et vide,
Comme, en partant, l'été laisse l'arbre désert.

J'entrai dans le boudoir, cette oasis divine
Qui nous réjouissait de ses mille couleurs ;
Je revis vos tableaux, vos grands vases de Chine,
Où se mouraient encore quelques bouquets de fleurs.

J'ai retrouvé la chambre à la fois douce et sombre ;
Et, là, le souvenir veillait fort et sacré.
Un rayon éclairait le lit dormant dans l'ombre,
Mais vous ne dormiez plus dans le lit éclairé !

Je m'assis à côté de la couche déserte,
Triste à voir comme un nid d'hiver au fond des bois,
Et je rivai mes yeux à cette porte ouverte
Que vous aviez franchie une dernière fois.

La chambre s'emplissait de chaleur odorante,
De souvenirs joyeux et pâles : j'entendais
Le murmure alterné de l'horloge ignorante,
Qui sonnait autrefois l'heure que j'attendais !

Je rouvris les rideaux qui, faits de satin rose,
Et voilant le matin le soleil à demi,
Permettaient seulement ce rayon qui dépose
La joie et le réveil sur le front endormi.

Or, c'est là qu'autrefois, ma chère ombre envolée,
Nous restions tous les deux lorsque venait minuit ;
Et, depuis ce moment jusqu'à l'aube éveillée,
Nous écoutions passer les heures de la nuit.

Alors vous regardiez, éclairée à sa flamme,
Le feu comme un serpent dans le foyer courir :

Car le sommeil fuyait de vos yeux, et votre âme
Souffrait déjà du mal qui vous a fait mourir.

Vous souvient-il encor, dans le monde où vous êtes,
Des choses de la terre? — et sur les froids tombeaux,
Entendez-vous passer ce cortége de fêtes
Où vous vous épuisiez pour trouver le repos?

Vous souvient-il des nuits où, brûlante, amoureuse,
Tordant sous les baisers votre corps éperdu,
Vous trouviez, consumée à cette ardeur fiévreuse,
Dans vos sens fatigués le sommeil attendu?

Ainsi qu'un ver rongeant une fleur qui se fane,
L'incessante insomnie étiolait vos jours,
Et c'est ce qui faisait de vous la courtisane
Prompte à tous les plaisirs, prête à tous les amours.

Maintenant, vous avez parmi les fleurs, Marie,
Sans crainte du réveil, le repos désiré:
Le Seigneur à soufflé sur votre âme flétrie
Et payé d'un seul coup le sommeil arriéré.

Pauvre fille! on m'a dit qu'à votre heure dernière,
Un seul homme était là pour vous fermer les yeux,
Et que, sur le chemin qui mène au cimetière,
Vos amis d'autrefois étaient réduits à deux!

Eh bien, soyez bénis, vous deux qui, tête nue,
Méprisant les conseils de ce monde insolent,
Avez jusques au bout, de la femme connue,
En vous donnant la main, mené le convoi blanc!

Vous qui l'aviez aimée et qui l'avez suivie,
Qui n'êtes point de ceux qui, duc, marquis ou lord,

Se faisant un orgueil d'entretenir sa vie,
N'ont pas compris l'honneur d'accompagner sa mort.

Vous le voyez, belles lectrices, toute l'histoire de la pauvre Marie Duplessis était là.

De cette triste méditation, inspirée par la chambre vide, par l'appartement désert, par la pendule qui continue de marquer l'heure de la vie, même après que l'heure de la mort a sonné, est né d'abord le roman, puis le drame de *la Dame aux Camellias*.

Vous avez toutes lu le livre, mes belles lectrices, vous avez toutes applaudi la pièce; je n'ajouterai donc qu'un mot.

C'est que vous n'avez point pleuré, en lisant le livre, une morte idéale; c'est qu'en applaudissant la belle, la gracieuse, la dramatique madame Doche, vous n'avez pas applaudi une fiction du poëte; mais une créature de Dieu, montrée un instant par lui à ce monde et bientôt retirée de ce monde par lui.

Qui penserait à toi, aujourd'hui, pauvre Marie Duplessis, si, par hasard, pendant ta courte apparition dans ce monde, tes lèvres n'avaient pas touché les lèvres de deux poëtes?

II

Franchissons d'un bond trois ou quatre années, sautons par-dessus la révolution de 1848, comme si, au lieu d'être un abîme, ce n'était qu'un simple fossé, et entrons dans une chambre à coucher d'un garçon de la rue de la Ville-l'Évêque.

La chambre est entièrement couverte en perse mauve, avec de gros bouquets de lilas et de roses trémières; des canapés font le tour des murailles; des coussins sont entassés en pile sur le parquet; le tapis est moelleux.

A la chambre attient une petite serre, à laquelle on monte par deux marches.

Les murailles en sont tapissées de camellias qui s'étagent jusqu'au plafond.

Elle est éclairée seulement par une lampe à verre dépoli.

En hommes, il y a le maître de la maison, un jeune Russe, nommé Vladimir, Méry, le comte Dorset, Clésinger, mon fils et moi.

En femmes, il y a... de charmantes femmes.

Une belle enfant, aux cheveux blonds, aux yeux bleus, à la taille frêle, tout étonnée de se trouver noyée au milieu d'une conversation dont, la plupart du temps, elle ne comprend pas les ondoyants contours, pose à la fois pour Clésinger et Dorset, qui, chacun à son point de vue, font d'elle un portrait aux trois crayons.

Sous le crayon de Dorset, elle se poétise, et s'amincit encore.

C'est une de ces frêles Anglaises comme on en voit dans les vignettes du Strand, assise au bord de la mer, et laissant, pensive, enlever à la brise de l'Océan la fleur attachée dans ses cheveux.

Sous le crayon de Clésinger, elle s'accentue, prend des formes arrêtées, puissantes, vigoureuses; la chair se fait marbre, l'ondine devient statue.

Étrange façon dont apparaît la même femme aux regards de deux artistes, quand l'un cherche la grâce, l'autre la force; l'un le joli, l'autre le beau.

On fumait; on prenait le thé.

Il va sans dire que je prenais du thé, mais que je ne fumais pas.

Méry était, comme toujours, éblouissant d'esprit, Dorset était gentilhomme jusqu'au bout des ongles,

Clésinger rêvait à son *Andromède;* j'étais triste; Alexandre était préoccupé.

De temps en temps, mais comme par accident, son esprit, ordinairement si vif, un peu languissant ce soir-là, allait heurter celui de Méry, et, alors, du choc, jaillissaient des étincelles qui, tombant sur l'esprit rêveur des autres, y allumait une flamme passagère.

A onze heures, Alexandre s'approcha de moi.

— Est-ce que la fumée des cigares ne te fait point mal ce soir? me dit-il.

— Elle me fait toujours mal, ce soir comme les autres jours. Mais, que voulez-vous! puisque votre génération ne peut plus vivre que dans les tabagies, il faut bien que les autres s'habituent à respirer de la fumée, au lieu de respirer de l'air.

— Voyons, j'ai pitié de toi, veux-tu que nous nous en allions?

— Je ne demande pas mieux.

— Viens, alors.

Nous nous levâmes, nous prîmes nos chapeaux, et, au milieu des instances du maître de la maison pour nous faire rester, nous donnâmes la main aux hommes baisâmes les femmes au front, et sortîmes.

— Pouah! fis-je en secouant mon paletot pour en

faire sortir l'odeur de la fumée, et aspirant l'air de la rue à pleins poumons, qui m'aurait jamais dit que je trouverais un jour que cela sentait bon, dans les rues de Paris !

— Allons ! te voilà à cheval sur ton dada, me dit Alexandre. Comment donc faisais-tu pour fumer en Afrique ?

— En Afrique, mon cher, je fumais du tabac du Sinaï, dans lequel je râpais de l'aloès. Je le fumais dans une chibouque à tuyau de cerisier et à bouquin d'ambre, circonstances qui faisaient de la fumée un parfum, au lieu d'en faire une infection. Oh ! les Orientaux sont une race trop sensuelle pour se noyer, comme nous, dans la nicotine pure. Par bonheur, et comme compensation, il y avait chez Vladimir d'excellent thé.

— Tu aimes donc toujours le thé ?

— Autant que je déteste le tabac.

— Veux-tu que je t'en fasse prendre de meilleur encore que chez Vladimir ?

— C'est difficile.

— Pourvu que ce soit possible, c'est tout ce qu'il faut.

— Quand ?

— Ce soir.

— Où ?

— Dis oui ou non.

— Oui!

— Viens, alors.

— Chez qui?

— Ne t'inquiète pas, c'est moi qui te présente.

— Alors c'est chez une femme.

— Qui désire te connaître.

— Soit!

— Allons.

Nous nous sommes habitués, Alexandre et moi, à ces mutuelles et fréquentes présentations à des inconnus sur lesquels nous ne nous demandons jamais d'autres renseignements que ceux que nous jugeons à propos de donner sans qu'on nous les demande.

Je le suivis donc aveuglément, aussi aveuglément que, trois ou quatre ans auparavant, j'avais, dans un couloir du Théâtre-Français, passé ma tête par l'entre-bâillement de la porte d'une baignoire.

Nous arrivâmes...

A quoi bon dire où nous arrivâmes?

La maison, aux sculptures artistiques, ne m'était point étrangère, et, une fois entré sous la grande porte, c'est moi qui aurais pu servir de guide à un étranger.

— Tiens! dis-je, je connais cela.

— C'est possible, répondit Alexandre, c'est une de ces élégantes maisons parisiennes qu'on loue toutes garnies à des étrangers. Peut-être y es-tu venu voir quelque ami étranger ou quelque amie étrangère.

— Montons !

Nous montâmes.

Alexandre s'arrêta devant la porte du premier étage et sonna.

Une espèce de chasseur vint ouvrir.

— La comtesse y est-elle ? demanda Alexandre.

— Oui, monsieur.

— C'est bien.

Il ôta son paletot et me fit signe d'en faire autant

Je jetai mon paletot sur celui d'Alexandre.

— Qui annoncerai-je ? demanda le chasseur en me regardant.

— N'annoncez pas.

Le chasseur se rangea, nous passâmes.

Nous traversâmes deux pièces mollement éclairées, et dans lesquelles était répandue une vague odeur de benjoin.

Je connaissais l'appartement à l'intérieur comme j'avais reconnu la maison à l'extérieur.

Alexandre entre-bâilla une porte.

— Visible? demanda-t-il.

— Oui ; pourquoi me demandez-vous cela?

— Parce que je ne suis pas seul.

— Qui donc m'amenez-vous, quand je n'attendais que vous?

— Un autre que moi, mais qui est toujours un peu moi.

— Ah ! votre père... Qu'il entre !

— Entre et embrasse.

J'entrai.

Une femme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, vêtue d'un peignoir de mousseline brodée, chaussée de bas de soie rose et de pantoufles de Kasan ; ses longs et magnifiques cheveux noirs dénoués et s'écoulant en ondes de ses épaules à ses hanches et de ses hanches à ses genoux, était couchée sur une causeuse de damas, couleur paille.

Je m'approchai du canapé, je mis un genou en terre et je baisai la main qu'on m'offrait.

— Te voilà présenté, dit Alexandre.

Je voulus me retirer.

— Non ! restez là, dit-elle. Je sais que vous aimez la vie horizontale. — Passez des coussins à votre père.

Alexandre me passa des coussins.

La comtesse se rangea un peu pour que je pusse appuyer mon coude sur le bord de son canapé.

Alexandre s'appuya au dossier, et se mit à jouer avec les cheveux de la comtesse.

Elle jouait elle-même avec un magnifique collier.

— Tu sais comment je l'appelle ? me demanda Alexandre.

— Non. Comment l'appelles-tu ?

— La dame aux perles.

En effet, la comtesse avait au cou un triple fil de perles. Elle avait des perles aux bras, elle en avait dans les cheveux ; je regardai si elle n'en avait pas aux pieds.

— Oui, dit-elle, j'avoue que c'est la parure que je préfère. On peut la porter toujours, en robe de bal comme en peignoir. Des diamants, ce sont des bijoux ; des perles, ce sont des amies.

Elle avait pour deux cent mille francs de perles roulées autour d'elle.

— Vous savez que mon père adore le thé, et je lui ai promis chez vous du thé comme il n'en a jamais pris.

La comtesse sonna. Une femme de chambre anglaise parut.

— Henriette, du thé jaune.

La femme de chambre referma la porte.

— Tu vas voir, dit Alexandre, tout se fait par enchantement ici.

En effet, la porte se rouvrit. La femme de chambre entra, posa un plateau tout garni sur la table ronde, approcha la table du canapé et se retira de nouveau.

La comtesse se souleva indolemment sur le coude. I était facile de voir à ses mouvements onduleux qu'elle n'avait point de corset.

Elle versa le thé, y laissa tomber la crème et le sucre.

A la seconde tasse, elle resta un instant la théière suspendue, immobile et écoutant.

Alexandre la regardait.

Ils échangèrent un sourire.

— C'est lui? demanda Alexandre.

— Je le présume.

— Il rentre?

— Probablement.

— Et il se couche?

— Mais il me semble que c'est ce qu'il a de mieux faire. Prenez-vous du thé?

— Non; je cède ma part à mon père.

— Connaissez-vous les vers qu'Alexandre m'a faits hier ? me demanda la comtesse.

— Non, il n'a pas encore eu le temps de me les dire.

— Ils sont charmants !

— Bon ! dit Alexandre, on sait cela, allez ! les femmes trouvent toujours charmants les vers que l'on fait pour elles.

— Dites-les, il jugera.

— Je n'aime pas dire des vers à mon père, cela m'intimide.

— Dites toujours ; votre père boit son thé et ne vous regardera pas.

— J'aimerais mieux qu'il n'écoutât point.

— Allons, va donc, fis-je à mon tour en haussant les épaules.

Alexandre, avec une voix en effet légèrement tremblante, commença :

Hier, nous sommes partis au fond d'une voiture,
Enlacés l'un à l'autre ainsi que deux frileux,
Emportant, à travers une sombre nature,
Le printemps éternel qui suit les amoureux.

Nous avions confié le sort de la journée
Au cocher, qui devait nous mener au hasard,
Où bon lui semblerait, et notre destinée
Reposait dans ses mains à compter du départ.

Cet homme, pour Saint-Cloud avait des préférences.
Eh bien, va pour Saint-Cloud; c'est un charmant pays!
D'ailleurs, quand nous mêlons nos douces confidences,
Peu m'importe l'endroit, je suis bien où je suis.

A la grille du parc, il nous fit donc descendre:
Le parc était désert, triste et silencieux;
Le vent roulait au ciel des nuages de cendre,
Les arbres étaient noirs et les chemins boueux.

Nous nous mîmes à rire. En vérité, madame,
C'était risible à voir; mais on ne voyait pas,
Et j'en suis enchanté, la belle et noble dame
Qui relevait sa robe et découvrait ses bas.

Vous aviez l'embarras, embarras plein de grâce,
Des femmes comme il faut, qui marchent, n'ayant pas
L'habitude d'aller à pied, et votre race
Aurait pu se prouver rien que par vos faux pas.

Vous teniez d'une main votre robe de soie
Relevée en deux plis par devant: vos jupons,
Dentelés et brodés, se donnaient cette joie
De rire avec la boue, en battant vos talons.

Vos pieds, à chaque instant, s'enfonçaient dans la terre,
Comme si cette terre eût voulu vous garder.
Pour les en retirer, c'était toute une affaire,
Et vous n'aviez pas trop de moi pour vous aider.

La belle promenade et la charmante chose
Que l'amour dans un bois par un temps pluvieux!
La bise vous faisait un petit nez tout rose,
Empourprait votre joue et mouillait vos grands yeux.

Eh bien, c'était charmant plus qu'en la saison verte.
Le parc était à nous, à nous seuls, à nous deux !
Pas un visage humain sur la route déserte,
Pas d'importun témoin qui nous cherchât des yeux !

Nous avons traversé les longues avenues,
Que terminait toujours le même horizon gris,
Sans même regarder les déesses connues
Posant en marbre blanc sous les arbres maigris.

Nous sommes arrivés près d'un bassin où rôde
Un cygne encor plus blanc que le lait, et nageant
Silencieusement : et, comme une émeraude,
L'eau verte reflétait le bel oiseau d'argent.

Il vint nous demander quelque chose, une miette
De pain, et, pour nous plaire, il tordait son long cou.
Vous lui dites alors : « Pauvre petite bête !
Je ne le savais pas, et je n'ai rien du tout. »

Si bien qu'il nous quitta, nous méprisant sans doute,
Et s'en alla, rayant le miroir du bassin,
A côté du jet d'eau, qui, tombant goutte à goutte,
Faisait à lui tout seul tout le bruit du jardin.

Nous restâmes alors appuyés l'un à l'autre,
Regardant le beau cygne, écoutant le jet d'eau.
La tristesse du bois faisait cadre à la nôtre,
Et le soir commença d'étendre son rideau.

Dans ma poche, je pris une clef de ma chambre,
Et sur un piédestal, plein de mots au crayon
A mon tour, j'incrustai ces mots : « Trente décembre : »
Puis, auprès de ces mots, je gravai votre nom.

Maintenant, quand l'été va rire dans les arbres,
Quand les gais promeneurs repeupleront le bois,
Quand les feuilles auront leurs reflets sur le marbre,
Quand le parc sera plein de lumière et de voix,

A la saison des fleurs enfin, j'irai, madame,
Revoir le piédestal portant le nom tracé,
Ce doux nom dans lequel j'emprisonne mon âme,
Et que le vent d'hier a peut-être effacé.

Qui sait où vous serez alors, ma voyageuse!
Je serai seul peut-être, et vous m'aurez quitté.
Aurez-vous donc repris votre route joyeuse,
En me laissant l'hiver au milieu de l'été?

Car l'hiver, ce n'est point la bise et la froidure,
Et les chemins déserts qu'hier nous avons vus;
C'est le cœur sans rayons, c'est l'âme sans verdure,
C'est ce que je serai, quand vous n'y serez plus.

Je quittai les deux beaux et insoucieux enfants à deux heures de la nuit, priant le dieu des amants de veiller sur eux; car eux, comme on le voit, n'y veillaient guère.

Quinze jours après, Alexandre entrait, à six heures du matin, dans ma chambre.

— Tu es là, père? me demanda-t-il.

— Oui; qu'as-tu?

Sa voix était altérée; il ouvrit les rideaux: je vis qu'il était pâle.

— As-tu de l'argent? me demanda-t-il à son tour sans répondre à la question.

— Trois ou quatre cents francs, peut-être; ouvre le tiroir, et vois toi-même.

Il ouvrit le tiroir.

— Trois cent vingt francs; avec ce que j'avais chez moi, cela fait six cents francs; c'est plus qu'il ne me faut pour partir. Peux-tu me donner un crédit quelconque sur l'Allemagne?

— Mille francs, si tu veux, à Bruxelles, sur Meline et Cans. Ce sont des amis à moi, qui ne te laisseront pas dans l'embarras.

— C'est bien! d'ailleurs, si j'en ai besoin, tu me feras passer de l'argent en Allemagne. Je t'écrirai dès que je m'arrêterai quelque part.

— Et tu vas?

— Je te le dirai en revenant.

Nous nous embrassâmes, et il partit.

Prenez maintenant, chères lectrices, *la Dame aux Perles*, édition in-8°, page 82, ligne 16, lisez jusqu'à la fin, et vous aurez l'histoire tout entière, sauf cette légère variante, que la dame aux perles ne mourut pas.

L'absence d'Alexandre dura près d'un an.

Un jour, j'étais assis, ou plutôt couché sur l'herbe, regardant, des hauteurs de Monte-Cristo, flamboyer dans la Seine, qui semblait rouler du feu, les derniers rayons du soleil couchant, lorsque je vis apparaître, montant une pente rapide, un jeune homme barbu, dont je ne distinguais pas bien les traits.

A dix pas de moi, il s'arrêta.

— Eh bien, tu ne me reconnais pas? me demanda-t-il.

C'était Alexandre.

— Ah! sacrebleu! c'est toi! m'écriai-je en bondissant vers lui; tu as donc changé de figure?

— Non; mais je m'ennuyais tant à Mistovitz, que j'ai, pour me distraire, laissé pousser ma barbe et mes moustaches. Bonjour, papa!

Nous nous embrassâmes, il s'assit sur l'herbe près de moi, et me raconta tout son voyage.

Le lendemain, après le déjeuner, il me quitta pour aller à Saint-Cloud.

Puis, le soir, il revint.

— Tiens, me dit-il en me donnant un papier tout crayonné, voici le pendant des vers que je t'ai lus il y a un an.

Je lus :

Un an s'est accompli depuis cette journée
Où nous fûmes, au bois, nous promener tous deux.
Hélas! j'avais prévu la triste destinée
Qui devait succéder à quelques jours heureux.

Notre amour ne vit pas la saison près de naître?
A peine un doux rayon de soleil luisait-il,
Que l'on nous séparait; et pour toujours, peut-être,
A commencé le double et douloureux exil.

Moi, j'ai vu ce printemps sur la terre lointaine,
Sans parents, sans amis, sans espoir, sans amour,
Les yeux toujours fixés sur la route prochaine,
Par où tu m'avais dit que tu viendrais un jour.

Que de fois mon regard a sondé cette route
Qui se perdait parmi des forêts de sapins
Moins obscurs, moins épais, moins tristes que le doute
Qui m'escortait depuis un mois sur les chemins!

A quoi bon ce soleil qui fleurissait les branches,
Réchauffait la nature et les champs assoupis?
Marguerites, à quoi servaient vos têtes blanches,
Plus hautes en avril que les jeunes épis?

A quoi bon les senteurs de la colline grasse?
A quoi bon ces oiseaux caquetant leurs chansons?
Que me faisaient, à moi, le cœur pris sous la glace,
La chaleur de la terre et les nids des buissons?

Qu'à jamais le soleil se voile s'il éclaire
En vain le long chemin au bout duquel j'attends;
S'il ne ramène pas ce que mon âme espère,
Il n'est pas le soleil, il n'est pas le printemps!

Marguerites, tombez et mourez dans la plaine,
Perdez vos doux parfums et vos tendres couleurs,
Si celle que j'attends n'aspire votre haleine :
Vous n'êtes pas l'été, vous n'êtes pas les fleurs !

Oh ! je préfère à vous l'hiver morose et sombre,
Avec ses arbres noirs et ses sentiers déserts,
Avec son œil éteint qui s'ent'rouvre dans l'ombre,
Et qui, sans nous toucher, expire dans les airs,

C'est là le vrai soleil des âmes désolées ;
Rendez-moi donc l'hiver, nous nous connaissons bien :
Ma tristesse est la sœur de ses longues allées,
Et le feu de mon cœur est froid comme le sien.

C'est ainsi que, dès l'aube, assis à ma fenêtre,
Je parlais, maudissant et le soleil et Dieu ;
Puis le jour commençait, j'espérais une lettre
Qui m'eût fait pardonner au ciel d'être si bleu.

Et le jour s'enfuyait comme avait fui la veille.
Rien ! — Pas un mot de vous ! — L'horizon, bien fermé,
Ne laissait même pas venir à mon oreille
L'écho doux et lointain de votre nom aimé.

Seul pendant six longs mois, le jour, le soir, dans l'ombre,
Sans écho que mon cœur, ma bouche vous nomma,
Entrant à chaque pas dans une nuit plus sombre,
Et, plus triste, disant sans cesse : « O mon Emma ! »

Un morceau de papier, c'est pourtant peu de chose ;
Quatre lignes dessus, ce n'est pourtant pas long.
Si l'on ne veut écrire, on peut prendre une rose
Éclose, le matin, dans un pli du vallon ;

On la peut effeuiller au fond d'une enveloppe,
La jeter à la poste, et l'exilé venu
Du fond de son pays presqu'au bout de l'Europe,
Peut sourire, en voyant que l'on s'est souvenu!

Que de fois vous avez oublié de le faire!
Et, chaque jour, c'était un désespoir nouveau.
Mon cœur se desséchait comme ces fruits qu'on serre,
A la fin de l'été, dans l'ombre d'un caveau.

Si l'on pressait ce cœur aujourd'hui, c'est à peine
S'il en pourrait jaillir une goutte de sang.
Il n'y reste plus rien; c'était la coupe pleine
Qu'un enfant maladroit fait tomber en passant.

Nous voici revenus à la fin de l'année,
Et le temps patient, qui ne s'arrête à rien,
Nous rend le même mois et la même journée,
Où vous parliez d'amour, votre front près du mien.

C'est bien le même aspect : les routes sont désertes,
Le givre, de nouveau, gerce les étangs bleus,
Les arbres ont usé leurs belles robes vertes,
Le cygne rôde encor, triste et silencieux.

Voilà votre doux nom que ma main vient d'écrire;
Il est là qui sourit, dans le marbre incrusté!
Allons! j'ai fait un rêve, et j'étais en délire;
Allons! j'étais un fou! tu ne m'as pas quitté.

La voiture, là-bas, nous attend à la grille :
Partons! et, s'il fait beau, nous reviendrons demain.
Baisse ce voile noir sur ton regard qui brille:
Prends garde de glisser, et donne-moi la main;

Car il a plu; la pluie a détrempé les terres.
Approche donc!... Hélas! mes sens sont égarés;
Les feuilles que je foule, aux chemins solitaires,
Sont celles du printemps qui nous a séparés.

Non, non, tu n'es plus là, toi que j'appelle et j'aime;
J'ai pris le souvenir pour la réalité!
Et, loin de cet amour, encor, toujours le même,
J'ai vécu deux hivers de suite sans été.

Car, l'été, ce n'est pas cette saison qui dure
Six mois, et que novembre éteint d'un pied transi:
C'est du cœur rayonnant l'éternelle verdure;
C'est ce que je serai quand tu seras ici.

Six mois après, vers le commencement de 1853, paraissait le roman de *la Dame aux Perles*.

Le 15 novembre 1853, on représentait sur le théâtre du Gymnase le drame de *Diane de Lys*.

Le roman réussit, le drame eut un grand succès.

Voilà l'histoire de la création, gestation et naissance de Diane de Lys, aussi fidèlement racontée que celle de la dame aux camellias.

Passons à celle de Suzanne d'Ange, la principale héroïne du *Demi-Monde*.

III

On donnait, si je ne me trompe, au Théâtre-Historique, la cinquième ou sixième représentation de *Monte-Cristo*.

J'étais sur la scène, et, pendant un entr'acte, je regardais dans la salle par le trou de la toile.

Je cherchais des yeux Alexandre, qui, dans la matinée, m'avait fait demander une petite avant-scène.

Je voulais voir s'il était à son poste.

Il y était, et, selon son habitude, avec une charmante femme.

Il se douta que c'était moi qui regardais de son côté, et me fit un signe.

Dix secondes après, je me faisais ouvrir sa loge.

— Arrive ici, me dit-il; car, en vérité, je ne sais pas comment cela se fait, j'ai l'air du portier chargé de tirer le cordon sur ta célébrité. Aussitôt que j'ai une femme au bras, la première chose qu'elle fait, c'est de

relever sa robe pour ne pas se crotter; la seconde, c'est de me demander que je te présente à elle.

Puis, se retournant :

— Tenez, madame, soyez satisfaite; j'ai l'honneur de vous présenter monsieur mon père, un grand enfant que j'ai eu quand j'étais tout petit. Mon père, je te présente madame Adriani, née à Ischia, golfe de Naples, veuve avec douze mille francs de rente et les yeux de l'emploi, comme tu peux voir.

En effet, ce qu'il y avait surtout de remarquable dans la très-remarquable beauté de madame Adriani, c'étaient des yeux magnifiques, dont l'éclat était encore rehaussé par une légère ligne de koheul artistement appliqué sur l'épaisseur de la paupière.

Cette femme était réellement belle, même dans l'acception classique du mot.

La ligne générale du visage était grecque, avec l'animation romaine. On eût dit un marbre de Paros doré par le soleil du Latium.

Nous nous assîmes dans le fond de la loge; nous causâmes, en italien, d'Ischia, de Procida, de Sorrente, de Capri, de Naples, de tous ces caps, de tous ces promontoires, de tous ces villages, de toutes ces villes aux doux noms qu'on devine ou rêve quand on ne les connaît

pas, qu'on revoit en souvenir quand on les connaît.

Au bout d'une demi-heure, je pris congé d'Alexandre et de madame Adriani.

Alexandre me reconduisit jusque dans le corridor.

— Eh bien, me demanda-t-il, qu'en dis-tu ?

— Elle est superbe !

— Mais comme manières ?

— Elle me fait l'effet d'une femme du monde.

— Et comme veuve ?

— Une femme de vingt-cinq ans qui vient en avant-scène avec nous est toujours veuve peu ou prou.

— Moi, je la crois de Marseille.

— Eh bien, mais je ne l'aimerais que mieux : elle serait la compatriote de Méry et la descendante des Phocéens. Et pourquoi la crois-tu de Marseille ?

— Elle parle trop bien l'italien pour une Italienne.

La remarque était pleine de profondeur : les Italiennes, en général, parlent avec un accent plus ou moins désagréable le patois de leur province, mais rarement elles parlent l'italien, le véritable italien, l'italien de Florence, corrigé par la prononciation romaine.

Comme je mettais la clef dans la serrure du théâtre :

— A propos, déjeunes-tu chez toi demain ? me demanda Alexandre.

— Oui.

— Fais mettre deux couverts et aie quelques chatteries de petite fille. J'irai probablement déjeuner avec toi et je te conduirai un convive.

— Madame Adriani?

— Non : son portrait par madame de Mirbel, plus fin, plus joli, mais ressemblant, tu verras.

Je suivis les instructions données.

A onze heures, Alexandre arriva avec une adorable petite fille de neuf à dix ans.

C'était bien, comme il l'avait dit, une miniature de madame de Mirbel.

— Je te présente la filleule de madame Adriani, me dit-il en appuyant sur la première syllabe du mot filleule, mademoiselle Marcelle.

— Venez ici, mademoiselle Marcelle, que l'on vous embrasse.

— Volontiers, mais à une condition, monsieur.

— Laquelle, mademoiselle?

— C'est que vous me laisserez vous regarder tout à mon aise.

— Ma chère enfant, rappelez-vous que c'est une faveur que bien des gens vous demanderont plus tard à vous-même.

— Je ne comprends pas.

— Je l'espère bien. Et pourquoi voulez-vous me regarder tout à votre aise?

— Parce que l'on m'a dit que vous étiez un grand homme.

— Je vous remercie infiniment, mademoiselle. Venez dans mes bras, vous me verrez de plus près, et je vous porterai du même coup à table.

On n'a pas idée de la gentillesse et de l'esprit de cette enfant, qui doit avoir aujourd'hui quelque chose comme quinze à seize ans. C'était tout simplement une merveille.

— Pourquoi, demandai-je tout bas à Alexandre, madame Adriani se fait-elle appeler marraine par cette enfant-là?

— Pardieu! parce que c'est sa mère, me répondit Alexandre.

L'explication me parut suffisante.

— Ah! j'ai fait d'assez bons vers sur elle cette nuit, continua-t-il.

— Sur qui?

— Sur madame Adriani.

— Dis-les-moi.

— Attends... Tu sais, les vers, quand on vient de les

faire, on ne se les rappelle pas; après, on ne peut plus les oublier.

La plus belle femme du monde,
Je la connais certainement;
Mais, si vous croyez qu'elle est blonde,
Vous nous trompez complétement.

Ses cheveux sont noirs, et l'ébène
Paraîtrait pâle à côté d'eux.
Ses cils sont noirs, et c'est à peine
Si l'on voit le blanc de ses yeux.

Aussi parfois son sang bouillonne,
Elle s'emporte en un moment;
Car, si vous croyez qu'elle est bonne,
Vous vous trompez complétement.

C'est un éclair, c'est la rafale,
Et j'ai grand'peine, tant c'est prompt,
A dompter pareille cavale
Sous la cravache ou l'éperon.

Mais, quand elle a le vin en tête,
Alors c'est un enchantement;
Car, si vous croyez qu'elle est bête,
Vous vous trompez complétement.

Son esprit est comme ses hanches :
Il est souple et toujours bondit;
Et, comme elle a les dents très-blanches,
Elle rit de tout ce qu'on dit.

Elle pousse tout à l'extrême,
Douleur, joie et tempérament,
Et, si vous croyez qu'elle m'aime,
Vous vous trompez complétement.

— Ils sont très-jolis, tes vers.

— En veux-tu d'autres?

— Oui, pendant que tu y es; tu sais que je suis un des trois ou quatre hommes qui croient encore aux vers.

— O papa, que tu es grand! Écoute :

Je suis amoureux d'une femme
Ayant dents blanches et teint brun.
Ses doux yeux ne sont qu'une flamme,
Et sa bouche n'est qu'un parfum.

Voilà, certe, une bonne affaire
Pour mon cœur qu'on croyait ruiné;
Je le dis à toute la terre,
Tant j'en suis encore étonné.

Je conte ma bonne fortune
A qui veut l'entendre conter,
Et je l'irais dire à la lune,
Pour peu qu'elle eût l'air d'en douter.

Je le dis à qui veut l'entendre,
Aux étoiles qui, le matin,
Pâlissent dans un ciel bleu tendre,
Qui de rose déjà se teint.

C'est connu depuis la plus basse
Jusqu'à la plus haute maison,
Et je le dis au vent qui passe,
Pour qu'il le dise à l'horizon.

C'est su de la nature entière,
Tant je suis fier de cet amour,
Je veux le dire à la rivière,
Si le chagrin m'y jette un jour.

Je l'ai dit même à cette blonde
Qui devait en souffrir ; — eh bien,
La brune que j'aime est au monde
La seule à qui je n'en dis rien.

— Encore !

— Quoi ?

— Des vers.

— Oh ! oh ! tu ne crains pas une indigestion ?

— Non, j'ai l'estomac solide, et puis je veux m'assurer d'une chose...

— Laquelle ?

— Va toujours, je te répondrai après.

— Veux-tu un sonnet ?

— Du même à la même ?

— Pardieu !

— Va pour le sonnet.

— Voyons, attends... Voici :

Ce soir, dame Phœbé se voile le visage.
Est-ce effet du hasard, est-ce précaution ?
Moi, sauf meilleur avis, je crois qu'Endymion
Lui fait tout bonnement alcôve d'un nuage.

Et qui force, après tout, la lune à rester sage?
Qui condamne son cœur à l'inanition?
Et, quand le monde dort, ce pauvre Endymion
Ne peut-il pas l'aimer un instant au passage?...

Car on aime ici-bas, et là-haut, et partout !
L'amour, qui naît de rien, dit-on, et meurt de tout,
Vit comme un parasite aux dépens de notre âme.

On en rit, on en souffre, et l'on en peut mourir ;
Mais, lorsqu'il est soigné par votre main, madame,
Le mal devient si doux, qu'on n'en veut plus guérir.

— Merci !

— En veux-tu encore ?

— Non, j'ai ce qu'il me faut. Maintenant, veux-tu que je te dise une chose ?

— Laquelle ?

— Tu n'aimes pas le moins du monde madame Adriani.

— Peste ! je m'en garderais bien.

— Alors, à quoi te sert-elle ?

— A étudier.

— Le monde ?

— Non, le demi-monde, répondit Alexandre.

Quinze jours après, je le revis.

— Eh bien, les études? lui demandai-je.

— Terminées. J'ai doublé ma philosophie hier.

— Et aujourd'hui?

— J'ai quitté le collége.

— Vous êtes brouillés?

— Il y a une heure. En voilà une biche!

— Conte-moi cela.

— Imagine-toi, avant-hier, je m'ennuyais, — j'étais de mauvaise humeur, je ne savais que faire.

— Où étais-tu?

— Chez elle. Justement, on lui apporte un bouquet. « Bon! me dis-je, je vais lui faire une querelle, cela me distraira. »

— Tu es donc jaloux?

— Ah bien oui! il y a longtemps que j'ai donné ma démission.

» — Ah çà! vous savez, lui dis-je, que je ne veux plus que vous receviez de bouquets, et surtout des bouquets pareils.

» — Comment, des bouquets pareils?

» — Certainement : ce sont des bouquets de la Madeleine, des bouquets à cent sous; c'est humiliant pour

moi ! Quel est donc le clerc d'huissier ou le dixième d'agent de change qui vous envoie de pareils bouquets?

» — Je vous donne ma parole que je ne sais pas d'où ils viennent.

» — Promettez-moi de n'en plus recevoir.

» — Cela vous fera-t-il plaisir ?

» — Oui.

» — Eh bien, c'est le dernier que je recevrai.

» — Vous me le jurez ?

» — Parole d'honneur !

» — Bon ! voilà qui mérite récompense.

» J'ouvris la croisée.

» — Que faites-vous ?

» — Je vais jeter celui-là par la fenêtre. Rien pour rien.

» Le domestique qui venait de l'apporter sortait de la grande porte.

» — Gare là-dessous ! criai-je.

» Il leva le nez. Je lui envoyai le bouquet sur la tête.

» J'espérais qu'elle allait me faire une querelle ; elle fut charmante et me renouvela, d'elle-même, la promesse de ne plus recevoir de bouquets. Elle n'avait pas besoin d'excepter les miens ni de me demander à quoi

elle les reconnaîtrait, je n'avais jamais eu l'idée de lui en envoyer un seul.

» Ce matin, la chance veut que je passe devant la boutique de madame Barjon. Je vois un bouquet de violettes de Parme, un bouquet magnifique, gros comme ta tête quand il y a trois mois que tu ne t'es fait couper les cheveux.

» — Combien, mère Barjon?

» — Vingt francs.

» — Faites porter chez madame Adriani, rue Saint-Lazare, n°...

» — De votre part?

» — Gardez-vous-en bien!

» — De la part de qui?

» — De la part d'un monsieur... qui se fera connaître plus tard.

» — Quand faut-il le faire porter?

» — A l'instant même, devant moi.

» La mère Barjon appela une porteuse de bouquets. As-tu étudié ce type-là, celui de porteuse de bouquets?

— Non, ma foi.

— Il est curieux, c'est une espèce à part. Deux heures après, j'arrive chez madame Adriani. Je sonne, on m'ouvre, j'entre. Pas de bouquet dans la salle à man-

ger, pas de bouquet dans la chambre à coucher. — Est-ce que l'on m'aurait tenu parole? — Je vais au boudoir.

» — Alexandre, n'entre pas là, ma mère y est.

» — Bien!

» — Qu'avez-vous?

» — Rien.

» — Si!

» — On ne vous a pas apporté un bouquet?

» — Quand?

» — Aujourd'hui.

» — Non.

» — C'est singulier!

» — Pourquoi est-ce singulier?

» — En passant, il y a une heure, j'ai vu une femme qui entrait sous la grande porte avec un bouquet. Je suis entré en même temps qu'elle; elle a prononcé votre nom. Elle a monté, j'ai attendu, je l'ai vue redescendre les mains vides.

» — Un bouquet de violettes de Parme?

» — Oui.

» — C'est ma mère qui me l'avait envoyé.

» — Où est-il?

» — Dans le boudoir, avec ma mère.

» — Demandez donc à votre mère ce qu'il lui a coûté et chez qui elle l'a acheté. Il n'y a que les femmes pour faire de ces découvertes-là.

» — Volontiers!

» Elle entra dans le boudoir, et je l'entendis commencer sa phrase en ouvrant la porte et l'achever la porte fermée. Une seconde après, elle sortit.

» — Elle l'a acheté chez le fleuriste de la place de la Madeleine et l'a payé quinze francs, dit-elle avec une admirable tranquillité.

» Tu comprends le dénoûment; j'ouvris le boudoir : pas plus de mère que sur la main. Mais mon bouquet se pavanait au milieu de deux autres!

— Et tu as dit?

— J'ai dit comme Ruy Gomez de Sylva, dans *Hernani* :

C'est trop de deux, madame!

Et me voilà!

— Sérieusement?

— Très-sérieusement!

— Tu n'y retourneras plus?

— A quoi bon? Mon étude est faite.

Cette étude, belles lectrices, c'est celle que vous avez

applaudie au Gymnase, et qui s'appelle *le Demi-Monde*.

Maintenant pourquoi ces trois pièces, *la Dame aux Camellias, Diane de Lys* et *le Demi-Monde*, ont-elles si vivement *empoigné* le public, comme on dit en argot de théâtre?

C'est que les personnages en sont directement moulés sur nature.

En effet, du moment où la toile se lève sur une pièce d'Alexandre, du moment où les personnages ont commencé de parler, le spectateur est pris et entraîné par un irrésistible réalisme; ce n'est plus un théâtre, ce ne sont plus des artistes, ce n'est plus une fiction dramatique : c'est un pan de muraille ouvert sur des personnages vivants, et laissant voir le drame de la vie.

Certes, l'idéalité y perd, la poésie s'atténue; ce n'est point le procédé qui donne Ariel ou Juliette; mais la réalité et l'intérêt y gagnent. D'ailleurs, qui vous dit qu'un jour il ne prendra pas fantaisie au jeune dramaturge de faire à son tour une excursion dans le domaine de l'imagination, dans le royaume du rêve, et qu'il ne complétera pas son œuvre de réalisme par un voyage dans le pays de l'idéalisme et de la poésie!

En attendant, mieux vaut faire ce qu'il fait : les vrais rois sont ceux qui règnent sur leur époque, et Alexandre

a pris au collet son époque, comme une chose à lui appartenant, qu'il mène où il lui convient et dont il fait ce qu'il veut.

Une chose me plaît surtout dans ses œuvres : c'est qu'elles sont bien de lui ; c'est qu'on sent que chaque acte, chaque scène, chaque phrase, chaque parole, est non-seulement de lui, mais encore ne peut être que de lui ; c'est que c'est son champ, son domaine, sa propriété, qu'il la tient de lui-même, et non par héritage ; car, moi-même tout le premier, je me reconnais impuissant à faire *le Demi-Monde*, *Diane de Lys* et *la Dame aux Camellias*.

Je ne m'humilie point pour cela ; je puis faire autre chose : je puis faire *Antony*, *le Comte Hermann* et *la Conscience*.

LES ROIS DU LUNDI

Par le titre de *rois du lundi*, j'entends désigner ces despotes de la critique qui, le premier jour de chaque semaine, tiennent leur cour plénière au rez-de-chaussée des grands journaux.

Ce n'est pas que je lance l'anathème sur tous les critiques passés, présents et futurs.

Il en est des critiques comme des médecins, que je diviserai en trois classes : — les médecins qui tuent, — mettons-les en première ligne, à tout seigneur tout honneur, les médecins qui laissent mourir et les médecins qui guérissent.

Je lance l'anathème sur les médecins qui tuent et

sur ceux qui laissent mourir ; — mais j'honore, j'exalte, je glorifie les médecins qui font vivre!

Peste! ceux-là sont la représentation visible de Dieu en ce monde, et je ne dis pas comme M. Proudhon, moi : « Dieu c'est le mal. » Dieu, c'est le grand, le bon, l'éternel, l'idéal, l'infini ; Dieu, c'est le mot qui me sert à nommer celui que je cherche. Gloire à Dieu dans le ciel, — et aux hommes de bonne volonté sur la terre!

Or, il faut que je vous le dise, je ne sais pas, en général, d'hommes de moins bonne volonté sur terre que les critiques.

La critique vénale a disparu, me direz-vous, et c'est un progrès.

Oui, c'est vrai, je l'avoue, elle a disparu, ou à peu près. — Je dis *à peu près*, car ces choses-là sont pareilles aux mauvaises herbes, à l'ivraie et au chiendent, elles ne disparaissent jamais tout à fait.

Les Geoffroy et les Charles Maurice ont cessé d'exister, c'est vrai encore ; mais il reste le critique qui se gratte lui-même jusqu'au fiel et qui gratte les autres jusqu'au sang.

Vous me citerez, pour faire contraste, les noms de Sainte-Beuve, de Janin et de Gautier. — Eh bien, puisque vous mettez ces noms en avant, parlons un peu

des hommes. — Je ne vais pas faire de la critique, entendez-vous bien ; je vais faire de l'appréciation.

D'abord, et ce que je vais vous dire va vous paraître étrange, mais aucun de ces trois hommes-là n'est un critique véritable.

Sainte-Beuve est un poëte, — Janin, un fantaisiste, — Gautier, un orfévre.

Un critique, l'auteur des *Poésies de Joseph Delorme* et de *Volupté ?* Allons donc ! vous ne ferez croire cela à personne. Est-ce dans ses *Causeries du lundi* que M. Sainte-Beuve est un critique ? Mais les *Causeries du lundi* contiennent une galerie de portraits, et voilà tout. Si M. Sainte-Beuve est un critique, Rigaud et Mignard sont des critiques.

Un peintre n'est pas un critique, parce qu'il transporte sur la toile la tache de vin qui défigure, ou le grain de beauté qui embellit son modèle. C'est un peintre, à mon avis, et pas autre chose. Mais, entendons-nous, le peintre vaut bien le critique.

Le critique, c'est celui qui, au lieu de vous montrer l'homme bien assis dans son fauteuil, bien enveloppé dans son manteau, bien boutonné dans son habit, lui tire son fauteuil, lui arrache son manteau, lui met bas son habit ; qui l'examine d'abord tel que la nature l'a

fait, lui met la main sur le cœur, le doigt sur le crâne, et dit : « Voilà la part du tempérament, voilà la part de l'éducation, voilà la part de l'art ! »

Est-ce cela que fait M. Sainte-Beuve? Non pas : M. Sainte-Beuve ne veut se brouiller avec personne ; M. Sainte-Beuve veut être sénateur ; il le sera. Comment exigerez-vous qu'avec de pareilles ambitions, M. Sainte-Beuve ait la main hardie, l'œil inflexible, la voix sévère?

Donc, Sainte-Beuve n'est pas un critique.

Janin, un critique? Allons donc! Janin, l'auteur de *l'Ane mort et la Femme guillotinée ;* Janin, l'auteur du *Chemin de traverse*, Janin, l'auteur de *la Religieuse de Toulouse !* Qui diable a pu vous faire croire que Janin était un critique?

Ah! parce que, le lundi, il rend compte des pièces qui ont été jouées dans la semaine.

Mais lisez donc attentivement ces charmantes fantaisies que Janin appelle des comptes-rendus, et vous verrez que tous ces titres de pièces jouées, soit à l'Opéra, soit au Théâtre-Français, soit à la Porte-Saint-Martin, soit ailleurs, ne sont que des prétextes à style.

Et c'est si vrai, ce que je vous dis là, que Janin n'est pas le maître, mais l'esclave de son style. Rencontrez Janin le soir, à onze heures, dans un corridor de théâtre,

tout ému de ce qu'il vient d'entendre, tout palpitant de ce qu'il vient de voir, demandez-lui ce qu'il pense du drame qui l'a remué jusqu'au fond des entrailles, il vous dira : « C'est beau ! c'est magnifique ! c'est sublime ! » Et cela lui semble, en effet, ainsi ; car il faut connaître Janin pour savoir tout ce qu'il y a de naïveté et de bonhomie dans ce gros et spirituel enfant. Il vous serrera la main en disant : « Si vous voyez l'auteur, ma foi, mon cher, dites-lui qu'il a fait un chef-d'œuvre. »

Enchanté, vous courez à l'auteur, vous lui répétez ce qu'a dit Janin : l'auteur a peine à y croire ; les exclamations se succèdent sur ses lèvres ; les *bah !* les *vraiment !* les *quel bonheur !* s'élancent de sa poitrine toute haletante encore des angoisses de la représentation, et s'envolent sur les pas du bienveillant feuilletoniste. Il attend avec impatience le *Journal des Débats,* et dit en confidence à ses amis : « Vous verrez l'article de Janin ; il est enchanté de ma pièce. » Le dimanche lui semble avoir quarante-huit heures ; le lundi arrive, bienheureux lundi qui va éclairer son triomphe ! Il sonne son domestique, s'il en a un ; il appelle sa femme de ménage, s'il n'a pas de domestique ; son concierge, s'il n'a pas de femme de ménage.

— Allez me chercher le *Journal des Débats.*

— Mais, monsieur, il n'est que six heures du matin.

— Allez toujours, et achetez-le à quelque prix que ce soit, quand il coûterait cinq sous, dix sous, un franc.

— Allez, mais allez donc !

Le domestique, la femme de ménage ou le concierge sort, reste absent dix minutes, un quart d'heure, une demi-heure, et rentre enfin avec le bienheureux journal.

— Ah ! le voilà ! donnez, mais donnez donc !

La bande est déchirée, le journal ouvert. Au dixième mot, le lecteur se frotte les yeux ; à la vingtième ligne, il laisse tomber le journal.

Qu'y a-t-il ?

Il y a que Janin abîme la pièce et tympanise l'auteur.

Pourquoi ? y a-t-il trahison, manque de parole, parti pris de décrier ?

Il n'y a rien de tout cela.

Janin a tiré ses bottes, Janin a passé son pantalon à pieds, Janin a endossé sa robe de chambre, Janin s'est assis dans son fauteuil, Janin s'est approché de son bureau, Janin a pris la plume avec l'intention positive de dire du bien de la pièce ; mais la première ligne, au lieu de tourner à droite, a tourné à gauche ; Janin a

suivi la première ligne, Janin est engrené, il faut que Janin marche, il faut que Janin aille jusqu'au bout, il faut, enfin, que Janin dise du mal quand il voulait dire du bien. — Eh ! mon Dieu ! il ne faut pas lui en vouloir pour cela ! ce fantaisiste n'a pas un libre arbitre, il dépend de tout : de son chat qui joue avec un peloton de fil, de sa perruche qui dit : « Baisez cocotte ! » de son chien qui emporte sa pantoufle en aboyant.

Un autre jour, un jour que vous aurez fait une mauvaise pièce, si sa première ligne tourne à droite, au lieu de tourner à gauche, soyez tranquille, il dira autant de bien de la mauvaise pièce qu'il aura dit de mal de la bonne, et vous serez quittes.

Janin est un cocher emporté par son cheval ; seulement, il a le défaut de ne pas crier : « Gare ! »

Par bonheur, s'il passe sur nous, il ne nous écrase pas toujours.

Gautier, un critique ? Allons donc ! Gautier, l'Orcagna de l'hémistiche, le Guirlandaïo de la phrase, le Benvenuto Cellini de la période ; c'est comme si vous me disiez que le sculpteur du tabernacle de Saint-Georges, que l'émailleur des aiguières de Laurent de Médicis, que le ciseleur des surtouts du roi François Ier étaient des critiques.

C'étaient des artistes, de beaux et bons artistes qui avaient boutique sur le pont Vecchio, échafaudage sur la place du Grand-Duc, atelier au Louvre et à Fontainebleau.

Eh bien, Gautier a, si vous voulez, boutique d'orfévre, échafaudage de peintre, atelier de sculpteur; mais, à coup sûr, il ne tient pas magasin de blâmes ou d'éloges. D'ailleurs, que critique Gautier? les pièces de théâtre? Il avoue lui-même qu'il n'y entend rien; il y a plus, il le prouve quand il en fait. Gautier fait autant de cas — au théâtre, bien entendu — de Bouchardy que de Victor Hugo, de mademoiselle Ozy que de mademoiselle Mars.

Chargez Gautier de rendre compte d'une tragédie de Hugo, d'un drame de Vigny, d'une comédie de moi, ou d'une bague de Froment Meurice : il ne trouvera pas six colonnes à dire sur la tragédie, le drame ou la comédie; il trouvera un volume à écrire sur la bague.

Ouvrez d'un côté du boulevard un théâtre, et de l'autre un bazar; qu'il y ait dans le théâtre des auteurs et des acteurs, des actrices, des opéras ou des vaudevilles, qu'il y ait dans le bazar des cuirasses damasquinées, des kangiars grecs, des sabres persans, des

criks malais, des cottes de mailles circassiennes, des selles turques, des étoffes d'Alger, des aiguières de Tunis, des tapis de Smyrne, des tables de Tripoli, des coffres de Constantinople, Gautier laissera là le théâtre et entrera dans le bazar.

En effet, sur les auteurs, sur les acteurs, sur les actrices, sur l'opéra ou sur le vaudeville, il fera un feuilleton guindé, long, traînant, mauvais appréciateur des hommes, des femmes, des œuvres.

Mais, dans le bazar, comme il sera à son aise, au milieu des cuirasses, des kangiars, des sabres, des criks, des cottes de mailles, des selles, des étoffes, des coffres de nacre! comme il sera heureux dans tout ce bric-à-brac, dans tout ce capharnaüm, dans tout ce pêle-mêle! comme sa plume deviendra un pinceau, un ciseau, un maillet! comme il peindra, comme il sculptera, comme il cisèlera! comme il n'oubliera ni une arabesque, ni une incrustation, ni une broderie! comme un chaud rayon de soleil luira sur tous ces précieux tributs de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie, allumant des paillettes d'argent, des étincelles d'or, des étoiles de flamme, partout où il ira rampant! comme son style deviendra un moule et sa phrase un bon creux! comme tout le vocabulaire de la langue française accourra de

lui-même au-devant du peintre, du sculpteur, du poete dans sa fabuleuse technicité!

Regardez donc votre homme à l'œuvre ; un critique, ce Chinois qui creuse son éventail? cet armurier qui forge sa poignée d'épée? ce mosaïste qui fait sa coupelle? ce grand écrivain qui crée une langue, qui enfante des mots, qui découvre un style? un critique, l'auteur de *Fortunio*, de *Mademoiselle de Maupin* et d'*Émaux et Camées?* Vous n'y pensez pas, vous n'y avez jamais pensé.

Maintenant, laissons-là Sainte-Beuve, Janin, et Gautier, pour passer à leurs confrères moins illustres.

Ceux-ci sont-ils plus réellement des critiques que les premiers? Eh! mon Dieu, non, pas davantage; car nul d'entre eux, en vérité, ne fait son métier en conscience et ne songe à autre chose qu'à remplir tant bien que mal son feuilleton hebdomadaire, sorte de fosse commune où vont s'enterrer un tas d'œuvres mort-nées.

Mais, me diront ces messieurs, nous avons là sur notre table, un tas de romans médiocres, un tas de vers détestables, que voulez-vous donc que nous en fassions?

Bon! si les vers sont détestables et les romans médiocres, il n'y a rien à en faire, — il n'y a qu'à les jeter au feu.

Mais pourquoi avez-vous sur votre table un tas de romans médiocres, un tas de vers détestables dont vous ne savez que faire?

Je vais vous le dire, moi.

C'est que vous n'avez sur votre table que les romans et les vers qu'on vous apporte, et que les auteurs de ces romans ou de ces vers vous les ont apportés parce que votre critique, fût-elle dure, sévère, malveillante même, est encore un bienfait pour eux, puisqu'elle révèle leur existence.

« Dites du mal de moi, mais parlez de moi, monseigneur le critique ! » voilà le cri lamentable qui s'élève incessamment des limbes de la littérature.

Maintenant, au lieu d'attendre qu'on vous apporte des vers détestables et des romans médiocres, dites-moi, pourquoi donc ne prenez-vous point la peine d'aller chercher vous-même, là où ils sont, les bons vers et les bons romans ; ceux-là que les auteurs n'apportent pas aux critiques, parce qu'ils n'ont pas besoin de leur être apportés ; ceux-là pour lesquels on ne vous demande point de lettres de recommandation, parce qu'ils se recommandent d'eux-mêmes ? — Prenez cette peine-là, et rentrez chez vous avec une brassée de vers de Hugo ou de Lamartine, de romans de Balzac ou de

George Sand, de vaudevilles de Scribe ou de drames de moi, je vous promets qu'alors vous ne serez plus embarrassé sûr ce que vous aurez à dire, et que vous aurez large matière à l'éloge et à la critique.

Vous êtes nageur, et vous voulez vous baigner dans le ruisseau de la Bièvre ou dans l'égout de l'arche Marion ? Allons donc ! en Seine ou en mer ! on ne nage à son aise qu'en plein fleuve et en plein Océan. Il fallait à Byron — vous savez, Byron, un poëte assez secoué par les critiques, et qui, à son tour, les a pas mal secoués, — il fallait à Byron la Méditerranée ou tout au moins le lac de Genève...

J'ai dit quelque part dans mes *Mémoires :*

« O critique, ma mie, ou plutôt mon ennemie, si vous étiez moins caressante aux morts et plus indulgente aux vivants, vous n'auriez pas sur la conscience l'asphyxie d'Escousse et de Lebras, et la noyade de Gros. »

Remarquez qu'à ces trois noms j'aurais pu en ajouter beaucoup d'autres, celui de Nourrit par exemple.

A cela, on a répondu, ou à peu près :

« Eh quoi ! parce que la critique aura dit à Escousse et à Lebras que leur drame n'était point un chef-d'œuvre, elle aura allumé le réchaud de ces malheureux

jeunes gens? Parce que la critique n'aura pas trouvé, en Gros vieillissant, la force de la maturité et la fougue heureuse de sa jeunesse, et qu'elle aura signalé une main défaillante comme dans les derniers tableaux de Poussin, elle aura jeté Gros dans les bras du suicide, l'aura égaré une nuit dans la campagne et l'aura poussé dans une mare? Y avez-vous réfléchi? »

Oui, sans doute, j'y ai réfléchi longtemps même, et de là vient mon indignation.

D'abord, ce n'est pas la critique malveillante qui, en réalité, a tué Escousse et Lebras; c'est la critique louangeuse, la critique la moins sincère et la plus hypocrite de toutes les critiques.

Oui, la critique a eu raison de dire que *Pierre III* était une tragédie médiocre et *Raymond* un drame détestable; mais remarquez bien qu'elle n'avait pas commencé par là : elle avait commencé par dire que *Farruck le Maure* était un chef-d'œuvre; ce qui n'était pas vrai.

Mais pourquoi disait-elle cela? pourquoi mentait-elle, pour dire le bien, elle qui ment si souvent en disant le mal?

Je vais vous faire toucher la chose du doigt : vous vous laverez les mains après.

Nous venions de faire jouer — Hugo, *Hernani ;* de Vigny, *Othello* et *la Maréchale d'Ancre;* moi, *Henri III*, *Christine* et *Antony.*

Les six pièces avaient réussi.

C'étaient bien des succès en un an ou dix-huit mois ; on avait peur que nous ne grandissions trop vite; on avait peur que nous ne nous élevassions trop haut ; on nous mit *Farruck le Maure* aux jambes, comme, plus tard, on nous y pendit *Lucrèce.*

Farruck le Maure était une œuvre tout aussi mal composée que *Pierre III*, tout aussi mal écrite que *Raymond;* on fit semblant de ne pas voir les défauts du plan, on glissa sur les défectuosités du style, on exalta la pièce outre mesure. L'auteur avait dix-neuf ans ; il se laissa, pauvre victime que l'on couronnait de fleurs, griser de louanges, enivrer d'encens. A partir du jour où il se crut plus qu'il n'était, Escousse fut perdu.

Aussi, quand il n'y eut plus moyen de soutenir dans les airs le pauvre Icare aux ailes de cire ; quand la critique non-seulement l'eut abandonné dans sa double chute, mais encore, comme pour se venger d'avoir été un instant trop bienveillante, eut rendu cette chute plus lourde et plus amère, le pauvre enfant n'eut pas la force de vivre.

En voulez-vous une preuve ? tenez, voici, après *Raymond*, les gémissements que laisse échapper le collaborateur d'Escousse, celui qui va bientôt souffler sur le charbon apporté par son compagnon de suicide ; voici le *post-scriptum* d'Auguste Lebras :

« Cet ouvrage nous a suscité beaucoup de critiques ; et, il faut le dire, peu de personnes ont tenu compte à deux jeunes gens, dont le plus âgé a vingt ans à peine, d'une tentative qu'ils ont faite avec cinq personnages, en proscrivant tous les accessoires du mélodrame. Mon intention n'est pas cependant de chercher à nous défendre ; je viens seulement publier la reconnaissance que je dois à Victor Escousse, qui, pour me frayer une entrée au théâtre, m'a admis à sa collaboration ; je veux aussi le défendre, autant qu'il est en mon pouvoir, contre les calomnies qui, dans le monde, attaquent son caractère comme homme, et lui imputent une vanité ridicule que je n'ai point remarquée en lui. Je le dirai hautement, je n'ai eu qu'à me louer de ses procédés à mon égard, non-seulement comme collaborateur, mais encore comme ami. Puisse ce peu de mots, que j'écris avec franchise, amortir les traits que la haine se plaît à lancer contre un jeune homme dont le talent, je l'espère, étouffera un jour les

paroles de ceux qui l'attaquent sans le connaître. »

Eh bien, ce râle d'agonie, qui accuse-t-il ? dites !... La critique.

Et maintenant, après les enfants, le vieillard.

« Parce que la critique, dit-on, n'aura pas trouvé, dans Gros vieillissant, la force de la maturité et la fouge heureuse de la jeunesse, et qu'elle aura signalé une main défaillante, comme dans les derniers tableaux de Poussin, elle aura jeté Gros dans les bras du suicide? Y pensez-vous ? »

Oui, je le répète, j'y ai pensé, j'y pense, et même j'y penserai encore plus d'une fois.

Si la critique n'a pas de cœur, si la critique n'a pas d'entrailles, la critique devrait au moins avoir de la mémoire ; elle devrait opposer à la décadence présente la splendeur du passé ; elle devrait, des pures lueurs de l'aurore, des rayons ardents du midi, faire au couchant une auréole de pourpre ; elle devrait penser que cet homme qui se courbe, ne se courbe pas seulement sous le poids de la vieillesse, mais aussi sous celui de couronnes qu'un demi-siècle a entassées sur sa tête ; que cette main qui tremble s'est lassée au travail sublime, et est devenue tremblante à force de faire des chefs-d'œuvre.

Aux portraits mal réussis de Charles X et du Dau-

phin, elle devrait opposer les majestueuses pages d'*Eylau,* d'*Aboukir* et de *Jaffa ;* à l'*Hercule donnant Diomède à manger à ses chevaux,* cette gigantesque épopée de la coupole du Panthéon ! elle devrait faire de son corps un bouclier contre les traits qu'on lance à l'artiste sexagénaire, de son manteau une égide contre la boue qu'on jette au lion mourant ; elle devrait assurer les pas vacillants du jeune homme devant qui s'ouvre l'avenir ; elle devrait soutenir la marche affaiblie du vieillard sur lequel va se fermer la tombe. — Oui, la critique a tué Escousse et Gros, mais je lui en veux encore plus pour le meurtre de Gros que pour celui d'Escousse. — Si c'est un crime aux yeux des hommes de briser sur sa tige la fleur de l'espérance, c'est une impiété, aux yeux de Dieu, de donner au génie qui décline le dernier coup de pied de l'immonde animal.

Jupiter, aux paysans qui insultaient, du fond de leurs marais, Latone proscrite et fugitive, emportée sur sa Délos flottante, a dit :

« Puisque vous coassez, soyez grenouilles ! »

Et, vous le savez, la métamorphose de ces bons paysans, qui me semblent assez bien représenter les critiques de l'antiquité, est coulée en bronze au jardin de Versailles.

UNE CHASSE AUX ÉLÉPHANTS

I

J'ai connu — sauf le vol et l'assassinat — le type du comte Horace de mon roman de *Pauline*. C'était un homme de trente ans, pâle, mince, affecté d'une petite toux nerveuse, qui s'augmentait chez lui lorsqu'il éprouvait une émotion quelconque, dont cette toux, au reste, était le seul signe extérieur. Il était, dans la vie ordinaire, sensuel comme un Oriental, voluptueux comme un Sybarite ; puis, dans l'occasion, sobre et dur

comme un pâtre de la Sabine. Ne trouvant jamais de coussins assez doux, de sofa assez élastique, quand il s'agissait de fumer le narguilhé dans mon salon; et, avec cela, faisant d'une traite cinquante lieues à franc étrier, couchant sur la terre humide ou glacée dans son manteau, bravant le chaud, bravant le froid, comme si le froid et la chaleur n'eussent eu aucune prise sur lui; enfin, étant, je le répète, moins le crime, ce composé étrange d'extrêmes que j'ai essayé de peindre dans le mari de Pauline; — et encore je ne voudrais pas répondre qu'il n'eût pas été un peu marchand de nègres, comme Jacques Munier, ou un peu pirate, comme Lara.

Rarement parlait-il morale ou philosophie. Il disait que cela l'ennuyait, et qu'il ne craignait rien tant que l'ennui. Quand cette maladie, qu'il appelait son cancer, le prenait, il passait du tabac à l'opium, et, en cas d'insuffisance, de l'opium au hachich. Alors, pendant huit, dix, quinze jours, il s'engourdissait comme un serpent qui digère, restait chez lui avec ses rêves et ses hallucinations, gardé par son seul domestique; puis, au bout de ce temps, il reparaissait guéri, momentanément du moins, de son ennui.

J'ai inutilement, à plusieurs reprises, essayé de lui faire dire s'il croyait en Dieu, oui ou non.

— Que lui importe, s'il est grand, éternel, tout-puissant, comme on le dit, que je croie ou ne croie pas en lui? Ma foi le rendra-t-elle plus puissant? mon doute le rendra-t-il moins fort?

Il ne parlait jamais de son passé. On eût dit que, pour des raisons fatales, il avait rompu avec lui, et qu'autant qu'il le pouvait faire, il éteignait ces lueurs de mémoire qui scintillent, pareilles à des feux follets ou à des restes de foyer mal éteints, dans les champs obscurs de l'*autrefois*. S'il lui échappait de dire un mot de ce passé, c'était toujours un mot imprévu pour ceux qui l'entendaient, et qui faisait tressaillir; car ce mot révélait une de ces existences exceptionnelles qui ont fourni à Byron le sujet du *Corsaire*, à Charles Nodier la fable de *Jean Sbogar*.

Un soir d'hiver qu'il était venu prendre une tasse de thé avec moi, et qu'il fumait des cigarettes de tabac turc, accommodé de son mieux sur un canapé bourré de coussins, en regardant monter au plafond les cercles de fumée :

— Je suis venu pour vous voir hier, dit-il; où étiez-vous donc?

— J'étais à la chasse à Villers-Cotterets.

— N'est-ce pas là que vous êtes né?

— Oui ; c'est là que sont mes plus vieux amis.

— Et qu'avez-vous fait à votre chasse ?

— Ma foi, un assez beau coup. Tambeau a fait lever deux chevreuils.

— Qu'est-ce que c'est que Tambeau ?

— Le chien de Jules Dué, un des amis dont je vous parlais tout à l'heure... Tambeau a fait lever deux chevreuils dans un roncier, et je les ai tués de mes deux coups.

— J'en ai fait autant un jour sur deux éléphants, répondit insoucieusement Horace en envoyant une nouvelle bouffée de fumée au plafond.

— Hein ? demandai-je.

— Je dis qu'un jour, en chassant à Ceylan, j'ai fait le même coup sur un éléphant mâle et un éléphant femelle dont j'avais tué le petit.

— Vous avez donc été à Ceylan ?

— Oui.

— A quelle époque ?

— En 1820.

— Quel âge aviez-vous ?

— Dame, dix-huit ans, vingt ans, vingt-deux ans... Je ne me rappelle pas, moi : c'était du temps de ma *vie morte*.

— Avez-vous quelque répugnance à me raconter une de vos chasses?

— Non... Laquelle?

— Celle que vous voudrez.

— J'en ai fait beaucoup.

— Eh bien, celle à laquelle vous faisiez allusion tout à l'heure.

— Volontiers.

Et immédiatement, lentement, insoucieusement, de ce ton monotone et presque sans accentuation qui lui était habituel quand aucune émotion ne l'agitait, il commença :

— J'étais arrivé à Ceylan depuis trois mois...

— Que diable aviez-vous été faire à Ceylan?

— Oh! cela ne vous intéresserait aucunement, je vous assure. Supposez que j'y étais venu pour y pêcher des perles.

— Vous en avez une à votre cravate qui me paraît assez belle pour avoir été récoltée là-bas.

— Oui, c'est la plus belle que j'aie vue à Paris. Jannisset l'a estimée trente mille francs; Marlé, trente-deux mille. Froment Meurice m'a dit franchement qu'elle n'avait pas de prix. Hier, mon domestique, en balayant chez moi, l'avait jetée aux ordures; je le gron-

dais de sa négligence, — pas bien fort, vous savez comme je le gronde, — il s'impatienta : « Eh bien, dit-il, si j'ai perdu la perle de monsieur, monsieur me la retiendra sur mes gages. » Une heure après, il me l'a rapportée : il l'avait retrouvée dans les cendres du foyer. Je lui ai donné cent louis; il n'a pas encore compris pourquoi.

J'étais donc venu à Ceylan pour pêcher des perles. Il y avait trois mois que j'y étais; je logeais à Mansion-House, sur le bord de cette mer splendide dans laquelle se jette le Gange. — Quand vous irez à Ceylan, logez là; c'est un des plus charmants endroits qui se puissent voir dans le monde entier.

Un matin, un de mes amis, neveu ou pupille — je ne me rappelle plus bien — de sir Robert Peel, entra dans ma chambre, comme je regardais de mon lit le paysage, par la fenêtre ouverte.

— Vous aimez donc bien la vie horizontale?

— C'est la meilleure.

— A votre avis?

— Mais à l'avis de Dieu aussi, en supposant que Dieu s'occupe de ces choses-là. La moitié de notre vie à peine se passe debout, et toute notre mort se passe couché. Il est donc bon de s'habituer, par la manière dont on est

dans son lit, à la façon dont on sera dans son tombeau... Puis-je continuer ?

— Oui.

— Seulement, je vous préviens, — la chose ne m'est pas désagréable, comprenez bien, — je vous préviens que, si vous m'interrompez ainsi à chaque mot, ce sera long.

— Tant mieux !

— Mais je ne pourrai pas finir aujourd'hui.

— Eh bien, vous finirez demain.

— Demain ! qui sait où je serai demain ? Gaymard veut absolument m'emmener avec lui au pôle nord.

— Et...?

— Et j'ai bien envie d'y aller. Vous savez que je suis un enragé chasseur ?

— Non, je ne le savais pas. Je vous ai offert deux ou trois fois de venir à la chasse avec moi, et vous avez refusé.

— C'est bien peu de chose, vos chasses de France !

— Remarquez que c'est vous qui vous interrompez cette fois.

— Vrai ?

— Vous disiez que vous aviez bien envie d'accepter

la proposition de Gaymard, parce que vous êtes un enragé chasseur.

— Oui.

— Eh bien, en quoi la proposition de l'illustre capitaine de frégate caresse-t-elle vos instincts cynégétiques?

— Voici. J'ai tiré des éléphants à Ceylan, des lions en Afrique, des tigres dans l'Inde, des hippopotames au Cap, des élans en Norvége, des ours noirs en Russie; je voudrais bien tuer des ours blancs au Spitzberg.

— Il n'y en a plus.

— Comment, il n'y en a plus?

— Non; les voyageurs ont tout mangé.

— Alors, je n'irai pas au Spitzberg; je n'y allais que pour cela.

— Vous plaît-il de revenir à nos éléphants?

— Oh! mon cher, nous n'y sommes pas encore... je vous ai dit que ce serait long. Il faut bien que je vous donne quelques détails de localité; sans quoi, l'on vous sait tant d'imagination, que l'on dirait que vous avez inventé mes chasses, comme vous avez inventé vos romans.

— Quelque chose que vous fassiez et que je fasse, on le dira toujours; ainsi ne vous préoccupez pas de si peu.

— Je disais donc qu'un de mes amis, sir Williams... Vous ne tenez pas à savoir son nom de famille, n'est-ce pas ?

— Oh ! mon Dieu, non.

— Sir Williams entra dans ma chambre, comme j'étais, tout en prenant mon thé impérial, occupé à regarder, de mon lit et par la fenêtre de ma chambre, des requins qui jouaient à fleur d'eau.

« — Quel bon vent vous amène si matin? lui demandai-je.

» — Vous êtes chasseur?

» — Oui.

» — Voulez-vous venir, demain, à la chasse avec nous ?

» — A quelle chasse ?

» — A la chasse aux éléphants. »

Horace s'arrêta.

— Je suis un singulier homme, me dit-il.

— Bon !

— Oui... Il faut que vous sachiez une chose que vous ne savez peut-être pas, afin de me bien comprendre.

— Dites-la.

— Je suis poltron !

J'éclatai de rire.

Oh ! dit-il, il n'y a pas le plus petit mot pour rire dans ce que je dis là.

— Vous, poltron ?

Horace avait eu deux ou trois duels qui avaient fait événement par la bravoure impassible, par le courage téméraire qu'il y avait montré.

— Oui, reprit-il ; seulement, je suis poltron à la manière de Henri IV, qui commençait, à ce que dit Tallemant des Réaux, par salir ses chausses, et qui, ensuite, en barbouillait le nez de ses ennemis. J'ai le tempérament bilieux, et j'ai le courage de mon tempérament, c'est-à-dire que je commence par douter, hésiter, trembler même ; puis je suis honteux de ma faiblesse, puis mon moral gourmande mon physique, puis mon âme monte sur ma bête, et, alors, ma bête fait des merveilles de témérité qui ébouriffent les imbéciles ; ce qui n'empêche pas ma bête d'avoir commencé par la peur ; seulement, il n'y a que mon âme et elle qui sachent cela.

— Et puis moi, maintenant.

— Et puis vous, maintenant, oui... Ma bête commença donc par s'effaroucher, comme d'habitude, de la proposition, et par balbutier :

« — Une chasse aux éléphants ! Oui... non... Combien de temps cela durera-t-il ?

» — Mais sept ou huit jours.

» — Sept ou huit jours!... Diable! je ne sais pas si je pourrai.

» — Dame, répondit sir Villiams, voyez, réfléchissez... vous avez le temps, d'ici à demain. »

Il me sembla, à l'intonation de l'officier anglais (sir Williams était officier dans les rifles), qu'il avait lu jusqu'au fond de mon cœur, et qu'il avait vu ce qui s'y passait.

» — Non... non..., répondis-je vivement; je n'ai pas besoin de réfléchir... j'y vais. »

Je pris mon mouchoir, et j'essuyai une sueur qui venait de me passer sur le front.

« — Avez-vous des armes? » me demanda sir Williams.

« — J'ai une carabine à balle forcée et pointue.

» — A un coup, ou à deux coups?

» — A un coup. Puis j'ai mon fusil de chasse.

» — Quel calibre?

» — Calibre seize.

» — Tout cela est insuffisant.

» — C'est que j'ai l'habitude de ma carabine.

» — Prenez-la, si vous voulez, comme dernière arme; mais, comme arme unique, si vous teniez à vous

en servir, je vous conseillerais de choisir un autre compagnon de chasse.

» — Et pourquoi?

» — Parce que je ne répondrais pas de vous.

» — Oh! »

Je sifflai un petit air pour savoir à quel degré d'émotion ma voix cessait d'être juste.

« — Il vous faut, continua sir Williams, trois carabines à deux coups, des doubles barrels.

» — Où en aurai-je?

» — Je vous en ferai prêter.

» — Mais, mon cher, je succomberai sous le poids d'une pareille artillerie!

» — Bon! ne vous inquiétez pas de cela.

» — Comment?

» — Est-ce qu'un blanc est fait pour porter quelque chose que ce soit, dans l'Inde? C'est l'affaire de vos nègres, cela. Prenez-moi vos *appos* les plus sûrs, et l'on vous indiquera la manière de s'en servir. »

II

— Sans indiscrétion, demandai-je interrompant de nouveau le narrateur, puis-je savoir ce que c'est que des *appos ?*

— Ce sont les nègres de confiance que les étrangers, soit Français, soit Hollandais, soit Anglais, attachent à leur service particulier.

— Très-bien ; continuez.

— Ça ne vous ennuie pas ?

— Je trouve que l'exposition traîne un peu.

— Oh ! je ne suis pas si savant que vous en fait de mise en scène. D'ailleurs, si vous voulez éteindre la bougie, soufflez dessus.

— Non pas, peste ! mon cher, je ressemblerais au provincial qui avait fait le pari de traverser pieds nus le grand bassin des Tuileries, qui était gelé.

— Oui, connu : arrivé à moitié chemin, il aima mieux revenir sur ses pas que d'aller jusqu'au bout. Mais vous n'êtes pas à moitié, vous, il s'en faut !

— N'importe, allez, allez!

— Laissez-moi faire ma cigarette.

Horace roula une pincée de tabac jaune et parfumé dans un petit carré de papier, se pencha pour le mettre en contact avec la flamme de la bougie, en tira, pour s'assurer que la cigarette était bien allumée, trois ou quatre bouffées de fumée, et continua :

— Le rendez-vous était pris pour le lendemain matin, à six heures. A Ceylan, il faut vous dire, mon cher, que le soleil est d'une ponctualité désespérante : il se lève à six heures du matin, il se couche à six heures du soir, jamais plus tôt, jamais plus tard; seulement, il s'allume comme un éclair, et s'éteint de même. Il n'y a ni aube ni crépuscule.

Ainsi, vous vous promenez à Galeface, — c'est le Corso de l'endroit ; — au milieu d'une conversation commencée en plein soleil, arrive l'obscurité; vous aviez commencé une phrase au grand jour, vous l'achevez qu'il est déjà nuit close. On dirait que le bon Dieu en a assez; il éteint la lampe, et tout est fini !

Le lendemain, à six heures moins dix minutes, j'étais prêt.

A cinq heures, j'avais appelé mes domestiques, qui étaient entrés aussitôt, et m'avaient aidé à m'habiller.

Dans l'Inde, les domestiques se couchent, tout vêtus, — en supposant que le costume qu'ils portent les vête, — sur des nattes, dans le couloir, en travers de la porte. On n'a qu'à les appeler, ils secouent les oreilles, et sont prêts.

Mon cheval tout sellé, et avec son harnais de voyage, piaffait à la porte. Un de mes appos le tenait par la bride, les deux autres attendaient, les mains vides. Mon équipement de chasseur était préparé chez sir Williams.

Nous traversâmes le fort, habité par les négociants blancs, — qui n'y ont, pour la plupart, que leurs magasins et leurs bureaux. — Nous passâmes sous une voûte formée par les fortifications; nous côtoyâmes le port, et nous entrâmes dans le Peltah.

C'est la ville, c'est Colombo.

Colombo est habitée par les noirs Singalis, par les Malabars et par les Portugais.

Voulez-vous savoir ce que c'est que tout cela, ce que cela fait, d'où cela vient, comment cela s'habille ?

— Je crois bien, que je veux le savoir !

— Bon ! en trois mots, cela va être dit, et vous les connaîtrez comme si vous les aviez vus.

Les Singalis sont les naturels du pays; ils for-

ment presque toute la classe bourgeoise commerçante.

Les Malabars viennent chaque année se louer pour travailler à la terre, pour être portefaix, rarement domestiques : c'est le même métier que font les Corses, traversant le bras de mer qui les sépare de l'Italie, allant faire la moisson à Lucques, et rapportant chez eux les trois quarts de leur salaire.

On paye les Malabars sept sous par jour, trois pence. Ils dépensent un sou, un penny ; — car on compte par monnaie anglaise ou indienne ; — ils dépensent un sou par jour à acheter du riz et à le faire cuire ; ils mettent toutes les vingt-quatre heures six sous de côté, et quand ils ont amassé quatre ou cinq livres sterling, ils retournent chez eux acheter une acre de terre, cultivent le riz, et sont propriétaires. Vienne un gouvernement constitutionnel, ils monteront d'un degré, et seront électeurs !

Les Portugais sont les dominateurs du pays.

Les Singalis ont pour costume une veste blanche ; sur la peau nue, un coupon d'étoffe blanche, roulée autour de la ceinture, et pendant jusqu'aux chevilles.

Les riches ont des sandales ; les pauvres marchent pieds nus.

La partie la plus originale du vêtement des Singalis

est la coiffure. Les cheveux sont longs, retroussés à la chinoise comme ceux des femmes, roulés derrière en chignon, et retenus avec des peignes d'écaille près desquels les peignes des femmes de Séville sont des peignes en miniature; les plus hauts sont les plus élégants.

Cette coiffure est un tribut que payent les Singalis. Les Portugais, commerçant en Chine et en rapportant des cargaisons tout entières d'écaille, ont trouvé commode de forcer les Singalis à porter des peignes. Les Singalis ont eu de la peine à s'y faire, mais aujourd'hui ils y sont habitués et trouvent cela charmant.

Le reste de l'accoutrement se compose d'une espèce de cerceau d'or, d'argent ou de cuivre qu'ils se passent dans le cartilage inférieur de l'oreille, et auquel ils suspendent toutes sortes de breloques. Sous ce poids inusité, une nouvelle beauté, fort appréciée des gens du pays, se crée : les oreilles se fendent d'un pouce et s'allongent de trois !

Ils vont nu-tête, malgré le soleil, dont la chaleur est, en moyenne, de quarante à quarante-cinq degrés. Il est vrai qu'ils ont un parasol fait d'une feuille de talipot, qu'ils tiennent à la main, et dont ils s'abritent la tête.

Le costume des Malabars se compose d'un turban

d'une ficelle et d'un chiffon de toile large d'un pied et long de trois.

Le turban ceint le front; la ficelle, le corps; à la ficelle s'attache, par devant, un des bouts du chiffon qui passe entre les jambes, va rejoindre la même ficelle par derrière, et s'y rattache de la même façon.

Chez les enfants, il n'y a que la ficelle.

Chez les enfants riches, elle est argentée.

Chez les enfants plus riches encore, elle est dorée.

Quant aux Portugais, ce ne sont point des Portugais : c'est le simple produit des blancs ou des blanches avec des naturels du pays et des Malabars. Ils vivent entre eux, se marient entre eux, et forment une race mulâtre détestant les blancs et méprisant les noirs, c'est-à-dire détestant leurs pères et leurs mères.

Toutes les maisons sont habitées par le commerce; chaque maison est une boutique, un magasin ou un entrepôt.

Les propriétaires couchent dans ces boutiques, dans ces magasins, dans ces entrepôts.

Le reste de la population couche sous la veranda des maisons, c'est-à-dire sous la galerie extérieure.

Ceux qui arrivent trop tard, et qui ne trouvent pas de place, couchent sous la veranda du bon Dieu.

Toutes les petites industries se font au grand air, sous des bananiers, des cocotiers ou des palmiers.

Les pêcheurs y vendent leur poisson, les barbiers y font la barbe, les cuisiniers y cuisent des galettes.

A six heures du matin, tout cela va, vient, crie, appelle, grouille, fonctionne.

Je pris sir Williams chez lui; quatre ou cinq chasseurs m'y attendaient, d'autres devaient nous rejoindre sur la route.

On mit les munitions, réparties en portions égales, sur le dos de chacun de mes appos.

Chacun reçut, en outre, une de ces carabines à deux coups dont m'avait parlé sir Williams, et qui peuvent peser de douze à quinze livres.

En sortant du Peltah, on traverse un pont jeté sur une rivière splendide, large comme la Seine à Rouen; puis on prend la rive droite, sur laquelle s'allonge le chemin de Caudée, tracé au milieu d'un sol rouge-brique.

La route côtoie la rivière à cent cinquante ou deux cents pas de distance. Cette route, ravissante de fraîcheur, est ombragée par des arbres magnifiques, bananiers, lataniers, mimosas, tulipiers, ravenalias, géants des tropiques qui balancent dans l'éther le plus pur

leurs têtes empanachées, et se rejoignent en berceaux au-dessus des caravanes. Le long de leurs tiges montent comme des lianes, des liserons et des volubilis aux feuilles larges et abondantes, aux fleurs ardentes de couleur, d'un rouge de pourpre et d'un bleu de saphir. Tout cela vit de cette existence végétale si puissante dans l'Inde, où le roseau a la taille d'un peuplier, et où un figuier fait à lui seul, au bout de dix ans, une forêt de baobabs qui a ses volées de paons, ses bandes de singes, ses hordes de tigres et ses nichées de serpents, comme si elle datait de la création du monde.

Au bout du pont, nous avions rejoint quatre nouveaux cavaliers. Nous étions onze en tout. Chacun de nous avait trois, quatre ou cinq nègres; notre troupe se composait de cinquante personnes à peu près.

Les chasseurs marchaient à cheval, ayant chacun un nègre à la tête et un nègre à la queue de son cheval.

Ceux de la tête faisaient semblant de tenir la bride, ceux de la queue faisaient flotter un foulard avec lequel ils chassaient les mouches.

Pas un n'avait l'idée de se servir de ce foulard pour lui-même; jamais un nègre n'a chaud.

Au bout de deux lieues, que l'on fait en trois quarts d'heure, on arrive au temple de Bouddha. Ce temple

est un des plus célèbres, possédant une des défenses de l'éléphant du dieu.

Or, la relique est d'autant plus précieuse, que les éléphants de Ceylan n'ont pas de défenses !

Le temple est une maison plus que simple, et qui n'appartient à aucun genre d'architecture.

Seulement, à côté du temple s'élève une coupole de plâtre blanchie à la chaux, représentant assez exactement un œuf gigantesque coupé par le milieu et posé à terre.

Les portes sont murées, et le monument est entouré d'une espèce de trottoir sur lequel on jette des fleurs.

A la vue d'une caravane, quelle qu'elle soit, arrive le desservant du dieu, vêtu d'une robe jaune-serin ; sans barbe, mais avec des cheveux magnifiques rattachés par un immense peigne d'écaille.

Nos conducteurs nous apprirent que c'était un grand saint. Il avait fait vœu — vœu assez commun, du reste, — de laisser pousser en toute liberté l'ongle de son petit doigt.

L'ongle était arrivé à une hauteur de trois pouces, et, ne pouvant plus conserver sa forme, s'allongeait en tire-bouchon, la conque en dessus.

Le prêtre nous fit entrer dans le temple par une petite porte masquée. L'intérieur ressemble, quant aux peintures, à l'intérieur des tombeaux égyptiens.

Ces peintures représentent la vie de Bouddha.

En outre, la statue de Bouddha, sous la forme d'un grand coffre en bois, de quinze ou vingt pieds de haut, est offerte à l'adoration des fidèles. Elle est couchée dans une montre, la tête reposant sur un coussin en bois ayant l'air d'un tonneau.

Le tout est peint et verni.

Le prêtre nous affirma que non-seulement ce coffre était le portrait de Bouddha, mais encore qu'il indiquait sa grandeur précise.

Un autre coffre, de moitié plus petit, représentait madame Bouddha.

Un troisième, de la même grandeur que le second, était l'effigie de Shiva.

Jusque-là, comme vous le voyez, il n'y avait rien de bien excitant pour l'imagination ; seulement, lorsque nous demandâmes au prêtre ce que signifiait l'œuf gigantesque, sous la coque duquel il nous avait introduits, il nous répondit que c'était le tombeau recouvrant la fosse où est enterrée, à dix lieues sous terre, la dent de l'éléphant de Bouddha.

Aimant mieux le croire que d'y aller voir, nous donnâmes une roupie à l'homme, et, remontant à cheval, nous continuâmes notre route.

III

— Cette route, poursuivit Horace, est la même jusqu'à Postaye, seulement, au fur et à mesure qu'on s'éloigne de la ville et qu'elle se dépeuple d'hommes, elle se peuple d'animaux. De temps en temps, on voit, sur le bord du chemin, leur tête plate et jaune soulevée sur leurs pattes de devant, et dardant une langue de six pouces, d'énormes lézards connus sous le nom de *guaïnas*, qui regardent curieusement passer les voyageurs. On leur jette des pierres qu'ils évitent adroitement, quoique leurs mouvements soient lourds et leur fuite peu rapide; le plus souvent même ils ne se donnent pas la peine de se déranger : ils tendent le dos, et les pierres y glissent comme sur un toit.

Des serpents s'enfuient à travers les herbes. Ceux-là étant plus malfaisants que les inoffensifs guaïnas, ne

font pas courir, mais courent plus de dangers. A peine un nègre voit-il un serpent, qu'il se met à sa poursuite, le rejoint et le tue, soit d'un simple coup de baguette, soit en le prenant par la queue, en le secouant et en lui cassant l'épine dorsale d'un seul coup.

En arrivant dans l'Inde, j'avais eu, comme tous les étrangers, grand'peur des serpents, dont, avec sa prodigalité de créateur, Dieu a doté l'ancienne Serindis. Il y en a une vingtaine d'espèces à peu près, parmi lesquelles les plus dangereux sont le tippoo-lungo et le cobra-capella.

Je dis *dangereux,* pour obéir au préjugé général. A Ceylan, on ne se souvient pas, de mémoire d'homme, qu'un blanc ait été mordu. Quant aux nègres, lorsqu'ils attrapent un coup de dent par hasard, ils disparaissent un instant, puis reviennent avec une compresse sur la blessure et mâchant une racine inconnue. Au bout de vingt-quatre heures, ils n'y pensent plus, et en sont quittes pour quelques taches blanches qui leur poussent sur le corps, — tout au contraire des Européens, auxquels, dans un cas pareil, la tradition dit qu'il pousse des taches noires.

J'ai été témoin de ce grand mépris qu'inspirent aux naturels du pays, et même aux étrangers qui habitent

l'Inde depuis quelque temps, les reptiles les plus dangereux. Un jour, javais dîné à Malana-Kanda, chez ce même capitaine Williams avec lequel je cheminais en ce moment. Après le dîner, sa femme se mit au piano et nous chanta une cavatine de Rossini. A la huitième mesure, son mari lui dit : « Ne bougez pas. » La chanteuse s'arrête, le capitaine prend une canne, l'introduit sous le piano, y donne un coup sec sur un objet qui ne rend qu'un bruit mat, et amène au bout de sa canne un cobra-capella.

« — Ces diables de cobras, dit tranquillement le capitaine, ils adorent la musique. »

Et sa femme continua son air, interrompu quelques secondes à peine par un événement qui, en Europe, eût mis une ville tout entière en révolution.

Vers deux heures de l'après-midi, nous arrivâmes à Postaye, notre première étape; c'était jour de marché.

Le marché de Postaye se compose de riz, de café natif, d'étoffes de Trinquemale et de bétel... Vous savez ce que c'est que le bétel?

— Oui, c'est une feuille roulée.

— Qui présente une foule d'avantages : elle est âcre au goût; elle enivre, rend les dents rouges, les fait

tomber, et finit par abrutir celui qui a pris l'habitude de la mâcher!

Nous descendîmes à l'hôtel, nous laissâmes le soin de nos chevaux à nos nègres, nous commandâmes notre dîner, et, en attendant qu'il fût prêt, nous commençâmes de visiter la ville.

La première chose qui, en arrivant sur le marché, me frappa de la façon la plus désagréable, en ma qualité de musicien...

— Vous êtes musicien, vous?

— J'ai fait jouer un opéra à Naples; mais j'aimais trop la musique pour continuer à en faire, j'y ai renoncé.

— Ce qui me frappait désagréablement, c'était une symphonie composée d'un hautbois monotone, fait d'un chalumeau de bambou traversant une noix de coco, et d'un tambourin formé d'une peau de chèvre tendue sur une moitié de calebasse.

Je m'approchai. L'effet était si désagréable, que je désirai en approfondir la cause.

Deux hommes accroupis, instrumentistes et chanteurs à la fois, faisaient ce tapage enragé en se dandinant sur leurs jarrets.

Deux autres avaient posé à terre deux petits paniers en osier, de six pouces de diamètre à peu près, et pa-

reils à nos paniers à fromage. Je pris d'abord ces espèces de bateleurs pour des marchands de pierres précieuses, rubis, saphirs, œils-de-chat. Cette race foisonne dans l'Indç.

Vous allez voir que je me trompais.

Alors, toujours en chantant, et avec de très-grandes précautions, l'un des deux hoinmes souleva le couvercle de son panier, et à l'instant, de même qu'un diable sort d'une boîte à surprise, un magnifique cobra-capella se dressa sur sa queue, commença de dandiner le haut de son corps, gonfla ses joues, — ce qui donna à sa tête l'aspect d'un fer de lance, — tandis que la figure d'un magnifique pince-nez se dessinait sur son occiput.

C'est là que le cobra-capella porte ses lunettes.

Puis le jongleur, tenant dans la paume de sa main le couvercle de son panier, commença de faire des passes pour magnétiser le serpent; chaque fois que celui-ci essayait de s'élancer sur lui, il le repoussait d'un coup donné dans le museau, se servant de son couvercle comme d'un bouclier.

J'étais peu rassuré. Ce serpent demeurait la partie inférieure du corps enroulée dans le panier, sans doute pour sa commodité personnelle, rien ne l'y retenant.

J'émis l'idée — un mouvement de crainte me sug-

gérait cette espérance — j'émis l'idée que la bête, ayant probablement les dents arrachées, était hors d'état de faire du mal aux spectateurs. Sir Williams repoussa cette opinion, qui était des plus erronées.

Pendant que le premier serpent se mettait en train, le second jongleur ouvrait le second panier, et mettait au jour un autre serpent qui ne différait du premier qu'en ce qu'il était d'un demi-mètre plus long. Celui-ci eut à peine vu la lumière, qu'il s'élança, en le renversant, hors de son panier, et fit un ou deux bonds; mais, recevant incontinent de son cornac un coup de couvercle dans le museau, il s'enroula comme pour prendre un nouvel élan. La menace était flagrante; aussi, à cette vue, le jongleur donna-t-il à son chant une intonation plus criarde et plus lamentable, multipliant les passes, tandis que les instrumentistes redoublaient leur charivari.

La représentation se poursuivit sans accident; mais, quand elle fut terminée, il s'agit de faire sortir de scène le second danseur. L'opération fut difficile, et dura bien cinq minutes. Le serpent montrait une répugnance visible pour son panier. Enfin, à force de passes, de coups de baguette, et de musique, le cobra-capella se décida à rentrer dans sa loge.

Je m'informai du moyen employé par ces *impresarii* pour recruter leurs artistes.

C'est bien simple.

Ils trouvent un serpent, lui chantent un air, lui présentent un sac, et le fourrent dedans.

Le danseur est engagé.

Depuis, je fus témoin d'une semblable capture.

Un jour, dans le jardin d'une maison que j'habitais, et qui confinait à un plan de cannelliers, véritable nid de serpents, j'aperçus un tippoo-lungo, de la plus belle taille.

J'envoyai chercher aussitôt un charmeur de serpents.

Celui-ci vint, et fourra l'animal dans le sac dont il s'était muni à l'avance.

Je dois dire que le magnétiseur double son fluide à l'aide d'un bâton avec lequel il se tient prêt à casser les reins de l'animal, au cas fort rare où le sujet serait rebelle au magnétisme.

Nous passâmes la nuit à l'hôtel, et, le lendemain, à la même heure que la veille, nous nous remîmes en route.

A six heures du matin, nous étions sur la route de Nuera-Ellia.

A la sortie de Postaye, nous quittâmes la grande route, et, après une heure de chevauchée, nous commencions à gravir le versant occidental de la chaîne de montagnes placée au milieu de l'île comme une arête dorsale sur un poisson. A son sommet le plus élevé, c'est-à-dire à huit mille pieds au-dessus du niveau de la mer, est bâtie la ville de Nuera-Ellia.

Notre cortége, qui, ainsi que je l'ai dit, se composait de onze blancs et d'une cinquantaine de noirs, nègres ou malabars, s'allongeait indéfiniment ; car le chemin, depuis que nous avions quitté la grande route, allait toujours se rétrécissant, et finissait par être si exigu, que c'était tout ce que pouvait faire un homme à cheval que d'y passer. Cette économie d'espace tient à ce que ce chemin doit être fourni par les planteurs dont il traverse les plantations, et que les planteurs plantent le plus près possible des voyageurs.

Quand nous quittions les plantations, c'était pour entrer dans des espèces de jungles, du milieu desquels surgissent des roches nues, calcinées par le soleil et de la couleur de nos nègres ; puis, tout à coup, nous entrâmes dans de grands bois de talipots et d'iron-wood ; les talipots balançant leur cime magnifique à cent pieds du sol, et déroulant leurs feuilles de quinze pieds de

long et de cinq de large, en forme de palmes et d'aloès; les iron-wood (bois de fer), détachant leur feuillage rouge pur, c'est-à-dire couleur de sang, sur le vert foncé des autres arbres.

J'ai rarement vu quelque chose de plus beau que cette route.

De cette espèce d'oasis, nous atteignîmes une colline boisée, ou plutôt que le feu était en train de déboiser. Ce feu avait été mis dans un but de défrichement, et faisait son œuvre. Quand on veut brûler et, par conséquent, défricher une certaine quantité de terrain, on scie les arbres à deux pieds du sol, on les laisse sécher un ou deux mois sous l'action ardente du soleil, puis on approche une allumette de la première branche venue, et une, deux, trois, dix lieues de terrain s'enflamment comme un bol de punch!

Ajoutons ceci, que l'on a la précaution de pousser les arbres de façon à ce qu'ils tombent en laissant libres les deux côtés de la route.

La route était donc libre, et, comme, en traversant la mer Rouge, les Hébreux passaient entre deux murailles liquides, nous passions, nous, entre deux vagues ardentes.

Nous fûmes obligés de mettre nos montures au grand

100768

trot; sans quoi, la chaleur eût été intolérable, et nous serions arrivés de l'autre côté, sinon rôtis, du moins cuits à point.

Tout à coup, en atteignant le sommet de la colline que nous gravissions, et qui forme un des contre-forts les plus élevés de cette chaîne de montagnes qui traverse l'île, nous vîmes un singe traversant la route, puis deux, puis quatre, puis dix, puis toute une bande; ils jetaient des cris lamentables, fuyant l'incendie, et sautillant sur leurs pattes rôties de tronc d'arbre en tronc d'arbre.

J'envoyai une balle au milieu de la bande, et des cris plus perçants que ceux que nous avions déjà entendus m'annoncèrent que j'avais touché un des sauteurs.

A l'instant, nos *koulis* s'élancèrent au milieu de la fumée.

— Chut ! qu'est-ce que vos *koulis ?*

— Les koulis sont les esclaves malabars qui travaillent la terre, ou qui se louent pour porter des fardeaux.

— Bien, me voilà renseigné.

— Nos koulis s'élancèrent au milieu de la fumée, mirent en fuite toute la bande, qui s'était arrêtée, sautillant autour du blessé comme des dindons sur une tôle rougie, et rapportèrent le malheureux animal.

Si jamais je regrettai un coup de fusil, c'est celui-là. J'ai eu le malheur de tuer un ou deux hommes en duel; mon indifférence pour mes adversaires morts vient de l'impression profonde que me fit l'agonie de cette caricature de l'homme qu'on appelle le singe : mon blessé avait les deux cuisses de derrière traversées et cassées par ma balle; la blessure, par conséquent, était mortelle, et il n'y avait pas moyen de le sauver. Eh bien, nul de nous n'eut le courage d'achever la pauvre bête, comme on achève un lapin ou un lièvre, pas plus moi que les autres, et, cependant, je ne suis pas bien tendre. Un des koulis, sur notre invitation, choisit donc une clairière moins embrasée que les autres, et y porta le blessé. Les amis du pauvre animal — ce qui prouve la supériorité du singe sur l'homme — ne s'étaient point éloignés, malgré ce qui venait de se passer, et semblaient se tenir à portée du blessé, pour lui prêter assistance; ils accoururent aussitôt autour de lui, l'accueillant avec toutes sortes de gestes de satisfaction sur son retour, et de douleur sur son infortune.

Nous nous éloignâmes en toute hâte de cette scène de famille. Peut-être, au bout du compte, a-t-il guéri. Nos nègres prétendaient que les singes ont d'excellents médecins.

A tout prendre, il est possible que notre amour-propre se trompe en disant que c'est le singe qui est la caricature de l'homme, quand, au contraire, c'est l'homme qui serait la caricature du singe.

IV

— A un quart de lieu du théâtre de cette aventure, continua Horace, nous entrâmes dans une plantation de café. Cet endroit était désigné pour la première halte.

Une grande bâtisse s'élevait au milieu de la plantation.

Nous nous en approchâmes. Elle semblait déserte.

Notre guide frappa dans ses deux mains comme on fait dans les théâtres de Paris, et particulièrement à l'Opéra-Comique.

Un nègre sortit.

« — A qui la maison? demanda sir Williams.

» — A sir Andrews.

» — Est-il chez lui?

» — Non.

» — Fais-nous à déjeuner.

» — Ces messieurs ont-ils besoin de quelque chose en attendant?

» — Nous prendrons un verre de madère ou de xérès. »

Nous nous établîmes dans la maison, et nous y restâmes jusqu'au lendemain, en usant comme de la nôtre.

Nous étions, je vous l'ai dit, onze maîtres et plus de cinquante domestiques.

On but, on mangea, on mit des draps aux lits, et on partit le lendemain.

Nul de nous ne connaissait le propriétaire.

C'est ainsi que l'hospitalité se pratique à Ceylan.

A un quart de lieue de la plantation, le paysage change d'aspect : on marche à travers le jungle, et la température se rafraîchit; on dirait d'un climat européen. En effet, on est à sept ou huit mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

Nous ne fîmes que déjeuner à Nuera-Ellia, et nous repartîmes aussitôt pour Éléphants-Plain, marchant toujours à travers le jungle.

La route est belle, d'ailleurs, et l'on marche trois

de front, et sur un terrain rouge-brique de la même essence que celui que l'on rencontre en sortant de Colombo.

En arrivant à Éléphants-Plain, nous trouvâmes une petite troupe de cinq ou six chasseurs qui étaient venus là pour chasser l'élan.

En les apercevant, notre joie fut grande : nous avions négligé de prendre des vivres en quittant Nuera-Ellia, et nous comptions sur ces premiers venus pour partager fraternellement avec nous, s'ils avaient des provisions. Eux-mêmes venaient d'épuiser toutes les leurs.

La plantation de sir Andrews, et la façon dont nous en avions usé, nous avaient rendu confiants; mais il n'y avait là pour toute bâtisse, pour toute hôtellerie, pour toute auberge, qu'un de ces hangars élevés aux frais du gouvernement, et dans lesquels s'arrêtent les voyageurs; ces huttes sont construites avec des feuilles de talipots sèches, dont trente ou quarante suffisent pour former une hutte, et une pour clore la porte.

Il nous fallut souper avec quelques bribes de biscuit que nous avions apportées. Je regrettais presque d'avoir rendu mon singe à la liberté : il était jeune; par conséquent, il devait être tendre, et j'avoue que, malgré sa prétention à être mon semblable, ou à peu près, je

l'eusse rongé, et le plus près des os qu'il m'eût été possible.

Pour comble de joie, le tonnerre avait grondé toute la soirée, et, vers onze heures, un orage terrible se déclara.

Ah ! mon cher, vous n'avez pas idée d'un orage sous les tropiques !

Vous rappelez-vous le nom de ce tyran — je ne me le rappelle plus, moi ; mais vous devez le savoir, vous : c'est votre état ! — de ce tyran qui avait fait faire u pont de bronze et un char d'airain, qui imitait le bruit du tonnerre en faisant galoper son cheval sur ce pont, et que Jupiter foudroya, ce qui indique, de la part du maître de l'Olympe, une grande susceptibilité ? Eh bien, figurez-vous ce gaillard-là, faisant, pendant cinq ou six heures, sa promenade à vingt-cinq pieds au-dessus de nos têtes, et vous aurez une idée de la nuit que nous passâmes.

Nos chiens et nos chevaux étaient, les uns à notre droite, les autres à notre gauche ; les premiers glapissant, aboyant, piaillant ; les seconds hennissant et frappant du pied.

Pas un de nous ne ferma l'œil de la nuit.

Le matin, la privation de sommeil et la faim nous

avaient rendus enragés ; nous résolûmes de chasser, non pour notre plaisir, mais pour notre nourriture.

En conséquence, nous prîmes nos fusils en bandoulière, nos couteaux de chasse à la main ; nous lâchâmes nos chiens, poussâmes nos nègres dans le jungle, et y entrâmes après eux.

Tout le monde était à pied : le jungle forme un maquis trop épais pour qu'on se hasarde d'y entrer à cheval.

Nous chassions à la fois avec des chiens anglais et des lévriers d'Afrique.

Au bout de cinq minutes, les chiens anglais donnèrent de la voix, mais sans bouger de place. Ou la bête ne voulait pas quitter son repaire, et y faisait tête, ou elle avait été surprise et coiffée par les chiens avant d'être sur pieds et de prendre son parti.

Les chiens faisaient un vacarme épouvantable.

La scène, quelle qu'elle fût, et quels qu'en fussent les acteurs, se passait à vingt pas de moi.

Je m'élançai du côté où les chiens donnaient de la voix.

« — Prenez garde, cria sir Williams, c'est un tigre ! »

J'avoue que cet avertissement me cloua à ma place.

J'avais beaucoup entendu parler des tigres de la façon la plus désavantageuse.

J'eus donc un moment d'hésitation.

Mais j'entendis les pas de mes compagnons, qui s'avançaient dans les jungles, s'ouvrant un passage avec leurs couteaux de chasse.

Je pouvais n'arriver qu'après eux, et quand le danger aurait été passé.

Qui eût su, qui eût dit que j'étais plus près qu'eux de l'animal, et que j'avais cédé la place à plus brave que moi?

Personne.

Mais vous connaissez mon caractère. A peine toutes ces idées contradictoires, rapides comme des éclairs, se furent-elles croisées dans mon esprit, que la sueur de la honte me monta au front, et que je dis comme votre Henri IV :

« — Ah! carcasse, tu trembles. Eh bien, je vais te faire trembler pour quelque chose! »

Je m'élançai donc en avant, afin d'arriver le premier.

J'étais à dix pas de l'animal et des chiens, que je ne voyais pas encore ce qui se passait.

Au reste, les aboiements pouvaient me faire croire à

un éloignement plus grand que celui qui me séparait du tigre.

Tout à coup, je me trouvai en face de lui.

Il fit un mouvement pour s'élancer sur moi.

Par bonheur, deux énormes lévriers le tenaient, l'un par la peau du cou, l'autre par l'oreille, et, collés à son corps, tout en se mettant hors de ses atteintes, l'empêchaient de bouger.

Trois ou quatre autres lévriers avaient fait des prises sur les autres parties de son corps.

Les chiens anglais, réunis et serrés les uns contre les autres, aboyaient à dix pas derrière lui.

Voilà pourquoi leurs voix m'avaient trompé, et comment j'avais cru me trouver plus éloigné de l'animal que je ne l'étais réellement; les lévriers n'aboyaient pas.

J'étais donc en face du tigre.

C'était un chitter, c'est-à-dire un jaguar de la grande espèce.

Sa tête, dont la peau était tirée en arrière par la morsure des deux lévriers, se tendait de mon côté, comme si l'animal eût deviné que c'était du côté de l'homme que lui venait son plus grand danger.

Ses yeux fauves brillaient comme deux escarboucles;

une bave furieuse coulait de sa gueule entr'ouverte, montrant une double rangée de dents blanches et aiguës.

Je commençai par river mon regard sur le sien.

Je savais que tant que l'homme a le courage de fixer son regard sur le lion, le tigre, la panthère ou le jaguar, ce courage impose à l'animal, si féroce qu'il soit.

Mais, si la moindre hésitation se manifeste dans le regard de l'homme, si ce regard vacille et se détourne, l'homme est perdu ! d'un bond, l'animal est sur lui; d'un coup de dent, l'homme est mort !

Du reste, je n'avais qu'à appeler, et j'avais du secours. J'entendais tout autour de moi les pas des chasseurs dans le jungle, et leurs voix, qui se répondaient les unes les autres en s'encourageant; mais j'avais déjà honte de mon premier mouvement d'hésitation.

J'aurais pu détacher mon fusil et casser la tête du jaguar avec une balle; j'étais assez sûr de mon coup pour ne pas craindre de tuer ou de blesser les chiens; mais je savais que certains chasseurs dédaignaient cette façon de tuer le jaguar, et en finissaient avec lui en lui plongeant tout simplement le couteau de chasse au défaut de l'épaule.

Je tenais mon couteau de chasse à la main. J'allai

droit au jaguar, sans le perdre un instant de vue; puis, avec la tranquillité qui me caractérise une fois que j'ai pris mon parti sur une chose, je mis un genou en terre et lui enfonçai mon couteau de chasse jusqu'à la garde au défaut de l'épaule.

L'animal fit un mouvement si violent, qu'il m'arracha le couteau de la main.

Je me jetai de côté.

Le jaguar bondit, toujours coiffé par les deux lévriers, et s'en alla rouler avec eux à quatre pas de l'endroit où je l'avais frappé.

J'enlevai mon fusil de mon épaule, et armai rapidement mes deux coups afin d'être prêt à tout événement.

Mais les lévriers n'avaient pas lâché l'animal; il était toujours captif, et avait douze à quinze pouces de fer dans le corps.

Sans doute, la pointe du couteau avait atteint le cœur, car l'agonie fut rapide.

Le jaguar, tout sanglant, roula deux ou trois fois sur lui-même, déchirant d'un coup de griffe un des lévriers qui se trouva sous sa patte, mais qui ne lâcha point prise pour si peu.

En voyant l'animal blessé, les chiens anglais s'étaient mis de la partie.

Lorsque les autres chasseurs arrivèrent avec moi, sir Williams en tête, le jaguar avait disparu sous une montagne mouvante et hurlante, bariolée de toutes les couleurs.

Sir Williams prit son fouet, se mit à frapper sur cette pyramide informe qui semblait un animal à mille queues; les chiens s'écartèrent, et finirent par laisser à découvert le jaguar expirant.

Dans les efforts qu'il avait faits, le couteau de chasse était aux trois quarts sorti de sa poitrine.

« — A qui le couteau? demanda sir Williams en achevant de le tirer de la plaie.

» — A moi, sir, repondis-je.

» — Bravo, pour un début!

» — Excusez les fautes de l'auteur, comme on dit dans les saynètes espagnoles. »

J'essuyai mon couteau de chasse avec mon mouchoir, et le remis au fourreau.

Tout cela s'était fait avec une simplicité qui m'avait valu les éloges unanimes de la société.

Oh! je suis un bon acteur, allez, si vous êtes un bon metteur en scène!

Et Horace se prit à rire d'un petit rire strident et nerveux qui avait quelque chose d'effrayant.

V

On comprenait, par ce rire, tout ce qu'il lui avait fallu de puissance sur lui-même pour aller enfoncer son couteau dans la poitrine de ce jaguar, tout coiffé qu'il était par les chiens.

Aussi, répondant plutôt à ce rire et à cette pensée qu'à ce qu'il venait de me raconter :

— C'est une chasse qui ne manque pas d'émotions, que la chasse au jaguar ! lui dis-je.

— D'abord, oui, les premières fois, certainement, dit Horace ; mais, avec le temps et la pratique, on s'habitue à tout. J'ai fait, depuis, au Bengale, des chasses où l'on tuait dix, douze et quinze tigres, et mon cœur n'a pas battu. Il est vrai qu'on les tuait tous à coups de fusil et à dos d'éléphant.

— Ah ! vous me raconterez bien une de ces chasses-là ?

— Moi ?

— Oui, vous.

Horace secoua la tête.

— Non.

— Pourquoi, non?

— Demandez cela à votre ami Méry. Il a loué la chasse de l'Inde, de Bombay à Cachemir, et de Chandernagor au Népaul, comme Bertrand a loué celle de Rambouillet. S'il savait que je lui ai tué un de ses tigres, il me ferait faire un procès-verbal!

— Je demanderai à Méry.

— Et, soyez tranquille, il vous racontera cette chasse bien mieux que moi qui la connais par pratique. Le pacha d'Égypte ne vous a-t-il pas fait dire, à propos de votre *Voyage au Sinaï*, que vous étiez le voyageur qui avait le mieux vu l'Égypte, où vous n'avez jamais mis les pieds?

— C'est vrai; mais j'avais avec moi Dauzats, qui l'avait vue à la fois en peintre, en observateur et en homme d'esprit.

— C'est possible... Donnez-moi une tasse de thé.

— Et vous, la fin de la chasse!

— Oh! ne craignez rien, je ne vous ferai pas tort d'un chat sauvage. — On donna le chitter aux nègres pour le dépouiller, et l'on excita de nouveau les chiens. Si faim que nous eussions, nous ne pouvions pas man-

ger du tigre ; il nous fallait, quel qu'il fût, un animal à nous mettre sous la dent.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, que nos chiens donnèrent à nouveau de la voix.

Cette fois, le bruit des abois s'éloigna rapidement.

« — Un élan, messieurs, cria sir Williams ; attention ! c'est notre déjeuner que nos chiens viennent de lancer. Préparons les grils et les broches ; il y en aura pour tout le monde. »

Tout à coup le bruit resta stationnaire.

« — Bon ! continua sir Williams, le voilà coiffé ; ce sont de rudes chiens que nos lévriers, mon cher Horace ; je crois qu'ils iraient coiffer un hippopotame au fond du Gange. — A la bête, messieurs... à la bête !

Cette fois ce fut sir Williams qui arriva le premier ; et, quand nous le rejoignîmes, c'était lui à son tour qui essuyait son couteau de chasse. Un cerf gigantesque était couché à ses pieds, palpitant de ses dernières haleines.

Nos nègres, koulis, madécasses ou zanguebars, poussèrent des cris de joie. Comme l'avait dit sir Williams, il y en avait pour tout le monde.

Nous nous hâtâmes de sortir des jungles, où rien ne nous retenait plus, du moment où notre chasse était faite.

Mais, si fort que nous nous fussions hâtés, nos nègres avaient pris les devants ; lorsque nous arrivâmes à la lisière des jungles, nous trouvâmes notre élan dépouillé, dépecé en morceaux.

Quatre nègres étaient occupés à cette besogne ; huit autres creusaient un four dans la terre ; le reste allumait du feu, et préparait des broches de bois de fer.

Nous n'avions pas une grande variété de moyens pour faire cuire notre élan : la broche et le four constituaient toutes nos ressources. On mit les quatre cuisseaux à une broche gigantesque, aux deux côtés de laquelle on alluma un feu énorme ; cette broche était posée sur deux X en bois de fer comme elle : un nègre placé à l'extrémité la tournait.

Malgré l'incombustibilité bien connue de l'espèce, on était obligé de renouveler le tourne-broche de cinq minutes en cinq minutes.

Le râble tout entier, couvert de sa peau, fut jeté dans le four, et tomba sur un immense brasier.

Aussitôt il fut recouvert de branches sèches, qui en quelques minutes se trouvèrent elles-mêmes réduites en charbons.

Une fois qu'ils l'eurent enveloppé de cette double couche de braise, nos cuisiniers, se contentant de

fermer l'orifice du four avec de grosses pierres, laissèrent tranquillement cuire le filet de l'élan dans son jus.

Une heure après, nous étions à table, dévorant à belles dents la pauvre bête, qui, une heure un quart auparavant, ne se doutait pas qu'elle fût si proche de sa mort.

— Était-ce bon?

— Je ne sais si c'était bon; je ne sais si c'est la faim; mais, je le disais encore hier à Verdier, qui nous servait un rôti mal cuit : « Allez à Ceylan, mon cher, et, quoi qu'en dise Brillat-Savarin, vous en reviendrez rôtisseur! »

— En somme?

— C'était excellent! voilà tout ce dont je me souviens. Du vin, du riz et des biscuits, apportés par nos nègres, complétèrent un des meilleurs déjeuners que j'aie faits de ma vie.

Après le déjeuner, nous remontâmes à cheval, frais et dispos, et partîmes pour Bintenne.

On ne trouve les éléphants qu'entre Bintenne et Badula.

A un quart de lieue à peu près de l'endroit où nous avions déjeuné, la route fait un brusque détour.

En approchant de ce détour, nos chevaux commencèrent à donner des signes d'inquiétude.

Au moment de le franchir, mon cheval, qui était en tête, se cabra.

Mon *horse-keeper*, — on appelle ainsi le nègre qui est censé tenir la bride des chevaux, — mon horse-keeper me dit alors que mon cheval avait sans doute senti un fumet d'éléphant.

J'employai tous les moyens possibles, genoux, éperons, courbaches; pour forcer mon cheval à continuer son chemin; il refusa de faire un seul pas de plus.

Mon horse-keeper le prit au mors. Je sautai à terre, et, mon fusil à la main, je tournai le coude de la route.

Mon noir ne s'était pas trompé. J'avais à cent pas de moi un de ces éléphants cantonniers qu'on occupe là-bas à l'entretien des routes. Celui-là traînait, de son pas tranquille et régulier, un de ces immenses cylindres de fer employés chez nous à niveler le cailloutis des boulevards, ou la terre des jardins publics. Il eût fallu huit ou dix chevaux pour traîner la lourde machine; lui la traînait sans paraître s'apercevoir qu'il fût attelé à quelque chose.

Un autre éléphant, guidé par son cornac, roulait des pierres taillées en bloc, et les alignait au bord

d'un précipice dont il était occupé à faire le parapet.

A la vue des chevaux, les deux éléphants s'effrayèrent ; car, il faut le dire, comme une vérité qui n'est pas encore assez répandue, et dont les Buffons à venir pourront faire leur profit, les éléphants ont tout aussi peur des chevaux que les chevaux des éléphants ; et si, d'un côté, les cornacs n'eussent pas arrêté les éléphants, et, de l'autre, les horse-keepers les chevaux, les uns seraient bien certainement retournés jusqu'à Nuera-Ellia, tandis que les autres eussent couru jusqu'à Bintenne.

Cet éléphant cantonnier, cet éléphant maçon, n'avaient pas laissé que de préoccuper mon esprit. Je n'avais jamais vu un animal occupé, pour ainsi dire, à une tâche humaine. Depuis, à Bombay, j'ai fait connaissance plus ample avec l'intelligence de ces animaux.

A Bombay, on les emploie particulièrement aux chantiers de bois, où ils travaillent, de six heures du matin à six heures du soir, à empiler des troncs d'arbres de toutes sortes de grosseur. Pour mettre ces troncs d'arbres à leur place, il faudrait, ou la force de vingt-cinq hommes, ou celle d'une machine. L'éléphant prend le tronc d'arbre dans sa trompe, le lève comme un fétu de paille, le pose à sa place, et, sur un signe de son cornac, le tire à droite ou à gauche, le pousse en

avant ou en arrière. Pendant six heures, le matin, et pendant cinq heures, le soir, il travaille, faisant la besogne de cinquante hommes à peu près. A midi et à six heures, il mange; à une heure, il se remet au travail; à sept heures, il se couche.

Dès que sonne le premier coup de midi, ou le premier coup de six heures, l'éléphant s'arrête, et rien au monde, ni menaces, ni caresses, ne saurait le faire travailler.

S'il va lever son fardeau, il ne le lève pas; s'il l'a levé à moitié ou aux trois quarts, il le repose à terre.

Le lendemain, si c'est le soir, une heure après, si c'est à midi, il reprendra le même morceau de bois, jamais un autre, et le mettra à la place où il eût dû le mettre la veille, ou une heure auparavant.

Si l'éléphant se trouve indisposé d'une faible indisposition, — ce qu'est chez nous soit une lourdeur d'estomac, soit la migraine, — il disparaît, reste absent un jour, deux jours, trois jours, revient guéri, et reprend sa besogne. Sa plus longue absence, quand il doit revenir, est de six à sept jours; si elle dépasse huit jours, il ne reviendra jamais: il est redevenu sauvage, ou est mort.

Vous savez comment on recrute les éléphants : on les attire dans une espèce de parc fermé de palissades énor-

mes, là, on les laisse trois ou quatre jours sans manger. La faim commence leur éducation domestique. Pour l'achever, on fait entrer deux éléphants privés, qui se mettent à frapper l'éléphant sauvage de leur trompe jusqu'à ce que celui-ci se rende.

Une fois rendu, il est privé, et sert à son tour à niveler les routes, à faire des parapets, à empiler le bois, et à priver les autres.

Rencontrés en troupe, les éléphants sont rarement dangereux, et n'attaquent pas l'homme. Qu'en feraient-ils? Ils ne sont point carnivores; il n'y a que l'homme et le singe qui détruisent pour détruire : l'homme, parce que c'est l'homme; le singe, parce que c'est la parodie de l'homme.

Les parias seuls sont à craindre...

— Pardon ! il y a donc des éléphants parias?

— Les éléphants qui ont commis des crimes contre la législation inconnue qui régit les éléphants sont chassés de la société des éléphants, exilés, bannis ! Une fois exilés, bannis, chassés, c'est fini, — fissent-ils deux lieues, vingt lieues, cinquante lieues, cent lieues; allassent-ils de Ceylan à la presqu'île indienne, en traversant le détroit de Polk; allassent-ils de Madras au Népaul, du Népaul au Bengale, — ils sont partout re-

connus, partout repoussés, rejetés, éconduits! A quels signes les autres éléphants les reconnaissent-ils? on n'en sait rien; quel est le *tau* qui les marque? on l'ignore; mais, une fois déclarés parias, ils sont parias pour toujours, n'ont ni femelles ni petits, et ne s'accouplent plus même de paria à paria.

Or, cette solitude les rend misanthropes; cet isolement, féroces. Ils se vengent sur tout ce qu'ils rencontrent, hommes et animaux, de la vengeance que la société éléphantine a exercée contre eux. A pied ou à cheval, nègre ou blanc, armé ou désarmé, l'homme qui se trouve sur leur passage, à moins d'un hasard providentiel, est un homme perdu!

L'éléphant, dès qu'il l'aperçoit, court après lui, le rejoint, le prend dans sa trompe, lui fait faire deux ou trois tours comme un frondeur qui va lancer une pierre, le jette à terre, lui met le pied sur la poitrine; l'homme fait *ouac*, et tout est dit. Le chef-d'œuvre de la création est flambé...

VI

— Mais, mon cher, s'interrompit Horace, je vous fais là de l'histoire naturelle, moi qui ne suis ni académicien, ni membre honoraire de l'Académie, ni même correspondant ; c'est absurde !

— Pas trop... C'est peut-être un peu moins écrit sur les genoux de la nature, et un peu plus sur ceux de la vérité, que les œuvres de M. de Buffon ; mais je ne méprise pas vos dissertations, je vous jure.

— N'importe ! Où en étions-nous de notre chasse ?

— Vous n'en étiez pas encore à votre chasse : vous en étiez à votre éléphant cantonnier, et à votre éléphant maçon.

— Très-bien... Nous continuâmes notre route.

Arrivé à Bintenne, on laisse les chevaux, et l'on s'enfonce dans les jungles, — un petit travail bien agréable, allez ! une petite route charmante qu'on est obligé de se frayer, chacun de son côté, à grands coups de couteau de chasse.

L'endroit où nous devions commencer à nous livrer à ce travail nous avait été indiqué par des nègres envoyés trois jours à l'avance, et qui avaient découvert la trace d'un troupeau d'éléphants.

Seulement, il y avait deux lieues à peu près à faire à pied en s'ouvrant un chemin à travers les jungles.

Notre guide marchait devant nous, ou plutôt au centre de notre ligne. Chacun de nous trouait de son mieux l'effroyable maquis, et, quand l'un était en retard, les autres l'attendaient.

Des bandes de faisans dorés nous partaient sous les pieds. Je demandai s'il ne me serait pas permis de charger un de mes fusils à petit plomb, et de tuer deux ou trois de ces merveilleux oiseaux.

La permission me fut refusée. Il ne fallait pas donner l'éveil aux éléphants.

A mesure que nous avancions vers l'endroit où nous devions rencontrer nos ennemis, sir Williams nous recommandait de faire le moins de bruit possible, — et, si nous parlions, de parler bas.

Après deux heures de marche à peu près, pendant lesquelles nous fîmes un véritable travail de pionniers, nous arrivâmes à un espace rond, d'une circonférence double de la halle au blé.

Nous reconnûmes cet espace pour avoir été abandonné depuis peu par les éléphants.

Sur cent pas de diamètre à peu près, arbres de fer, talipots, bananiers, ravenalias, étaient couchés comme le blé sur l'aire; la gigantesque moisson était écrasée, broyée, presque foulée aux pieds : le troupeau de colosses avait fait litière avec des arbres de cinquante pieds de haut!

Deux sillons immenses étaient ouverts dans le jungle, — pareils à deux tunnels de trente pieds de large chacun. — La troupe, séparée en deux bandes, s'était éloignée de deux côtés différents.

Je restai épouvanté, je l'avoue, d'une pareille puissance de destruction, et je me demandai à quoi pensait l'homme, ce pygmée, dont le pas fait à peine ployer une herbe qui se redresse quand il a passé, en venant attaquer des monstres qui, sous leurs pieds, plient des forêts, lesquelles, une fois pliées, ne se relèvent plus.

Nous nous arrêtâmes; nous étions arrivés.

Sir Williams, le plus familier de nous tous avec cette chasse, nous donna ses dernières instructions.

Ces instructions s'adressaient surtout à moi, novice dans la pratique.

Voici ses recommandations principales, que j'entendis

avec un tintement d'oreilles qui me disait à moi-même que mon sang n'était pas tout à fait dans son état ordinaire.

Il n'y avait rien à craindre : lui, sir Williams, avait tué six ou sept cents éléphants; — jusqu'à cinq cents, il avait compté; depuis cinq cents, il ne comptait plus. — Il ne lui était jamais arrivé qu'un accident, qui, du reste, n'avait pas eu de suites fâcheuses.

Ayant un jour commis l'imprudence de décharger ses deux coups sur un petit éléphant, il avait été chargé par la mère; il s'était retourné pour prendre son second fusil; mais son nègre, effrayé, s'était enfui en emportant le fusil.

Il n'eut ni l'idée ni le temps de fuir; l'éléphant l'enveloppa de sa trompe et l'enleva de terre.

Heureusement, grâce à la position élevée que lui faisait ainsi l'animal, ses compagnons eurent la facilité de tirer sur l'éléphant.

L'éléphant, furieux, pour charger plus aisément ses agresseurs, jeta sir Williams à vingt pas de lui et vint, tête baissée, contre le gros des chasseurs.

Sir Williams faillit mourir, non pas de la chute, mais du nœud momentané que la trompe lui avait fait autour des flancs.

Il fut plus d'un mois haletant et sans parvenir à arriver au bout de sa respiration.

Aussi, sa première recommandation à mon endroit fut-elle de ne jamais tirer sur un petit, cette imprudence ayant pour résultat habituel de vous mettre toute la troupe à dos.

Les autres recommandations étaient de ne pas tirer sur les éléphants à défenses, ou sur les éléphants blancs, ces armes et cette couleur étant des marques de grande position et de haute dignité.

Tout éléphant à défenses est roi ; tout éléphant blanc est dieu.

Les nègres ont cette opinion, que les éléphants parias sont des éléphants mal élevés qui ont été chassés de la société pour avoir manqué de déférence envers le pouvoir, ou de respect vis-à-vis de la religion.

Or, si le manque de déférence ou de respect est puni de l'exil, voyez donc la punition que mérite, aux yeux des éléphants, l'être quelconque, à quelque espèce qu'il appartienne, qui envoie une balle à un roi ou à un dieu !

Les petits, les éléphants à défenses et les éléphants blancs exceptés, il était loisible de tirer sur tout le reste.

Ce n'était plus qu'une question d'adresse.

Les éléphants sont vulnérables sur un seul point.

Au milieu du front, leur crâne subit une légère dépression; c'est dans le diamètre de cette dépression, large comme le fond d'un chapeau, qu'il s'agit de loger la balle.

Si l'on réussit, il arrive quelquefois que l'on tue l'animal roide.

Si on ne le tue pas roide, il revient invariablement sur celui qui l'a tiré, le reconnaissant, fût-il au milieu de vingt chasseurs, et vingt coups de fusil eussent-ils été tirés à la fois.

Il faut le laisser revenir, faire un saut de côté quand il n'est plus qu'à trois ou quatre pas, et lui envoyer, au moment où il passe, emporté par la rapidité de sa course, une seconde balle dans l'oreille.

Au dire de sir Williams, toutes ces évolutions étaient choses on ne peut plus faciles.

Je l'écoutais avec une attention qui lui paraissait sans doute assez soutenue pour qu'il me dît en souriant :

« — Bon! Horace, je n'aurai pas besoin de vous faire la recommandation deux fois. »

Je souris, quoique je sentisse mes lèvres pâles et tremblantes.

« — Vous allez en juger, » lui répondis-je.

Et, en répondant cela, j'étais bien résolu, s'il y avait dans la troupe, soit un jeune éléphant, soit un éléphant à défenses, soit un éléphant blanc, de tirer dessus.

Seulement, je ne dis rien, voulant en ménager la surprise à mes compagnons.

Pendant que sir Williams achevait de nous donner ses instructions, nous entendîmes de grands cris.

C'étaient nos nègres qui, ayant tourné les éléphants, essayaient de les déterminer à fuir en hurlant comme des possédés.

On dit que l'éléphant est mélomane ; je le croirais assez à la largeur de ses oreilles. L'horrible charivari que faisaient nos nègres dut être pour beaucoup dans la décision qu'ils parurent prendre subitement de venir le plus vite possible vers nous, qui gardions, au contraire, le silence le plus absolu.

Tout à coup, nous entendîmes comme un ouragan, et nous sentîmes la terre trembler et frissonner, en quelque sorte, sous nos pieds.

Une vingtaine d'éléphants venaient au grand trot par l'un des deux tunnels, trois seulement par l'autre : la femelle, son mâle et un petit.

« — Sir Williams, criai-je en anglais, je vous laisse

la bande, à vous et à ces messieurs; mais je demande qu'on me laisse ces trois-là ! »

Puis me tournant vers mes appos :

« — Allons, venez avec moi, vous autres ! »

Et, prenant un des trois fusils, je m'élançai au-devant des trois éléphants.

J'aurais pu chercher un abri quelconque derrière un arbre, je me plantai au beau milieu du chemin.

Deux de mes nègres tremblaient de tout leur corps, et passaient insensiblement du noir d'ébène au gris de souris.

Un seul paraissait déterminé.

« — Que ceux qui ont peur s'en aillent !

» — Je reste, moi ! » dit l'un d'eux.

Les deux autres ne répondirent pas, mais ils regardaient avec terreur les éléphants, qui n'étaient plus qu'à une centaine de pas de nous.

« — Prends un fusil de chaque main, dis-je au plus brave, et tiens-toi prêt à me les passer au fur et à mesure que j'en aurai besoin. »

Ses deux camarades se laissèrent prendre leurs fusils sans aucune résistance.

Puis, les éléphants s'approchant toujours, ils pourvurent à leur sûreté.

Je ne saurais dire ce qu'ils devinrent. J'avais les yeux fixés sur les trois colosses; ils me semblaient de véritables mastodontes.

Quand ils ne furent plus qu'à trente pas de nous, je commençai à ajuster le petit.

Il marchait au grand trot entre son père et sa mère.

A vingt pas, je fis feu.

Le petit s'arrêta court, chancela sur ses jambes comme s'il était ivre, et tomba, pareil à une masse.

La femelle jeta un cri, — un cri de mère, déchirant et menaçant à la fois, — et s'arrêta comme pour essayer de relever son petit.

Le mâle fondit droit sur moi.

A six pas, je lui logeai une balle au milieu du front.

Emporté par sa course, il me dépassa.

J'avais fait un bond de côté, et, en bondissant, j'avais mis la main sur un second fusil.

En voulant se retourner pour revenir sur moi, l'éléphant butta et tomba sur ses deux genoux.

Je ne m'en inquiétai pas : j'avais vu à son œil qu'il ne se relèverait plus.

Le train de derrière s'abattit lourdement; il essaya de pousser un cri. Effroyable au commencement, le cri finit par expirer comme un soupir.

A ce cri, la femelle se retourna vers moi, abandonnant son petit à l'agonie.

Alors, j'eus l'idée de ne pas même profiter de l'avantage qu'elle m'offrait en me présentant le front.

Quand elle ne fut plus qu'à deux pas de moi, je fis un saut de côté, et, à bout portant, appuyant mes deux doigts sur les deux détentes, je lui lâchai mes deux coups dans l'oreille. La moitié de la tête y passa. Plomb, papier, poudre, — tout était entré et avait fait son trou !

« — Ma foi ! dis-je, que chacun en fasse autant : trois éléphants en quatre coups, c'est joli ! »

Et, m'asseyant sur le petit éléphant, qui était de la taille d'un cheval, je tirai mon briquet et j'allumai mon cigare.

Nous rapportâmes cinq queues d'éléphant : c'est, une fois qu'ils sont morts, tout ce que l'on veut d'eux.

J'en rapportais trois pour ma part.

Un nègre fut écrasé ; un autre, jeté à toute volée, se brisa en deux contre un arbre.

Pas un de nous ne reçut la moindre égratignure.

Voilà l'histoire que vous m'aviez demandée ; — elle n'est pas très-intéressante, mais elle est très-véridique.

L'HOMME D'EXPÉRIENCE.

Vous a-t-on, dix fois, vingt fois, cent fois, mis la rage dans l'âme, quand votre instinct de poëte, de philanthrope, de chrétien, vous éloignait d'un homme grand, sec, jaune, aux lèvres pâles, aux yeux cachés sous des lunettes, à la perruque plate, à la cravate blanche, à l'habit noir, à la parole de glace, à la démarche guindée; vous a-t-on mis la rage dans l'âme en vous disant ces paroles sacramentelles stéréotypées sur les lèvres des sots :

— Vous avez tort de ne pas estimer M*** à sa valeur : *c'est un homme d'expérience.*

Oui, mon Dieu, oui, — cent fois oui, — oui, oui,

oui, je suis de votre avis. Oui, c'est un homme d'expérience, et voilà pourquoi je fuis M***.

Tout ce qu'il fait, il le fait par expérience; tout ce qu'il ne fait pas, il ne le fait pas par expérience.

Il ne vit que par suite de son expérience.

Le jour où il mourra, c'est qu'il aura l'expérience qu'il doit mourir.

Un pauvre petit Savoyard, à moitié nu, transi de froid, la tête découverte, les pieds dans la neige, court après lui pour lui demander un sou.

L'expérience a dit à M*** qu'on rend les enfants paresseux en leur faisant l'aumône; et l'homme d'expérience ne donne rien au pauvre petit.

On vient chez lui pour l'engager à souscrire à une œuvre de conscience et d'étude, pendant la publication de laquelle le pauvre homme de génie qui l'a entreprise a besoin de faire ses frais; sans quoi, l'œuvre, interrompue au tiers de son cours, ne pourra continuer de paraître.

L'expérience a prouvé à M*** qu'il ne faut jamais s'engager à une publication quelle qu'elle soit.

A chaque 1er janvier, ses domestiques viennent lui souhaiter la bonne année. Les pauvres diables, qui ont des gages fort mesquins, espèrent un cadeau. L'expé-

rience a prouvé à leur maître qu'il faut payer ses domestiques, mais qu'il ne faut jamais leur faire de cadeau.

Un ami de vingt ans lui demande cent écus à emprunter; — son expérience lui apprend que les affaires d'argent sont mortelles à l'amitié; en conséquence, il refuse.

On l'invite à être parrain d'un enfant; — son expérience lui dit que les filleuls coûtent parfois très-cher, et il n'accepte pas.

Son frère lui demande conseil pour son mariage; — mais M*** sait par expérience qu'il y a deux choses sur lesquelles il est imprudent de donner un conseil : le mariage et le suicide. Il renvoie son frère plus irrésolu que jamais.

S'il va au café, il met deux morceaux de sucre dans sa tasse et trois dans sa poche; — son expérience lui a appris que les petits ruisseaux font les grosses rivières.

Si quelque grand seigneur se met à la tête de quelque œuvre de charité, il s'en exclut; — car il a l'expérience qu'il ne faut pas fréquenter plus grand que soi.

Lorsqu'au jour du jugement dernier, tout être ayant vécu se lèvera pour le dernier jugement, lui seul demeurera immobile au fond de son tombeau; — car il

aura acquis l'expérience qu'on est mieux couché que debout.

Bref, M*** est un fat sans esprit, un imbécile sans charité, un égoïste sans cœur, un maître dur, un mari tyrannique, un père sombre; — mais c'est un homme d'expérience.

Que Dieu préserve tout bon chrétien et même tout mauvais chrétien, — et particulièrement vous, cher lecteur, et vous, belle lectrice, puis moi après vous, — des *hommes d'expérience!*

LES

ÉTOILES COMMIS VOYAGEURS

Il y avait une fois un roi poëte.

Seulement, comme on ne peut pas tout avoir, couronne de diamants et auréole d'or, ce roi était si mauvais poëte, que, lorsqu'il y avait des émeutes dans ses États, — ce qui arrivait quelquefois, et ce qui enfin arriva si souvent, qu'il finit par abdiquer en faveur de son fils, — quand il y avait, disons-nous, des émeutes dans ses États, après les trois sommations d'usage pour disperser les insurgés, le commissaire montait sur une tribune qu'on roulait derrière lui à cet effet, et, selon que l'émeute était plus ou moins

acharnée, lisait une ode, deux odes, ou trois odes, et il était bien rare que, dès la moitié de la troisième ode, l'émeute, si intense qu'elle fût, ne se trouvât point dissipée comme par magie.

Je voyageais dans les États de ce poétique monarque, et je visitais les monuments curieux du pays; car, à tout prendre, ce roi était, sinon un grand artiste, du moins un grand ami des artistes.

Or, les monuments, les palais, les musées, les pinacothèques visités, restaient les prisons. — J'aurais voulu ne pas visiter les prisons, pour l'étude desquelles je n'ai pas une profonde sympathie; mais j'avais un de ces *ciceroni* inflexibles qui ne vous font pas grâce d'une pierre. Je suivis mon *cicerone* dans la prison.

La prison de la capitale du roi poëte n'avait rien d'extraordinaire qui la distinguât des autres prisons, si ce n'est qu'elle n'avait pas de prisonniers.

Cependant, elle en avait eu un, lequel devait y rester trois semaines, et n'y était resté que trois jours.

C'était un journaliste viennois.

Se trouvant de passage dans la capitale du roi poëte, il y avait fait une satire contre les pentamètres de Sa Majesté, et le chef de la police, qui avait appris quel était l'auteur de cette satire, l'avait fait arrêter, et, de

son autorité privée, l'avait condamné à passer trois semaines en prison et à faire amende honorable dans le journal officiel de la ville.

Par bonheur, le roi apprit ce qui venait d'arriver. Il demanda sa voiture, et, au grand étonnement du cocher, il dit au valet de pied qui en fermait la portière :

— A la prison !

Cinq minutes après, on annonçait au prisonnier Sa Majesté le roi de ***.

Le prisonnier n'eut que le temps de cacher dans le tiroir de la table sur laquelle il venait de l'écrire, une satire nouvelle qu'il achevait au moment même.

Seulement, cette satire, au lieu d'attaquer un des rois de la terre, attaquait le roi de l'Olympe.

Le journaliste espérait que Jupiter serait moins susceptible que Sa Majesté le roi de ***.

Au reste, il s'était trompé sur cette susceptibilité, et il en eut la preuve quand le roi lui-même, entrant dans sa prison, le chapeau à la main, comme il convient de la part d'un auteur devant son critique, d'un accusé devant son juge, fit ses excuses au prisonnier, le pria de monter dans sa voiture et l'emmena dîner au palais.

Il en résulta que le prisonnier n'eut pas le temps d'ouvrir son tiroir et d'en tirer sa satire.

La satire était donc restée dans le tiroir, où, le lendemain du départ de son prisonnier, le geôlier l'avait trouvée.

On avait avisé le roi de ce nouvel incident.

Le critique viennois avait quitté *** et était parti pour Vienne.

— Envoyez, par une occasion sûre, la satire à son auteur, avait dit le roi, et surtout prenez garde qu'elle ne tombe entre les mains du chef de ma police.

On n'avait pas encore trouvé d'occasion sûre.

— Allez-vous à Vienne? me demanda le geôlier en me faisant les honneurs de la prison et en me racontant l'anecdote qu'on vient de lire.

— J'y serai dans trois jours, répondis-je.

— Voulez-vous vous charger de remettre cette satire à M. ***, poëte et journaliste?

— Avec le plus grand plaisir.

— Donnez-moi un reçu.

Je donnai d'une main au geôlier un reçu de la satire, de l'autre un thaler.

Le même soir, je partis pour Vienne.

Le surlendemain, je faisais ma visite à M. ***, poëte et journaliste.

Le résultat de ma visite fut qu'en échange de son manuscrit, je lui donnai un manuscrit de moi.

Il y a six ans que mon article a paru dans son journal; j'avais non pas oublié le sien, mais je croyais l'avoir perdu, quand, l'autre soir, en fouillant dans mes vieux papiers, je vis une écriture étrangère et reconnus l'autographe qui m'avait été remis par le geôlier du roi de ***, et concédé à titre de libre échange par M. ***, poëte et journaliste à Vienne.

Permettez-moi de vous en faire part.

---

*Vieille, merveilleuse et honnête histoire, mise à neuf et communiquée au lecteur par un prisonnier, nommé ***, poëte, journaliste et amuseur public breveté, mais sans garantie du gouvernement.*

I

Il y a eu un temps, temps bien éloigné du nôtre et dont tu ne te souviens certes pas, cher lecteur, où le

ciel s'appelait l'Olympe et où le dieu qui habitait cet Olympe s'appelait Zeus, Jupin ou Jupiter, trois noms qui, à peu de chose près, veulent dire la même chose.

Ce dieu eut, un jour, la bizarre idée de rendre les hommes heureux.

Vous allez voir, cher lecteur, comment il fut guéri de cette idée, et comment les autres dieux, ses successeurs, en furent guéris après lui.

Au reste, on ignore à quelle occasion cette singulière idée lui était entrée dans la tête; mais le fait est que, lorsqu'il la communiqua à son conseil de régence composé de Neptune et de Pluton, ces deux divinités trouvèrent la prétention tellement saugrenue, qu'ils s'écrièrent :

— Oh ! la drôle d'idée, sire ! sapristi, la drôle d'idée !

Mais, quand un dieu a une idée dans la tête, il faut qu'il mène cette idée-là à bonne ou mauvaise fin, fût-ce l'idée grotesque de rendre les hommes heureux.

Restaient les moyens d'exécution.

Jupiter réfléchit un instant; puis, relevant tout à coup la tête :

— J'y suis, dit-il.

Et il appela à lui les sept étoiles du septentrion.

Les étoiles obéirent et vinrent se réunir à ses pieds.

Les hommes, étonnés, regardaient le ciel.

Les astronomes, voyant ces sept météores qui traçaient un sillon lumineux dans l'azur du firmament, annonçaient la fin du monde.

Voilà comme les savants se trompent sur les intentions divines.

Les étoiles dirent :

— Nous voilà, Majesté resplendissante et terrible; que veux-tu de nous?

— Vous allez faire vos malles, et voyager sur la terre, répondit le fils de Saturne et de Rhée; vous recevrez tous les jours deux écus de Brabant pour vos frais de voyage.

— Et qu'allons-nous faire sur la terre? demandèrent les étoiles.

— Je me suis mis dans la tête de rendre les hommes heureux, répondit Jupiter; mais, comme ils n'apprécieraient pas le bonheur, si je leur donnais le bonheur pour rien, j'exige que vous le leur vendiez. Vous serez mes commis voyageurs.

— Nous serons ce que tu nous ordonneras d'être, Majesté toute-puissante, dirent les étoiles d'une voix si mélodieuse, que les hommes levèrent les yeux vers le ciel, se doutant que du ciel seul pouvait leur venir un si

doux concert; mais que vendrons-nous aux hommes?

— Mettez-vous les unes à la suite des autres, et défilez devant moi.

Les étoiles s'alignèrent, et se mirent en mouvement dans l'ordre qui leur avait été indiqué.

Jupiter dit à la première :

— Toi, tu vendras *l'esprit.*

Il dit à la seconde :

— Toi, tu vendras *la vertu.*

Il dit à la troisième :

— Toi, tu vendras *la santé.*

Il dit à la quatrième :

— Toi, tu vendras *la longévité.*

Il dit à la cinquième :

— Toi, tu vendras *l'honneur.*

Il dit à la sixième :

— Toi, tu vendras *le plaisir.*

Il dit à la septième :

— Toi, tu vendras *l'argent.*

Jugeant le désir des hommes d'après les vœux qu'ils lui adressaient, il crut que, lorsque les hommes auraient l'esprit, la vertu, la santé, les longues années, l'honneur, le plaisir et l'argent, les hommes seraient heureux.

C'était croyable, en effet.

— Et maintenant, allez, dit-il aux étoiles, et vendez aux hommes le plus que vous pourrez de votre divine marchandise.

Mais Neptune et Pluton ne furent aucunement convaincus, et se mirent à rire plus fort que jamais, en répétant :

— Oh ! la drôle d'idée, sire ! sapristi, la drôle d'idée !

II

Les sept étoiles emballèrent leurs sept espèces de marchandises dans des caisses différentes, que leur fournit le magasinier du ciel, et, descendant sur la terre, commencèrent à faire l'article dès la première grande ville qu'elles trouvèrent sur leur chemin.

— Achetez de l'esprit ! achetez de l'esprit ! criait l'étoile n° 1. Achetez-en, j'en ai du tout frais, du tout chaud. Achetez de l'esprit ! qui veut de l'esprit, de l'esprit, de l'esprit ?

Un rire homérique accueillit la proposition.

— Morbleu ! est-ce que cette drôlesse-là nous prend

pour des imbéciles? diront les journalistes, les romanciers, les auteurs dramatiques, les directeurs de spectacle et les fermiers-généraux.

— Une leste gaillarde, amoureusement tournée, par ma foi! diront les dandys en regardant la marchande d'esprit avec leurs lorgnons, leurs lorgnettes et leurs binocles, et en fouettant leurs bottes avec la cravache ou la badine qu'ils tenaient à leurs mains gantées beurre frais; seulement, elle nous a l'air un peu bas bleu. Quel dommage!

— Que vient faire ici cette bégueule? diront les femmes. Elle ferait bien mieux de nous apporter des soieries de Lyon, des dentelles de Valenciennes, des écharpes d'Alger, des coraux de Naples, des perles de Ceylan, des rubis de Visapour et des diamants de Golconde; mais de l'esprit! on l'a pour rien; l'esprit court les rues. Elle sera obligée de manger son fonds, et encore elle mourra de faim.

Et la pauvre étoile passait, sans avoir étrenné, d'une rue à l'autre, lorsque, enfin, trouvant une porte ouverte elle entra sans savoir où elle entrait.

Elle entrait à l'Académie.

On recevait un néophyte.

Il venait d'achever son discours.

Le secrétaire allait lui répondre.

— Achetez de l'esprit! achetez de l'esprit! cria l'étoile.

Les auditeurs éclatèrent de rire; le secrétaire prit une prise de tabac à l'envers et éternua pendant une demi-heure.

Le président appela les huissiers, et leur dit :

— Chassez-moi cette sotte, et donnez bien son signalement aux concierges, afin qu'elle ne repasse jamais la porte de l'Académie.

Les huissiers chassèrent l'étoile, et les portiers prirent son signalement.

L'étoile s'en alla toute honteuse ; mais, comme c'était une étoile de bonne foi, elle voulut remplir en conscience la mission qui lui était confiée.

Elle suivit donc jusqu'à moitié à peu près un pont qu'elle trouva devant elle après avoir remonté le quai pendant une centaine de pas, et, voyant une place au milieu de laquelle s'élevait un buste, et, au bout de cette place, une grande voûte où l'on entrait par une vingtaine de degrés que montait et descendait une foule de gens qui paraissaient fort affairés et très-peu spirituels, elle pensa que peut-être trouverait-elle là le débit de sa marchandise, ignorant que plus les gens sont bêtes, moins il leur vient à l'idée d'acheter de l'esprit.

L'étoile traversa la foule et entra dans une grande salle où il y avait trois hommes vêtus de robes noires, coiffés de bonnets carrés noirs, assis devant un bureau, et, aux deux côtés de ces trois hommes, d'autres hommes vêtus comme eux du bonnet carré noir et de la robe noire.

Alors, elle reconnut qu'elle était entrée au palais de justice et que les hommes noirs étaient des juges, des avocats et des avoués.

On plaidait une cause de la plus haute importance, et la salle était comble.

L'avocat demandeur, qui était petit, laid, sale, avec une figure plate et un nez écrasé, venait d'achever sa plaidoirie et de prendre ses conclusions, de sorte qu'il se faisait une sorte de silence au moment où l'étoile entra.

Elle crut le moment propice et se mit à crier :

— De l'esprit, messieurs! qui veut acheter de l'esprit?

Or, il arriva que l'avocat qui venait de plaider et celui qui allait plaider virent, chacun de son côté, une épigramme dans cette offre, et, d'accord pour la première fois, prirent contre la malencontreuse étoile les mêmes conclusions.

Ces conclusions tendaient à ce que la marchande

d'esprit fut décrétée d'accusation, à l'instant même, comme prévenue d'insulte à la justice.

Par bonheur, le procureur général était un jeune homme de beaucoup d'esprit, et il se contenta de conclure à ce que l'étoile fût conduite hors du palais de justice par deux gendarmes.

Les deux gendarmes prirent l'étoile chacun par un rayon, et la reconduisirent jusque dans la rue en lui disant :

— Vous en êtes quitte pour la peur, cette fois-ci, ma belle enfant; mais qu'on ne vous y reprenne plus!

La pauvre étoile s'en alla confuse; mais, comme elle avait résolu de ne pas sortir de la ville sans étrenner, elle marcha, marcha, marcha jusqu'à ce qu'elle arrivât sur une grande place au milieu de laquelle elle aperçut un monument carré.

— Ah! bon, dit-elle, voilà un temple comme j'en ai vu un à Athènes, et les Athéniens avaient tant d'esprit, qu'ils doivent désirer d'en acheter à quelque prix que ce soit.

Aussi se mit-elle à crier :

— Achetez-moi de l'esprit, Athéniens! achetez-moi de l'esprit!

Deux hommes passaient; l'un avait sous le bras un

portefeuille plein de coupons de toute sorte, l'autre tenait un carnet sur lequel il faisait des chiffres tout en marchant.

— Je crois qu'elle nous a appelés Athéniens, dit l'homme au portefeuille.

— Il me semble avoir entendu quelque chose comme cela, répondit l'homme au carnet.

— Que veut-elle dire par Athéniens? demanda l'homme au portefeuille.

— C'est probablement une nouvelle société qui vient de se former, répondit l'homme au carnet.

— Achetez de l'esprit! achetez de l'esprit! criait l'étoile en suivant les deux spéculateurs.

— Bon! dit l'homme au portefeuille, encore une société qui va faire banqueroute.

Et ils entrèrent dans le temple grec, qui n'était autre que la bourse.

On vendait, on achetait, on agiotait, on payait des différences, on proposait des primes; les uns offraient des coupons espagnols, les autres du crédit mobilier; ceux-ci du gaz liquide, ceux-là de l'eau à domicile; et tout le monde trouvait le débit de sa marchandise.

L'étoile se promenait au milieu de ce tumulte, en criant de toute la force de ses poumons :

— De l'esprit! de l'esprit! qui veut acheter de l'esprit?

Un quart d'agent de change s'approcha d'elle.

— Que diable vendez-vous là? demanda-t-il.

— De l'esprit.

— De l'esprit? Ah!

— Savez-vous ce que c'est?

— J'en ai entendu parler.

— Vous devriez en acheter, si peu que ce soit, ne fût-ce que pour faire connaissance avec lui.

— Est-il coté?

— Non.

— Eh bien, alors, que diable venez-vous faire ici?

Et, tournant le dos à l'étoile :

— C'est un courtier marron, dit-il à une moitié d'agent de change.

Et tous deux s'en allèrent trouver un trois quarts d'agent de change, qui désigna l'étoile à un agent de police, lequel lui demanda sa carte, et, voyant qu'elle n'en avait pas, appela deux sergents de ville qui conduisirent la pauvre étoile chez le commissaire du quartier.

Le commissaire aurait pu l'envoyer en prison ; mais, vu l'ignorance où elle paraissait être du lieu où elle avait été rencontrée, ignorance plus que démontrée par

la nature de la marchandise qu'elle avait essayé d'y vendre, il se contenta de lui ordonner de quitter la ville dans les vingt-quatre heures.

L'étoile était si fatiguée des avanies que les habitants de la première ville où elle était entrée lui avaient faites, qu'elle fit grâce au commissaire de police de vingt-trois heures et demie et s'achemina vers la porte la plus proche.

Mais, à cette porte, l'employé de l'octroi l'arrêta.

— Qu'avez-vous dans cette malle? demanda-t-il.

— De l'esprit, répondit l'étoile.

— De l'esprit! — de l'esprit-de-vin?

— Non de l'esprit.

— Contrebande, contrebande, dit l'employé de l'octroi, qui tenait pour contrebande toute marchandise qui lui était inconnue.

Et il fit arrêter la pauvre étoile, et elle fut condamnée à trois francs cinquante centimes d'amende; après quoi, deux douaniers saisirent la caisse, brisèrent les fioles, répandirent leur contenu dans le ruisseau, comme on fait du vin frelaté, tandis que deux autres, la prenant par-dessous le bras, la conduisirent hors de la ville, en lui enjoignant de ne plus y remettre les pieds, sous peine de trois mois de prison.

Pendant ce temps, l'esprit coulait à plein ruisseau.

C'est depuis ce jour-là que les gamins qui boivent au ruisseau ont tant d'esprit.

III

Pendant que l'étoile n° 1 sortait de la ville par une porte, l'étoile n° 2 y entrait par l'autre, en criant :

— De la vertu ! de la vertu ! qui veut acheter de la vertu ?

Les premiers qui entendirent ce singulier cri, crurent s'être trompés ; mais l'étoile, pleine de confiance dans sa marchandise, l'annonçait si hautement et si franchement, que bientôt les plus incrédules, ne conservèrent plus aucun doute.

Ceux qui l'entendaient, haussaient les épaules, et se disaient les uns aux autres :

— C'est quelque folle échappée de Charenton.

Les riches ajoutaient :

— On fait les maisons si petites maintenant, et nous

ayons déjà tant de meubles ; où diable veut-elle que que nous mettions de la vertu ?

Les pauvres murmuraient :

— Que ferions-nous, nous autres pauvres gens, d'une marchandise si précieuse ; ce n'est pas la peine de faire des sacrifices pour l'acheter, car personne ne croira que nous la possédons.

Les femmes disaient :

— Bon ! de la vertu, il ne nous manquerait plus que cela ; nous avons assez de peine à attraper des maris sans vertu. Comment ferions-nous, avec de la vertu ?

Les jeunes cavaliers disaient :

— La vertu ! nous avons déjà deux chevaux, une meute, un jockey ; avoir avec tout cela de la vertu serait un luxe qui mériterait que nos parents nous fissent interdire, et que nos tuteurs nous nommassent un conseil de famille.

Une seule femme s'approcha de la marchande.

C'était la veuve d'un adjoint au sous-receveur d'un bureau de timbre.

— Combien coûte-t-elle, la vertu ? demanda la veuve.

— Rien.

— Comment, rien ?

— La peine de la garder, seulement.

— C'est trop cher, dit la veuve.

Et elle tourna le dos à la marchande.

Celle-ci, voyant que les habitants de la ville n'allaient point à elle, résolut d'aller à eux.

Une porte était ouverte, elle entra.

— Que voulez-vous? demanda d'un ton aigre une femme grande, sèche, maigre, et dont le chien, qui paraissait aussi hargneux qu'elle, se mit à aboyer.

— Pardon, madame, répondit humblement l'étoile; mais c'est que je suis marchande.

— Je n'ai besoin de rien.

— Tout le monde a besoin de ce que je vends.

— Que vendez-vous donc?

— Je vends de la vertu.

— Si vous vendez de la vertu, vous devez en acheter alors.

— Sans doute. Pourquoi cela? demanda la marchande.

— C'est que j'en ai à revendre, dit la prude.

— Montrez-la, et peut-être ferons-nous affaire.

Alors, la prude ouvrit les tiroirs d'une toilette et elle en tira une vertu, mais si vieille, si rapiécée, si pleine de reprises, si pleine de taches, si mangée aux vers,

qu'il était impossible de se rendre compte de ce qu'elle avait pu être vingt ans auparavant.

— Combien me donnerez-vous pour vous vendre cette vertu-là? demanda la prude.

— Combien me donnerez-vous pour vous l'acheter? demanda l'étoile.

— Voyez-vous, l'impertinente! s'écria la prude en arrachant sa vertu des mains de la marchande.

Mais la pauvre vertu était si sèche et si fragile, qu'elle se déchira comme une toile d'araignée.

C'était une mauvaise affaire : la prude menaçait la marchande de lui faire un procès en calomnie et en diffamation, pour avoir dit que sa vertu était une vertu de hasard.

Et, comme, en ces sortes de matières, la preuve n'est pas admise, l'étoile courait grand risque de payer une grosse amende et même d'aller en prison.

Elle offrit alors à la prude une vertu toute neuve, à la place de celle qui était hors de service.

Mais la prude lui fit déballer sa marchandise, et, quoique l'étoile eût toutes sortes de vertus, la plaignante n'en trouva pas une seule à sa fantaisie.

La marchande fut obligée de lui offrir une indemnité en argent.

Après une longue discussion, l'indemnité fut fixée à une pistole.

L'étoile tira de sa poche trois écus de Brabant, qui faisaient onze livres dix sous, et pria poliment la prude de lui rendre un franc cinquante centimes.

La prude sortit, sous prétexte d'aller chercher la monnaie, et revint avec la garde.

— Voilà une femme qui est entrée chez moi pour me voler, dit-elle ; arrêtez-la et conduisez-la en prison.

L'étoile eut beau dire qu'elle attendait sa monnaie, la garde, qui se composait d'Alsaciens peu familiers avec la langue du pays, invita la marchande à se rendre chez le commissaire de police.

Il fallut obéir.

L'étoile traversa les deux ou trois rues qui séparaient la maison de la prude du bureau du magistrat, et tous les gamins la suivaient en criant :

— Ohé ! voleuse !

Arrivée chez le commissaire de police, la marchande de vertu exposa les faits avec tant de simplicité, que le digne magistrat, qui, grâce à l'œil qu'il portait sur lui, savait beaucoup de choses, et, entre autres choses, que la prude chez laquelle avait été arrêtée l'étoile n'avait pas de la vertu à revendre, renvoya la garde, et, resté

seul avec l'accusée, lui demanda quels étaient ses moyens d'existence.

L'étoile ouvrit sa malle et montra sa marchandise.

Mais le magistrat se mit à rire.

— Ma belle enfant, dit-il, il y a des commerces qui n'en sont pas, et, si vous n'avez pas d'autres moyens d'existence, je vous inviterai à sortir de la ville ; la ville a ses pauvres.

La pauvre étoile baissa la tête, et sortit de la ville, en laissant sa malle chez le commissaire de police, qui, dans un repas de corps qui eut lieu le premier jour de l'année suivante, en distribua, à titre d'étrennes, le contenu à ses confrères.

C'est depuis ce temps-là que les commissaires de police sont si vertueux.

IV

Le même jour, la troisième étoile entrait dans la même ville.

C'était celle qui vendait de la santé.

— Santé, santé à vendre ! criait-elle ; qui veut de la santé ?

— Est-ce que vous vendez de la santé ? lui cria-t-on de tous côtés.

— Oui. Santé à vendre ! santé à vendre ! achetez !

En moins d'un instant, il se fit un grand cercle autour d'elle ; tout le monde en demandait, tout le monde en voulait ; la pauvre étoile ne savait à qui entendre.

Mais la plupart de ceux qui étendaient les bras vers le bienheureux spécifique avaient depuis longtemps tué la santé en eux et en avaient chassé jusqu'au cadavre de leur corps ; de sorte que la santé, qui avait son amour-propre, ne voulut jamais rentrer dans des endroits d'où on l'avait si ignominieusement chassée.

D'autres demandèrent :

— Est-ce cher à nourrir, la santé ?

— Oh ! mon Dieu, non, répondit l'étoile.

— Qu'est-ce que cela mange ? qu'est-ce que cela boit ? et comment faut-il la traiter ?

Et l'étoile répondit :

— La santé mange avec modération, boit de l'eau claire, se couche de bonne heure et se lève avec le soleil.

Alors, les gens haussèrent les épaules et dirent :

— Cette marchande ne pare pas sa marchandise autant vaudrait se faire ermite que d'acheter la santé.

Mais, cependant, il y eut deux classes d'individus qui se dirent :

— Si par malheur cette marchandise-là fait fortune, nous sommes ruinés.

C'étaient les médecins, d'abord ; les fossoyeurs, ensuite.

Nous disons deux classes d'individus ; nous aurions dû dire une seule classe ; car, dans cette ville, les médecins et les fossoyeurs étaient associés et formaient une société en commandite, sous la raison sociale *MM. Trépas et compagnie.*

Fossoyeurs et médecins se réunirent, et résolurent de se débarrasser, coûte que coûte, de la marchande et de la marchandise.

Les fossoyeurs se chargèrent de la marchandise.

Les médecins se chargèrent de la marchande.

Un fossoyeur lui escamota sa boîte.

Et, comme elle criait :

— Au voleur ! arrêtez ! on m'a volé ma santé !

Un médecin, qui se trouvait à portée sur la route, lui dit :

— Venez par ici, ma petite, venez par ici ; on va vous la rendre.

La marchande vit un homme de mine respectable, bien vêtu, quoique d'une façon un peu lugubre.

Elle eut confiance et le suivit.

Il la conduisit à l'hôpital.

Quand la pauvre étoile reconnut le lieu où elle était, elle voulut en sortir au plus vite.

Mais la porte s'était refermée sur elle.

Elle vit qu'elle était tombée dans un guet-apens.

— Monsieur le médecin, dit-elle, monsieur le médecin, ayez pitié de moi ! je me porte à merveille.

— Vous vous trompez, lui dit-il, vous êtes fort malade.

— Mais je mange bien.

— Mauvais symptôme !

— Je bois bien.

— Mauvais symptôme !

— Je dors bien.

— Mauvais symptôme !

— J'ai l'œil clair, le pouls calme, la langue rose.

— Mauvais symptôme, mauvais symptôme, mauvais symptôme !

Et, comme l'étoile, soutenant qu'elle se portait bien,

ne voulait ni se déshabiller ni se coucher; l'homme noir appela quatre gardiens, qui la déshabillèrent de force et qui l'attachèrent dans un lit.

— Ah ! dit le médecin, tu te mêles de vendre de la santé quand nous vendons de la maladie, nous; au lieu de nous proposer une association, tu viens nous faire concurrence; eh bien, tu vas voir ce que tu vas voir.

Et il appela trois de ses confrères, et ils firent ce que les médecins appellent une consultation, et ce que les fossoyeurs, leurs associés, appellent un jugement à mort.

On décida que l'étoile serait soumise à un traitement pathologique, le plus expéditif de tous les traitements.

On la mit d'abord à une diète continue.

Puis on lui tira tous les jours quatre palettes de sang.

Enfin, sous prétexte qu'elle dormait trop, somnolence qui pouvait amener l'apoplexie, on lui chatouillait la plante des pieds chaque fois qu'elle fermait les yeux.

Par bonheur, en sa qualité d'étoile, la marchande de santé était immortelle.

Elle ne mourut pas, attendu qu'elle ne pouvait pas mourir; mais elle fut bien malade.

Par bonheur encore, une nuit, son gardien s'endormit.

La pauvre étoile parvint à détacher un de ses bras, puis deux, puis une jambe, puis l'autre.

Alors elle se glissa doucement hors de son lit, ouvrit une fenêtre, attacha un de ses draps à la barre, s'enveloppa dans l'autre, et descendit dans le jardin de l'hôpital.

Le jardin était clos de murs, mais ces murs étaient garnis d'espaliers.

Elle monta par-dessus les murs.

Une fois de l'autre côté de l'enceinte mortuaire, l'étoile se mit à courir de toutes ses forces.

Comme l'hôpital était porte à porte avec le cimetière, on crut, non pas qu'elle sortait de l'hôpital, mais du cimetière, et, au lieu de la prendre pour une malade qui se sauve, on la prit pour un fantôme qui revenait.

Le drap dont elle était enveloppée aidait encore au prestige.

Au lieu de songer à l'arrêter, tout le monde, même la sentinelle qui veillait à la porte de la ville, s'écarta devant elle et la laissa passer.

— Ah ! s'écria-t-elle, si Jupiter a une seconde paco-

tille de santé à envoyer sur la terre, il peut en charger une autre marchande que moi.

Mais nous, en notre qualité d'historien de ce merveilleux événement, nous nous sommes informé que le fossoyeur qui avait volé la caisse à l'étoile avait porté cette caisse à ses camarades, en leur disant ce qu'elle contenait.

Alors, tous ensemble avaient creusé un trou énorme en forme de fosse au milieu du cimetière, ils y avaient jeté la santé et avaient comblé la fosse.

De sorte que personne n'avait profité de la bonne volonté de Jupiter, excepté les morts.

C'est depuis ce temps-là que les morts se portent si bien.

V

Pendant que l'on conduisait traîtreusement la santé à l'hôpital, où elle fût morte, bien certainement, si elle n'eût pas été immortelle, un cri qui n'était pas sans analogie avec celui qui venait de lui si mal réussir, se faisait entendre dans un autre quartier de la ville.

C'était la quatrième étoile qui essayait de débiter sa marchandise, et qui criait :

— Qui veut vivre longtemps? qui veut vivre toujours? Achetez de longues années! achetez, achetez!

A ce cri, toute la ville fut sens dessus dessous.

Un riche banquier, qui avait maison à Paris, à Francfort, à New-York, à Vienne et à Londres, ordonna à son agent de change de réaliser autant de millions qu'il en faudrait pour acheter la boîte à lui tout seul.

Les grands seigneurs requirent la garde, afin d'empêcher les manants d'acheter la précieuse denrée.

Le clergé se rassembla. L'archevêque prévint le pape par le télégraphe électrique; le pape répondit :

— Ceux qui achèteront de longues années devront payer une dîme d'une année sur chaque dix années qu'ils achèteront.

La chambre législative décréta que celui qui achèterait de longues années payerait l'impôt progressif.

Le banquier vint avec ses millions pour tout acheter; mais il y eut émeute, on cria à l'accapareur et l'on pendit le banquier.

Alors, le roi, qui était un bon roi, abolit tous les monopoles proposés, et déclara par un édit que les longues années se vendraient publiquement et que chacun,

excepté les condamnés à mort, aurait le droit d'en acheter selon ses moyens.

Aussitôt, chacun s'approcha de l'étoile, une main pleine d'argent et une main vide.

— De longues années! de longues années! disaient les acheteurs; voilà de l'argent; acceptez mon argent; mais prenez donc mon argent!

Et chacun criait :

— A moi, de longues années! de longues années, à moi, à moi, à moi!

— A votre service, messieurs et mesdames, répondait l'étoile; mais avez-vous fait provision de la marchandise que vendaient mes trois sœurs?

— Et que vendaient vos trois sœurs? demandaient les acheteurs, pressés de tenir la précieuse marchandise.

— La première vendait de l'*esprit*.

— Nous n'en avons pas acheté.

— La seconde vendait de la *vertu*.

— Nous n'en avons pas acheté.

— La troisième vendait de la *santé*.

— Nous n'en avons pas acheté.

— Alors, répondit la marchande de longues années, j'en suis fâchée, mais, sans esprit, sans vertu et sans santé, les longues années n'ont aucune valeur.

Et la marchande de longues années referma sa malle, refusant de vendre sa marchandise à des gens qui n'avaient pas eu l'intelligence d'acheter celle de ses trois sœurs.

Sa malle refermée, il se trouva qu'elle avait, sans y faire attention, gardé à la main un échantillon de sa marchandise.

C'était un petit bout de longue vie.

Il y en avait pour trois siècles.

Un perroquet était là sur son perchoir.

— As-tu déjeuné, Jacquot? lui demanda-t-elle.

— Non, Margot, répondit le perroquet.

L'étoile se mit à rire et lui donna l'échantillon.

Le perroquet le mangea jusqu'à la dernière miette.

C'est depuis ce temps-là que les perroquets vivent trois cents ans.

VI

En ce moment, la marchande de longues années, qui regardait le papegai croquant son échantillon, entendit un grand tumulte.

Au milieu de ce grand tumulte, elle distingua ces mots :

— De l'honneur! de l'honneur! qui veut acheter de l'honneur?

C'était la cinquième étoile qui faisait son entrée dans la ville.

Tous ces gens qui avaient refusé d'acheter de l'esprit, de la vertu et de la santé, et à qui on venait de refuser de vendre de longues années, étaient furieux.

A ce cri : « De l'honneur! de l'honneur! qui veut acheter de l'honneur? » ils résolurent de ne pas acheter de l'honneur, mais de s'en emparer, et, s'il était possible, de l'avoir pour rien.

En conséquence, ils se ruèrent sur la pauvre étoile, qui, se voyant ainsi menacée, ouvrit sa boîte et la secoua.

Mille choses en tombèrent.

C'étaient des croix, des titres, des rubans, des clefs d'or, des épaulettes, etc.

Chacun se rua sur quelque objet et l'emporta tout en courant, chacun croyant emporter de l'honneur, tandis que l'adroite étoile n'avait laissé tomber que des honneurs.

Ce qui n'est pas la même chose.

Le véritable honneur était resté au fond de la boîte de l'étoile, comme l'espérance était restée au fond de la boîte de Pandore.

C'est depuis ce temps-là que l'honneur est si rare, et que les honneurs sont si communs.

VII

Sur ces entrefaites, la sixième étoile arriva en criant :

— Des plaisirs! qui veut acheter des plaisirs?

Tout le monde se rua vers elle.

Ceux mêmes qui avaient eu leur bonne part d'honneurs voulurent encore s'adjuger des plaisirs, et, leurs croix à leur boutonnière, leurs titres dans leur poche, leurs rubans à leur cou, leurs clefs d'or au pan de leur habit, leurs épaulettes sur leurs épaules, ils s'avancèrent avec les autres pour avoir leur part de plaisirs.

Mais on trouva que ces messieurs abusaient de la fortune; on les appela cumulards, on fit une émeute. Ils arrachèrent la boîte des mains de l'étoile... on arracha la boîte de leurs mains. Dans tout ce tohu-bohu,

la boîte tomba sur le pavé, la boîte se brisa, et les plaisirs volèrent de tous côtés.

Ce fut alors comme dans les baptêmes de village, où le parrain et la marraine jettent des dragées, et où les gamins se ruent pour en avoir.

Seulement, les dragées étaient les plaisirs; les gamins, la population tout entière d'une grande ville.

Il en résulta qu'au lieu que chacun achetât le plaisir qui lui convenait, chacun arracha le plaisir de son voisin, et fut partagé, non pas selon sa convenance, mais au hasard.

Or, ce maraud de hasard s'en était donné à cœur joie... de se moquer des pauvres humains.

Les femmes avaient la chasse;

Les hommes, les dentelles et les chiffons;

Les goutteux, la danse;

Les paralytiques, la promenade;

Les sourds, la musique;

Les aveugles, la peinture;

Les vieillards, l'amour passionné;

Les vieilles femmes, l'amour platonique.

Bref, personne n'avait ce qu'il eût choisi; aussi, nul n'était-il content et chacun maudissait-il la marchande.

Ce que voyant celle-ci, elle prit ses jambes à son cou et se sauva au lieu de demander son argent.

C'est depuis ce temps-là que les plaisirs sont si mal distribués, que l'on est tenté de regarder comme un fou tout homme qui prend du plaisir.

VIII

Et lorsque la pauvre marchande de plaisirs, qui venait de voir si effrontément piller sa marchandise, fut sortie de la ville, elle aperçut sa septième sœur, celle qui devait vendre l'argent, évanouie dans le fossé qui bordait la grande route.

La marchande de plaisirs courut à elle, s'assit à ses côtés, lui posa la tête sur ses genoux et lui fit respirer des sels. Mais ce ne fut pas sans peine que la septième étoile revint à elle.

Revenue à elle, voici ce qu'elle raconta :

— A peine étais-je en vue de la ville, à peine avais-je eu l'imprudence de dire ce que je venais vendre, à peine sut-on que j'étais chargée d'argent, que des hommes

tombèrent sur moi, me dépouillèrent et me laissèrent pour morte, comme tu as vu.

— Mais quels étaient ces misérables? demandèrent les autres étoiles, qui venaient derrière.

— Des bandits?

— Des vagabonds?

— Des hommes mourant de faim?

— C'étaient des millionnaires, mes sœurs! soupira la septième étoile.

Et quand les sept étoiles furent remontées au ciel, et eurent raconté à celui qui les avait envoyées comment elles avaient été reçues ici-bas, Jupiter fronça son sourcil terrible.

Mais Neptune et Pluton éclatèrent de rire.

— Nous avions bien dit, sire, s'écrièrent-ils que tu avais eu là une drôle d'idée.

Et ils répétèrent en chœur :

— Oh'! la drôle d'idée que tu avais eue là!

Et Jupiter, à la fin, fut de leur avis.

Voilà, mot pour mot, le texte du manuscrit retrouvé dans le tiroir de la table de M. ***, par le geôlier de la prison de la ville de ***, capitale des États de Sa Majesté le roi de ***.

UN PLAN D'ÉCONOMIE

Supposez, cher lecteur, que vous soyez ministre, et qu'étant ministre, vous ayez sous votre juridiction les quatre théâtres subventionnés qu'on appelle le Théâtre-Français, l'Odéon, l'Opéra-Comique et le Théâtre-Italien.

Supposez encore ceci : que, ne vous étant jamais occupé de questions théâtrales, vous avez cependant le désir de vous en occuper; qu'à ce désir se joint la bonne volonté de faire mieux que n'ont fait vos prédécesseurs.

Quel moyen emploierez-vous?

Vous enverrez chercher quelqu'un qui, tout au con-

traire de vous, aura pratiqué ces questions-là toute sa vie, et vous lui direz :

— Je suis le pouvoir et la volonté ; vous êtes la pratique et l'habitude ; causons.

Maintenant que nous avons supposé que vous êtes ministre, que le Théâtre-Français, l'Odéon, l'Opéra-Comique et le Théâtre-Italien relèvent de votre ministère ; que vous avez envoyé chercher quelqu'un dont la vie tout entière a été consacrée à l'art, faisons une dernière supposition : c'est que ce quelqu'un que vous avez envoyé chercher, c'est que celui à qui vous avez fait l'honneur de dire : « Causons, » ce soit moi.

Je vous répondrais :

— Bien volontiers, monsieur le ministre ; mais de quoi voulez-vous que nous causions ?

— Causons du Théâtre-Français, d'abord.

— Ce n'est pas amusant ; mais n'importe, je suis à vos ordres.

— Qu'en pensez-vous, du Théâtre-Français ?

— Comme art ? comme organisation ?

— Comme organisation.

— Mais que sa constitution est tout simplement détestable ; que sa division en sociétaires et en pensionnaires est fatale ; qu'il faut, à quelque prix que ce soit,

payer les dettes de la société, liquider son arriéré, assurer les pensions au marc le franc du temps de service, et faire, de la Comédie, un théâtre comme tous les théâtres.

— Bon ! mais il faut un million pour cela!

— Répondez du million ; en cinq ans, nous le trouverons.

— Soit ; voilà le Théâtre-Français devenu comme tous les autres théâtres. Qu'en faites-vous, maintenant?

— Attendez, monsieur le ministre ; cela se rattache à un plan général que je vais vous développer tout à l'heure. Passons donc à un autre théâtre, maintenant qu'il est convenu que le théâtre de la rue de Richelieu n'est plus en société.

— Auquel passons-nous?

— A celui que vous voudrez.

— A l'Odéon. Que pensez-vous de l'Odéon?

— Mais que c'est tout simplement le plus important des quatre.

— Comment cela?

— C'est l'école de vos écoles ; c'est le gymnase des jeunes auteurs ; c'est mieux encore : c'est l'éperon avec lequel on talonne, le fouet avec lequel on réveille le

théâtre de la rue de Richelieu, qui n'est que trop disposé à aller au pas quand les autres vont au galop, à s'endormir quand les autres veillent.

— On m'assure qu'il ruine ses directeurs, votre Odéon!

— Allons donc, monsieur le ministre! Grâce à ses cent mille francs de subvention et à sa salle donnée gratis, l'Odéon est une des meilleures affaires de Paris! Harel, avec *Christine*, a mis la subvention tout entière dans sa poche; Bocage, avec *François le Champi*, a suivi son exemple, et j'ai tout lieu de croire qu'Altaroche, avec *l'Honneur et l'Argent*, en a fait autant que ses deux illustres devanciers.

— Alors, votre avis sur l'Odéon?

— Mon avis sur l'Odéon viendra, s'il vous plaît, monsieur le ministre, avec mon avis sur les autres théâtres.

— Passons à l'Opéra-Comique. Vous ne devez pas apprécier énormément l'Opéra-Comique, n'est-ce pas?

— Je l'avoue. Cependant, c'est le théâtre national par excellence, à ce qu'on dit du moins. Il a fait nos meilleurs compositeurs modernes, Auber, Boïeldieu, Hérold, Adam, Halévy, Grisar, Thomas, Monpou. Je l'honore comme on honore un oncle qu'on ne va pas

voir, mais dont on demande des nouvelles de temps en temps, quoique, vivant ou mort, on n'ait rien à attendre de lui.

— Cela ne vous empêchera point de me dire ce qu'à ma place vous feriez de l'Opéra-Comique.

— Comment donc!

— Reste le Théâtre-Italien. Celui-là, vous allez me demander sa suspension.

— Bien au contraire! D'abord, je crois que la musique française n'a qu'à gagner à écouter, d'une oreille, Mozart, et, de l'autre, Rossini. Voyez plutôt Meyerbeer, qui est un composé des deux hommes; croyez-vous, par hasard, que ce soit de la musique française, ce qu'il vous donne? Point : c'est la fusion des deux écoles; c'est la vigueur du Nord alliée à la grâce du Midi; c'est quelque chose comme Rubens faisant de la peinture à Rome.

— Alors, vous n'êtes pas de l'avis de ceux qui disent que les Italiens nuisent et ne servent pas; que ce sont des étrangers qu'il faut traiter en étrangers, sinon en ennemis.

— Ce sont des hôtes harmonieux et sublimes, envers lesquels il faut pratiquer la plus large et la plus splendide hospitalité.

— Ainsi, on a bien fait de leur rendre leurs cent mille francs de subvention?

— Ah! ça, c'est autre chose; j'ai sur les subventions, monsieur le ministre, des idées dont je vais vous faire part, si vous le voulez bien.

— Je vous ai appelé pour cela. Voyons vos idées.

— D'abord, permettez-moi de vous dire, monsieur le ministre, qu'il me paraît au-dessous de la dignité d'un pays comme la France, qui conserve, surtout par l'intelligence, sa suprématie universelle, d'abandonner à la spéculation le côté le plus rayonnant des quatre grands arts : la poésie; — car remarquez que la littérature n'est un art que lorsqu'elle s'élève jusqu'à la poésie...

— Très-bien! Que feriez-vous?

— Je garderais dans ma main droite les quatre théâtres royaux, impériaux, nationaux, de quelque nom qu'ils s'appellent, comme une mère garde des enfants qu'elle aime trop pour les mettre en nourrice. Je leur nommerais quatre directeurs, fonctionnaires publics, à douze mille francs d'appointements chacun. J'ajouterais à ces appointements cinq pour cent sur les bénéfices qu'ils pourraient faire, afin qu'ils eussent intérêt à faire des bénéfices. Je ne donnerais pas à chaque thé-

tre telle ou telle subvention, cent mille francs à celui-ci, deux cent mille francs à celui-là : des six cent mille francs affectés aux quatre théâtres, je ferais un fonds commun où chacun puiserait selon ses besoins. Pourquoi donner aux riches? pourquoi refuser aux pauvres ? Il y aurait des années où, j'en réponds, la subvention demeurerait intacte. De cette subvention non employée, des bénéfices faits, moi, gouvernement, qui dois risquer de perdre, mais jamais de gagner, je constituerais des pensions aux vieux musiciens, aux vieux artistes dramatiques, aux vieux poëtes, aux vieux décorateurs même ; c'est un art aussi, c'est même un grand art que celui de la décoration ! Croyez-vous que le cloître des nonnes n'ait pas été pour quelque chose dans le succès de *Robert le Diable ?* Du surplus, je créerais un fonds de réserve pour les trois autres grands arts libéraux : sculpture, peinture, architecture. Et, sur mes quatre théâtres, mes deux cent mille francs de dettes du Théâtre-Français payées, il me resterait deux cent mille francs par an de bénéfices.

Je vous ai dit, monsieur le ministre, à quoi j'emploierais ces bénéfices annuels, qui doubleraient, quand mes dettes de la rue de Richelieu seraient liquidées.

Maintenant, je ferais une économie énorme, à laquelle

personne n'a pensé encore, et que le premier machiniste venu vous indiquera aussi bien que moi.

Les quatre théâtres dont nous nous occupons ont chacun trente-deux ou trente-quatre pieds d'ouverture.

Les décorations de l'un peuvent donc servir à l'autre.

Pourquoi quatre magasins de décors? pourquoi quatre magasiniers, quatre sous-magasiniers? pourquoi quatre loyers, ou quatre terrains inutiles, quand un terrain aux Champs-Élysées suffirait pour tous?

Et remarquez que deux de ces magasins sont au centre de Paris, l'un place Louvois, l'autre rue Marsollier; ils valent, comme terrain, quinze cent mille francs.

Bon! voilà votre million du Théâtre-Français payé, et il vous reste encore cinq cent mille francs.

Supposons, à chaque théâtre, cinquante décorations en état de service. Cela nous fait pour chacun, en les réunissant, deux cents décorations au lieu de cinquante.

Eh bien, vous avez un album, — quatre jeunes décorateurs, pour mille écus chacun, vous feront quatre albums de vos décorations : forêts, villes, intérieurs, paysages. On vient vous lire une pièce; l'auteur a besoin de trois décoration nouvelles : vous lui donnez votre album, il cherche, il trouve des à peu près qui vous économisent du bois et de la toile, c'est-à-dire la

moitié de la dépense; vous n'avez plus à vous occuper que de la peinture, c'est-à-dire du côté artistique.

Grâce à la réunion des décorations, à la vente ou à la location des terrains inutiles, — puisqu'un seul terrain vous suffit aux Champs-Élysées, — vous avez cent cinquante mille francs de bénéfice par an.

Ajoutez cinquante mille francs, et vous aurez à vos quatre théâtres des décors magnifiques faits par Séchan, Diéterle, Despleschin, Thierry, Cambon, Devoir, Ernest Cicéri, Moynet, c'est-à-dire par ce qu'il y a de mieux à Paris, et, par conséquent, ce qu'il y a de mieux au monde.

Maintenant, pour veiller sur la quadruple administration, nommez un vérificateur des comptes; pour diriger le quadrige artistique, nommez un commissaire impérial; et vous aurez une grande machine, parfaitement simple, un char littéraire qui marchera sur quatre roues, et ne pourra jamais ni s'embourber ni verser, puisqu'il aura pour cocher le gouvernement.

Voilà, cher lecteur, ce que je vous dis, à vous, et ce que je dirais au ministre s'il me faisait l'honneur de me demander mon avis là-dessus.

P. S. Si vous le connaissez, le ministre, je vous autorise à en causer avec lui.

LA FIGURINE DE CÉSAR

I

Voulez-vous me permettre de vous entretenir quelques instants d'une œuvre d'art des plus remarquables que M. Vuilleret, bibliothécaire de la ville de Besançon, vient de m'envoyer au nom du musée.

Il s'agit d'une statuette antique représentant César. La statuette est mutilée : il lui manque les deux bras et les deux jambes.

Telle qu'elle est, c'est tout simplement un chef-d'œuvre.

Maintenant, comment en suis-je arrivé à recevoir un pareil cadeau?

C'est ce que je vais vous raconter.

Seulement, la narration sera longue. — Je suis fort prolixe, lorsque je cause avec vous, chers lecteurs.

Les gens qui cherchent toujours à côté de la raison qui existe ou qui n'existe pas, prétendent que je *tire à la ligne.*

Excusez ce terme d'argot, je ne m'en sers que pour parler la langue de ceux auxquels, à mon avis, le bon Dieu aurait aussi bien fait de ne pas donner de langue.

Eh! chers ennemis, quand je travaille pour moi, et c'est ce que je fais dans ce moment, je n'ai aucun intérêt à *tirer à la ligne,* — et je compte devenir, en fait de causerie, plus long que je n'ai jamais été.

Je suis tout le contraire des gens qui disent à leurs amis en les voyant :

— C'est étonnant, j'avais tant de choses à vous dire, et, maintenant que vous voilà, je n'en trouve plus le premier mot.

Moi, je vous l'avoue franchement, chers lecteurs, avant de prendre la plume, souvent je ne sais pas le premier mot de ce que je vous dirai. Puis, une fois parti, je m'accroche à une idée et je ne m'arrête plus.

C'est si bon de battre la campagne, de courir du ruisseau à la charmille. Il n'y a si petites fleurs sur ce magnifique tapis brodé de la main de Dieu qui ne soit un chef-d'œuvre.

Mais plus la fleur est petite, plus elle vous rappelle votre enfance.

Les petits enfants ne connaissent et n'aiment que les petites fleurs, les pâquerettes, les boutons d'or, les kouklouses.

— Qu'est-ce que les kouklouses? me demanderez-vous.

— Mon Dieu, je serais bien empêché de vous dire le nom scientifique de la kouklouse, ni à quelle famille elle appartient. Peut-être même n'est-ce qu'à Villers-Cotterets qu'elle s'appelle ainsi. Mais demandez, chers lecteurs et belles lectrices, demandez aux plus petits de vos petits enfants avec quelle fleur ils font les balles dont ils se servent en guise de volants, et, s'ils ne vous disent pas le nom de la fleur, ils vous la montreront.

Les roses, les lilas, les jasmins sont les fleurs de la jeunesse et non celles de l'enfance. L'enfant ne reconnaît pas ces fleurs-là pour des fleurs.

Quant aux camellias, aux dalhias et aux cactus, ce

n'est pas le bon Dieu qui les a faits, c'est Batton, c'est Nattier, c'est madame Barjon.

Je voyais, l'autre jour, un petit enfant qui voulait à toute force faire manger un morceau de sucre à un bouton de rose qui commençait à s'entr'ouvrir.

Il est évident que l'enfant ne prenait pas ce bouton de rose, auquel il donnait la becquée, pour une fleur.

— Pourquoi le prenait-il, alors? me demanderez-vous.

Oh! cela ne me regarde pas; c'est bien assez d'avoir pour mon état à lire dans le cœur des hommes, — et quelquefois dans le cœur des femmes, — sans avoir à lire aussi dans l'esprit des enfants.

D'ailleurs, dans l'esprit des enfants, rien n'est écrit encore; c'est un registre blanc où Dieu trace la première ligne : « Aime ta mère! » Passé cela, l'œil le plus habile n'y voit que des objets mouvants et passagers, quelque chose comme les ombres qui se reflètent dans une chambre obscure.

Revenons à notre buste de César.

Il y a à peu près un an que mon vieil ami Jules Simon, l'auteur du *Devoir*, vint me demander de lui faire un roman pour le *Journal pour tous*.

Je lui racontai un sujet de roman que j'avais dans la

tête. Le sujet lui convenait. Nous signâmes le traité séance tenante.

L'action se passait de 1791 à 1793, et le premier chapitre s'ouvrait à Varennes, le soir de l'arrestation du roi.

Seulement, si pressé que fût le *Journal pour tous*, je demandai à Jules Simon une quinzaine de jours avant de me mettre à son roman.

Je voulais aller à Varennes; je ne connaissais pas Varennes.

Il y a une chose que je ne sais pas faire : c'est un livre ou un drame sur des localités que je n'ai pas vues.

Pour faire *Christine*, j'ai été à Fontainebleau; pour faire *Henri III*, j'ai été à Blois; pour faire *les Mousquetaires*, j'ai été à Boulogne et à Béthune; pour faire *Monte-Cristo*, je suis retourné aux Catalans et au château d'If; pour faire *Isaac Laquedem*, je suis retourné à Rome; et j'ai, certes, perdu plus de temps à étudier Jérusalem et Corinthe à distance que si j'y fusse allé.

Cela donne un tel caractère de vérité à ce que je fais, que les personnages que je plante poussent parfois aux endroits où je les ai plantés, de telle façon que quelques-uns finissent par croire qu'ils ont existé.

Il y en a même qui les ont connus.

Ainsi je vais vous dire une chose en confidence, chers lecteurs, mais ne le répétez pas. — Je ne veux pas faire de tort à d'honnêtes pères de famille qui vivent de cette petite industrie. — Mais, si vous allez à Marseille, on vous montrera la maison Morel sur le Cours, la maison de Mercédès aux Catalans, et les cachots de Dantès et de Faria au château d'If.

Lorsque je mis en scène *Monte-Cristo* au Théâtre Historique, j'écrivis à Marseille pour que l'on me fît un dessin du château d'If, et qu'on me l'envoyât. Ce dessin était destiné au décorateur.

Le peintre auquel je m'étais adressé m'envoya le dessin demandé. Seulement, il fit mieux que je n'eusse osé exiger de lui ; il écrivit sous le dessin : « Vue du château d'If, à l'endroit où Dantès fut précipité. »

J'ai appris, depuis, qu'un brave homme de cicérone, attaché au château d'If, vendait des plumes en cartilages de poisson, faites par l'abbé Faria lui-même.

Il n'y a qu'un malheur, c'est que Dantès et l'abbé Faria n'ont jamais existé que dans mon imagination, et que, par conséquent, Dantès n'a pu être précipité du haut en bas du château d'If, ni l'abbé Faria faire des plumes.

Mais voilà ce que c'est de visiter les localités.

Je voulais donc visiter Varennes avant de commencer mon roman, dont le premier chapitre s'ouvrait à Varennes.

Puis, historiquement, Varennes me tracassait fort; plus je lisais de relations historiques sur Varennes, moins je comprenais topographiquement l'arrestation du roi.

Je proposai donc à mon jeune ami Paul Bocage de venir avec moi à Varennes. J'étais sûr d'avance qu'il accepterait. Proposer un pareil voyage à cet esprit pittoresque et charmant, c'était le faire bondir de sa chaise au chemin de fer.

Nous prîmes le chemin de fer de Châlons.

A Châlons, nous fîmes prix avec un loueur de voitures qui, à raison de dix francs par jour, nous prêta un cheval et une carriole.

Nous fûmes sept jours en chemin : trois jours pour aller de Châlons à Varennes, trois jours pour revenir de Varennes à Châlons, et un jour pour faire toutes nos recherches locales dans la ville.

Je reconnus, avec une satisfaction que vous comprendrez facilement, que pas un historien n'avait été historique, et, avec une satisfaction plus grande encore, que c'était M. Thiers qui avait été le moins historique de tous les historiens.

Je m'en doutais bien déjà, mais je n'en avais pas la certitude.

Le seul qui eût été exact, mais d'une exactitude absolue, c'était Victor Hugo dans son livre intitulé *le Rhin*.

Il est vrai que Victor Hugo est un poëte, et non pas un historien.

Quels historiens cela ferait, que les poëtes, s'ils consentaient à se faire historiens !

Un jour, Lamartine me demandait à quoi j'attribuais l'immense succès de son *Histoire des Girondins ?*

— A ce que vous vous êtes élevé à la hauteur du roman, lui répondis-je.

Il réfléchit longtemps, et finit, je crois, par être de mon avis.

Je restai donc un jour à Varennes, et visitai toutes les localités nécessaires à mon roman, qui devait être intitulé *René d'Argonne*.

Puis je revins.

Mon fils était à la campagne à Sainte-Assise, près Melun; ma chambre m'attendait; je résolus d'y aller faire mon roman.

Je ne sais pas deux caractères plus opposés que celui d'Alexandre et le mien, et qui cependant aillent mieux

ensemble. Nous avons certes de bonnes heures parmi celles que nous passons loin l'un de l'autre; mais je crois que nous n'en avons pas de meilleures que celles que nous passons l'un près de l'autre.

Au reste, depuis trois ou quatre jours, j'étais installé, essayant de me mettre à mon *René d'Argonne*, prenant la plume, et la déposant presque aussitôt.

Cela n'allait pas.

Je m'en consolais en racontant des histoires.

Le hasard fit que j'en racontai une qui m'avait été racontée à moi-même par Nodier : c'était celle de quatre jeunes gens, affiliés à la compagnie de Jéhu, et qui avaient été exécutés à Bourg en Bresse, avec des circonstances du plus haut dramatique.

L'un de ces quatre jeunes gens, celui qui eut le plus de peine à mourir, ou plutôt celui que l'on eut le plus de peine à tuer, avait dix-neuf ans et demi.

Alexandre écouta mon histoire avec beaucoup d'attention.

Puis, quand j'eus fini :

— Sais-tu, me dit-il, ce que je ferais à ta place?

— Dis.

— Je laisserais là *René d'Argonne*, qui ne rend pas, et je ferais *les Compagnons de Jéhu*, à la place.

— Mais pense donc que j'ai l'autre roman dans ma tête depuis un an ou deux, et qu'il est presque fini.

— Il ne le sera jamais, puisqu'il ne l'est pas maintenant...

— Tu pourrais bien avoir raison ; mais je vais perdre six mois à me retrouver où j'en suis.

— Bon ! dans trois jours, tu auras fait un demi-volume.

— Alors, tu m'aideras.

— Oui, je vais te donner deux personnages.

— Voilà tout ?

— Tu es trop exigeant ! le reste te regarde ; moi, je fais ma *Question d'argent*.

— Eh bien, quels sont tes deux personnages ?

— Un gentleman anglais et un capitaine français.

— Voyons l'Anglais d'abord.

— Soit !

Et Alexandre me fit le portrait du lord Tanlay que vous avez vu dans *les Compagnons de Jéhu*, si toutefois vous avez lu *les Compagnons de Jéhu*.

— Ton gentleman anglais me va, lui dis-je ; maintenant, voyons ton capitaine français.

— Mon capitaine français est un personnage mystérieux, qui veut se faire tuer à toute force et qui ne peut

pas en venir à bout ; de sorte que, chaque fois qu'il veut se faire tuer, comme il accomplit une action d'éclat, il monte d'un grade.

— Mais pourquoi veut-il se faire tuer?

— Parce qu'il est dégoûté de la vie.

— Et pourquoi est-il dégoûté de la vie?

— Ah ! voilà le secret du livre.

— Il faudra toujours finir par le dire.

— Moi, à ta place, je ne le dirais pas.

— Les lecteurs le demanderont.

— Tu leur répondras qu'ils n'ont qu'à chercher ; il faut bien leur laisser quelque chose à faire, aux lecteurs.

— Cher ami, je vais être écrasé de lettres.

— Tu n'y répondras pas.

— Oui ; mais, pour ma satisfaction personnelle, faut-il au moins que je sache pourquoi mon héros veut se faire tuer.

— Oh ! à toi je ne refuse pas de le dire.

— Voyons.

— Eh bien, suppose qu'au lieu d'être professeur de dialectique, Abeilard ait été soldat.

— Après?

— Eh bien, suppose qu'une balle...

— Très-bien.

— Tu comprends ! au lieu de se retirer au Paraclet, il aurait fait tout ce qu'il aurait pu pour se faire tuer.

— Hum !

— Quoi?

— C'est rude !

— Rude, comment?

— A faire avaler au public.

— Puisque tu ne le lui diras pas, au public.

— C'est juste. — Par ma foi, je crois que tu as raison... Attends.

— J'attends.

— As-tu les *Souvenirs de la Révolution,* de Nodier?

— J'ai tout Nodier.

— Va me chercher ses *Souvenirs de la Révolution.* Je crois qu'il a écrit une ou deux pages sur Guyon, Leprêtre, Amiet et Hyvert.

— Alors, on va dire que tu as volé Nodier.

— Oh ! il m'aimait assez de son vivant pour me donner ce que je vais lui prendre après sa mort. Va me chercher les *Souvenirs de la Révolution.*

Alexandre alla me chercher les *Souvenirs de la Révolution.* J'ouvris le livre, je feuilletai trois ou quatre pages, et enfin je tombai sur ce que je cherchais.

Un peu de Nodier, chers lecteurs, vous n'y perdrez rien. — C'est lui qui parle :

« Les voleurs de diligences dont il est question dans l'article *Amiet*, que j'ai cité tout à l'heure, s'appelaient Leprêtre, Hyvert, Guyon et Amiet.

» Leprêtre avait quarante-huit ans ; c'était un ancien capitaine de dragons, chevalier de Saint-Louis, doué d'une physionomie noble, d'une tournure avantageuse, et d'une grande élégance de manières. Guyon et Amiet n'ont jamais été connus sous leur véritable nom. Ils devaient ceux-là à l'obligeance si commune des marchands de passe-ports. — Qu'on se figure deux étourdis d'entre vingt et trente ans, liés par quelque responsabilité commune qui était peut-être celle d'une mauvaise action, ou par un intérêt plus délicat et plus généreux, la crainte de compromettre leur nom de famille, on connaîtra de Guyon et d'Amiet tout ce que je m'en rappelle. Ce dernier avait la figure sinistre, et c'est peut-être à sa mauvaise apparence qu'il doit la mauvaise réputation dont les biographes l'ont doté. Hyvert était le fils d'un riche négociant de Lyon, qui avait offert, au sous-officier chargé de son transfèrement, soixante mille francs pour le laisser évader. C'était à la fois l'Achille et le Pâris de la bande. Sa taille était moyenne mais bien prise; sa

tournure gracieuse, vive et svelte. On n'avait jamais vu son œil sans un regard animé, ni sa bouche sans un sourire. Il avait une de ces physionomies qu'on ne peut oublier, et qui se composent d'un mélange inexprimable de douceur et de force, de tendresse et d'énergie. Quand il se livrait à l'éloquente pétulance de ses inspirations, il s'élevait jusqu'à l'enthousiasme. Sa conversation annonçait un commencement d'instruction bien faite et beaucoup d'esprit naturel. Ce qu'il y avait d'effrayant en lui, c'était l'expression étourdissante de sa gaieté, qui contrastait d'une manière horrible avec sa position. D'ailleurs, on s'accordait à le trouver bon, généreux, humain, facile à manier pour les faibles, car il aimait à faire parade contre les autres d'une vigueur réellement athlétique, que ses traits un peu efféminés étaient loin d'indiquer. Il se flattait de n'avoir jamais manqué d'argent et de n'avoir jamais eu d'ennemis. Ce fut sa seule réponse à l'imputation de vol et d'assassinat. Il avait vingt-deux ans.

» Ces quatre hommes avaient été chargés de l'attaque d'une diligence qui portait quarante mille francs pour le compte du gouvernement. Cette opération s'exécutait en plein jour, presque à l'amiable, et les voyageurs, désintéressés dans l'affaire, s'en souciaient fort peu. Ce

jour-là, un enfant de dix ans, bravement extravagant, s'élança sur le pistolet du conducteur et tira au milieu des assaillants. Comme l'arme pacifique n'était chargée qu'à poudre, suivant l'usage, personne ne fut blessé, mais il y eut dans la voiture une grande et juste appréhension de représailles. La mère du petit garçon fut saisie d'une crise de nerfs si affreuse, que cette nouvelle inquiétude fit diversion à toutes les autres, et qu'elle occupa tout particulièrement l'attention des brigands. L'un d'eux s'élança près d'elle en la rassurant de la manière la plus affectueuse, en la félicitant sur le courage prématuré de son fils, en lui prodiguant les sels et les parfums dont ces messieurs étaient ordinairement munis pour leur propre usage. Elle revint à elle, et ses compagnons de voyage remarquèrent que, dans ce moment d'émotion, le masque du voleur était tombé, mais ils ne le virent point.

» La police de ce temps-là, retranchée sur une observation impuissante, ne pouvait s'opposer aux opérations des bandits ; mais elle ne manquait pas de moyens pour se mettre à leur trace. Le mot d'ordre se donnait au café, et on se rendait compte d'un fait qui emportait la peine de mort d'un bout du billard à l'autre. Telle était l'importance qu'y attachaient les coupables et qu'y atta-

chait l'opinion. Ces hommes de terreur et de sang se retrouvaient le soir dans le monde et parlaient de leurs expéditions nocturnes comme d'une veillée de plaisir. Leprêtre, Hyvert, Guyon et Amiet furent traduits devant le tribunal d'un département voisin. Personne n'avait souffert de leur attentat que le Trésor, qui n'intéressait qui que ce fût, car on ne savait plus à qui il appartenait. Personne n'en pouvait reconnaître un, si ce n'est la belle dame, qui n'eut garde de le faire. Ils furent acquittés à l'unanimité.

» Cependant la conviction de l'opinion était si manifeste et si prononcée, que le ministère public fut obligé d'en appeler. Le jugement fut cassé, mais tel était alors l'incertitude du pouvoir, qu'il redoutait presque de punir des excès qui pouvaient le lendemain être cités comme des titres. Les accusés furent renvoyés devant le tribunal de l'Ain, dans cette ville de Bourg, où étaient une partie de leurs amis, de leurs parents, de leurs fauteurs, de leurs complices. On croyait avoir satisfait aux réclamations d'un parti en lui ramenant ses victimes. On croyait être assuré de ne pas déplaire à l'autre en les plaçant sous des garanties presque infaillibles. Leur entrée dans les prisons fut, en effet, une espèce de triomphe.

» L'instruction recommença ; elle produisit d'abord les mêmes résultats que la précédente. Les quatre accusés étaient placés sous la faveur d'un *alibi* très-faux, mais revêtu de cent signatures, et pour lequel on en aurait trouvé dix mille. Toutes les convictions morales devaient tomber en présence d'une pareille autorité. L'absolution paraissait infaillible, quand une question du président, peut-être involontairement insidieuse, changea l'aspect du procès.

» — Madame, dit-il à celle qui avait été si aimablement assistée par un des voleurs, quel est celui des accusés qui vous a accordé tant de soins?

» Cette forme inattendue d'interrogation intervertit l'ordre de ses idées. Il est probable que sa pensée admit le fait comme reconnu, et qu'elle ne vit plus dans la manière de l'envisager qu'un moyen de modifier le sort de l'homme qui l'intéressait.

» — C'est monsieur, dit-elle en montrant Leprêtre.

» Les quatre accusés, compris dans un alibi indivisible, tombaient de ce seul fait sous le fer du bourreau. Ils se levèrent et la saluèrent en souriant.

» — Pardieu ! dit Hyvert en retombant sur sa banquette avec de grands éclats de rire, voilà, capitaine, qui vous apprendra à être galant.

» J'ai entendu dire que, peu de temps après, cette malheureuse dame était morte de chagrin.

» Il y eut le pourvoi accoutumé; mais, cette fois, il donnait peu d'espérances. Le parti de la révolution, que Napoleon allait écraser un mois plus tard, avait repris l'ascendant. Celui de la contre-révolution s'était compromis par des excès odieux. On voulait des exemples, et on s'était arrangé pour cela, comme on le pratique ordinairement dans les temps difficiles, car il en est des gouvernements comme des hommes : les plus faibles sont les plus cruels. Les compagnies de Jéhu n'avaient d'ailleurs plus d'existence compacte. Les héros de ces bandes farouches, Debeauce, Hastier, Bary, Le Coq, Dabri, Delboulbe, Storkenfeld, étaient tombés sur l'échafaud ou à côté. Il n'y avait plus de ressources pour les condamnés dans le courage entreprenant de ces fous fatigués, qui n'étaient pas même capables, dès lors, de défendre leur propre vie, et qui se l'ôtaient froidement, comme Piard, à la fin d'un joyeux repas, pour en épargner la peine à la justice ou à la vengeance. Nos brigands devaient mourir.

» Leur pourvoi fut rejeté; mais l'autorité judiciaire n'en fut pas prévenue la première. Trois coups de fusil tirés sous les murailles du cachot avertirent les con-

damnés. Le commissaire du directoire exécutif, qui exerçait le ministère public près des tribunaux, épouvanté par ce symptôme de connivence, requit une partie de la force armée, dont mon oncle était alors le chef. A six heures du matin, soixante cavaliers étaient rangés devant la grille du préau.

» Quoique les guichetiers eussent pris toutes les précautions possibles pour pénétrer dans le cachot de ces quatre malheureux, qu'ils avaient laissés la veille si étroitement garrottés et chargés de fers si lourds, ils ne purent pas leur opposer une longue résistance. Les prisonniers étaient libres et armés jusqu'aux dents. Ils sortirent sans difficulté, après avoir enfermé leurs gardiens sous les gonds et sous les verrous; et, munis de toutes les clefs, ils traversèrent aussi aisément l'espace qui les séparait du préau. Leur aspect dut être terrible pour la populace qui les attendait devant les grilles. Pour conserver toute la liberté de leurs mouvements, pour affecter peut-être une sécurité plus menaçante encore que la renommée de force et d'intrépidité qui s'attachait à leur nom, peut-être même pour dissimuler l'épanchement du sang qui se manifeste si vite sous une toile blanche, et qui trahit les derniers efforts d'un homme blessé à mort, ils avaient le buste nu. Leurs bre-

telles croisées sur la poitrine, leurs larges ceintures rouges hérissées d'armes, leur cri d'attaque et de rage, tout cela devait avoir quelque chose de fantastique. Arrivés au préau, ils virent la gendarmerie déployée, immobile, impossible à rompre et à traverser. Ils s'arrêtèrent un moment et parurent conférer entre eux. Leprêtre, qui était, comme je l'ai dit, leur aîné et leur chef, salua de la main le piquet, en disant avec cette noble grâce qui lui était particulière :

» — Très-bien, messieurs de la gendarmerie!

» Ensuite il passa devant ses camarades, en leur adressant un vif et dernier adieu, et se brûla la cervelle. Guyon, Amiet et Hyvert se mirent en état de défense, le canon de leurs doubles pistolets tourné sur la force armée. Ils ne tirèrent point; mais elle regarda cette démonstration comme une hostilité déclarée : elle tira. Guyon tomba roide mort sur le corps de Leprêtre, qui n'avait pas bougé. Amiet eut la cuisse cassée près de l'aine. La *Biographie des Contemporains* dit qu'il fut exécuté. J'ai entendu raconter bien des fois qu'il avait rendu le dernier soupir au pied de l'échafaud. Hyvert restait seul : sa contenance assurée, son œil terrible, ses pistolets agités par deux mains vives et exercées qui promenaient la mort sur tous les spectateurs, je ne sais

quelle admiration peut-être qui s'attache au désespoir d'un beau jeune homme aux cheveux flottants, connu pour n'avoir jamais versé le sang, et auquel la justice demande une expiation de sang, l'aspect de ces trois cadavres sur lesquels il bondissait comme un loup excédé par des chasseurs, l'effroyable nouveauté de ce spectacle, suspendirent un moment la fureur de la troupe. Il s'en aperçut et transigea.

» — Messieurs, dit-il, à la mort! J'y vais! j'y vais de tout mon cœur! mais que personne ne m'approche, ou celui qui m'approche, je le *brûle*, si ce n'est monsieur, continua-t-il en montrant le bourreau. Cela, c'est une affaire que nous avons ensemble, et qui ne demande de part et d'autre que des procédés.

» La concession était facile, car il n'y avait là personne qui ne souffrît de la durée de cette horrible tragédie, et qui ne fût pressé de la voir finir. Quand il vit que cette concession était faite, il prit un de ses pistolets aux dents, tira de sa ceinture un poignard, et se le plongea dans la poitrine jusqu'au manche. Il resta debout et en parut étonné. On voulut se précipiter sur lui.

» — Tout beau, messieurs! cria-t-il en dirigeant de nouveau sur les hommes qui se disposaient à l'enve-

lopper les pistolets dont il s'était ressaisi pendant que le sang jaillissait à grands flots de la blessure où le poignard était resté. Vous savez nos conventions : je mourrai seul ou nous mourrons trois. Marchons !

» On le laissa marcher. Il alla droit à la guillotine en tournant le couteau dans son sein.

» — Il faut, ma foi, dit-il, que j'aie l'âme *chevillée* dans le ventre ! je ne peux pas mourir. Tâchez de vous tirer de là.

» Il adressait ceci aux exécuteurs.

» Un instant après, sa tête tomba. Soit par hasard, soit quelque phénomène particulier de la vitalité, elle bondit, elle roula hors de tout l'appareil du supplice, et on vous dirait encore à Bourg que la tête d'Hyvert a parlé. »

La lecture n'était pas achevée; que j'étais décidé à laisser de côté *René d'Argonne* pour *les Compagnons de Jéhu.*

Le lendemain, je descendais, mon sac de nuit sous le bras.

— Tu pars ? me dit Alexandre.

— Oui.

— Où vas-tu ?

— A Bourg en Bresse.

— Quoi faire?

— Visiter les localités et consulter les souvenirs des gens qui ont vu exécuter Leprêtre, Amiet, Guyon et Hyvert.

Le lendemain matin, à onze heures, j'étais à Bourg.

— Mais, me direz-vous, chers lecteurs, il n'est aucunement question de César dans tout cela.

Tranquillisez-vous, nous y arriverons ; nous prenons le plus long peut-être, mais tout chemin mène à Rome.

II

Deux chemins conduisent à Bourg, quand on vient de Paris, bien entendu : on peut quitter le chemin de fer à Mâcon, et prendre une diligence qui conduit de Mâcon à Bourg ; on peut continuer jusqu'à Lyon, et prendre le chemin de fer de Bourg à Lyon.

J'hésitais entre ces deux voies, lorsque je fus déterminé par un des voyageurs qui habitaient momentanément le même wagon que moi. Il allait à Bourg, où il avait, me dit-il, de fréquentes relations ; il y allait

par Lyon; donc, la route de Lyon était la meilleure.

Je résolus d'aller par la même route que lui.

Je couchai à Lyon, et, le lendemain, à dix heures du matin, j'étais à Bourg.

Un journal de la seconde capitale du royaume m'y rejoignit. Il contenait un article aigre-doux sur moi.

Lyon n'a pas pu me pardonner depuis 1833, je crois, il y a de cela vingt-quatre ans, d'avoir dit qu'il n'était pas littéraire.

Hélas! j'ai encore sur Lyon, en 1857, la même opinion que j'avais sur lui en 1833. Je ne change pas facilement d'opinion.

Il y a en France une seconde ville qui m'en veut presque autant que Lyon : c'est Rouen.

Rouen a sifflé toutes mes pièces, y compris *le Comte Hermann*.

Un jour, un Napolitain se vantait à moi d'avoir sifflé Rossini et la Malibran, *le Barbier* et la Desdemona.

— Cela doit être vrai lui répondis-je, car Rossini et la Malibran, de leur côté, se vantent d'avoir été sifflés par les Napolitains.

Je me vante donc d'avoir été sifflé par les Rouennais.

Cependant, un jour que j'avais un Rouennais pur

sang sous la main, je résolus de savoir pourquoi on me sifflait à Rouen. Que voulez-vous ! j'aime à me rendre compte des plus petites choses.

Le Rouennais me répondit :

— Nous vous sifflons, parce que nous vous en voulons.

Pourquoi pas ? Rouen en avait bien voulu à Jeanne d'Arc.

Cependant, ce ne pouvait pas être pour le même motif.

Je demandai au Rouennais pourquoi lui et ses compatriotes m'en voulaient : je n'avais jamais dit de mal du sucre de pomme ; j'avais respecté M. Barbet tout le temps qu'il avait été maire, et, délégué par la Société des gens de lettres à l'inauguration de la statue du grand Corneille, j'étais le seul qui eût pensé à saluer avant de prononcer son discours.

Il n'y avait rien dans tout cela qui dût raisonnablement me mériter la haine des Rouennais.

Aussi, à cette fière réponse : « Nous vous sifflons parce que nous vous en voulons, » fis-je humblement cette demande :

— Et pourquoi m'en voulez-vous, mon Dieu ?

— Oh ! vous le savez bien, répondit le Rouennais.

— Moi? fis-je.

— Oui, vous.

— N'importe, faites comme si je ne le savais pas.

— Vous vous rappelez le dîner que vous a donné la ville, à propos de la statue de Corneille?

— Parfaitement. M'en voudrait-elle de ne pas le lui avoir rendu?

— Non, ce n'est pas cela.

— Qu'est-ce?

— Eh bien, à ce dîner, on vous a dit : « Monsieur Dumas, vous devriez bien faire une pièce pour la ville de Rouen, sur un sujet tiré de son histoire. »

— Ce à quoi j'ai répondu : « Rien de plus facile; je viendrai, à votre première sommation, passer quinze jours à Rouen. On me donnera un sujet, et, pendant ces quinze jours, je ferai la pièce, dont les droits d'auteur seront pour les pauvres. »

— C'est vrai, vous avez dit cela.

— Je ne vois rien de si blessant là dedans pour les Rouennais, que j'aie encouru leur haine.

— Oui; mais l'on a ajouté : « La ferez-vous en prose? » ce à quoi vous avez répondu... Vous rappelez-vous ce que vous avez répondu?

— Ma foi, non.

— Vous avez répondu : Je la ferai en vers, ce sera plus tôt fait. »

— J'en suis bien capable.

— Eh bien !

— Après?

— Après, c'était une insulte pour Corneille, monsieur Dumas ; voilà pourquoi les Rouennais vous en veulent, et vous en voudront encore longtemps.

Textuel !

O dignes Rouennais ! j'espère bien que vous ne me ferez jamais le mauvais tour de me pardonner et de m'applaudir.

Le journal disait que M. Dumas n'était resté qu'une nuit à Lyon, sans doute parce qu'une ville si peu littéraire n'était pas digne de le garder plus longtemps.

M. Dumas n'avait pas songé le moins du monde à cela. Il n'était resté qu'une nuit à Lyon, parce qu'il était pressé d'arriver à Bourg ; aussi, à peine arrivé à Bourg, M. Dumas se fit-il conduire au journal du département.

Je savais qu'il était dirigé par un archéologue distingué, éditeur de l'ouvrage de mon ami Baux sur l'église de Brou.

Je demandai M. Milliet. — M. Milliet accourut.

Nous échangeâmes une poignée de main, et je lui exposai le but de mon voyage.

— J'ai votre affaire, me dit-il ; je vais vous conduire chez un magistrat de notre pays qui écrit l'histoire de la province.

— Mais où en est-il de votre histoire?

— Il en est à 1822.

— Tout va bien, alors. Comme les événements que j'ai à raconter datent de 1799, et que mes héros ont été exécutés en 1800, il aura passé l'époque, et pourra me renseigner. Allons chez votre magistrat.

En route, M. Milliet m'apprit que ce même magistrat historien était en même temps un gourmet distingué.

Depuis Brillat-Savarin, c'est une mode que les magistrats soient gourmets. Par malheur, beaucoup se contentent d'être gourmands ; ce qui n'est pas du tout la même chose.

On nous introduisit dans le cabinet du magistrat.

Je trouvai un homme à la figure luisante et au sourire goguenard.

Il m'accueillit avec cet air protecteur que les historiens daignent avoir pour les poëtes.

— Eh bien, monsieur, me demanda-t-il, vous venez

donc chercher des sujets de roman dans notre pauvre pays?

— Non, monsieur : mon sujet est tout trouvé ; je viens seulement consulter les pièces historiques.

— Bon ! je ne croyais pas que, pour faire des romans, il fût besoin de se donner tant de peine.

— Vous êtes dans l'erreur, monsieur, à mon endroit du moins. J'ai l'habitude de faire des recherches très-sérieuses sur les sujets historiques que je traite.

— Vous auriez pu tout au moins envoyer quelqu'un.

— La personne que j'eusse envoyée, monsieur, n'étant point pénétrée de mon sujet, eût pu passer près de faits très-importants sans les voir ; puis je m'aide beaucoup des localités, je ne sais pas décrire sans avoir vu.

— Alors, c'est un roman que vous comptez faire vous-même?

— Eh ! oui, monsieur. J'avais fait faire le dernier par mon valet de chambre ; mais, comme il a eu un grand succès, le drôle m'a demandé des gages si exorbitants, qu'à mon grand regret je n'ai pu le garder.

Le magistrat se mordit les lèvres. Puis, après un instant de silence :

— Vous voudrez bien m'apprendre, monsieur, me

dit-il, à quoi je puis vous être bon dans cet important travail.

— Vous pouvez me diriger dans mes recherches, monsieur. Ayant fait une histoire du département, aucun des événements importants qui se sont passés dans le chef-lieu ne doit vous être inconnu.

— En effet, monsieur, je crois, sous ce rapport, être assez bien renseigné.

— Eh bien, monsieur, d'abord votre département a été le centre des opérations des compagnons de Jéhu.

— Monsieur, j'ai entendu parler des compagnons de Jésus, répondit le magistrat en retrouvant son sourire gouailleur.

— C'est-à-dire des jésuites, n'est-ce pas? Ce n'est pas cela que je cherche, monsieur.

— Ce n'est pas de cela que je parle non plus; je parle des voleurs de diligence qui infestèrent les routes de 1797 à 1800.

— Eh bien, monsieur, permettez-moi de vous dire que ceux-là justement sur lesquels je viens chercher des renseignements à Bourg s'appelaient les compagnons de Jéhu et non les compagnons de Jésus.

— Mais qu'aurait voulu dire ce titre de *compagnons de Jéhu?* J'aimé à me rendre compte de tout.

— Moi aussi, monsieur; voilà pourquoi je n'ai pas voulu confondre des voleurs de grands chemins avec les apôtres.

— En effet, ce ne serait pas très-orthodoxe.

— C'est ce que vous faisiez cependant, monsieur, si je ne fusse pas venu tout exprès pour rectifier, moi, poëte, votre jugement, à vous, historien!

— J'attends l'explication, monsieur, reprit le magistrat en se pinçant les lèvres.

— Elle sera courte et simple. Jéhu était un roi d'Israël sacré par Élisée pour l'extermination de la maison d'Achab. *Élisée*, c'était Louis XVIII; *Jéhu*, c'était Cadoudal; la *maison d'Achab*, c'était la Révolution. Voilà pourquoi les détrousseurs de diligences qui pillaient l'argent du gouvernement pour entretenir la guerre de la Vendée s'appelaient les compagnons de Jéhu.

— Monsieur, je suis heureux d'apprendre quelque chose à mon âge.

— Oh! monsieur, on apprend toujours, en tout temps, à tout âge : pendant la vie, on apprend l'homme; pendant la mort, on apprend Dieu.

— Mais, enfin, me dit mon interlocuteur avec un mouvement d'impatience, puis-je savoir à quoi je puis vous être bon?

— Voici, monsieur. Quatre de ces jeunes gens, les principaux parmi les compagnons de Jéhu, ont été exécutés à Bourg, sur la place du Bastion.

— D'abord, monsieur, à Bourg, on n'exécute pas sur la place du Bastion ; on exécute au champ de foire.

— Maintenant, monsieur... depuis quinze ou vingt ans, c'est vrai... depuis Peytel. Mais, auparavant, et du temps de la Révolution surtout, on exécutait sur la place du Bastion.

— C'est possible.

— C'est ainsi... Ces quatre jeunes gens se nommaient Guyon, Leprêtre, Amiet et Hyvert.

— C'est la première fois que j'entends prononcer ces noms-là.

— Ils ont pourtant eu un certain retentissement, à Bourg surtout.

— Et vous êtes sûr, monsieur, que ces gens-là ont été exécutés ici?

— J'en suis sûr.

— De qui tenez-vous le renseignement?

— D'un homme dont l'oncle, commandant de gendarmerie, assistait à l'exécution.

— Vous nommez cet homme?

— Charles Nodier.

— Charles Nodier, le romancier, le poëte?

— Si c'était un historien, je n'insisterais pas, monsieur. J'ai appris dernièrement, dans un voyage à Varennes, le cas qu'il faut faire des historiens. Mais justement parce que c'était un poëte, un romancier, j'insiste.

— Libre à vous, mais je ne sais rien de ce que vous désirez savoir, et j'ose même dire que, si vous n'êtes venu à Bourg que pour avoir des renseignements sur l'exécution de MM... Comment les appelez-vous?

— Guyon, Leprêtre, Amiet et Hyvert.

— Vous avez fait un voyage inutile. Il y a vingt ans, monsieur, que je compulse les archives de la ville, et je n'ai rien vu de pareil à ce que vous me dites là.

— Les archives de la ville ne sont pas celles du greffe, monsieur ; peut-être, dans celles du greffe, trouverai-je ce que je cherche.

— Ah! monsieur, si vous trouvez quelque chose dans les archives du greffe, vous serez bien malin! c'est un chaos, monsieur, que les archives du greffe, un vrai chaos; il vous faudrait rester ici un mois, et encore... encore...

— Je compte n'y rester qu'un jour, monsieur ; mais, si, dans ce jour, je trouve ce que je cherche, me permettrez-vous de vous en faire part?...

— Oui, monsieur, oui, monsieur, oui, et vous me rendrez un très-grand service.

— Pas plus grand que celui que je venais vous demander; je vous apprendrai une chose que vous ne saviez pas, voilà tout.

Je me levais pour prendre congé de mon historien, lorsqu'en me retournant pour regagner la porte, mes yeux s'arrêtèrent sur une statuette antique.

Je fus émerveillé.

— Oh ! m'écriai-je, le charmant petit César!.

— Oh ! oh ! vous êtes donc archéologue aussi ?

— Moi, je ne suis absolument rien.

— Cependant, à la première vue, vous avez reconnu que cette statuette était un buste de César ?

— Il n'y a pas là une grande malice : César est un type connu.

— Oui, et puis la fameuse couronne de lauriers qu'il avait obtenu de porter toujours, pour cacher sa calvitie...

— Oh ! cela n'est point une raison : le décret sur la couronne de lauriers date des derniers temps de sa vie, de l'an 46 ou 47 avant Jésus-Christ, quand César avait cinquante-deux ou cinquante-trois ans; ici, voyez, il en a de quarante à quarante-cinq... et

voyez encore, il n'est pas chauve, car cette place pelée, c'est une lime ou le temps qui a fait cela ; non, il a tout simplement la couronne de lauriers de l'*imperator*, du général, du vainqueur. Cette petite statuette a dû être trouvée en France ; elle aura été faite lors de la première expédition des Gaules, cinquante-six ou cinquante-sept ans avant Jésus-Christ.

— Elle a été retrouvée aux environs de Besançon, monsieur.

— C'est cela, Besançon avait été menacée par la migration des Helvétiens, qui avait failli lui passer sur le corps. Les Helvétiens refoulés dans leurs montagnes, César dut apparaître en sauveur à Vesuntio ou à Chrysopolis, comme vous voudrez, César lui donne ces deux noms. D'ailleurs, il en parle avec le plus grand éloge, je me le rappelle parfaitement ; si vous aviez là ses *Commentaires*, je vous trouverais la page en cinq minutes ; ce doit être dans le livre Ier. Vous chercherez cela quand je serai parti. Besançon est devenu depuis une grande capitale, la métropole de la Séquanie ; mais il est vrai que c'est sous Auguste. Il lui reste des vestiges d'antiquités qui datent d'Aurélien, je crois : la porte Noire, des ruines de théâtre, d'aqueduc.

— Vous avez été à Besançon ?

— Jamais.

— Comment savez-vous cela, alors?

— Comme je sais une foule d'autres choses, par circonstance. Besançon est la ville natale de Nodier et d'Hugo, dont l'un a été, dont l'autre est encore et sera toujours mon ami. Il en resulte que j'ai beaucoup causé de Besançon avec Hugo et Nodier, et que je connais Besançon comme ma poche. D'où vous vient cette statuette?

— C'est le musée de Besançon qui m'en a fait cadeau.

— Il faudra que je la demande.

— Je crois qu'elle n'a été tirée qu'à vingt-cinq exemplaires?

— On en tirera un vingt-sixième pour moi, on me doit bien cela.

— A quel titre?

— Mais comme historien de César.

— Vous avez fait une histoire de César?

— Oui.

— Vous?

— Pourquoi pas moi? Vous voyez bien que je connais César, aussi bien que... que beaucoup de gens, et même mieux.

— Quand avez-vous fait cette histoire de César?

— Dame, il y a un an.

— Excusez ; c'est que, comme on n'en a point parlé dans le monde savant...

— Oh ! le monde savant ne parle jamais de moi.

— Une histoire de César doit cependant faire une certaine sensation ?

— Celle-là n'en a fait aucune ; on l'a lue, voilà tout ; ce sont les histoires illisibles qui font sensation ; c'est comme les dîners qu'on ne digère pas ; les dîners que l'on digère, on n'y pense plus le lendemain. On devrait proposer un prix sur cette question : « Lequel est le plus ingrat de l'estomac ou de la mémoire des hommes ? »

Et, sur ce vœu philanthropique, je saluai mon magistrat et sortis non sans jeter un dernier regard de convoitise au petit César.

III

Vous devinez qu'en sortant de chez mon magistrat j'étais piqué d'honneur, je voulais, coûte que coûte,

avoir mes renseignements sur les compagnons de Jéhu.

Je m'en pris à Milliet et le mis au pied du mur.

— Écoutez, me dit-il, j'ai un beau-frère avocat.

— Voilà mon homme ! Allons chez le beau-frère.

— C'est qu'à cette heure il est au Palais.

— Allons au Palais.

— Votre apparition fera rumeur, je vous en préviens.

— Alors, allez-y tout seul ; dites-lui de quoi il est question ; qu'il fasse ses recherches. Moi, je vais aller voir les environs de la ville pour établir mon travail sur les localités ; nous nous retrouverons à quatre heures sur la place du Bastion, si vous le voulez bien.

— Parfaitement.

— Il me semble que j'ai vu une forêt en venant.

— La forêt de Seillon.

— Bravo !

— Vous avez besoin d'une forêt ?

— Elle m'est indispensable.

— Alors, permettez...

— Quoi ?

— Je vais vous conduire chez un de mes amis,

M. Leduc, un poëte, qui, dans ses moments perdus, est inspecteur.

— Inspecteur de quoi?

— De la forêt.

— Il n'y a pas quelques ruines dans la forêt?

— Il y a la Chartreuse, qui n'est pas dans la forêt, mais qui en est à cent pas.

— Et dans la forêt?

— Il y a une espèce de fabrique que l'on appelle la Correrie, qui dépend de la Chartreuse, et qui communique avec elle par un passage souterrain.

— Bon! — Maintenant, si vous pouvez m'offrir une grotte, vous m'aurez comblé.

— Nous avons la grotte de Ceyzeriat, mais de l'autre côté de la Reissouse.

— Peu m'importe. Si la grotte ne vient pas à moi, je ferai comme Mahomet, j'irai à la grotte. En attendant, allons chez M. Leduc.

Cinq minutes après, nous étions chez M. Leduc, qui, sachant de quoi il était question, se mettait, lui, son cheval et sa voiture, à ma disposition.

J'acceptai le tout. Il y a des hommes qui s'offrent d'une certaine façon qui vous met du premier coup tout à l'aise.

Nous visitâmes d'abord la Chartreuse. Je l'eusse fait

bâtir exprès, qu'elle n'eût pas été plus à ma convenance. Cloître désert, jardin dévasté, habitants presque sauvages. Merci, hasard !

De là, nous passâmes à la Correrie ; c'était le complément de la Chartreuse. Je ne savais pas encore ce que j'en ferais ; mais il était évident que cela pouvait m'être utile.

— Maintenant, monsieur, dis-je à mon obligeant conducteur, j'ai besoin d'un joli site, un peu sombre, sous de grands arbres, près d'un rivière. Tenez-vous cela dans le pays?

— Pourquoi faire?

— Pour y bâtir un château.

— Quel château?

— Un château de cartes, parbleu ! J'ai une famille à oger, une mère modèle, une jeune fille mélancolique, un frère espiègle, un jardinier braconnier.

— Nous avons un endroit appelé les Noires-Fontaines.

— Voilà d'abord un nom charmant.

— Mais il n'y a pas de château.

— Tant mieux, car j'aurais été obligé de l'abattre..

— Allons aux Noires-Fontaines.

Nous partîmes ; un quart d'heure après, nous descendions à la maison des gardes.

— Prenons ce petit sentier, me dit M. Leduc, il nous conduira où vous voulez aller.

Il nous conduisit, en effet, à un endroit planté de grands arbres, lesquels ombrageaient trois ou quatre sources.

— Voilà ce qu'on appelle les Noires-Fontaines, me dit M. Leduc.

— C'est ici que demeureront madame de Montrevel, Amélie et le petit Édouard. Maintenant, quels sont les villages que je vois en face de moi?

— Ici, tout près, Montagnac; là-bas, dans la montagne, Ceyzeriat.

— Est-ce là qu'il y a une grotte?

— Oui. Comment savez-vous qu'il y a une grotte à Ceyzeriat?

— Allez toujours. Le nom de ces autres villages, s'il vous plait?

— Saint-Just, Tréconnas, Ramasse, Viellereversure.

— Très-bien.

— Vous en avez assez?

— Oui.

Je pris mon calepin, je fis le plan de la localité et j'inscrivis à peu près à leur place le nom des villages que M. Leduc venait de me faire passer en revue.

— C'est fait, lui dis-je.

— Où allons-nous?

— L'église de Brou doit être sur notre chemin?

— Justement.

— Visitons l'église de Brou.

— En avez-vous aussi besoin dans votre roman?

— Sans doute; vous vous imaginez bien que je ne vais pas faire passer mon action dans un pays qui possède le chef-d'œuvre de l'architecture du XVIe siècle sans utiliser ce chef-d'œuvre.

— Allons à l'église de Brou.

Un quart d'heure après, le sacristain nous introduisait dans cet écrin de granit où sont renfermés les trois joyaux de marbre que l'on appelle les tombeaux de Marguerite d'Autriche, de Marguerite de Bourbon et de Philibert le Beau.

— Comment, demandai-je au sacristain, tous ces chefs-d'œuvre n'ont-ils pas été mis en poussière à l'époque de la Révolution?

— Ah! monsieur, la municipalité avait eu une idée.

— Laquelle?

— C'était de faire de l'église un magasin à fourrage.

— Oui, et le foin a sauvé le marbre; vous avez raison mon ami, c'est une idée.

— L'idée de la municipalité vous en donne-t-elle une? me demanda M. Leduc.

— Ma foi, oui, et j'aurai bien du malheur si je n'en fais pas quelque chose.

Je tirai ma montre.

— Trois heures! allons à la prison; j'ai rendez-vous à quatre heures place du Bastion, avec M. Milliet.

— Attendez... une dernière chose.

— Laquelle?

— Avez-vous vu la devise de Marguerite d'Autriche?

— Non; — où cela?

— Tenez partout; d'abord, au-dessus de son tombeau.

— *Fortune, infortune, fort'une.*

— Justement.

— Eh bien, que veut dire ce jeu de mots?

— Les savants l'expliquent ainsi : *Le sort persécute beaucoup une femme.*

— Voyons un peu.

— Il faut d'abord supposer la devise latine, à sa source.

— Supposons, c'est probable.

— Eh bien ; *Fortuna infortunat...*

— Oh ! oh ! *infortunat*.

— Dame...

— Cela ressemble fort à un barbarisme.

— Que voulez-vous !

— Je veux une explication.

— Donnez-la !

— La voici : *Fortuna, infortuna, forti una.* — *Fortune et infortune sont égales pour le fort.*

— Savez-vous que cela pourrait bien être la vraie traduction.

— Parbleu ! voilà ce que c'est que de ne pas être savant, mon cher monsieur ; on est sensé, et, avec du sens, on voit plus juste qu'avec de la science. — Vous n'avez pas autre chose à me dire ?

— Non.

— Allons à la prison, alors.

Nous remontâmes en voiture, rentrâmes dans la ville et ne nous arrêtâmes que devant la porte de la prison.

Je passai la tête par la portière.

— Oh ! fis-je, on me l'a gâtée.

— Comment ! on vous l'a gâtée ?

— Certainement, elle n'était pas comme cela du temps de mes prisonniers à moi. Pouvons-nous parler au geôlier ?

— Sans doute.

— Parlons-lui.

— Nous frappâmes à la porte. Un homme d'une quarantaine d'années vint nous ouvrir.

Il reconnut M. Leduc.

— Mon cher, lui dit M. Leduc, voici un savant de mes amis...

— Eh ! là-bas, fis-je en l'interrompant, pas de mauvaises plaisanteries.

— Qui prétend, continua M. Leduc, que la prison n'est plus telle qu'au dernier siècle?

— C'est vrai, monsieur Leduc, elle a été abattue et rebâtie en 1816.

— Alors, la disposition intérieure n'est plus la même?

— Oh! non, monsieur, tout a été changé.

— Pourrait-on avoir un ancien plan?

— Ah ! M. Martin l'architecte pourrait peut-être vous en retrouver un.

— Est-ce un parent de M. Martin l'avocat?

— C'est son frère.

— Très-bien, mon ami ; j'aurai mon plan.

— Alors, nous n'avons plus besoin ici? demanda M. Leduc.

— Aucunement.

— Je puis rentrer chez moi?

— Cela me fera de la peine de vous quitter, voilà tout.

— Vous n'avez pas besoin de moi pour trouver le bastion?

— C'est à deux pas.

— Que faites-vous de votre soirée?

— Je la passe chez vous, si vous voulez.

— Très-bien! A neuf heures, une tasse de thé vous attendra.

— Je l'irai prendre.

Je remerciai M. Leduc. Nous échangâmes une poignée de main, et nous nous quittâmes.

Je descendis par la rue des Lisses (lisez : *Lices*, à cause d'un combat qui eut lieu sur la place où elle conduit), et, longeant le jardin Montburon, je me trouvai sur la place du Bastion.

C'est un hémicycle où se tient aujourd'hui le marché de la ville. Au milieu de cet hémicycle s'élève la statue de Bichat, par David (d'Angers). Bichat, en redingote, — pourquoi cette exagération de réalisme? — pose la main sur le cœur d'un enfant de neuf à dix ans, parfaitement nu, — pourquoi cet excès d'idéalité?

tandis qu'aux pieds de Bichat est étendu un cadavre. C'est le livre de Bichat traduit en bronze : *De la vie et de la mort!...*

J'étais occupé à regarder cette statue, qui résume les défauts et les qualités de David (d'Angers), lorsque je sentis que l'on me touchait l'épaule. Je me retournai : c'était M. Milliet.

Il tenait un papier à la main.

— Eh bien? lui demandai-je.

— Eh bien, victoire!

— Qu'est-ce que cela?

— Le procès-verbal d'exécution.

— De qui?

— De vos hommes.

— De Guyon, de Leprêtre, d'Amiet...

— Et d'Hyvert.

— Mais donnez-moi donc cela.

— Le voici.

Je pris et je lus

PROCÈS-VERBAL DE MORT ET EXÉCUTION

DE

Laurent Guyon, Étienne Hyvert, François Amiet et Antoine Leprêtre, condamnés le 20 thermidor an VIII, et exécutés le 23 vendémiaire an IX.

« Cejourd'hui, 23 vendémiaire an IX, le commissaire du gouvernement près le Tribunal, qui a reçu, dans la nuit et à onze heures du soir, le paquet du ministre de la justice contenant la procédure et le jugement qui condamne à mort Laurent Guyon, Étienne Hyvert, François Amiet et Antoine Leprêtre; — le jugement du Tribunal de cassation du 6 du courant, qui rejette la requête en cassation contre le jugement du 21 thermidor an VIII, — a fait avertir, par lettre, entre sept et huit heures du matin, les quatre accusés que leur jugement à mort serait exécuté aujourd'hui à onze heures. Dans l'intervalle qui s'est écoulé jusqu'à onze heures, ces quatre accusés se sont tiré des coups de pistolet et donné des coups de poignard en prison. — Leprêtre et Guyon, selon le bruit public, étaient morts; Hyvert blessé à mort et expirant; Amiet blessé à mort, mais conservant sa connaissance. Tous quatre, en cet état, ont été conduits à la guillotine, et, *morts ou vivants*, ils ont été guillotinés; à onze heures et demie,

l'huissier Colin a remis le procès-verbal de leur supplice à la Municipalité pour les inscrire sur le livre des morts.

» Le capitaine de gendarmerie a remis au juge de paix le procès-verbal de ce qui s'est passé en prison, où il a été présent; pour moi qui n'y ai point assisté, je certifie ce que la voix publique m'a appris.

» Bourg, 23 vendémiaire an IX.

» *Signé :* DUBOST, greffier. »

Ah ! c'était donc le poëte qui avait raison contre l'historien ! Le capitaine de gendarmerie qui avait remis au juge de paix le procès-verbal de ce qui s'était passé dans la prison, — *où il était présent*, — c'était l'oncle de Nodier. Ce procès-verbal remis au juge de paix, c'était le récit gravé dans la tête du jeune homme, récit qui, après quarante ans, s'était fait jour sans altération dans ce chef-d'œuvre intitulé : *Souvenirs de la Révolution.*

Toute la procédure était aux archives du greffe. M. Martin me faisait offrir de la faire copier : interrogatoire, procès-verbaux, jugement.

J'avais dans ma poche les *Souvenirs de la Révolu-*

tion de Nodier. Je tenais à la main le procès-verbal d'exécution qui confirmait les faits avancés par lui.

— Allons chez notre magistrat, dis-je à M. Milliet.

— Allons chez notre magistrat, répéta-t-il.

Le magistrat fut atterré, et je le laissai convaincu que les poëtes savaient aussi bien l'histoire que les historiens, — s'ils ne la savaient pas mieux.

Il va sans dire que je ne pris point congé de lui, sans jeter un dernier coup d'œil de convoitise sur le petit César.

IV

Rien ne me retenant plus à Bourg, le lendemain matin je quittai la capitale de la Bresse.

Le même soir, j'étais à Paris.

Une fois à Paris, le désir du César me revint en tête, ou plutôt, pour être vrai, le désir du César ne m'ayant pas quitté, une fois à Paris, je me préoccupai d'obtenir du musée de Besançon la même faveur qu'en avait obtenu mon magistrat.

Mais, à Besançon, je ne connaissais personne.

Ah ! si Nodier n'était pas mort !

D'ailleurs, si Nodier n'était pas mort, c'eût été chez lui que j'eusse vu la statuette de César, et non chez mon magistrat.

Je rassemblai tous mes souvenirs. Alors, il me revint à l'esprit que je devais avoir une connaissance à Besançon; mais j'hésitai fort. A cette connaissance, j'avais rendu un service. Or, il y a une chose que j'ai expérimentée, c'est qu'il n'y a pires ennemis que ceux à qui l'on a rendu des services.

Si l'homme se contentait d'être ingrat, il serait dans son droit.

J'écrivis en tremblant à ma connaissance de Besançon, et j'attendis, je l'avoue, sans grand espoir.

J'étais injuste envers Ayasse. — Bon ! voilà que j'ai laissé échapper son nom ! — Par bonheur, je ne fais d'ordinaire ces sortes d'indiscrétions que pour ceux dont j'ai du bien à dire.

Reprenons donc.

J'étais injuste : Ayasse n'avait jamais laissé échapper une occasion de me donner de ses nouvelles et de me remercier en même temps. Aussi, je dois le dire, chacune de ses lettres m'avait toujours produit une sensation d'étonnement qui dénote que je fusse devenu un

terrible misanthrope, si Dieu ne m'eût point donné un si bon estomac.

Ayasse me répondit poste pour poste.

Il avait, ma lettre à la main, été trouver M. Vuilleret. Ma demande m'était accordée. Dans trois jours, je recevrais mon petit César avec une notice sur sa mutilation et sur la manière dont il était passé de la boutique d'un maréchal ferrant au musée de Besançon.

En effet, la statuette n'avait ni bras ni jambes ; en outre, à plusieurs endroits, la dent du temps ou de la lime avait laissé sa trace.

Ces mutilations lui donnaient, au reste, un air d'antiquité qui lui allait à merveille. Je les avais donc facilement laissées sur le compte du temps ; — je me trompais : je devais les mettre sur celui des hommes.

Le temps n'est qu'inflexible ; les hommes sont... Qui me donnera un mot pour dire ce que sont les hommes?

Je le mets au concours.

Voici ce qui était arrivé au petit César :

Il y a une vingtaine d'années, un paysan possédait deux ou trois arpents de terre et deux ou trois vaches au village de Voray.

Ne me demandez pas le nom de ce digne homme ; il est resté inconnu.

Vous allez voir que le malheur n'est pas grand.

Le susdit paysan venait tous les jours à Besançon vendre son lait.

Un jour, en bèchant son champ, sa pioche heurta un corps dur.

Plus le champ est petit, plus son propriétaire le caresse.

Le véritable enfant du paysan, c'est son champ : il laisse partir son fils pour l'armée plutôt que de vendre son champ ; il y a plus, si son fils a pris un bon numéro, il le laisse se vendre à celui qui en a pris un mauvais, pour arrondir son champ.

J'ai fait là-dessus un roman qui n'est pas le plus mauvais de mes romans : *Conscience l'innocent.*

Notre paysan heurta donc quelque chose de dur. Il fut étonné ! il ne croyait pas avoir laissé dans son champ une seule pierre.

Il fouilla du bec de sa pioche et fit si bien qu'il déracina une espèce de chose ayant forme humaine ; seulement, cette forme humaine était réduite à une hauteur de douze à quatorze pouces.

C'était notre César.

L'homme, qui ne savait pas ce que c'était que César, tira sa figurine de terre, comme il eût fait d'une

rave, et la rapporta à la maison après s'être assuré que c'était du cuivre.

Le lendemain, il prit son seau à lait d'une main, son César de l'autre, et, comme d'habitude, s'en alla à Besançon.

En passant à Moires devant la boutique d'un maréchal ferrant, il entendit son nom prononcé.

Il se retourna.

Le maréchal ferrant, qui était un de ses amis, l'appelait.

Il était tout simplement question de boire un verre de vin.

Mais, pour boire un verre de vin, il fallait que notre homme rentrât dans la libre disposition de ses mains.

C'était chose facile : il posa son seau sous l'établi, son César dessus.

Tout en trinquant, le maréchal ferrant vit le César.

— Tiens, qu'as-tu donc là? demanda-t-il.

— Un bonhomme en cuivre que j'ai trouvé en bêchant ma terre et que je vais vendre à la ville.

— Si c'est du bon cuivre, il est inutile de le porter plus loin, dit le maréchal ferrant. Je te l'achèterai aussi bien que le premier quincaillier venu.

— Oh! je ne demande pas mieux; ce ne sera pas

plus cher pour un ami, — le cuivre est du cuivre.

— Seulement, reste à savoir s'il est bon.

— Éprouve.

Le maréchal ferrant prit une lime de la main droite, le César de la main gauche, et lui donna cinq ou six coups de lime derrière la tête et autant sur la poitrine, pour s'assurer de la qualité du cuivre d'abord et savoir si le cuivre était du même aloi dans toute la longueur de la statuette.

— Eh bien ? fit le paysan en voyant voler sous la lime la poussière dorée.

— C'est du cuivre, tout de même, fit le maréchal ferrant.

— Et du bon, hein?

— Du cuivre est du cuivre.

— Allons, voilà monsieur qui va marchander.

— Non, et la preuve, tiens, combien peut-il y avoir de cuivre là dedans? Deux livres, peut-être ?...

— Oh! il y a plus que cela:

— La preuve, c'est que je t'en donne, du premier coup, trente sous.

— Tu en mettras bien quarante.

Et, en effet, après une discussion d'un instant, le maréchal en mit quarante.

Le paysan, enchanté de sa journée, s'en alla vendre son lait à Besançon, priant le bon Dieu de lui envoyer souvent de pareilles aubaines.

Le maréchal ferrant avait son plan : c'était de faire du César de la soudure ! En conséquence, chaque fois que le brave homme avait besoin de limaille de cuivre, il prenait à même.

Il lui lima d'abord une jambe, puis l'autre ; un bras, puis l'autre.

Quant à celui-là, l'histoire a conservé son nom. Léguons ce nom à la postérité : il s'appelle VIRY.

Il était en train d'attaquer le corps, lorsqu'un antiquaire de Besançon, nommé M. Reduet, passa par hasard.

De temps en temps, il faisait une tournée par la ville, glanant tout ce qui lui paraissait avoir une valeur artistique.

— Avez-vous quelque chose pour moi, Viry? demanda-t-il en passant.

— Non, monsieur Reduet, non.

— Comment, pas la plus petite chose?

— Pas la plus petite.

Et il continuait de limer la cuirasse du vainqueur de Pharsale et de Munda.

— Rien?

— Absolument rien.

— Mais que diable tenez-vous donc là, à la main?

— A la main?... Ma lime.

— Non, à l'autre?

— Une bamboche.

— Montrez-moi la bamboche, Viry.

— Oh! la voilà, monsieur Reduet. Ça n'en a pas l'air au premier abord, mais c'est du fameux cuivre, allez.

L'antiquaire, avec cette intuition de l'archéologue, tressaillit en touchant le bronze sacré.

Il reconnut une merveille d'art tronquée, mutilée, mais gardant la marque indélébile du chef-d'œuvre.

— Combien voulez-vous de ce morceau de cuivre? demanda M. Reduet.

— Ah! je vous préviens qu'il faudra le payer cher, car c'est du fameux cuivre.

— Je vous demande combien vous en voulez?

— J'en veux six francs.

— Les voilà.

M. Reduet jeta les six francs sur l'établi et se sauva avec son César.

M. Reduet mourut quelque temps après cette acquisi-

tion, il avait un très-beau cabinet de curiosités qui fut vendu à M. Champy, de Dijon.

Il y a quatre ans, M. Champy fit, à son tour, annoncer la vente de son cabinet.

M. Vuilleret, de Besançon, qui savait que le torse du César se trouvait dans le cabinet de M. Champy, partit pour Dijon, et fit l'acquisition de ce charmant antique pour cent cinquante francs.

Hors de toute atteinte profane, grâce à cette dernière mutation de mains, la merveilleuse figurine se trouve maintenant sous vitrine au musée de Besançon.

C'est ainsi que, grâce à la reconnaissance d'Ayasse, et grâce à la courtoisie de M. Vuilleret, je me trouve propriétaire d'une épreuve du torse de César, épreuve d'autant plus précieuse qu'il n'a été tiré qu'à soixante exemplaires.

Que cela ne vous entraîne pas à rendre service, chers lecteurs, et laissez-moi ces sortes de sottises. Vous ne tomberez peut-être pas toujours sur un cœur aussi reconnaissant qu'Ayasse et sur un homme aussi courtois que M. Vuilleret.

UNE FABRIQUE

DE VASES ÉTRUSQUES

A BOURG EN BRESSE

Pendant que nous sommes à Bourg et que nous parlons d'antiquités, disons un mot d'une chose qui m'a frappé.

Je revenais de l'église de Brou, je rentrais dans la ville par le faubourg Saint-Nicolas, quand tout à coup, en levant le nez, j'aperçus sur une fenêtre du n° 84 et au-dessus de cette inscription : CHARLES BOZONNET, POTIER, des pots d'une couleur charmante et d'une forme parfaite.

Je montai.

Une femme vint m'ouvrir ; je demandai le potier ; il arriva les mains pleines de terre.

Je trouvai un artiste sous l'enveloppe d'un ouvrier.

Nous causâmes.

— Mais, mon ami, lui demandai-je, comment se fait-il, puisque vous dites vous-même avoir commencé à faire de la poterie comme tous les potiers, comment se fait-il que vous soyez arrivé à épurer de la terre commune et à élégantiser des formes vulgaires ?

— Ah ! monsieur, me répondit-il, c'est la faute de ma femme.

— Comment, c'est la faute de votre femme ?

— Oh ! je ne le lui reproche pas, au contraire.

— Expliquez-moi cela.

— Il faut vous dire que ma femme, tout le temps qu'elle ne passe pas derrière son pot-au-feu ou autour de ses enfants, elle le passe à lire.

Je saluai la femme avec un certain respect.

Elle se mit à rire.

— C'est vrai, dit-elle, c'est mon défaut : j'aime cela de passion, lire.

— Je dirai comme votre mari, madame, je ne vous en fais pas un reproche.

— Eh bien, il faut vous dire, monsieur, que, tout en lisant, elle tomba sur un livre intitulé *Ascanio*.

— Ah ! bah !

— Vous le connaissez ?

— Oui.

— Eh bien, quand elle eut lu ce livre, elle vint me trouver, elle le tenait à la main.

» — Bon ! lui dis-je, te voilà encore avec tes romans.

» — Oui, et celui-là, il faut que tu le lises.

» — Est-ce que j'ai le temps ?

» — Tu le prendras.

» — Mais, malheureuse, si je vais donner comme toi dans la passion de lire, que va-t-il arriver de nous ? Tu peux écumer ton pot-au-feu tout en lisant ; mais, moi, je ne puis pas en même temps lire et pétrir ma terre.

» — Écoute, dimanche, nous devions aller ensemble à Ceyzeriat, n'est-ce pas ?

» — Oui.

» — Eh bien, au lieu d'aller à Ceyzeriat, je resterai à la maison, toi aussi, et nous lirons.

» — Ce sera amusant !

» — Dame, peut-être.

» Il faut vous dire que, tout en ayant l'air d'être le

maître, je fais toujours tout ce que veut ma femme.

— Je connais bien des chansons sur cet air-là, mon pauvre ami.

— Le dimanche venu, je restai donc.

» — Voyons, où est ton livre? lui demandai-je.

» — Le voilà.

» Et elle me donna le diable de livre. Je le pris en rechignant. D'abord, cela ne m'amusa pas beaucoup; il était question de toutes sortes de personnages que j'ai connus depuis, mais que je ne connaissais point alors : de madame d'Étampes, de François Ier, du prévôt de Paris; enfin, je tombai sur un nommé Benvenuto Cellini, un faiseur de pots de Florence, à l'exception que celui-là, au lieu de faire ses pots avec de la terre, de la faïence, de la porcelaine ou du grès, les faisait avec du bronze, de l'argent, de l'or. — Monsieur, à partir de ce moment-là, je ne pus lâcher le diable de livre qu'il ne fût fini, et, quand il fut fini, il se fit un grand bouleversement dans ma tête; il y avait peut-être dans le magasin une trentaine de pots, de cruches et de marmites; je pris un bâton, et vli, et vlan, voilà toute la vaisselle en morceaux. C'était ma femme qui était saisie; elle croyait que j'étais fou, et elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour m'arrêter, en me criant :

» — Charles! mais qu'est-ce que tu fais donc?

» Mais elle eut beau crier, je ne m'arrêtai que quand cela fut fini. Je lui dis :

» — C'est bien ; maintenant, je vais aller au musée de Besançon.

» Elle me crut de plus en plus fou.

» — Bozonnet, me dit-elle, Bozonnet, songe à ta femme et à tes enfants.

« — C'est justement à eux que je songe, lui répondis-je. Je ne veux pas qu'il soient des ouvriers comme leur père et leur grand-père ; je veux qu'ils soient des artistes, des artistes comme Benvenuto Cellini, comme Michel-Ange.

» Vous voyez que ma pauvre femme ne se trompait pas tout à fait, et que j'étais au moins à moitié fou ; n'importe, elle commença de comprendre.

» — Ah ! dit-elle, ah ! oui, oui, oui.

» Alors, imaginez-vous qu'au lieu de me retenir, la voilà qui me pousse. Le lendemain, en route pour la capitale du Doubs, et en avant ! Monsieur, il y avait là des urnes de bronze, des vases étrusques, des cruches égyptiennes, tout cela d'une pâte et d'une forme à faire tourner la tête. Imaginez que je dessinais à peu près comme notre chat ; jamais il ne m'était venu dans l'idée

de toucher à un crayon. Je sors du musée, j'achète un crayon et du papier ; je rentre et je me mets à dessiner : c'étaient de drôles de dessins, allez ! je recommençai dix fois, vingt fois, trente fois ; mais, à la fin de la journée, me voilà tout étonné que cela commençait à aller. Le lendemain, j'y retourne ; ça allait mieux que la veille. Enfin, le troisième jour, je reviens à la maison avec une douzaine de dessins, pas bons, mais suffisants, voyez-vous, pour ce que j'en voulais faire ; sans compter que j'avais vu un jour dans un coin du pays une espèce de glaise et que je m'étais dit : « Tiens, tiens, tiens, voilà une chose qui pourra servir au besoin ! » c'était à croire que c'était exactement la même que celle des vases étrusques et des cruches égyptiennes ; j'y vais, il y en avait une mine. Dès le lendemain, monsieur, j'étais à même de deux charretées de terre, et je faisais de mon mieux pour arriver aux formes que j'avais dessinées. Les voisins me regardaient faire et ils haussaient les épaules.

» — Tu vas crever de faim, mon pauvre Bozonnet, me disaient-ils ; à quoi diable veux-tu que servent des pots de cette forme-là ? On ne peut ni faire la soupe ni aller à la fontaine avec tes pots !

» Et ils avaient raison ; il y en avait qui étaient faits

sur la forme de ces amphores, vous savez, où les Romains mettaient leur vin et qu'ils enfonçaient dans le sable. Il y avait des urnes sépulcrales, des lacrymatoires. Tout le monde se moquait de moi ; ce qu'il y avait de pis, c'est que tout le monde avait raison ; pendant plus de trois mois, je restai sans vendre une seule de mes machines.

» — Oh ! femme, je dis, ce n'est point cela ; il ne s'agit point de s'entêter et de crever de faim ; nous allons faire les anciens pots pour la nourriture et les nouveaux pour l'art, pour le plaisir, pour la réputation.

» Et qui fut dit fut fait.

» Je me remis au métier, faisant de l'art à mes moments perdus, de sorte que, vous comprenez, l'ouvrier nourrit l'artiste ; de temps en temps, il y a des amateurs, comme vous, monsieur, qui, en passant, voient mon exposition sur la fenêtre ; ils montent, visitent mon magasin et m'achètent quelque chose, mais c'est rare.

— Eh bien, repris-je, si j'essayais de vous dessiner deux pendants et un milieu, est-ce que vous croyez que vous pourriez les exécuter ?

— Pourquoi pas ?

— Dame, je vous le demande.

— Essayons.

— Je vais d'abord essayer, moi.

Je pris un crayon, et je dessinai trois pots de la forme la plus pure que put me fournir ma mémoire.

Bozonnet me suivait des yeux avec la plus grande attention.

— Oh! oui, disait-il au fur et à mesure que j'avançais; — oh! oui, oui, dit-il quand j'eus fini. Quelle taille voulez-vous qu'ils aient?

— Dix-huit à vingt pouces de haut. — Combien vous devrai-je?

— Dame, il y a de l'ouvrage.

— Je le reconnais.

— Écoutez, ça vaudra quinze francs.

— Le pot?

— Oh! non, les trois pots.

— Eh bien, va pour quinze francs; les voici.

— Bon! vous payez d'avance.

— Eh! qui sait si j'aurais les quinze francs le jour où vous enverriez les pots.

— Oh! l'on vous ferait crédit.

— Merci. — A quand les pots?

— Je ne peux pas vous le dire; quant à cela, vous comprenez, il faut vous en rapporter à moi; il y en a

qui se gercent à la cuisson, voilà pourquoi c'est un peu cher.

— Je ne trouve pas que ce soit cher du tout.

— Maintenant, reprit Bozonnet, comme monsieur n'est pas de Bourg...

— Eh bien?

— Je le prierai de me laisser son nom et son adresse, pour que je puisse lui envoyer sa commande.

Il prit une plume et s'apprêta à écrire.

Je dictai :

— Rue d'Amsterdam, 77.

— Rue d'Amsterdam, 77, répéta Bozonnet ; voilà l'adresse ; mais le nom?

— Alexandre Dumas.

Vous le voyez, mes chers lecteurs, j'avais ménagé mon effet.

La plume lui tomba des mains.

— Alexandre Dumas! répéta-t-il ; vous me faites une farce, n'est-ce-pas?

— Non, je vous jure; dans tous les cas, elle ne serait pas drôle.

— Comment! vous êtes M. Alexandre Dumas, l'auteur d'*Ascanio ?*

— Mon Dieu, oui.

— C'est-à-dire que c'est vous qui êtes cause... ?

— Que vous avez failli mourir de faim ; vous venez de me raconter cela, et je vous en fais mes excuses.

— Oh ! il n'y a pas d'affront !

— Ni de rancune?

— Je crois bien ! Alors, si c'est vous qui êtes M. Alexandre Dumas...

— Hélas ! oui, c'est moi.

— On fera de son mieux... Oh ! femme, qui est-ce qui t'aurait dit cela, que ton auteur viendrait dans notre pauvre maison ? — car vous êtes son auteur ; oh ! vous lui en avez coûté de l'argent, vous pouvez vous en vanter ! Eh bien, c'est égal, on ne vous fera pas payer plus cher pour cela, tant on est content de vous voir.

Je donnai une poignée de main au mari, j'embrassai la femme.

Un mois après, j'avais mes trois vases, plus une carafe, un verre, un crapaud, et une couleuvre par-dessus le marché.

Le cadeau accompagnait la commande.

Maintenant, chers lecteurs, les vases sont fort beaux en réalité, d'une coupe rave et antique ; si bien que tous ceux qui les voient dans mon atelier, me deman-

dent à quel musée je les ai achetés, et le prix qu'ils m'ont coûté.

Ce à quoi je réponds :

— Je les ai achetés au musée de Charles Bozonnet, rue Saint-Nicolas, n° 84, à Bourg en Bresse, et ils m'ont coûté quinze francs.

D'où vient que je vous parle de cela aujourd'hui, chers lecteurs ?

Je pourrais vous répondre tout simplement : Je vous en parle parce que j'ai pensé à cela et non à autre chose ; je vous en parle, enfin, parce que je vous en parle.

Mais ce ne serait pas tout à fait vrai.

Je vous en parle pour avoir l'occasion de faire un autographe.

— Un autographe ?

— Oui. Voici la lettre que j'ai reçue ce matin :

« Bourg, 4 juin 1857.

» Monsieur Alexandre Dumas,

» Lors de votre rapide passage dans notre ville de Bourg, vous avez daigné m'honorer de votre visite et faire acte de présence dans mon petit atelier : non-seu-

lement, vous m'avez alors acheté trois vases, mais encore vous m'avez fait espérer que, lorsque vous auriez à me commander quelque chose, vous m'écririez directement : à cet effet, ma femme vous donna mon adresse; mais vous l'aurez perdue probablement, puisque vos autres commandes me sont venues par l'intermédiaire de M. Milliet; c'est pourquoi je prends la liberté de vous écrire la présente, d'abord pour vous remercier de nouveau et vous prier de vouloir bien prendre patience encore deux ou trois semaines pour l'expédition de vos vases.

» Vous m'avez porté bonheur par votre visite, monsieur ; bon nombre de mes productions sont promises, et je m'occupe en ce moment de tout préparer pour fournir une collection d'objets, produit de cinq ou six ans de travail; je vous remercie donc doublement.

» Et maintenant que M. Alexandre Dumas aura lu ce qui précède, il se dira en posant ma lettre sur son bureau : « C'est bien, j'attendrai; voilà une lettre qui » n'exige pas de réponse. »

» Mais cela ne ferait pas du tout mon compte à moi ; si M. Alexandre Dumas fût revenu le lendemain du jour où il avait fait à mon atelier l'honneur de le visiter, j'aurais inventé n'importe quoi et prié l'illustre

poëte de me donner un autographe ; ça ne vous aurait rien coûté au milieu des notes que vous preniez dans notre ville et ses environs pour *les Compagnons de Jéhu*, que j'ai lus avec le même intérêt et le même plaisir que j'ai toujours à dévorer vos ouvrages, depuis que, grâce à ma femme, j'y ai mordu.

» Car vous n'oublierez pas, monsieur Dumas, que c'est en lisant vos descriptions sur Benvenuto Cellini, dans *Ascanio*, que j'ai senti bouillonner en moi l'amour de l'art ; je sais bien que mes pauvres petites productions n'atteindront jamais rien qui ressemble à de la célébrité, mais dans les satisfactions que mes œuvres m'ont procurées, je compte celle de vous avoir possédé quelques instants dans ma maison.

» Ma femme et mon fils se joignent à moi, et nous vous prions d'agréer nos sentiments de respect les plus sincères.

» Votre tout dévoué serviteur,

» CHARLES BOZONNET,

» *Potier de terre, à Bourg en Bresse, faubourg Saint-Nicolas, n° 84.* »

Ce que je vis de plus clair dans tout cela, c'est que mon ami Charles Bozonnet voulait un autographe de moi.

Quel autographe lui donner?

Alors, j'eus une idée, c'était de joindre l'utile à l'agréable.

C'était de vous raconter son histoire, chers lecteurs, et de lui en envoyer le récit.

C'est ce qui sera fait.

En attendant, si vous désirez des pots de terre d'une belle couleur et exécutés avec une admirable intelligence, faites ou faites faire vos dessins, et envoyez-les, 84, faubourg Saint-Nicolas, à Charles Bozonnet, à Bourg en Bresse, et rapportez-vous en à lui.

Quelques-uns vous diront, peut-être, que j'ai un intérêt dans son commerce. Chers lecteurs, je vous donne ma parole d'honneur que cela n'est pas vrai!

Non ; mais, en faisant cela, j'ai pensé à une chose qui m'avait un jour profondément touché. Je vais vous raconter cette chose.

Je vous ai dit, dans ma précédente causerie, qu'il m'était un jour venu à l'idée de refaire pas à pas le chemin de Varennes pour relever les erreurs faites par les historiens qui ont écrit cette magnifique histoire de

la fuite du roi ; si magnifique, qu'elle ressemble à un roman.

J'arrivai à Sainte-Menehould.

L'homme qui menait mon char à bancs s'arrêta à l'entrée de la ville et me demanda :

— Où faut-il vous conduire ?

Je répondis sans hésiter :

— A l'hôtel de Metz.

Pourquoi à l'hôtel de Metz plutôt qu'ailleurs ?

Je vais vous le dire.

J'avais lu, dans le *Rhin* de Victor Hugo, une description qui m'avait fait me dire à moi-même :

— Si jamais je passe à Sainte-Menehould, je descendrai bien certainement à l'hôtel de Metz.

Cette description, la voici :

« Sainte-Menehould est une assez pittoresque petite ville répandue à plaisir sur la pente d'une colline fort verte, surmontée de grands arbres. J'ai vu à Sainte-Menehould une belle chose : c'est la cuisine de l'hôtel de Metz.

» C'est là une vraie cuisine. Une salle immense. Un des murs occupé par les cuivres, l'autre par les faïences; au milieu, en face des fenêtres, la cheminée, énorme caverne qu'emplit un feu splendide. Au plafond, un

noir réseau de poutres magnifiquement enfumées, auxquelles pendent toutes sortes de choses joyeuses, des paniers, des lampes, un garde-manger, et, au centre, une large nasse à claires-voies où s'étalent de vastes trapèzes de lard; sous la cheminée, outre le tourne-broche, la crémaillère et la chaudière, reluit et petille un trousseau éblouissant d'une douzaine de pelles et de pincettes, de toutes formes et de toutes grandeurs. L'âtre flamboyant envoie des rayons dans tous les coins, découpe de grandes ombres sur le plafond, jette une fraîche teinte rose sur les faïences bleues et fait resplendir l'édifice fantastique des casseroles comme une muraille de braise. Si j'étais Homère ou Rabelais, je dirais : « Cette cuisine est un monde dont cette che-» minée est le soleil. »

» C'est un monde, en effet, un monde où se meut toute une république d'hommes, de femmes et d'animaux, des garçons, des servantes, des marmitons, des rouliers attablés, des poêles sur les réchauds, des marmites qui gloussent, des fritures qui glapissent, des pipes, des cartes, des enfants qui jouent, et des chats et des chiens, et le maître qui surveille. *Mens agitat molem.*

» Dans un angle, une grande horloge à gaine et à

poids dit gravement l'heure à tous ces gens occupés. Parmi les choses innombrables qui pendent au plafond, j'en ai admiré une surtout, le soir de mon arrivée : c'est une petite cage où dormait un petit oiseau ; cet oiseau m'a paru être le plus admirable emblème de la confiance. Cet antre, cette forge à indigestions, cette cuisine effrayante est jour et nuit pleine de vacarme : l'oiseau dort ; on a beau faire rage autour de lui, les hommes jurent, les femmes querellent, les enfants crient, les chiens aboient, les chats miaulent, l'horloge sonne, le couperet cogne, la lèchefrite piaille, le tournebroche grince, la fontaine pleure, les bouteilles sanglotent, les vitres frissonnent, les diligences passent sous la voûte comme le tonnerre, la petite boule de plumes ne bouge pas ! »

Maintenant vous comprenez, n'est-ce pas, chers lecteurs, que la description m'avait donné le désir de visiter l'auberge.

J'entrai de plein bond dans la cuisine.

Tout était à sa place, les cuivres, les faïences, l'horloge, le lard, les pelles et les pincettes.

Tout, excepté le petit oiseau, qui était mort de vieillesse à onze ans. — Grand âge pour un oiseau ! — C'était un chardonneret.

En voyant la minutieuse attention avec laquelle j'examinais sa cuisine, l'hôtesse se mit à sourire et me dit :

— Je vois que vous avez lu ce que M. Victor Hugo a dit de nous; il nous a fait grand bien avec quelques lignes. Dieu le bénisse partout où il sera!

Que ta bénédiction franchisse les mers, pauvre âme reconnaissante, et que l'exilé la sente effleurer son front comme un souffle de la patrie!

Le roi Louis XVI a passé avec toute la famille-royale; on ne se souvient de son passage que comme d'un fait historique, personne ne peut dire : « En passant, le roi nous a fait du bien. » Au contraire, le roi fuyait, le roi trahissait son serment, le roi allait chercher l'étranger pour rentrer avec lui en France. Le roi ne faisait de bien à personne; il faisait du mal à tout le monde.

Un poëte passe; il est inconnu aux gens qui le reçoivent; il laisse tomber, toujours inconnu, quelques lignes de sa plume, la description d'une cuisine; un million d'hommes lit cette description, personne ne passe plus sans s'arrêter à l'auberge indiquée : la fortune de l'aubergiste est faite.

Et, dix-sept ans après, au fond de son exil, le poëte

sent, avec l'air qui passe, quelque chose de doux comme le frôlement de l'aile d'un ange.

C'est la bénédiction d'une vieille femme qui traverse la mer et qui vient à lui.

O mon bien cher Victor, que ces mots qui vous étaient adressés m'ont été doux : « Dieu le bénisse ! »

Eh bien, voilà la chose dont je me souviens.

Je me suis dit : Peut-être serai-je pour ces braves gens de Bourg ce que Victor Hugo a été pour l'aubergiste de Sainte-Menehould, et, dans dix-sept ans, exilé ou mort, peut-être la femme dira-t-elle aussi en parlant de moi : « Dieu le bénisse ! »

ÉTAT CIVIL

DU COMTE DE MONTE-CRISTO

Puisque nous causons, chers lecteurs, je puis bien vous dire ici quelques mots *pro domo meâ*.

Oh! il s'agit de fort peu de chose, d'une simple calomnie qui se débite à mon endroit depuis quelque vingt-cinq ans.

Vous voyez qu'il y aura bientôt prescription.

Mais où prendrais-je le temps de répondre à mes détracteurs, quand je trouve à peine le temps de répondre à mes amis!

On s'est toujours fort inquiété de savoir comment s'étaient fait mes livres, et surtout qui les avait faits.

Il était si simple de croire que c'était moi, que l'on n'en a pas eu l'idée.

Et, naturellement, ce sont ceux de mes ouvrages qui ont obtenu le plus de succès, dont on me conteste le plus obstinément la paternité.

Ainsi, pour ne parler aujourd'hui que d'un seul, en Italie, on croit généralement que c'est Fiorentino qui a fait *le Comte de Monte-Cristo*.

Pourquoi ne croit-on pas que c'est moi qui ai fait *la Divine Comédie ?* J'y ai exactement autant de droits.

Fiorentino a lu *Monte-Cristo* comme tout le monde, mais il ne l'a pas même lu avant tout le monde, — si toutefois il l'a lu.

Les Italiens auront donc beau réclamer *Monte-Cristo*, il faudra qu'ils se contentent de l'*Assedio di Firenza*, de M. Azeglio, et *dei Promessi Sposi*, de Manzoni.

Disons la façon dont se fit *le Comte de Monte-Cristo*, que l'on réimprime justement à cette heure.

En 1841, j'habitais Florence.

L'esprit des autres peuples est si peu en harmonie avec l'esprit français, que, partout où les Français se trouvent à l'étranger, ils se réunissent et font colonie

Or, en 1841, la colonie française à Florence avait pour centre la charmante villa de Quarto, habitée par le prince Jérôme Bonaparte et par la princesse Mathilde, sa fille.

C'était chez eux que tout Français arrivant dans la ville des Médicis demandait à être présenté d'abord.

Cette formalité était remplie pour moi dès 1834, de sorte que, à mon second voyage à Florence, en 1840, je me trouvais déjà être, pour la famille exilée, une ancienne connaissance.

Le roi Jérôme me voua, dès cette époque, une amitié qu'il m'a conservée, j'espère, mais dont il peut dire que je n'abuse pas.

J'allais tous les jours chez lui à Quarto. Je ne crois pas avoir été deux fois chez lui depuis qu'il est au Palais-Royal.

Un jour, il me dit, — c'était au commencement de 1842, au moment où, à propos des affaires d'Égypte, on menaçait la France d'une coalition, — un jour, il me dit :

— Napoléon quitte le service de Wurtemberg et revient à Florence. Il ne veut pas, comme tu le comprends bien, être exposé à servir contre la France. Une fois qu'il sera ici, je te le recommande.

— Vous me le recommandez, à moi, sire! Et à quoi puis-je lui être bon?

— A lui apprendre la France, qu'il ne connaît pas, et à faire avec lui quelques courses en Italie, si tu en as le temps.

— A-t-il vu l'île d'Elbe?

— Non.

— Eh bien, je le conduirai à l'île d'Elbe, si cela peut vous être agréable. Il est bon que le neveu de l'empereur termine son éducation par ce pèlerinage historique.

— Cela m'est agréable, et je retiens ta parole.

— Pardon, sire, mais comment voyagerons-nous?

— Je ne te comprends pas.

— Je ne suis pas assez riche pour voyager en prince, et suis trop fier pour voyager à la suite d'un prince.

— Oh! quant à cela, que ta susceptibilité ne s'effarouche pas. Napoléon mettra mille francs de sa bourse, tu mettras mille francs de la tienne; je vous donnerai un valet de chambre avec cinq cents francs pour les frais de poste et de passage, et vous ne reviendrez que lorsqu'il n'y aura plus rien dans la bourse.

— Alors, comme cela, tout va bien.

Lorsque le prince Napoléon arriva, il trouva donc

l'affaire tout arrangée entre son père et moi, et, comme il ne changea rien à ces arrangements, les premiers instants donnés à sa famille et à ses amis, il fut décidé que le moment était venu de mettre notre projet de voyage à exécution.

J'avais alors trente-neuf ans et le prince n'en avait que dix-neuf.

Je ne dis pas le bien que je pense de lui ; on le sait, je ne loue guère que les morts ou les exilés.

Nous partîmes pour Livourne dans la calèche de voyage du prince, notre valet de chambre partageant le siége avec le postillon.

Six ou huit heures après, nous étions à Livourne.

Comme Livourne est une des villes les plus ennuyeuses qu'il y ait au monde, à peine fûmes-nous à Livourne, que nous éprouvâmes le besoin de la quitter. En conséquence, nous courûmes au port pour voir s'il y avait quelque bâtiment en partance pour Porto-Ferrajo.

Il n'y en avait aucun, et ce qui était bien pis, c'est que l'on ne pouvait pas nous dire quand il y en aurait.

Nous nous promenions donc à peu près désespérés sur le port de Livourne, lorsque, en passant en revue

les petites barques à deux rameurs qui vont chercher les passagers à bord des paquebots, le prince s'écria :

— Voyez donc cette barque, Dumas.

— Qu'a-t-elle de particulier?

— Son nom.

— Comment s'appelle-t-elle?

— *Le Duc-de-Reichstadt.*

— Ah ! c'est bizarre.

— Oui, n'est-ce pas?

— Par ma foi, monseigneur, si le roi ne m'avait pas constitué votre mentor, je vous proposerais une fière folie.

— Laquelle?

— De nous en aller à Porto-Ferrajo dans cette barque.

— Parlez-vous sérieusement?

— On ne peut plus sérieusement; j'ai confiance dans la fortune de César.

Le prince était déjà dans la barque.

— Je vous laisse la responsabilité de la proposition et j'en risque les conséquences, dit-il.

— Cependant, lui dis-je avec une certaine hésitation.

— Vous reculez?

— Soixante milles dans un bateau plat !

— Vous reculez ?

— Et le canal de Piombino à traverser !

— Vous reculez ?

— Ma foi, non ! puisque j'y risque ma vie avec la vôtre, je suis bien tranquille. Si vous vous noyez, on ne me fera pas de reproches. Allons, va pour *le Duc-de-Reichstadt* !

Et je sautai à mon tour dans la barque.

Pendant que nous débattions le prix avec un des deux rameurs, l'autre allait chercher à l'hôtel nos malles et notre valet de chambre.

Je crois que le prix fut de huit paoli par jour : neuf francs, à peu près.

On ne pouvait pas aller au diable à meilleur marché.

Au reste, les matelots livournais ne doutent de rien ; lorsque nous leur demandâmes s'ils pouvaient nous conduire à l'île d'Elbe dans leur coquille de noix :

— En Afrique, si c'est le bon plaisir de Leurs Excellences, répondirent-ils.

Il n'en fut pas de même du valet de chambre, bon et honnête Allemand ; tant que nous fûmes dans le port, il ne fit aucune objection : il croyait que nous allions rejoindre quelque bâtiment à l'ancre.

Mais une fois que nous eûmes dépassé le port, qu'il n'aperçut plus rien à l'horizon, qu'il vit nos deux matelots abattre leur tente en toile à matelas pour dresser un petit mât et à ce petit mât hisser une voile, le brave Teuton commença de s'inquiéter.

Cependant, comme il ne pouvait croire à leur témérité, il attendit encore quelques instants; mais, au bout d'un quart d'heure, quand il n'y eut plus de doute pour lui, quand il reconnut que notre équipage mettait le cap sur l'île d'Elbe, il commença, en langue germanique, avec le prince, un dialogue dont je n'entendis pas une parole, mais que, grâce à l'éloquence de la pantomime, j'eusse pu traduire mot à mot.

Il était évident qu'il faisait à son maître de respectueux reproches sur son imprudence, et que le prince essayait de le rassurer.

Pendant ce temps-là, je tirais des oiseaux de mer.

Le prince Napoléon, qui trouvait cela plus amusant que de rassurer son valet de chambre, se mit de la partie.

Notre embarcation avait cela de commode que, lorsque nous avions tué une mouette ou un goëland, nous n'avions qu'à diriger la barque vers l'oiseau mort, étendre la main et le prendre.

Nous trouvâmes tant de plaisir à cette chasse, que nous ne fîmes aucune attention à un gros nuage venant de la Corse, lequel, furieux sans doute de notre distraction, signala tout à coup sa présence par des éclairs magnifiques et par un majestueux roulement de tonnerre.

— Mon cher Dumas, dit le prince, je crois qu'il ne manquera rien à la barque de César, pas même la tempête.

— Et nous aurons sur lui un avantage, monseigneur, c'est que nous sommes sur la mer, et que lui n'était que sur un fleuve.

Dix minutes après, notre voile était abattue, notre mât couché au fond de la barque, et nous dansions comme un bouchon de liége sur des vagues de quinze pieds de hauteur.

Le prince avait un grand avantage sur moi : il fumait et avait le mal de mer; deux préoccupations secondaires qui le distrayaient de la principale.

Moi qui n'ai point le mal de mer et qui ne fume pas, j'étais tout entier à la situation.

Nous fûmes en danger pendant près de trois heures.

Au bout de trois heures, le ciel s'éclaircit, le vent tomba, la mer fut calmée.

Nous étions trempés jusqu'aux os : des pieds aux genoux, par l'eau de la mer que nous avions embarquée ; de la pointe des cheveux aux genoux, par l'eau du ciel que l'orage avait versée sur nous avec une prodigalité qui prouve que, lorsque le ciel donne, il donne de tout cœur.

La tempête nous avait rapprochés de la terre ; rien ne nous était plus facile que d'y aborder, mais cette terre, c'étaient les Maremmes.

Il ne s'agissait point, après avoir failli mourir comme Léandre, d'aller mourir comme Pia de Tolomei.

Nos matelots demandèrent nos ordres.

— Cela regarde Son Altesse, répondis-je.

— A Porto-Ferrajo, dit le prince, comme il aurait dit à un cocher de place : « Aux Cascines. »

Le lendemain, à cinq heures, nous abordions à Porto-Ferrajo.

— Mais, me direz-vous, chers lecteurs, jusqu'à présent, *le Comte de Monte-Cristo* n'a pas grand'chose à faire avec ce que vous nous racontez.

Patience, nous y arrivons.

Après avoir parcouru l'île d'Elbe en tout sens, nous résolûmes d'aller faire une partie de chasse à la Pianosa.

La Pianosa est une île plate, s'élevant à peine de dix pieds au-dessus du niveau de la mer. Elle abonde en lapins et en perdrix rouges.

Malheureusement, nous avions oublié d'emmener un chien !

Il est vrai que tout chien, un caniche excepté, se fût refusé à nous suivre sur un pareil bateau.

Un bonhomme, heureux possesseur d'un roquet blanc et noir, s'offrit à porter notre carnier, moyennant deux paoli, et à nous prêter son chien par-dessus le marché.

Le chien nous fit tuer une douzaine de perdrix que le maître porta consciencieusement.

A chaque perdrix que le bonhomme fourrait dans sa sacoche, il disait, en poussant un soupir et en jetant un coup d'œil sur un magnifique rocher en pain de sucre qui s'élevait à deux ou trois cents mètres au-dessus du niveau de la mer :

— Oh ! Excellences, c'est si vous alliez là-bas, que vous feriez une belle chasse !

— Qu'y a-t-il donc là-bas ? lui demandai-je enfin.

— Des chèvres sauvages par bandes ; l'île en est pleine.

— Et comment s'appelle cette île bienheureuse ?

— Elle s'appelle l'île de Monte-Cristo.

Ce fut la première fois et dans cette circonstance que le nom de Monte-Cristo résonna à mon oreille.

— Eh bien, dis-je au prince, si nous allions à l'île de Monte-Cristo, monseigneur?

— Va pour l'île de Monte-Cristo, dit le prince.

Le lendemain, nous partîmes pour l'île de Monte-Cristo.

Le temps était magnifique cette fois; nous avions juste ce qu'il fallait de vent pour aller à la voile, et cette voile, secondée par les rames de nos deux matelots, nous faisait faire trois lieues à l'heure.

A mesure que nous avancions, Monte-Cristo semblait sortir du sein de la mer et grandissait comme le géant Adamastor.

Je n'ai jamais vu plus beau manteau d'azur que celui que le soleil levant lui jeta sur les épaules.

A onze heures du matin, nous n'avions plus que trois ou quatre coups de rames à donner pour aborder au centre d'un petit port.

Nous tenions déjà nos fusils à la main, prêts à sauter à terre, quand un des deux rameurs nous dit :

— Leurs Excellences savent que l'île de Monte-Cristo est en contumace.

— En contumace! demandai-je; qu'est-ce que cela veut dire?

— Cela veut dire que, comme l'île est déserte et que tous les bâtiments y abordent sans patente, à quelque port que nous rentrions après avoir abordé à Monte-Cristo, nous serons forcés de faire cinq ou six jours de quarantaine.

— Eh! monseigneur, que dites-vous de cela?

— Je dis que ce garçon a bien fait de nous prévenir avant que nous abordions, mais qu'il eût mieux fait encore de nous prévenir avant que nous partions.

— Monseigneur ne pense pas que cinq ou six chèvres, que nous ne tuerons peut-être pas, vaillent cinq ou six jours de quarantaine que nous ferons sûrement.

— Et vous?

— Moi, je n'aime pas les chèvres de passion, et j'ai la quarantaine en horreur; de sorte que, si monseigneur veut...

— Quoi?

— Nous ferons tout simplement le tour de l'île.

— Dans quel but?

— Pour relever sa position géographique; après quoi, nous retournerons à la Pianosa.

— Relevons la position géographique de l'île de

Monte-Cristo, soit ; mais à quoi cela nous servira-t-il ?

— A donner, en mémoire de ce voyage que j'ai l'honneur d'accomplir avec vous, le titre de l'*Ile de Monte-Cristo* à quelque roman que j'écrirai plus tard.

— Faisons le tour de l'île de Monte-Cristo, dit le rince, et envoyez-moi le premier exemplaire de votre roman.

Le lendemain, nous étions de retour à la Pianosa ; huit jours après, à Florence.

Vers 1843, rentré en France, je passai un traité avec MM. Béthune et Plon pour leur faire huit volumes intitulés : *Impressions de voyage dans Paris.*

J'avais d'abord cru faire la chose tout simplement en commençant par la barrière du Trône et en finissant par la barrière de l'Étoile, en touchant de la main droite la barrière Clichy et de la main gauche la barrière du Maine, lorsqu'un matin Béthune vint me dire, en son nom et au nom de son associé, qu'il entendait avoir toute autre chose qu'une promenade historique et archéologique à travers la Lutèce de César et le Paris de Philippe-Auguste ; qu'il entendait avoir un roman dont le fond serait ce que je voudrais, pourvu que ce fond fût intéressant, et dont les *Impressions de voyage dans Paris* ne seraient que les détails.

Il avait la tête montée par le succès d'Eugène Sue.

Comme il m'était aussi égal de faire un roman que des impressions de voyage, je me mis à chercher une espèce d'intrigue pour le livre de MM. Béthune et Plon.

J'avais depuis longtemps fait une corne, dans *la Police dévoilée* de Peuchet, à une anecdote d'une vingtaine de pages, intitulée : *le Diamant et la Vengeance.*

Tel que cela était, c'était tout simplement idiot ; si l'on en doute, on peut le lire.

Il n'en est pas moins vrai qu'au fond de cette huître il y avait une perle ; perle informe, perle brute, perle sans valeur aucune, et qui attendait son lapidaire.

Je résolus d'appliquer aux *Impressions de voyage dans Paris* l'intrigue que je tirerais de cette anecdote.

Je me mis, en conséquence, à ce travail de tête qui précède toujours chez moi le travail matériel et définitif.

La première intrigue était celle-ci :

Un seigneur très-riche, habitant Rome et se nommant le comte de Monte-Cristo, rendrait un grand service à un jeune voyageur français, et, en échange de ce service, le prierait de lui servir de guide quand, à son tour, il visiterait Paris.

Cette visite à Paris, ou plutôt dans Paris, aurait pour apparence la curiosité ; pour réalité, la vengeance.

Dans ses courses à travers Paris, le comte de Monte-Cristo devait découvrir ses ennemis cachés, qui l'avaient condamné dans sa jeunesse à une captivité de dix ans.

Sa fortune devait lui fournir ses moyens de vengeance.

Je commençai l'ouvrage sur cette base, et j'en fis ainsi un volume et demi, à peu près.

Dans ce volume et demi étaient comprises toutes les aventures à Rome d'Albert de Morcerf et de Frantz d'Épinay, jusqu'à l'arrivée du comte de Monte-Cristo à Paris.

J'en étais là de mon travail, lorsque j'en parlai à Maquet, avec lequel j'avais déjà travaillé en collaboration.

Je lui racontai ce qu'il y avait déjà de fait et ce qui restait à faire.

— Je crois, me dit-il, que vous passez par-dessus la période la plus intéressante de la vie de votre héros, c'est-à-dire par-dessus ses amours avec la Catalane, par-dessus la trahison de Danglars et de Fernand, et par-dessus les dix années de prison avec l'abbé Faria.

— Je raconterai tout cela, lui dis-je.

— Vous ne pourrez pas raconter quatre ou cinq volumes, et il y a quatre ou cinq volumes là dedans.

— Vous avez peut-être raison; revenez donc dîner avec moi demain, nous causerons de cela.

Pendant la soirée, la nuit et la matinée, j'avais pensé à son observation, et elle m'avait paru tellement juste, qu'elle avait prévalu sur mon idée première.

Aussi, lorsque Maquet vint le lendemain, trouva-t-il l'ouvrage coupé en trois parties bien distinctes : Marseille, Rome, Paris.

Le même soir, nous fîmes ensemble le plan des cinq premiers volumes ; de ces cinq volumes, un devait être consacré à l'exposition, trois à la captivité et les deux derniers à l'évasion et à la récompense de la famille Morel.

Le reste, sans être fini complétement était à peu près débrouillé.

Maquet croyait m'avoir rendu simplement un service d'ami. Je tins à ce qu'il eût fait œuvre de collaborateur.

Voilà comment *le Comte de Monte-Cristo*, commencé par moi en impressions de voyage, tourna peu à peu au roman et se trouva fini en collaboration par Maquet et moi.

Et maintenant, libre à chacun de chercher au *Comte de Monte-Cristo* une autre source que celle que j'indique ici ; mais bien malin celui qui la trouvera.

FIN DE LA PREMIÈRE SÉRIE.

TABLE

Pages.

LES TROIS DAMES. 7
LES ROIS DU LUNDI. 53
UNE CHASSE AUX ÉLÉPHANTS 71
L'HOMME D'EXPÉRIENCE 135
LES ÉTOILES COMMIS VOYAGEURS 139
UN PLAN D'ÉCONOMIE. 175
LA FIGURINE DE CÉSAR. 185
UNE FABRIQUE DE VASES ÉTRUSQUES A BOURG EN BRESSE. 243
ÉTAT CIVIL DU COMTE DE MONTE-CRISTO. 263

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN

CAUSERIES

PAR

ALEXANDRE DUMAS

DEUXIÈME SÉRIE

AH! QU'ON EST FIER D'ÊTRE FRANÇAIS. —
A CEUX QUI VEULENT SE METTRE AU THÉATRE. —
LES PETITS CADEAUX DE MON AMI DELAPORTE. — UN VOYAGE A LA LUNE. —
— CE QU'ON VOIT CHEZ MADAME TUSSAUD. — LE LION DE L'AURÈS. —
LES COURSES D'EPSOM. — UNE VISITE A GARIBALDI.

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1860

Tous droits réservés

100768

CAUSERIES

AH! QU'ON EST FIER
D'ÊTRE FRANÇAIS

En ma qualité d'écrivain romantique, autrement dit révolutionnaire, j'ai attaqué dans ma vie plus d'un corps constitué; je veux aujourd'hui m'en prendre à l'Institut. — Que voulez-vous! il n'y a rien de sacré pour moi.

Mais il faut vous dire d'abord comment j'ai été poussé à cette extrémité. On m'a fait une certaine réputation de raconteur, et j'en abuse.

Diable! j'ai peur que *raconteur* ne soit pas français,

et forger un mot nouveau au moment où je viens dire à l'Institut qu'il ne sait pas le latin, c'est assez imprudent à moi.

Bah ! si l'Institut prouve que je ne sais pas le français, et si je prouve que l'Institut ne sait pas le latin, on me nommera de l'Institut, voilà tout; je n'en saurai pas mieux le français, et il y a gros à parier que l'Institut n'en saura pas mieux le latin.

Entrons en matière.

J'ai un ami — un ami de vingt ans — qui habite la rue de Lille; peut-être a-t-il le tort d'être prince, mais il rachète cela par le mérite d'être savant, oh! mais, soyez tranquille, *savant* et *sachant*, deux choses qui ne vont pas toujours ensemble.

Allons, voilà que j'ai encore forgé un mot : j'ai fait un substantif d'un participe présent.

N'importe, puisque j'y suis.

Donc, mon ami — prince — est non-seulement un *savant*, mais encore un *sachant*; amusant avec cela, spirituel par-dessus le marché : amusant comme Audubon, pittoresque comme Toussenel.

Or, l'autre jour, je le rencontrai dans la rue Pigalle. Il était en voiture, j'étais à pied; il s'arrêta. Je montai sur son marchepied, nous nous embrassâmes.

C'est une habitude démocratique, mais mon prince est un prince démocrate; puis nous nous aimons, et je trouve tout simple, quand on aime les gens, de les embrasser. Il est là-dessus entièrement de mon avis; ce qui fait que nous nous embrassons toutes les fois que nous nous rencontrons.

Par malheur, nous nous rencontrons rarement.

— Quand voulez-vous dîner avec moi?

C'est mon prince qui parle.

— Quand vous voudrez.

C'est moi qui lui réponds.

— Aujourd'hui, cela vous va-t-il?

— Non, je pars pour Bruxelles.

— Quand revenez-vous?

— Lundi au soir.

— Voulez-vous mardi, alors?

— Je veux bien.

— A mardi donc!

— A mardi!

Mon prince tire de son côté, moi du mien, et me voilà tout enchanté de savoir, le vendredi 18 septembre, que, le mardi suivant, je dînerai non-seulement avec un homme d'esprit, mais encore avec des hommes d'esprit.

Le lundi au soir, j'arrive de Bruxelles à minuit.

Le mardi, à cinq heures, je m'habille et je pars — contre toutes mes habitudes — à pied.

C'est ce qui me perdit.

Pour aller à pied de la rue d'Amsterdam à la rue de Lille, on passe par la place Vendôme.

Je ne vous apprends probablement rien de nouveau, chers lecteurs : sur la place Vendôme, il y a une colonne.

Jamais je n'avais eu l'idée de m'arrêter au pied de cette colonne ; mais ce jour-là, comment cela se fait-il ? je m'y arrêtai.

Puis, peu à peu, je m'avançai et je m'appuyai sur la grille.

Puis je lus l'inscription gravée sur le piédestal.

Puis je tirai mon carnet de ma poche, et me mis à copier l'inscription.

Il faut croire que j'y avais pris tout à coup un vif intérêt et que mon esprit en était fort préoccupé, car j'oubliai complétement que j'allais dîner chez mon prince.

Je me figurai même que j'avais dîné ; je repris le chemin de la rue d'Amsterdam, je rentrai chez moi et je repassai à l'encre les six lignes tracées au crayon sur mon carnet.

Ce travail me donna le résultat suivant

NEA. POLIO. IMP. AVG.
MONVMENTVM. BELLI. GERMANICI.
ANNO MDCCCV.
TRIMESTRI. SPATIO. DVCTV. SVO. PROFLIGATI.
EX. ÆRE CAPTO.
GLORIAE. EXERCITVS. MAXIMI. DICAVIT.

Racontons d'abord l'histoire de cette inscription, ensuite nous essayerons de la traduire.

Napoléon Ier avait le temps de commander des colonnes; Napoléon Ier avait le temps de prendre les canons nécessaires à leur érection; mais Napoléon Ier n'avait pas le temps de faire des inscriptions latines.

Or, ayant pris à Austerlitz une certaine quantité de canons, ayant résolu d'en faire faire une colonne dans le genre de la colonne Trajane ou de la colonne Antonine, un jour qu'il montait à cheval pour ne s'arrêter qu'à Berlin, et qu'il était pressé d'arriver, il manda aux Tuileries le secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions, et lui dit :

— Monsieur, je pars pour la Prusse; je ne sais pas quand je reviendrai, mais je laisse du bronze pour fondre une colonne. Réunissez vos collègues et faites-moi une inscription latine, en style lapidaire, pour le stylo-

bate de cette colonne. Le sens doit être celui-ci : « Cette colonne, fondue avec les canons pris sur l'ennemi, a été dédiée par l'empereur Napoléon à la gloire de la grande armée. » Je laisse la broderie à votre génie inventif. Elle s'élèvera au milieu de la place Vendôme et portera la date de 1805.

Le secrétaire s'inclina.

Napoléon partit.

Rentré chez lui, le secrétaire fit trente lettres de convocation.

M. Tissot, élève de Delille, fut appelé en vertu du pouvoir discrétionnaire du président.

Le jour où la trentième lettre était remise à domicile, Napoléon entrait à Berlin.

Les trente et un académiciens se constituèrent en séance, et usèrent en six mois trente et un dictionnaires de Noël.

On assure que trois d'entre eux profitèrent de l'occasion et apprirent le latin dans cet exercice acharné.

Enfin, un jour, on arbora le drapeau national sur le dôme de l'Institut : l'inscription était achevée. On voulut la lire à Napoléon, mais il était à Vienne. D'ailleurs, il avait dit qu'il s'en rapportait à l'Institut ; l'Institut pouvait donc aller de l'avant.

L'Institut alla de l'avant, et fit graver en plein soleil l'inscription que j'ai citée plus haut.

Vous l'avez traduite, n'est-ce pas? Moi aussi, je l'ai traduite, parbleu! Mais attendez, nous mettrons tout à l'heure nos deux traductions en regard, et je ne doute pas que nous ne nous entendions.

Laissez-moi d'abord supposer une chose.

Supposons, ce qu'à Dieu ne plaise, qu'un jour les monuments de Paris seront couchés sur la poussière de son peuple, comme sont couchés sur la poussière des Chaldéens et des Arabes ceux de Babylone et de Palmyre.

Supposons qu'un vol de savants australiens s'abatte, dans quatre mille ans, autour des ruines de la colonne triomphale de 1805.

Supposons, enfin, que les lettres de l'inscription soient restées visibles, et que les savants en question puissent lire ces dix-neuf mots latins et la date qui les accompagne :

NEA. POLIO. IMP. AVG.
MONVMENTVM. BELLI. GERMANICI.
ANNO MDCCCV.
TRIMESTRI. SPATIO. DVCTV. SVO. PROFLIGATI.
EX. ÆRE. CAPTO.
GLORIAE. EXERCITVS. MAXIMI. DICAVIT.

Voici, selon toute probabilité, quelle sera la traduction, mot à mot, des Champollion de 5857 :

Nea. Polio. Néarque Polion, *imp.* général, *Aug.* d'Auguste, *dicavit* dédia, *monumentum* ce tombeau, *belli* de guerre, *Germanici* de Germanicus, *gloriæ* à la gloire, *exercitus* de l'armée, *Maximi* de Maxime, *anno* MDCCCV l'an 1805, *ex ære* de l'argent, *capto* pris, *profligati* du battu, *ductu suo* par sa conduite, *spatio* dans l'espace, *trimestri* d'un trimestre.

En bon français, comme nous disions au collége :

Néarque Polion, général d'Auguste,
Dédia ce tombeau de guerre de Germanicus
A la gloire de l'armée de Maxime,
l'an 1805,
Avec l'argent pris du battu par sa conduite
Dans l'espace d'un trimestre.

Et ils auront raison, les savants; car je vous défie bien, chers lecteurs, vous qui êtes contemporains de cette latinité-là, je vous défie bien de l'expliquer autrement.

Voyez dans quel doute pataugeront ces malheureux paléographes.

D'abord ils se demanderont quel était ce Néarque Polion, général d'Auguste (*Neâ. Polio imperator Augusti*) ; car, remarquez-le bien, il n'y a aucune raison pour qu'ils ne traduisent pas IMP. AVG. par *imperator Augusti*. Ce Néarque Polion les inquiétera donc prodigieusement.

Mais, enfin, ils penseront qu'il s'agit de quelque chef obscur entré dans les Gaules à la suite de César, et qui a pénétré dans cette petite Lutèce, aux rues boueuses, que, trois cents ans plus tard, le capricieux Julien devait choisir pour sa maison de campagne.

Ils passeront donc par-dessus Néarque Polion !

Mais ils seront arrêtés par le tombeau.

— Quel tombeau ?

— Pardieu ! *monumentum*. *Monumentum* veut dire tombeau, je crois !

— Tombeau ou colonne.

— Non pas : tombeau. Confondre l'un avec l'autre, c'est ignorer ce vers d'Horace, qui cependant est assez connu :

Ne injurioso pede stantem columnam.

Or, *monumentum* appliqué à une colonne, je le répète, signifie tombeau ; et la preuve, c'est que, quand

le même Horace s'est servi de *monumentum*, dans son fameux *exegi*, il a voulu donner à entendre que son œuvre était un sarcophage plus durable que le tombeau de Mausole et même que les pyramides d'Égypte, nommées aussi par Virgile *monumenta*.

Horace ne se trompait pas : sa tombe de Tibur s'est écroulée dans la poussière humide des cascatelles; mais la tombe qu'il s'est élevée à lui-même, de son vivant, est encore debout.

Les savants australiens adopteront donc LE TOMBEAU *de guerre de Germanicus*.

Et en effet, je défie encore que l'on traduise *belli Germanici* autrement que par ces mots : *de la guerre de Germanicus*.

Mais ici naîtra, sous les pieds des malheureux savants, le véritable embarras, l'indéchiffrable énigme, l'inextricable problème.

Comment Néarque Polion, général d'Auguste, dédiait-il, en 1805, à la gloire de l'armée de Maxime, lequel fut élevé à l'empire l'an 237, ce tombeau de Germanicus, lequel florissait seize ans après Jésus-Christ?

Voilà qui donne un fier démenti à Tacite, et une fameuse raison à M. Flourens, qui prétend, dans son dernier livre, que la vie de l'homme est illimitée!

M. Flourens à la main, nos Australiens expliqueront la longévité de Germanicus et l'éternité de Néarque Polion.

Mais si Germanicus commandait les armées de Maxime au IIIe siècle, il n'est donc pas mort à l'âge de trente-quatre ans (an 19 de Jésus-Christ) ?

Alors, s'il n'est pas mort à l'âge de trente-quatre ans, l'an 19 de Jésus-Christ, que deviennent Agrippine, son urne, ses deux enfants, son débarquement à Brindes, et cet immense concours de population faisant haie sur son passage, de la mer Adriatique à la mer Tyrrhénienne ?

Et, ce qui est bien autrement regrettable, que devient le sublime hémistiche de Virgile : *Tu Marcellus eris ?* Pauvre Virgile! le voilà, de par l'Institut de France, obligé de restituer les dix mille grands sesterces qu'Octavie lui avait fait accorder par vers, et grâce auxquels le Cygne de Mantoue comptait exhaler son dernier chant à Athènes, ou dans Corinthe aux deux mers, *bimarii Corinthi*.

Infortunés commentateurs de la Palmyre parisienne! jamais ils ne pourront sortir de ces broussailles chronologiques; il y resteront et ils y seront dévorés par les lézards de la rue de la Paix.

Laissons leurs squelettes blanchir sur le sable du désert, comme ceux des soldats de Cambyse, et reprenons la tâche où ils l'ont laissée, afin qu'aucune des beautés de cette magnifique inscription ne soit perdue.

Nous en sommes au fameux *trimestri spatio*.

Il faudrait, non pas une causerie circonscrite comme celle-ci, mais un volume tout entier pour s'extasier à l'aise sur les incommensurables beautés du *trimestri spatio!*

Napoléon avait dit à ses latinistes : « J'ai fait cette campagne en trois mois; ne l'oubliez point. »

Ils ne l'ont point oublié, les traîtres!

Trimestri spatio, l'espace d'un trimestre.

Prenez un écolier de septième, et dites-lui de traduire *en trois mois*. Il traduira du premier coup : *tribus mensibus*.

Prenez trente et un académiciens de 1805, et, après une grossesse de six mois, ils mettront au monde cet incroyable barbarisme de *trimestri spatio ;* et le budget leur continuera jusqu'à leur mort quinze cents francs d'appointements pour dormir là-dessus, et le double s'ils ronflent!

Il est vrai que nous y avons gagné une chose, c'est

que *trimestri* est devenu, sur la place Vendôme du moins, l'adjectif de *spatio*.

Sans compter que *trimestri spatiô* est suivi de *ductu suo*, qui ne lui cède en rien.

Ductu suo !...

Quoi ! pas un de ces latinistes de 1805 ne s'est donc souvenu de ce vers de Virgile :

Nil desperandum Teucro duce et auspice Teucro.

Ainsi cet ablatif *duce*, qui revient à chaque page et avec une monumentale solennité, dans les historiens et les poëtes latins, est remplacé par cet abominable et impossible *ductu suo*, qui ne veut pas même dire *sous sa conduite*, mais *par sa conduite*.

« Ah ! si le roi le savait ! » disait-on sous Henri IV. Ah ! si Napoléon l'avait su !...

Mais attendez, chers lecteurs ; oh ! vous n'êtes pas au bout, et vous allez voir qu'il y avait là de quoi me faire oublier que j'étais invité à dîner.

Voici venir le suprême effort de l'intelligence de ces messieurs. Après cela, il faudra tirer l'échelle, — en profitant, s'il est possible, du moment où ils auront le pied sur le plus haut échelon.

« Avec les canons pris sur l'ennemi. » Napoléon avait désiré que ce fait fût consacré dans l'inscription.

Canons?... Diable!

En effet, cherchez canon dans le dictionnaire de Noël, et vous trouverez *tormentum bellicum*.

Cherchez fusil, et vous trouverez *catapulta*.

Comment ces inscripteurs académiques pourront-ils traduire la pensée de Napoléon : « Cette colonne fondue avec les canons pris sur l'ennemi? ».

Vont-ils dire : *Hanc columnam compositam cum tormentis bellicis, captis desuper hostibus?*

Non.

On reconnut unanimement l'impossibilité de désigner les canons avec ces deux mots : *tormentis bellicis.*

Il y eut une discussion furibonde sur cet article.

M. Tissot, élève de Delille, penchait pour *tormentum bellicum ;* car c'était lui qui avait donné le mot à Noël.

On discuta sur la locution pendant trois mois, *trimestri spatio.* Enfin, les parties transigèrent; on adopta : *ex ære capto profligati ;* ce qui ne signifie pas le moins du monde « avec les canons pris sur l'ennemi, » mais *avec l'argent pris du battu.*

Æs alienum, l'argent étranger, comme dit le droit

romain [1]; *ære privato*, comme dit l'inscription du passage Saint-Hubert, à Bruxelles, inscription que les gamins brabançons traduisent par ces mots : *privé d'air*.

Les canons furent démontés; M. Tissot se voila la face, et alla emprunter cinq cents francs à M. Jullien de Paris, pour se consoler de l'*ære capto*.

Quelques années après, la Société royale de Londres se trouvait dans le même embarras à propos d'un mortier pris à Salamanque, par le duc de Wellington et envoyé en Angleterre comme trophée. Les guerriers compromettent de tout temps les latinistes !

Laissez-moi vous conter l'histoire de ce mortier. Elle n'est pas à la gloire de la nation française; mais que voulez-vous ! la vie d'un conquérant ne se compose pas uniquement de journées qu'on appelle Rivoli, les Pyramides, Marengo, Austerlitz, Iéna et Friedland : elle a ses jours de brume après ses jours de soleil. Toute médaille a son revers.

Le 12 juillet 1812, le duc de Wellington remporta donc une grande victoire sur le duc de Raguse. Les Anglais appelèrent cette journée la bataille de Sala-

[1] *Non decitur bonum nisi deducto* ære alieno.

manque ; les Français l'appelèrent la bataille des Arapiles. Mais cela ne changeait rien au résultat ; — le fait est que nous fûmes battus.

Le duc de Wellington nous prit bon nombre de canons dans cette affaire, et, entre autres, un mortier complétement neuf, et qui n'avait jamais tiré.

Pourquoi le duc de Wellington s'attacha-t-il particulièrement à ce mortier ? Est-ce à cause de son innocence ? C'est probable.

En tous cas, il écrivit au lord-maire :

« Milord,

» La présente est pour vous annoncer que je viens de remporter près de Salamanque une grande victoire sur les Français. Je leur ai pris bon nombre de canons, parmi lesquels un mortier qui n'a jamais fait feu. Je désire que vous lui trouviez une place bien en vue et qu'il soit exposé à la curiosité des habitants de Londres, avec une inscription latine qui indique son origine.

» J'ai l'honneur d'être, etc.

» *P.-S.* Je sais bien que cela ne vous regarde pas.

Mais, comme le roi est fou, comme le prince régent n'est occupé que de ses plaisirs, je m'adresse à qui je puis, et non pas à qui je voudrais. »

Le lord-maire était le héros de la brasserie de l'époque, comme l'est aujourd'hui Whitbread ou Barclay-Perkins.

Le lord-maire savait l'arithmétique jusqu'à l'algèbre, mais il ne savait pas le latin.

Il fit venir le premier secrétaire du premier chambellan, lui montra la lettre de lord Wellington, annonçant l'arrivée du mortier, et lui expliqua son embarras sur deux points : l'endroit où le mortier devait être exposé, la rédaction de l'inscription.

Le premier secrétaire du premier chambellan était un élève de l'université d'Oxford ; il avait doublé sa philosophie, avait été cinq fois premier prix en thème ; mais, depuis sa sortie du collége, n'ayant pas eu l'occasion de parler le latin, il l'avait tant soit peu oublié.

Il commença par discuter, avec le lord-maire, l'endroit où l'on placerait le fameux mortier.

Il n'y avait pas de musée, à Londres : on en faisait bien un à Charing-Cross, mais il n'était pas fini ; il y avait bien la Tour de Londres, l' ôtel des invalides de

mer fondé par uillaume III, et l'hôtel des invalides de terre fondé par Ellen Gwynn, appelée familièrement Nelly Gwynn ; mais l'hôtel des invalides de mer est à Greenwich, c'est-à-dire à deux heures du centre de Londres ; l'hôtel des invalides de terre est dans le bourg de Chelsea, à la même distance à peu près que Greenwich.

Restait la Tour ; mais les étrangers seuls visitent la Tour.

Les désirs de Sa Grâce lord Wellington ne seraient donc qu'à moitié accomplis, puisqu'il voulait que son trophée fût bien en vue.

Il est vrai que le lord-maire, que la chose ne regardait en effet aucunement, puisque sa juridiction ne s'étend pas au delà de la Cité, pouvait renvoyer la balle à qui de droit ; mais, quand on a l'honneur d'être chargé d'une pareille commission par un homme comme Sa Grâce lord Wellington, on fait ce qu'il demande, ou l'on crève à la peine.

Heureusement, il vint une idée au premier secrétaire du premier chambellan : c'était de demander au directeur des parcs et des châteaux royaux une place pour le fameux mortier dans Saint-James park.

Il va sans dire que la place fut accordée avec enthousiasme.

Restait l'inscription.

Dix ans auparavant, le premier secrétaire du premier chambellan l'eût faite sans hésitation aucune ; mais, nous l'avons dit, depuis son premier prix de thème, remporté en 1799, il s'était un peu rouillé.

Il eut l'heureuse idée de s'adresser à la Société royale de Londres, qui n'est rien autre chose que l'Académie des inscriptions et belles-lettres de la Grande-Bretagne.

Elle se compose, comme la nôtre, de quarante membres.

Sur ces quarante membres, il y en avait trente-neuf qui n'avaient jamais su le latin.

Le président jugea donc inutile de les rassembler.

Ce président était le révérend John Luxton.

Moins les études sur Delille, il pouvait représenter à Londres ce que M. Tissot représentait à Paris.

Le révérend Luxton avait franchi le détroit et visité la capitale de la France ; il avait passé sur la place Vendôme, s'était arrêté, comme nous, devant la colonne, et, comme nous, avait lu et retenu la magnifique inscription rédigée par l'Académie sur l'ordre de l'empereur.

Cette inscription, si claire, si élégante, qui dit si

bien ce qu'elle veut dire, l'avait toujours frappé, et il s'était promis, l'occasion s'en présentant, d'enrichir Londres d'une provision de barbarismes non moins solennels.

L'occasion se présentait.

Le révérend John Luxton reçut donc le premier secrétaire du premier chambellan comme Fourier eût reçu le capitaliste qu'il attendit pendant dix ans, de midi à deux heures, et qui devait lui apporter les six millions nécessaires à la fondation de son phalanstère.

Après avoir pris connaissance de la lettre de Sa Grâce, après avoir tressailli de joie et rougi de plaisir :

— *Habes verbum*, dit-il avec un sourire aussi agréable que peut le grimacer un savant.

Pour ceux qui se trouveraient dans le cas des trente-neuf membres de la Société royale, c'est-à-dire qui ne sauraient pas le latin, hâtons-nous de dire que *habes verbum* veut dire : « Vous avez la parole. »

Le premier secrétaire du premier chambellan ne parlait plus la langue de Cicéron, mais il l'entendait encore.

Aussi répondit-il en anglais :

— Illustre savant, vous connaissez les désirs de Sa Grâce lord Wellington, qui nous fait l'honneur de

s'adresser à nous, quoique la chose ne nous regarde pas ; mais, comme c'est un grand philosophe en même temps qu'un grand guerrier, il a deviné que la besogne qu'en général l'homme fait avec le plus de plaisir, c'est celle qui ne le regarde pas.

— *Yes,* répondit le révérend faisant une concession à l'idiome maternel. *Sed quæcumque materiæ de locis et hominibus mihi sunt necessariæ for to do my inscription in latinum.*

Ce qui voulait dire, pour ceux qui ne sauraient ni l'anglais ni le latin : « Oui ; mais quelques renseignements sur les hommes et les lieux me sont nécessaires pour faire mon inscription latine. »

Maintenant qu'il est bien établi que le premier secrétaire du premier chambellan entend le latin, et que le révérend John Luxton parle anglo-latin, nous demandons à nos lecteurs de nous permettre de continuer le dialogue en français, ce qui leur sera plus commode, et à nous aussi.

— Quel était d'abord le nom du général qui commandait à Salamanque ? demanda le révérend John Luxton.

— Illustre savant, répondit le premier secrétaire, je ne sais pas le nom du général qui commandait à Sala-

manque, mais je sais que c'est le maréchal of Fine-Moon [1], qui commande en Andalousie. Je crois donc que vous pouvez sans crainte mettre la défaite de Salamanque sur le compte de ce général. Mais comment traduirez-vous en latin *of Fine-Moon*.

— Rien de plus facile, dit le savant. *Pulchræ Lunæ marischalchus*.

— Très-bien, dit le premier secrétaire. Maintenant, passons au mortier, à un mortier qui n'a jamais fait feu, vous savez ; car il faut constater ce fait, que le mortier n'a jamais fait feu : c'est le souhait le plus ardent du noble lord.

— Diable ! diable ! diable ! fit le savant, comment traduiriez-vous cela, vous ?

— A Oxford, nous eussions dit : *Qui nunquam fecit ignem*.

Le savant fit une grimace.

— C'est long, dit-il, et cela s'écarte du style lapidaire, qui est le plus concis de tous les styles. Voyez l'inscription de la colonne de la place Vendôme : *Trismestri spatio*, comme c'est élégant ! Il s'agit donc de ne pas rester au-dessous de nos voisins les Français.

[1] De Bellune. Seulement, le premier secrétaire traduit : *Bella Lunæ* ; ce qui est bien excusable chez un étranger.]

— Si nous mettions : mortier vierge, *virgin mortar*, ce serait aussi concis que possible.

— Mais, indécent jeune homme, *schocking! schocking!* Songez que les femmes lisent les inscriptions. Puis comment traduiriez-vous mortier en latin?

— Au collége d'Oxford, nous disions *tormentum bellicum*.

Le révérend secoua la tête.

— Vous repoussez *tormentum bellicum?* demanda le premier secrétaire.

— Je le repousse et avec raison : cette désignation a été inventée après la bataille de Crécy par le poëte écossais Buchanan pour dire canon. Il dit peut-être mal ce qu'il veut dire ; mais, enfin, c'est adopté dans le latin de l'artillerie; d'ailleurs, ce n'est point un canon qu'a pris Sa Grâce : c'est un mortier.

— C'est juste... Si nous disions *catapulta?*

— Cela voudrait dire catapulte, et catapulte n'a jamais voulu dire mortier.

— Quelle drôle d'idée a donc eu Sa Grâce lord Wellington de prendre un mortier, quand il pouvait prendre toute autre chose?

— Sans doute ; mais c'est un mortier qu'il a pris, et, maintenant qu'il l'a pris, que voulez-vous! il ne peut

plus le rendre. Ces gascons de Français diraient qu'ils le lui ont repris.

— Si seulement il avait fait feu ! dit le premier secrétaire, nous ne serions qu'à moitié embarrassés.

— Oui ; mais il n'a pas fait feu.

— Si nous mettions tout simplement en anglais : *Mortar without fire?*

— Que dirait la colonne de la place Vendôme ! Une inscription en langage vulgaire ! Mais sachez, jeune homme, que les Français ne sont fiers quand ils regardent la colonne que parce que la colonne a une inscription latine. Nous avons une occasion d'être fiers en regardant le mortier de Sa Grâce, ne la laissons pas échapper.

— Si vous aviez un dictionnaire de John Bond.

— Le commentateur d'Horace ?

— Oui ; il était contemporain du bombardement de Gênes, et, par conséquent, de l'époque à laquelle les mortiers furent inventés.

— Vous avez raison, jeune homme.

Le révérend étendit la main vers sa bibliothèque et en tira John Bond.

— *Mor... mor... mor...* Voilà ! voilà ! « MORTAR. — *Mortar président*, président à mortier.

— C'est tout ?

— C'est tout.

Le savant et l'adepte se regardèrent consternés. Le savant se gratta le front.

— Que disiez-vous, tout à l'heure, jeune homme, a propos de l'époque où vivait John Bond ?

— Je disais qu'il était contemporain du bombardement de Gènes.

— Eurèka ! s'écria le savant saisissant sa perruque à pleines mains.

— Vous l'avez trouvé ? s'écria le premier secrétaire ; vous avez trouvé le nom latin de mortier ?

— *Bom-bar-da !* dit majestueusement le révérend.

Le jeune homme s'inclina devant cette illumination du génie.

— *Bombarda*, reprit-il, quelle onomatopée ! On dirait qu'on entend le mortier lui-même : bom ! bar !... Mais, à propos, on ne l'a jamais entendue, la bombarde, puisqu'elle n'a jamais fait feu.

— Répète, jeune homme, s'écria le savant, répète.

— Je disais qu'on ne l'avait jamais entendue, votre bombarde.

— *Nunquam exauditam !* Je tiens mon inscription.

— Ah ! par exemple, fit le premier secrétaire, voilà

qui est beau, voilà qui rend mot pour mot le *qui n'a jamais fait feu!*

— Hein! dit le révérend John Luxton en se rengorgeant. Nous dirons donc : *Dux Wellington, devictis Gallis, apud Salamancam, hanc bombardam nunquam exauditam cepit.*

— Oui, nous dirons cela, répondit le premier secrétaire.

L'inscription fut proposée dans ces termes aux trente-neuf autres savants, qui ne firent aucune objection.

La bombarde fut donc placée à Saint-James park, à l'endroit où elle est encore aujourd'hui, et l'inscription gravée sur le socle par un marbrier de Hamstead.

En 1814, après la bataille de Toulouse, qui n'avait point tout à fait fini comme celle de Salamanque, lord Wellington, rentrant dans sa maison de Hyde park, prit à peine le temps de quitter son waterproof de campagne, et courut au parc Saint-James pour voir si son trophée était exposé et glorifié d'une façon digne de lui.

Il prit son lorgnon, et, par-dessus les chevaux de frise qui dérobaient le mortier à la rapacité des cokneys, il parvint à déchiffrer l'inscription.

— Oh! oh! murmura-t-il en faisant une légère grimace, que veut dire ceci? « Le général Wellington, les

coqs étant vaincus près de Salamanque, prit cette bombarde qui n'avait jamais été evaucée. » Il me semble que ce n'est point cela que j'avais demandé.

Il envoya chercher le président de la Société royale.

Celui-ci, qui s'attendait à des compliments, se tenait tout prêt.

Il accourut.

— Quel est l'âne bâté qui a fait cette inscription? demanda le duc.

— C'est moi, dit le savant, qui avait mal compris les premiers mots, vu qu'ils avaient été dits en langue vulgaire.

— Ah! c'est vous? Eh bien, faites-moi le plaisir de m'expliquer ce que vous entendez par *les coqs étant vaincus;* est-ce que vous croyez, par hasard, que la bataille de Salamanque a été un combat de coqs?

— Votre Grâce sait, répondit courtoisement le révérend John Luxton, que *Gallus* veut également dire *Gaulois* et *coq*.

— Mais ce ne sont point des Gaulois que j'ai vaincus, ce sont des Français. Des Gaulois! des Gaulois! On veut me confondre avec Camille, et faire croire que c'est moi qui ai battu Brennus!

— Voyez la colonne de la place Vendôme : on y con-

fond bien Napoléon, empereur des Français avec Néarque Polion, général d'Auguste.

— Vous êtes sûr ?

— Parfaitement !

— C'est égal, j'eusse préféré *Francis devictis.*

— Pardon, votre Grâce, mais cela eût signifié : *les Francs ayant été vaincus,* et l'on vous eût confondu avec César.

— Eh bien, demanda le duc, où eût été le mal ?

— Le mal eût été en ce qu'il n'y a eu qu'un César, milord, et qu'ainsi il y en eût eu deux.

Le duc accepta la raison.

— Eh bien, soit, dit-il, je passe par-dessus *Gallis devictis ;* mais *nunquam exauditam !* Si je me rappelle bien le latin que m'apprenait mon précepteur quand j'étais simple marquis de Wellesley, *bombardam nunquam exauditam* signifie une bombarde, non pas qui n'a jamais fait feu, mais qui n'a jamais été exaucée.

— Exaucée, c'est vrai, répéta le savant John Luxton profondément consterné.

Mais, tout à coup, retrouvant dans l'imminence même du danger sa présence d'esprit :

— Oui, dit-il, exaucée, et c'est bien cela que j'ai voulu dire.

— Expliquez-vous.

— Que demande un mortier? quel est son désir le plus ardent, son vœu le plus cher?

— Je n'en sais rien, répondit le duc.

— N'est-ce pas de faire feu?

— Sans doute.

— Eh bien, monseigneur, le vœu de cette honorable bombarde n'a jamais été exaucé, puisqu'elle n'a jamais fait feu; *nunquam exauditam*, jamais exaucée! Je n'ai pas voulu dire autre chose.

Cette fois, ce fut Sa Grâce lord Wellington qui courba la tête et qui avoua qu'il avait tort.

Le révérend John Luxton fut nommé précepteur du jeune marquis de Wellington, avec trois cents livres d'appointements annuels, et une rente viagère de *hundred pounds*, autrement dit de deux mille cinq cents francs.

Si le digne président de la Société royale de Londres avait eu sur les bras l'inscription de la colonne Vendôme, il n'eût sans doute pas hésité un instant à donner un mâle à sa bombarde, et eût fait graver sur le stylobate ce vers latin, qui, à tout prendre, eût bien valu l'inscription qui s'y trouve :

Napoleo fixit molem canonibus hostis.

C'eût été au moins plus clair et plus honorable, surtout pour nos soldats, que le latin académique accuse, en toutes lettres, d'avoir fouillé dans les poches du battu, *profligati*, pour lui enlever son argent.

Maintenant, chers lecteurs, vous demandez la conclusion de tout cela.

La voici dans sa plus touchante simplicité :

Plus nous admirons l'homme qui a fait fondre la colonne et plus nous sommes fier du monument qui consacre les victoires de la France, plus nous demandons, à cor et à cri, que cette malheureuse inscription disparaisse ; et j'espère que, dans un but si honorable et si patriotique, vous voudrez bien vous unir à nous, d'intention du moins, chers lecteurs.

Au reste, si l'Académie était prise à court de temps, — on n'a pas toujours deux trimestres devant soi, *semestri spatio !* — et craignait de nouvelles fautes de latin dans une nouvelle inscription, nous l'inviterions à prendre tout simplement l'inscription française laissée par Napoléon en partant pour Berlin, et si malheureusement traduite par elle :

Napoléon, empereur des Français, éleva, en 1805, cette colonne à la gloire de la grande armée, avec les canons pris par elle à l'ennemi.

A CEUX QUI VEULENT

SE METTRE AU THÉATRE

Il nous est passé hier sous les yeux, chers lecteurs, deux lettres si curieuses, que nous les avons copiées et que nous n'hésitons pas aujourd'hui à vous en faire part.

Ces lettres répondent à une pensée qui nous est souvent venue à propos de jeunes gens qui se destinent au théâtre, et qu'a brutalement éveillée, il y a quelque jours encore, une phrase qui se trouve dans la première scène du *Mercadet* de Balzac.

Cette première scène est consacrée à l'exposition, et l'exposition est faite par M. Justin, domestique de Mercadet, par mademoiselle Thérèse, femme de chambre de madame Mercadet, et par mademoiselle Virginie, cuisinière de la maison.

Qu'on nous permette d'emprunter quelque lignes à cette exposition.

Elles nous conduisent où nous voulons aller.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUSTIN. — VIRGINIE. — THÉRÈSE.

JUSTIN. — Oui, mes enfants, il a beau nager, il se noiera, ce pauvre M. Mercadet.

VIRGINIE. — Vous croyez?

JUSTIN. — Il est brûlé... et, quoiqu'il y ait bien des profits chez les maîtres embarrassés, comme il nous doit une année de gages, il est temps de nous faire mettre à la porte.

THÉRÈSE. — Ce n'est pas toujours facile. Il y a des maîtres si entêtés! J'ai déjà dit deux ou trois insolences à madame, et elle n'a pas eu l'air de les entendre.

VIRGINIE. — Ah ! j'ai servi dans plusieurs maisons bourgeoises ; mais je n'en ai pas encore vu de pareille à celle-ci. Je vais laisser les fourneaux et *aller me présenter au théâtre pour jouer la comédie.*.

Ces derniers mots dénotent l'observateur et renferment une critique sanglante.

Comment se fait-il que la première idée qui vient à un commis renvoyé de son magasin, ou à une chambrière renvoyée de chez ses maîtres, se formule dans cette phrase si impertinente pour les vrais comédiens : *Je vais me mettre au théâtre* ?

C'est que l'art dramatique, aussi bien que l'art littéraire, a le malheur d'apparaître aux esprits ignorants comme une chose qui n'a pas besoin d'être apprise.

Le commis renvoyé de son magasin ne s'aviserait jamais de dire : « Je vais me faire peintre ; » ni la chambrière chassée de chez ses maîtres, de dire : « Je vais me faire musicienne. »

Non ; on sait que, pour devenir peintre, il faut apprendre la peinture ; on sait que, pour devenir musicien, il faut apprendre la musique. Et le commis n'a pas la patience d'apprendre la peinture ; et la chambrière n'a pas la patience d'apprendre la musique.

Mais l'art dramatique, il n'y a pas besoin de l'apprendre. Tout le monde peut jouer la comédie.

Hélas! voilà pourquoi il y a si peu de comédiens!

Que les jeunes gens ou les jeunes filles qui se destinent au théâtre lisent les mémoires de Lekain ou d'Iffland, de mademoiselle Clairon ou de mademoiselle Dumesnil, et peut-être alors se feront-ils une idée de ce que l'on appelle *jouer la comédie*.

Dugazon a raconté quelque part qu'il avait trouvé trente manières, toutes comiques, de remuer le nez, c'est-à-dire l'organe le moins mobile de tout le visage.

Talma avouait à qui voulait l'entendre que ce n'était que dans les dernières années de sa vie qu'il s'était fait une idée bien exacte de l'art qu'il avait porté cependant à une si grande hauteur.

Et Félix, l'ex-souffleur du Théâtre-Français, vous dira que, jusqu'au jour de sa retraite, mademoiselle Mars l'a fait venir chez elle, non pas une fois, non pas deux fois, non pas trois fois par semaine, mais tous les jours, pour répéter ses anciens comme ses nouveaux rôles.

Si les commis et les femmes de chambre avaient idée d'un pareil travail, je doute qu'il leur échappât

si facilement de dire : *Je vais me mettre au théâtre.*

Il est vrai qu'à côté de ceux-là, il y a les artistes qui doutent.

Les deux lettres que nous allons citer, et qui, à treize ans d'intervalle, furent adressées, l'une par l'homme qui a créé Orosmane, l'autre par celui qui a créé Frantz Moor, à un artiste appartenant à cette dernière catégorie, en fournissent la preuve.

Nous croyons que c'est une chose intéressante pour tous ceux qui, de près ou de loin, par profession ou par goût, tiennent à l'art dramatique, que l'opinion qu'expriment eux-mêmes, à l'endroit de la carrière difficile à laquelle ils sont voués, deux maîtres de la taille de Lekain et d'Iffland.

Voici d'abord la lettre de Lekain :

« Paris, ce 20 novembre 1777.

« J'ai mille raisons, monsieur, de ne point vous donner les conseils que vous me demandez au moment où vous hésitez à choisir l'état de comédien. La meilleure de ces raisons est peut-être la solitude dans laquelle je

vis maintenant, et qui m'inspire de vous être utile ; la seconde raison, c'est que je n'ai jamais conseillé à un jeune homme de quitter la carrière qu'il avait embrassée pour celle du théâtre : ceux qui sont nés pour être comédiens suivent l'inspiration de leur génie sans demander conseil à qui que ce soit ; mais celui qui n'a que *du goût* pour un état si difficile et si cruellement avili, celui-là doit sérieusement réfléchir avant de faire un pas duquel dépend le bonheur ou le malheur de sa vie.

» Moi, monsieur, je ne puis vous faire comprendre cela comme je le voudrais bien, car je ne suis pas un mentor de la jeunesse : c'est l'affaire de vos amis et de vos parents. Vous me paraissez trop intéressant pour que je ne vous parle pas avec franchise. Je vous en supplie, laissez encore s'écouler quelque temps avant que d'exécuter votre dessein. Maintenant vous ne voyez que les fleurs de cette carrière, et vous n'en connaissez pas les épines. Hélas ! qui au monde a été plus que moi blessé par les épines ? et, malgré cela, cependant, mes ennemis eux-mêmes avouent que j'ai un grand talent. A quoi donc doit s'attendre celui qui court après la gloire sans l'atteindre jamais ? Il est vrai qu'il y a un moyen d'avoir des succès sans talent ; il y en a même deux : arrogance

et impudeur ; mais vous me semblez incapable de vous servir de tels moyens.

» Voilà, monsieur, ce que m'a inspiré l'estime que j'ai pour vous, et je ne puis que vous abandonner à vos sages réflexions.

» LEKAIN. »

A quelle époque Lekain écrivait-il cette lettre décourageante? Après vingt-sept ans de théâtre, et un an avant sa mort!

L'année où Lekain écrivait cette lettre, Iffland débutait.

Treize ans après, le même homme qui s'était adressé à Lekain s'adressait à Iffland, et Iffland lui répondait à son tour la lettre suivante :

« Berlin, 30 octobre 1790.

» Je ne me suis jamais trouvé dans un embarras pareil à celui où vous me plongez, monsieur, quand je songe que le conseil que vous attendez de moi décidera peut-être de votre avenir.

» Votre vocation de comédien est réelle. Ce point ne fait aucun doute dans mon esprit; mais, dans cette carrière, comme dans toute autre, l'avenir dépend trop exclusivement d'une foule de petits riens pour que je puisse vous prédire que, malgré votre talent, vous ne regretterez pas un jour d'avoir choisi cet état.

» Vous avez le sentiment de votre mérite; mais vous avez besoin d'avoir pour guide un directeur qui aime votre talent, qui prenne soin de mettre ce talent en relief, en même temps que, le plus possible, il cachera vos défauts. Mais qui vous dit, au contraire, que vous n'en trouverez pas un qui, diminuant vos dispositions par la fatigue et la mauvaise humeur, finira par étouffer ce talent qu'il aurait dû protéger?

» Cependant, moi-même, j'ai commencé comme vous. Mille obstacles m'ont repoussé, et je ne dois qu'à mon ardent amour de l'art, à mon opiniâtreté presque insensée, de ne pas m'être arrêté à moitié chemin.

» Mais, voyez, je pressentis que chacun me conseillerait de ne point choisir cette carrière; aussi, quand je la choisis, je ne demandai conseil à personne. Je puisai en moi-même la force de lutter avec tous et contre tous, et c'est parce que vous me demandez si vous

devez choisir cet état, que j'ai presque envie de vous dire : Ne le choisissez pas.

» Au reste, ne voyez dans tout ceci que des vœux pour votre bonheur, de l'estime pour votre talent et du respect pour votre famille.

» IFFLAND. »

Maintenant, chers lecteurs, pourquoi ai-je imprimé ces deux lettres ?

C'est pour y renvoyer, comme étant l'expression de ma pensée, ceux qui viendront me demander le même conseil que le jeune homme demandait à Lekain en 1777, et l'homme à Iffland en 1790.

LES PETITS CADEAUX

DE MON AMI DELAPORTE

Peut-être avez-vous entendu dire qu'il était arrivé au Jardin des Plantes un hippopotame, deux lions, trois girafes, cinq antilopes et vingt singes.

Peut-être avez-vous lu quelque part qu'on venait de faire cadeau au Louvre d'un musée nigritien complet.

Alors, vous vous êtes promis d'aller voir cela au premier jour.

Eh bien, quand vous visiterez le musée installé au Louvre ; lorsque vous verrez l'hippopotame dans son

baquet, les girafes dans leurs palissades, les antilopes dans leur enclos, et les singes dans leur palais, vous direz bien du musée : « C'est étrange! » vous direz bien des animaux : « C'est curieux! » mais le plus curieux, mais le plus étrange, vous l'ignorez.

C'est la façon dont le donateur s'est procuré cette merveilleuse donation, c'est ce que lui a coûté de patience et de volonté le magnifique cadeau qu'il fait à l'État, cadeau dont la valeur est de plus de cent cinquante mille francs.

Je vais vous raconter cela, moi.

Le donateur est un de mes amis.

Vous savez que j'ai des amis dans les quatre parties du monde, et même dans la cinquième, depuis que le comte de C... est nommé consul en Océanie.

— Avez-vous lu mon voyage à Tunis?

— Non.

— Je le regrette, parole d'honneur! c'est une des choses les plus amusantes que j'aie écrites. Si vous l'eussiez lu, vous sauriez qu'au moment où nous arrivâmes à Tunis, M. Delaporte occupait le consulat de France.

Une de nos premières visites fut naturellement pour le consul.

C'était son jour d'audience.

Il était assis sur un trône comme bien peu de rois en ont un. Ce trône était fait de la peau de douze lions. Deux lions accroupis et empaillés, avec leurs yeux brillants, leurs griffes allongées comme des griffes de sphinx, servaient de bras au fauteuil.

Une magnifique juive, dans son costume oriental, était à genoux devant le consul, et lui présentait, toute rougissante, sa pantoufle retournée.

Pourquoi la juive rougissait-elle, et que signifiait cette pantoufle vue à l'envers ?

J'ai si bien raconté cela dans *le Véloce*, et c'est si difficile à raconter, que je renverrai mes lecteurs, et surtout mes lectrices au *Véloce*, où l'énigme leur sera expliquée.

Nous laissâmes Delaporte jouer son rôle de kadi, rôle que, malgré notre présence, il remplit le plus gravement du monde ; puis, le dernier plaignant reconduit par les janissaires, nous fîmes trêve à la solennité arabe, et nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre.

Dès le lendemain, Delaporte nous conduisit à ses fouilles ; il faut toujours que Delaporte donne quelque chose au gouvernement : il était bien là pour fouiller, assis, comme Marius, sur les ruines de Carthage.

Aussi, à force de fouiller, était-il arrivé à heurter de

sa pioche un morceau de marbre. Il ne savait pas encore bien précisément ce que c'était que ce bloc contre lequel l'acier avait fait feu. Était-ce un chapiteau, une vasque, une fontaine? Nous allions le savoir; car, depuis la veille, on avait dû déblayer les alentours de l'objet trouvé.

Nous traversâmes de toute la vitesse de nos chevaux les deux ou trois lieues qui séparent Tunis de Carthage. En moins de trois quarts d'heure, nous fûmes en face de l'excavation.

Comme l'avait prévu Delaporte, la besogne avait marché depuis la veille; et une tête colossale, portant six pieds du menton à la racine des cheveux, avait été mise à jour.

C'est la tête de Lucilla, fille de Marc-Aurèle, que l'on voit aujourd'hui dans la salle des antiques, près de la Vénus de Milo.

Après la révolution de février, Delaporte fut envoyé au Caire; là, il se mit en tête de découvrir ce que personne n'avait jamais découvert, — des manuscrits cophtes.

Il en envoya neuf à la bibliothèque.

Un jour, une discussion a lieu entre un chrétien et un marchand d'esclaves, à propos d'une femme du Bournou; Delaporte fait venir l'un et l'autre devant

lui, et, pour les mettre d'accord, achète la femme et lui rend la liberté.

Puis, comme le marchand d'esclaves lui paraît intelligent, et, à tout prendre, assez honnête pour un marchand d'esclaves, il l'interroge sur ces pays fabuleux dans lesquels il pénètre pour exercer son commerce.

Commerce considérable ! L'Égypte seule consomme, par an, à peu près vingt mille esclaves qu'on lui amène du Darfour, du Sennaar, de l'Abyssinie, de la Nubie, des bords du fleuve Blanc, des rives du Nil bleu, du pied des montagnes de la Lune.

Le marchand nomme cinq ou six provinces étagées du sixième au deuxième degré, dont les noms ne se trouvent pas même sur la carte immense que Delaporte déroule pour les y chercher.

— Vous chargeriez-vous, demande alors Delaporte au marchand d'esclaves, de m'acheter et de me rapporter une collection complète de tous les ustensiles de musique, de toilette, de guerre, de cuisine, de parure, de travail, que vous trouverez chez ces peuples dont les noms sont oubliés par les géographes, depuis les aiguilles à coudre jusqu'aux lances et aux boucliers; depuis la natte sur laquelle couche le roi jusqu'à la gamelle dans laquelle mange le soldat ?

— C'est difficile, dit le marchand d'esclaves en secouant la tête.

— Ce n'est pas impossible?

— Non ; avec l'aide du Prophète, rien n'est impossible ; mais...

— Mais quoi?

— Mais cela coûtera cher!

— Qu'importe! dites-moi la somme qu'il vous faut.

— Ce n'est ni de l'or ni de l'argent qu'il me faut; ces peuples-là ne savent pas ce que c'est qu'un para.

— Que vous faut-il?

— De la verroterie de Venise et des coquillages de la mer Rouge.

— Combien de quintaux?

— Cent.

— Venez avec moi.

Et Delaporte sort avec son marchand d'esclaves, le conduit au Mouski, y achète cent quintaux de verroteries et de coquillages, y ajoute cinq ou six pains de sel, — denrée si précieuse, que, dans l'intérieur de l'Afrique, on échange le sel, à poids égal, contre de la poudre d'or, — puis il souhaite à son homme un bon voyage.

L'homme part, et reste trois ans absent, de 1849 à 1851.

Delaporte l'attend avec patience la première année, avec une certaine inquiétude la seconde, mais ne comptant plus sur lui la troisième.

Un matin, un homme se présente au consulat de France.

— Que veux-tu? lui demande Delaporte.

— C'est moi.

— Qui, toi?

— Moi, le marchand d'esclaves.

— Ah! ah!... Et ma collection?

— Elle est à Boulak; venez avec moi jusqu'à Boulak, et vous la verrez.

On monte à âne, et l'on se rend à Boulak, qui est à un quart de lieue du Caire.

Le marchand d'esclaves montre alors au consul une cangue immense chargée à couler à fond.

C'était la collection nigritienne, — complète, je vous en réponds.

Tout y était, depuis l'aiguille jusqu'à la lance et au bouclier de guerre; depuis ces bracelets étranges que l'on met aux fiancées, pour qu'elles ne puissent point plier les bras, et, par conséquent, s'opposer aux désirs

de leur mari, jusqu'aux tambours gros comme une futaille et qui font une gamme descendante ou ascendante, selon que l'on va du gros au petit, ou que l'on revient du petit au gros.

Quand vous verrez cela, vous serez émerveillés de l'intelligence de ce bon marchand d'esclaves; il n'a rien oublié, pas plus le lézard de quatre pieds de long, dont la peau argentée sert d'ornement à l'arc des chefs, que la lyre d'Orphée, faite d'une écaille de tortue et de quatre cordes; il a apporté des échantillons de tout, de flèches barbelées, de colliers, de pagnes de femme, de pagnes d'homme, de masses d'armes dont la forme est copiée sur les masses d'armes des croisés, de haches d'armes qu'on croirait prises aux habitants des îles Sandwich; les pipes sont représentées dans sa collection avec une multiplicité et une bizarrerie de formes qui réjouirait bien ce peintre de *la Vie de Bohême* qui n'a que deux pipes, l'une pour fumer entre amis, l'autre pour aller dans le monde. Voulez-vous des flûtes, il y en a; des conques, des trompes, des trompettes, il y en a; des poignards à passer au bras, des sabres recourbés pour trancher les têtes, des poignards à forme terrible pour émasculer, il y en a; voulez-vous des gourdes à eau-de-vie, des défenses d'élé-

phant, des dents d'hippopotame, des cornes de rhinocéros, de la poudre d'or, il y en a!

Puisque je vous dis qu'il y a de tout.

Mais, en interrogeant son marchand sur ce qu'il a vu, sur ce qu'il a fait, sur les causes de son retard, qu'apprend Delaporte?

Il apprend que quatre pêcheurs sont partis depuis trois ans des bords du Nil blanc, à soixante lieues à peu près de l'endroit où le dieu de l'Égypte bifurque, remontant au sud vers les montagnes de la Lune, sous le nom de Nil bleu, faisant un coude à droite et s'enfonçant dans l'intérieur de l'Afrique sous le nom de Bar-el-Abiad.

Que font là ces quatre pêcheurs embusqués depuis trois ans, par ordre d'Abbas-Pacha?

Ils attendent qu'une femelle d'hippopotame mette bas, afin de lui prendre son petit.

— Plaît-il?

Je répète : ils attendent, par ordre d'Abbas-Pacha, qu'une femelle d'hippopotame mette bas, afin de lui prendre son petit.

Hélas! les hippopotames, si communs du temps de César, d'Auguste ou de Néron, sont devenus fort rares de nos jours. — Il en est d'eux comme des baleines :

on les rencontrait autrefois si nombreuses au banc de Terre-Neuve, que le pilote craignait presque autant leur archipel vivant qu'un archipel de rochers, et aujourd'hui, pour en rejoindre quelqu'une, il faut la poursuivre jusque dans les mers polaires.

Qui a rendu si rares les hippopotames? L'emploi de leurs défenses pour faire de fausses dents peut-être. On sait que l'ivoire de l'hippopotame reste éternellement blanc.

Que voulait faire Abbas-Pacha de ce jeune hippopotame?

L'Angleterre, cette rivale de la France, qui a sur la France toutes sortes de supériorités, avait encore celle-là, de posséder un hippopotame mâle.

L'Angleterre voulait, en outre, avoir un hippopotame femelle.

Elle s'était adressée à Abbas-Pacha, qui, n'ayant rien à refuser à l'Angleterre, avait placé quatre pêcheurs sur les bords du Nil blanc, pour lui pêcher le premier hippopotame qu'une mère mettrait bas sur un des nombreux îlots du fleuve.

Quant à prendre vivant un hippopotame adulte, il n'y faut pas penser.

Les hippopotames meurent et ne se rendent pas.

Ce récit fit naître une idée dans l'esprit de Delaporte : c'était de joindre une ménagerie à son musée.

Il s'adressa à qui de droit, et commanda deux lions, trois ou quatre girafes, cinq ou six antilopes et autant de singes que l'on en pourrait trouver.

Mais, me demanderez-vous, comment prend-on les lions? comment prend-on les girafes? comment prend-on les antilopes? enfin, comment prend-on les singes?

Les singes surtout! Si les singes se laissent prendre, que devient le vieux proverbe : « Malin comme un singe? »

Je vais vous dire cela.

Quand on reconnaît les traces d'un lion, on prépare une trappe de dix à quinze pieds de profondeur, on la recouvre de branches, on tue une chèvre, et l'on place au centre de la surface trompeuse le cadavre de l'animal.

Le lion, qui est trop fier pour craindre un piége, arrive les narines au vent, s'arrête à quinze pas de la chèvre, bat ses flancs de sa queue, passe sa langue sur ses lèvres, pousse un rauquement de joie et s'élance sur l'appât qui lui est offert.

Le plancher en branchages manque sous lui et il tombe au fond de la fosse.

Le premier et le second jour, il est assez inquiet pour ne point songer à manger ; le second ou le troisième, la faim le presse et il mange la chèvre.

On le laisse quatre autres jours dans la fosse ; pendant ces quatre jours, il a tout le temps de digérer son premier repas ; le cinquième, il enrage la faim.

Alors, on descend dans la fosse une grande cage en bois et fer, dont la porte est ouverte, grâce à une bascule ; au fond de la cage est un quartier de viande fraîche.

Le lion n'hésite pas ; il entre dans la cage.

Derrière lui, la porte se referme. Le lion est pris.

Vous le voyez, c'est bien simple.

Quant aux girafes, dans certaines provinces du centre de l'Afrique, elles sont très-communes et vont par bandes ; on les poursuit avec des dromadaires. Les grandes échappent à cette poursuite ; mais, au bout d'une vingtaine de lieues, les petites sont forcées.

On les prend, on a toutes sortes de tendresses pour elles, et, en moins de huit jours, elles sont apprivoisées.

Quant aux antilopes, ce sont des animaux dont l'intelligence est médiocrement développée ; j'en suis fâché pour les beaux yeux auxquels certains poëtes com-

parent les yeux de leurs maîtresses ; mais il y a un proverbe arabe qui dit : « Bête comme une antilope. »

Les antilopes se laissent donc prendre de mille façons différentes, mais plus communément aux lacets.

— Oui ; mais les singes ?

Ah ! les singes, nous y voilà.

Être bête n'est qu'un défaut ; être gourmand est un vice.

Les singes sont gourmands, et, malgré tout leur esprit, cette gourmandise cause leur perte.

Ils sont surtout ivrognes.

Que voulez-vous ! ils ressemblent tant à l'homme ! Les hommes seraient le seul animal qui fût ivrogne, si le singe ne l'était pas !

Le singe aime une certaine bière fermentée qui se fait dans le Darfour et le Sennaar.

On met des moitiés de calebasses pleines de cette bière dans tous les endroits qu'on sait fréquentés par les singes.

Dès qu'un singe a goûté à cette bière, il jette un cri de joie qui fait accourir ses camarades.

Alors, toute la société se lance dans l'orgie et se grise à qui mieux mieux. Quand les singes sont ivres, les nègres paraissent.

Les buveurs ne se défient pas d'eux ; ils voient trouble et les prennent pour des singes d'une plus grande espèce ; si bien que les nègres n'ont que la peine de les rapporter ou de les ramener.

S'ils les rapportent, les singes les serrent dans leurs bras, tout en pleurant et en les couvrant de baisers. Ils ont le vin tendre.

S'ils les ramènent, ils en tiennent un par la main ; le singe, de son côté, tient son camarade ; le camarade en tient un troisième ; le troisième, un quatrième, et ainsi de suite ; sentant le besoin qu'ils ont de l'appui les uns des autres, ils ne se quittent pas et marchent titubants, comme des satyres.

Il n'est pas rare de voir ainsi un nègre ramener dix ou douze singes, comme on voit chez nous un professeur conduire dix ou douze élèves.

Arrivés à leur destination, on les met dans des cages où ils se dégrisent peu à peu ; on a soin de leur donner chaque jour une portion de bière moins considérable que celle de la veille, afin de les habituer tout doucement à la captivité.

Le jour où on ne leur donne plus que de l'eau, ce jour-là, ils s'aperçoivent qu'ils sont prisonniers.

Six mois après la commande faite, Delaporte avait

ses deux lions, ses trois girafes, dont une pleine, — ses cinq antilopes et ses vingt singes.

La ménagerie était complète, sauf l'hippopotame.

Or, Delaporte avait juré qu'il aurait son hippopotame.

Il ne vous viendrait point à vous, n'est-ce pas, chers lecteurs, l'idée de faire un pareil serment !

Vous auriez tort : un hippopotame vaut cent mille francs comme un liard.

Il est vrai que, si, au lieu de ses cinq mille livres de rente sur le grand-livre, on rendait à un petit capitaliste du Marais un hippopotame, sous le prétexte que c'est le capital de sa rente, il se trouverait fort empêché, et crierait au vol.

Mais, lorsqu'on est consul au Caire, on sait la véritable valeur d'un hippopotame.

De même qu'Abbas-Pacha avait placé des pêcheurs sur le Nil blanc pour guetter l'hippopotame qu'ambitionnait l'Angleterre, Delaporte entretenait à Boulak deux nègres qui n'avaient pas d'autre mission que de guetter les pêcheurs d'Abbas-Pacha.

Un jour, l'un des deux nègres arriva tout essoufflé au consulat.

— Eh bien ? demanda Delaporte.

— Eh bien, l'hippopotame est arrivé.

Delaporte prit son chapeau et courut à Boulak.

— Est-ce un mâle ou une femelle ? demanda-t-il aux pêcheurs.

— C'est un mâle, répondirent ceux-ci.

Delaporte se mit à rire de ce rire tout parisien que n'ont jamais compris les Arabes.

— Ne faites pas attention, dit-il, je suis content.

— De quoi est-tu content ? demandèrent les Arabes.

— Je suis content que ce soit un mâle.

L'Angleterre avait demandé une femelle.

Delaporte les interrogea pour savoir de quelle façon ils avaient pu se procurer l'animal.

Un jour, ils avaient vu une femelle d'hippopotame, visiblement pleine, sortir de l'eau et monter sur un des îlots du fleuve Blanc.

Arrivée sur l'îlot, elle s'était couchée et y avait mis au jour un petit.

Puis, immédiatement, elle avait plongé dans le fleuve, selon toute probabilité, pour y faire ses ablutions.

Alors, sans perdre un seul instant, ils étaient sortis de leurs roseaux, s'étaient élancés dans leur barque, et avaient ramé vers l'îlot.

Là, sans autre résistance, de la part du petit hippopotame, que la lourdeur et l'inertie de sa masse, ils

l'avaient porté dans leur barque, et avaient ramé vers le bord le plus lestement qu'il leur avait été possible.

Mais, si lestement qu'il ramassent, ils n'avaient point tardé à entendre derrière eux le souffle terrible du père et de la mère.

Dans le sillage de la barque nageaient les deux hippopotames, à la distance de cinquante pas, à peu près, comme les Curiaces, sur la même ligne, et avec des intentions d'une hostilité patente.

La mère ouvrait une gueule à avaler un bœuf ordinaire, et faisait claquer ses mâchoires d'une façon effrayante.

L'animal gagnait visiblement sur la barque, et, quoique la barque n'eût plus qu'une trentaine de pas a faire pour toucher le rivage, il était probable qu'elle aurait affaire à la mère avant d'atteindre le bord.

— Débarrassons-nous d'abord de la mère, dit un des pêcheurs.

Et la barque s'arrêta court.

Le pêcheur qui avait parlé quitta la rame, prit son arc, y appliqua une flèche empoisonnée, et attendit.

— Attention, vous autres! dit-il.

Les trois autres rameurs tenaient leurs rames levées et prêtes à fouetter l'eau.

L'hippopotame avançait avec rapidité.

L'archer se tenait à la poupe du batelet ; l'archer lança la flèche, et jeta un cri.

Il y a deux endroits où l'hippopotame est vulnérable : entre les deux yeux et au cou.

La flèche pénétra entre les deux yeux.

Le cri était un signal pour les rameurs.

Au cri poussé, les trois rames fouettèrent l'eau avec vigueur ; la barque se trouva à vingt pieds de l'animal.

Celui-ci avait fait quelques pas encore à la poursuite de ses ennemis ; mais, tout à coup, le poison, ce poison terrible, intantané comme la brucine ou l'acide prussique, tout à coup le poison avait fait son effet.

L'hippopotame avait battu l'eau de ses lourdes pattes, avait commencé de tourner sur lui-même, puis avait disparu comme dans un gouffre, au milieu du tourbillon qu'avait fait son agonie.

Pendant ce temps, la barque avait gagné la terre.

Mais, une minute après les pêcheurs, l'hippopotame mâle avait abordé.

La mort de sa femelle ne l'avait pas fait renoncer à sa poursuite.

Le même pêcheur qui avait déjà frappé la femelle

d'une flèche, prit une de ces lances de douze pieds de long, que vous verrez, chers lecteurs, quand le musée nigritien sera ouvert et livré à votre curiosité, lances au fer acéré et empoisonné comme celui de la flèche, et se coucha à terre sur la route de l'hippopotame, présentant le fer de la lance comme un épieu.

Cette fois, le fer de la lance était dirigé contre la gorge de l'animal.

Si le chasseur manquait cette gorge, il était immédiatement écrasé sous les pieds de l'énorme pachyderme.

Le fer, long de deux pieds, s'enfonça tout entier dans la gorge de l'animal.

Le chasseur fit un bond de côté qui le jeta hors de la ligne suivie par le monstre, qui passa, emporté par sa course, sur l'endroit même où le chasseur était couché une demi-seconde auparavant.

Le chasseur se releva comme par un ressort, et se hâta de mettre une vingtaine de pas entre lui et son ennemi.

L'hippopotame s'arrêta stupéfait de douleur.

Puis il essaya de se retourner contre son antagoniste; mais déjà le poison agissait.

Il poussa un beuglement terrible, fit voler le sable et

les pierres sous ses pieds, comme la femelle avait fait voler l'eau ; puis il tomba lourdement, fit deux ou trois tours sur lui-même, étira ses énormes membres, poussa un dernier râlement, et mourut.

Seulement alors, les pêcheurs furent véritablement maîtres du petit.

Par malheur, c'était un mâle !

Ils n'en résolurent pas moins de le conduire à Abbas-Pacha, se faisant ce raisonnement, que, puisqu'il voulait absolument avoir un hippopotame, mieux valait encore lui porter un hippopotame mâle que de ne pas lui en porter du tout.

Maintenant que je vous ai dit comment Delaporte s'était procuré l'hippopotame, les deux lions, les trois girafes, les cinq antilopes et les vingt singes qu'il a donnés au Jardin des Plantes, je vais vous dire, comment il s'est procuré, quatre magnifiques serpents dont il a enrichi le musée de Marseille.

Il y a au Caire, comme dans l'Inde, ce que l'on appelle des charmeurs de serpents ; je crois vous en avoir déjà parlé quelque part : ce sont des hommes qui se promènent dans les rues du Caire avec des boîtes, des sacs ou des paniers contenant des reptiles de toute espèce ; lorsqu'ils croient l'endroit favorable à

donner une représentation, ils s'asseyent à terre, se mettent à frapper à deux ou trois sur des tambours qui rendent une note monotone; un troisième ou un quatrième remplit sa bouche d'une herbe qui sent la menthe, et envoie des bouffées d'haleine parfumée dans toutes les directions.

Cette double préparation faite, on ouvre sacs, boîtes ou paniers; les serpents se secouent, sifflent, se dressent, et se mettent à danser, en prenant pour appui le dernier tiers de leur corps, une espèce de gigue qui ravit les descendants des Pharaons au Caire et des Ptolémées à Alexandrie.

Les charmeurs vont, en outre, dans les maisons, regardant, flairant, furetant, et annonçant aux propriétaires desdites maisons, avec une inquiétude toute philanthropique, qu'ils ont chez eux des serpents.

En général, le voisinage des animaux rampants est peu apprécié. Les femmes qui se sont amusées à jouer avec eux, à commencer par Ève et à finir par Cléopâtre, ont été assez mal récompensées de leur familiarité; il en résulte que, quand un charmeur de serpents en réputation a déclaré qu'une maison est hantée par un ou plusieurs de ces reptiles, d'habitude on le fait venir, et on lui donne pour chaque serpent plus ou moins

gros, — on sait qu'en fait de serpents les plus petits sont parfois les plus dangereux, — et on lui donne pour chaque serpent une vingtaine de piastres, c'est-à-dire cent sous, plus l'animal lui-même, qui, à partir de ce moment, entre dans le sac du charmeur, et fait partie de son corps de ballet.

Plusieurs fois, le doyen des charmeurs de serpents du Caire, nommé Abd-el-Kerim, c'est-à-dire *l'esclave de celui qui donne*, avait tourné autour du consulat, flairant portes et fenêtres, et secouant la tête d'un air qui n'avait rien de rassurant pour les hôtes de la légation française.

Des bruits sinistres revinrent de plusieurs côtés à Delaporte ; le bruit courait que le consultat était infesté de serpents.

Delaporte avait, dans ses investigations, trouvé pas mal de mille-pieds, un certain nombre de scorpions, mais pas le plus petit aspic ; aussi doutait-il fort de la perspicacité des charmeurs de serpents. Cependant, cédant aux instances de ses amis, qui frémissaient des dangers qu'il pouvait courir à partager un logement avec de pareils hôtes, il se décida à faire venir Abd-el-Kerim.

Abd-el-Kerim se rendit à l'invitation du consul franc, lequel, grâce à l'habitude qu'il a de la langue arabe,

put dialoguer avec le charmeur de serpents, sans avoir besoin de recourir à un interprète.

Abd-el-Kerim représentait ou plutôt représente encore, — car, malgré le métier dangereux qu'il exerce, il est plein de vie, — Abd-el-Kerim représentait le vrai type arabe.

C'était un homme de cinquante à soixante ans, portant le turban vert des descendants d'Ali, vêtu d'une grande chemise noire, serrée autour du corps par une ceinture de corde de poil de chameau.

Il avait l'air grave qui convenait à l'état qu'il exerce.

Il salua Delaporte en croisant ses deux mains sur sa poitrine et en s'inclinant devant lui, puis attendit qu'on l'interrogeât.

— Je t'ai fait venir, lui dit Delaporte, parce que l'on prétend qu'il y a ici, dans le consulat, force serpents.

L'Arabe prit le vent, flaira à plusieurs reprises, puis gravement :

— Il y en a, dit-il.

— Ah ! il y en a ?

— Oui.

Et le charmeur flaira une seconde fois.

— Il y en a même beaucoup, ajouta-t-il ; six, au moins.

— Diable! fit Delaporte. Et tu te charges de les détruire?

— Je les appellerai et ils viendront.

— Je voudrais bien voir cela.

— Tu vas le voir.

Ceci se passait dans la chambre à coucher de Delaporte.

Abd-el-Kerim sortit et alla querir ses compagnons restés dans l'antichambre.

Trois hommes entrèrent derrière lui, s'assirent en cercle, mirent leur tambourin entre leurs jambes, emplirent leur bouche d'herbes odoriférantes, et, tout en criant : « Allah ! Allah ! Allah ! » se mirent à lancer des bouffées d'haleine parfumée.

Pendant ce temps, Abd-el-Kerim faisait entendre un certain sifflement qui avait pour but de se mettre en rapport avec les reptiles.

La chose dura trois ou quatre minutes, à peu près, sans aucun résultat visible ; mais, au bout de ce temps, Delaporte vit descendre le long des murailles et sortir de dessous les meubles une vingtaine de scorpions qui, obéissant à l'appel d'Abd-el-Kerim, venaient à lui de tous les coins de la chambre.

Cette étrange procession commença d'ébranler Dela-

porte dans son incrédulité ; il y en avait qui descendaient le long de la muraille, d'autres le long de la moustiquaire, d'autres, enfin, le long des rideaux de la fenêtre ; c'était à frémir d'avoir couché dans une pareille chambre.

Tous les scorpions vinrent à Abd-el-Kerim comme les moutons viennent au berger. Abd-el-Kerim les ramassa à pleines mains et les mit dans un sac de peau de bouc.

— Vois-tu ? demanda-t-il à Delaporte.

— Certainement, je vois... je vois des scorpions, et même beaucoup ; mais je ne vois pas de serpents.

— Tu vas en voir, répondit Abd-el-Kerim.

Et il se mit à siffler un autre air, tandis que ses compagnons redoublaient leurs bouffées d'air et criaient désespérément : « Allah ! Allah ! Allah ! »

En effet, au grand étonnement de Delaporte, un sifflement à peu près pareil à ceux d'Abd-el-Kerim se fit entendre dans l'alcôve, et, de dessous son lit, il vit sortir un serpent de quatre pieds de long qui, la tête haute et déroulant ses anneaux verts et jaunes, s'avança vers Abd-el-Kerim.

Delaporte reconnut parfaitement l'espèce : c'était un de ces reptiles à la morsure mortelle, que les Ara-

bes appellent *tabouc*, et les Espagnols *cobra-capello*.

Abd-el-Kerim le prit sans façon par le cou et s'apprêtait à le fourrer dans sa peau de bouc, quand Delaporte réclama :

— Un instant! dit-il.

— Quoi? demanda Abd-el-Kerim.

— Ce serpent était bien chez moi?

— Tu l'as vu.

— Or, tout ce qui est chez moi m'appartient; fais-moi donc le plaisir, au lieu de mettre le serpent dans ton sac de peau de bouc, de le mettre dans ce bocal.

Et Delaporte présentait à Abd-el-Kerim un bocal plein d'esprit-de-vin qui attendait dans une armoire quelques-uns de ces curieux poissons du Nil, que de temps en temps, des fellahs pêcheurs lui apportent.

— Mais..., dit Abd-el-Kerim.

— Il n'y a pas de *mais*, dit Delaporte; le serpent était chez moi; donc, il est à moi; en outre, je le paye trente piastres. Prends garde! si tu fais des difficultés pour me le laisser, je dirai qu'il n'était là que parce que tu l'y avais mis d'avance, et qu'il n'est venu que parce qu'il est apprivoisé.

Abd-el-Kerim cessa toute résistance et fit glisser le serpent de ses mains dans le bocal.

Delaporte tenait tout prêt le bouchon et une ficelle ; le bouchon fut assujetti sur le bocal, et le serpent, malgré ses bonds et ses sifflements, fut contraint de demeurer dans son nouveau domicile.

— Y en a-t-il encore ? demanda Delaporte.

— Oui, dit Abd-el-Kerim, qui ne voulait pas avoir la honte de s'avouer vaincu.

Et les bouffées d'air, et les cris d'*Allah*, et le sifflement recommencèrent.

Un second serpent, moins gros toutefois que le premier, sortit de dessous la commode et se dirigea vers Abd-el-Kerim.

Delaporte prit un second bocal.

— Bon ! dit-il, cela me fera la paire.

Abd-el-Kerim fit la grimace ; mais il était pris, force lui fut d'abandonner le second serpent comme il avait fait du premier.

La cérémonie de l'introduction du cobra-capello dans le bocal achevée :

— Y en a-t-il encore ? demanda Delaporte.

— Non, pas ici.

— Où en sens-tu ?

Le charmeur de serpents se tourna du côté de la pièce voisine.

— J'en sens un là, dit-il.

C'était dans le salon.

— Allons-y, alors, dit Delaporte.

Et il prit un bocal sous chaque bras, en mit deux autres sous les bras de son nègre et passa au salon.

Il y en avait un effectivement; celui-là était probablement un serpent musicien, car il s'était réfugié sous le piano.

Malgré la répugnance visible d'Abd-el-Kerim à s'en emparer, un instant après il était dans le bocal.

— Là ! Maintenant demanda Delaporte, où en reste-t-il encore?

— Il y en a encore trois dans la cuisine, répondit tristement Abd-el-Kerim.

— Bon ! dit Delaporte, cela me fera la demi-douzaine. Allons à la cuisine.

Au premier appel, un serpent sortit de dessous la fontaine.

Abd-el-Kerim le mit dans un quatrième bocal en roulant des yeux désespérés.

— Allons, allons, du courage ; il me faut ma demi-douzaine.

— *Enta tafessed el senaa!* s'écria Abd-el-Kerim.

Ce qui, traduit en français, veut dire, mot pour mot :

« Décidément, tu es un gâte-métier ! »

Le charmeur de serpents s'avouait vaincu, et, pour sauver les deux derniers, consentait à se perdre de réputation aux yeux du consul français.

Delaporte eut pitié du bonhomme et lui donna quarante francs.

Abd-el-Kerim les mit dans sa poche, mais en murmurant :

— Quatre serpents qui dansaient si bien ! cela valait mieux que huit talaris !

Delaporte, pour le consoler lui promit le secret.

Vous voyez comme il le lui a gardé.

UN VOYAGE A LA LUNE

J'ai souvent, dans mes *Mémoires*, et même ailleurs, parlé d'un garde de mon père avec lequel j'ai fait mes premières armes.

Ce garde s'appelait Mocquet.

C'était un brave homme fort crédule. Il ne fallait pas discuter avec lui sur les légendes de la forêt de Villers-Cotterets. — Il avait vu la dame blanche de la Tour-au-Mont, il avait porté sur ses épaules le mouton fantastique de la Butte-aux-Chèvres, et l'on a vu que c'était lui qui m'avait raconté l'histoire de *Thibault le meneur de loups*, que tout récemment j'ai mis sous les yeux de mes lecteurs.

Dans les derniers temps où mon père, déjà gravement malade du mal dont il mourut, habita le petit château des Fossés, Mocquet fut atteint d'une étrange hallucination.

Il se figurait qu'une vieille femme d'Haramont — petit village distant des Fossés d'une demi-lieue — le *cauchemardait*.

Je ne sais pas si le verbe *cauchemarder* existe dans le dictionnaire de Boiste, de l'Académie ou de Napoléon Landais ; mais, s'il n'existe pas, Mocquet l'avait créé.

Mocquet, cette fois, avait eu raison ; puisque le substantif *cauchemar* existe, pourquoi le verbe *cauchemarder* n'existerait-il pas ?

Mocquet était donc cauchemardé par une vieille femme nommée la mère Durand.

Selon Mocquet, à peine était-il endormi, que la vieille femme venait s'asseoir sur sa poitrine, et, pesant de plus en plus sur lui, l'étouffait.

Alors commençait pour lui, avec toute la force et toutes les émotions de la réalité, une série d'événements s'enchaînant les uns aux autres avec une certaine logique qui démoralisait Mocquet, tant il était convaincu, en se réveillant, que ce qu'il venait de rêver n'était pas le moins du monde un rêve.

Sa conviction sous ce rapport était telle, que je vis plus d'une fois les auditeurs ébranlés, et que moi, enfant, je ne doutais aucunement pour mon compte que Mocquet ne vînt effectivement des pays d'où il disait venir.

A la suite de ces rêves, Mocquet, d'ordinaire, se réveillait haletant, pâle, brisé ; c'était à faire peine de voir le pauvre diable employant tous les moyens connus de ne pas dormir, tant il craignait le sommeil, suppliant ses voisins de venir jouer aux cartes avec lui, disant à sa femme de le pincer au bleu dès qu'il fermerait les yeux, et buvant, pour se fouetter le sang, du café comme un autre aurait bu de la bière.

Mais rien n'y faisait : les voisins de Mocquet, qui avaient à se lever le lendemain au jour, ne poussaient guère la partie de piquet au delà d'onze heures. Sa femme, après l'avoir pincé jusqu'à une heure du matin, finissait par s'endormir. Enfin, le café, qui d'abord avait produit un effet satisfaisant, cessait peu à peu d'agir, et était, pour le malheureux Mocquet, rentré dans la classe des boissons ordinaires.

Mocquet luttait alors de son mieux : il marchait, il chantait, il nettoyait son fusil ; mais, peu à peu, les jambes lui refusaient le service, la voix s'éteignait entre

ses lèvres et la batterie de son arme lui tombait des mains.

Tout cela ne s'opérait point sans que Mocquet, dans la prévision de ce qui allait se passer, poussât des plaintes amères ; mais ces plaintes dégénéraient en une espèce de râle qui indiquait que le cauchemar commençait et que la sorcière, qui chevauchait le pauvre garde en guise de balai, était à son poste.

C'était alors que le dormeur perdait toute idée du temps, de l'espace et de la durée, selon que son rêve avait plus ou moins traîné en longueur. Il soutenait qu'il avait dormi douze heures, huit jours, un mois, et les objets qu'il avait vus, les localités qu'il avait parcourues, les actes qu'il avait accomplis, dans son hallucination restaient tellement présents à sa mémoire, que, quelque chose que l'on pût lui dire, quelque preuve qu'on essayât de lui donner, rien ne pouvait ébranler cette conviction dont j'ai déjà parlé.

Un jour, il arriva dans la chambre de mon père, si haletant, si pâle, si brisé, que mon père vit bien qu'il devait lui être arrivé, non pas en réalité, — la réalité était devenue chose à peu près indifférente à Mocquet, — mais en rêve quelque chose de formidable.

En effet, interrogé, Mocquet répondit qu'il tombait de la lune.

Mon père parut mettre la chose en doute. Mocquet la soutint, et, comme ses affirmations ne paraissaient pas faire grande impression sur l'esprit de mon père, Mocquet lui raconta son rêve tout entier.

J'étais dans un coin, j'entendis tout, et, comme j'ai toujours été grand ami du merveilleux, je ne perdis pas un mot du récit fantastique que l'on va lire, et qui est contemporain — sinon rival — des poétiques et fiévreux récits d'Hoffmann.

— Vous vous rappelez bien, général, dit Mocquet, qu'il y a sept ou huit jours, vous m'avez envoyé porter une lettre au général Charpentier, à Oigny.

Mon père interrompit Mocquet.

— Tu te trompes, Mocquet, lui dit-il ; c'était hier.

— Général, je sais ce que je dis, continua Mocquet.

— Mais, pardieu ! moi aussi, dit mon père ; et la preuve, c'est que c'était hier dimanche et que nous sommes aujourd'hui lundi.

— C'était hier dimanche et c'est aujourd'hui lundi, insista Mocquet ; seulement, ce n'est pas hier, mais il y a eu dimanche huit jours que vous m'avez envoyé à Oigny.

Mon père savait qu'en pareille circonstance il était inutile de discuter avec Mocquet.

— Soit, dit-il, supposons qu'il y ait huit jours.

— Il n'y a pas à supposer, général ; j'ai mis huit jours à faire le voyage que je viens de faire, et vous verrez que ce n'était pas trop de huit jours et que j'ai eu le temps bien juste.

— En effet, si tu as été à la lune, Mocquet.

— J'y ai été, général, aussi vrai qu'il n'y a qu'un Dieu au ciel.

— Eh bien, conte nous cela, Mocquet ; ce doit être un voyage fort intéressant.

— Ah ! je crois bien ! vous allez voir. Il faut donc vous dire, général, que le hasard a fait qu'il y a eu dimanche huit jours, le père Berthelin se remariait en secondes noces. Il me rencontre juste comme il sortait de l'église, et il me dit :

« — Ma foi ! je ne t'aurais pas dérangé pour si peu, mais, puisque te voilà, tu dîneras avec nous au port aux Perches.

» — Je ne demande pas mieux, répondis-je ; le général m'a donné congé jusqu'à demain, et, pourvu que demain à neuf heures je sois de retour, je suis libre de mon temps jusque-là.

» — Bon ! tu sais ton chemin, n'est-ce pas ?

» — Je crois bien.

» — On te renverra à minuit, et, avant le jour, tu seras aux Fossés.

» — Alors, lui dis-je, cela va bien. »

Et je pris le bras de la grosse Berchu, qui n'avait pas de cavalier, et me voilà de la noce.

C'était le père Tellier, de Corcy, qui avait fait le repas; le général Charpentier avait envoyé cinquante bouteilles de vin cacheté ; Tellier en avait apporté cinquante. Nous étions vingt-cinq convives, dont sept femmes ; en mettant une bouteille de vin par femme, c'était donc quelque chose comme quatre ou cinq bouteilles par homme ; c'était plus que raisonnable. Je disais bien à Berthelin :

« — Cinquante bouteilles pour vingt-cinq, Berthelin, crois-moi, c'est assez. »

Mais lui me répondit catégoriquement :

« — Bon ! le vin est tiré, il faut le boire. »

Et le vin fut bu.

Vous comprenez bien, général, que, quand un homme a ses cinq bouteilles dans le ventre, il ne marche pas très-droit et n'y voit pas très-clair ; aussi je ne sais pas bien comment la chose se fit ; mais je me

trouvai tout à coup avoir la rivière d'Ourcq à traverser.

Je savais un endroit où il y avait, non pas un pont, mais un tronc d'arbre jeté d'un bord à l'autre. Je longeai la berge jusqu'à ce que je le trouvasse, je m'engageai bravement dessus; mais, arrivé au milieu, tout à coup le pied me manque, et patatras! voilà Mocquet à l'eau.

Heureusement que je nage comme un poisson; je tirai ma coupe vers le nord; mais, soit que la rivière pliât comme une chose flexible, soit que le courant fût trop fort, soit que le bord s'éloignât au fur et à mesure que je m'en approchais, je nageai, allant en avant, suivant le fil de l'eau, mais ne pouvant jamais mettre le pied sur la rive.

Au point du jour, j'entrai dans une rivière plus large.

C'était la Marne.

Je continuai de nager.

Plus la matinée s'avançait, plus il y avait de monde au bord de la rivière; tout ce monde me regardait passer, disant :

« — Voilà un fier nageur! Où va-t-il? »

Les autres répondaient :

« — Probablement au Havre — ou en Angleterre — ou en Amérique. »

Et, moi, je leur criais :

« — Non, mes amis, je ne vais pas si loin ; je vais au château des Fossés porter à mon général la réponse du comte Charpentier. — Mes amis, au nom du ciel, envoyez-moi une barque ; je n'ai nullement affaire ni en Amérique, ni en Angleterre, ni même au Havre. »

Mais eux se mettaient à rire, répondant :

« — Non pas, tu nages trop bien. — Nage, nage, Mocquet ! nage ! »

Je me demandais comment ces gens, que je n'avais jamais vus, savaient mon nom. Mais, comme je ne pouvais pas résoudre cette question et que, quelques efforts que je fisse pour m'approcher du bord, je ne gagnais pas un pouce, je continuai de nager.

Vers quatre heures de l'après-midi, j'entrai dans une autre rivière plus large, et, comme je vis au-dessus d'une petite baraque : *Au pont de Charenton, matelote et friture*, je présumai que j'étais dans la Seine.

Je n'eus plus de doute quand, vers les cinq heures, j'aperçus Bercy.

J'allais traverser Paris.

J'étais fort content ; car je me disais en moi-même :

« — C'est bien le diable si, dans toute la longueur de la ville, je ne trouve pas un bateau où m'accrocher; une âme charitable qui me jette une corde, ou un chien de Terre-Neuve qui me repêche. »

Eh bien, général, je ne trouvai rien de tout cela; les quais et les ponts étaient couverts de monde qui semblait être venu là pour me regarder passer; je criai à tous ces hommes, à toutes ces femmes et à tous ces enfants :

« — Mes amis, vous voyez bien que je finirai par me noyer si vous ne me secourez pas; à l'aide! à l'aide! »

Mais hommes, femmes et enfants se mettaient à rire et criaient :

« — Ah bien, oui, te noyer, tu n'as garde! Nage, Mocquet! nage! »

Et j'en entendais d'autres qui disaient :

« — S'il va toujours de ce train-là, il sera demain soir au Hâvre, après-demain en Angleterre, et dans deux mois en Amérique. »

J'avais beau leur crier :

« — Ce n'est pas tout cela; je porte une réponse au général; il attend la réponse. Arrêtez-moi donc! arrêtez-moi donc! »

Ils répondaient :

« — T'arrêter, Mocquet? Nous n'en avons pas le droit, tu n'es pas un voleur. Nage, Mocquet ! nage ! »

Et, en effet, sans pouvoir m'accrocher aux trains de bois, aux piles des ponts, aux bateaux de blanchisseuses, je continuai de nager, passant successivement en revue, à droite, la place de l'Hôtel-de-Ville, à gauche la Conciergerie, à droite le Louvre, à gauche l'Académie, puis le jardin des Tuileries, puis les Champs-Élysées, jusqu'à ce qu'enfin j'eusse laissé Paris derrière moi.

La nuit vint, je nageai toute la nuit.

Le matin, je me trouvai à Rouen.

Plus j'avançais, plus la rivière s'élargissait, et plus, par conséquent, les bords s'éloignaient de moi.

Je me disais :

« — Et ils appellent cela la Seine inférieure, ils sont bons enfants ! »

A Rouen, j'excitai la même curiosité qu'à Charenton et à Paris; mais, comme à Charenton et à Paris, on m'invita à continuer de nager, en calculant, comme à Charenton et à Paris, le temps qu'il me faudrait, si je marchais toujours de ce train-là, pour aller au Havre, en Angleterre ou en Amérique.

À trois heures de l'après-midi, j'aperçus une immense étendue d'eau devant moi, avec une grande ville à droite bâtie en amphithéâtre et une petite à gauche.

Je présumai que la petite ville à gauche était Honfleur, la grande ville en amphithéâtre à droite le Havre, et l'immense étendue d'eau la mer.

J'étais trop loin des bords pour exciter la curiosité de la population ; je ne rencontrais que des pêcheurs sur leurs barques, qui s'interrompaient au milieu de leur pêche pour me regarder passer en disant :

« — Ce sacré Mocquet, voyez donc comme il nage : c'est pis qu'un canard. »

Et, moi, je leur disais en grinçant les dents :

« — Tas de canailles, va ! »

En attendant, c'était moi qui allais, et d'un fier train, je vous en réponds. Aussi, je ne tardai pas à sentir, au mouvement de la vague, que j'étais en pleine mer.

La nuit vint.

J'aurais pu appuyer à droite ou à gauche ; mais, comme rien ne m'attirait plus particulièrement à gauche qu'à droite, je continuai à nager en ligne directe.

Vers le point du jour, j'aperçus devant moi quelque chose comme une ombre. Je fis un effort pour me dres-

ser dans l'eau et voir par-dessus les vagues. J'y parvins, et il me sembla que c'était une île.

Je redoublai d'efforts, et, le jour venant de plus en plus, je m'aperçus que je ne m'étais pas trompé.

Une heure après, je mettais pied à terre.

Il était temps : je commençais à me fatiguer.

Mon premier soin, en arrivant dans l'île, fut de chercher quelqu'un à qui demander où j'étais.

Vous comprenez bien, général, que je comptais profiter de la première occasion pour revenir en France. Je me disais :

« — Ma femme va être inquiète et le général furieux, d'autant plus que, quand je leur raconterai ce qui m'est arrivé, ils ne voudront pas me croire. »

Et remarquez bien que je n'étais qu'au commencement de mes aventures.

L'île me parut déserte.

Par bonheur, j'avais si bien dîné au port aux Perches, que je n'avais pas faim du tout. Seulement, j'avais soif; mais cela ne m'inquiétait pas : j'ai toujours soif.

Je trouvai une source et je bus.

Puis je me mis en devoir de visiter l'île; car, enfin, si j'étais destiné, comme Robinson, à vivre dans une

île, mieux valait connaître cette île plus tôt que plus tard.

L'île était plate et sans une seule colline. Je m'avançai à travers un marais dix fois large comme celui de Value. Au fur et à mesure que j'avançais, j'enfonçais davantage dans la tourbe et je sentais la terre trembler autour de moi. J'essayai d'aller à gauche, j'essayai de revenir sur mes pas, partout la terre cédait, menaçant de m'engloutir. Je me décidai donc à aller droit devant moi pour tâcher d'atteindre une grosse pierre que je voyais à cinquante pas à peu près.

J'y parvins... Ma foi, il était temps : je sentais la terre s'enfoncer sous moi, comme le jour où, du côté de Poudron, je fus obligé de mettre mon fusil entre mes jambes. Seulement, je n'avais pas de fusil, de sorte que cette dernière ressource me manquait.

Je montai sur le rocher, et je m'assis à son extrémité.

Mais à peine y fus-je installé, qu'il me sembla que mon poids, ajouté à celui du rocher, le faisait entrer petit à petit dans le marais. Je me penchai, et je n'eus bientôt plus de doute : le rocher s'enfonçait d'un pouce à peu près par minute et je pouvais calculer, à six pieds par heure, que, dans deux heures, si aucun

moyen de salut ne se présentait, je serais englouti.

Une ou deux fois j'essayai de descendre et de gagner un endroit plus solide. Mais il faut croire que la terre s'amollissait de plus en plus : la première fois, j'entrai jusqu'au genou, la seconde jusqu'à mi-cuisse, de sorte que je n'eus que le temps de me raccrocher à mon rocher et de remonter dessus.

Mais mon rocher lui-même s'enfonçait toujours.

Je compris que tout était fini pour moi ; j'essayai de me rappeler une des prières que ma mère m'avait apprises lorsque j'étais tout petit ; mais il y avait si longtemps de cela, que j'avais tout oublié.

J'étais assis ; je laissai tomber ma tête sur mes genoux, en fermant les yeux.

Mais je n'avais pas besoin de voir pour me rendre compte de la situation.

Je sentais le rocher qui continuait de s'enfoncer d'un mouvement presque insensible, lorsque, tout à coup, une grande ombre effleura mon œil, même à travers mes paupières, et il me sembla que quelque chose passait entre le soleil et moi.

Je rouvris vivement les yeux.

Ce qui passait entre le soleil et moi, c'était un aigle superbe, ayant plus de dix pieds d'envergure. Il tourna

quelque temps autour de ma tête. Je crus qu'il avait de mauvaises intentions et je cherchais une arme quelconque pour me défendre, lorsqu'au lieu de s'abattre sur moi, il s'abattit devant moi, replia ses ailes, lissa ses plumes, et, me regardant d'un air goguenard, me dit :

« — C'est donc toi, Mocquet ? »

J'avoue que je fus on ne peut plus étonné d'entendre un aigle m'adresser la parole et me nommer par mon nom ; mais, depuis quelque temps, il m'arrive des choses si extraordinaires, que mes étonnements sont de courte durée.

« — Oui, monsieur, lui répondis-je poliment, c'est moi.

» — Comment te portes-tu ?

» — Mais assez bien pour le moment. Et vous ?

» — Moi, comme tu vois, je me porte à merveille. »

Puis, après un moment de silence :

« — Tu me parais inquiet, me dit-il ; qu'as-tu donc ?

» — Ma foi, monsieur, lui répondis-je, je ne vous dissimulerai pas que j'aimerais autant être rentré chez le général, auquel j'ai une réponse à donner de la part du comte Charpentier, que d'être ici.

» — C'est-à-dire, mon cher Mocquet, que tu cher-

ches un moyen de transport et que tu n'en trouves pas.

» — Vous y êtes, monsieur, » m'écriai-je.

Et je me mis à lui raconter comment vous m'aviez envoyé à Oigny, comment j'avais rencontré Berthelin, comment il m'avait invité à sa noce, comment je m'étais grisé, comment j'étais tombé dans l'Ourcq, comment de l'Ourcq j'avais passé dans la Marne, de la Marne dans la Seine et de la Seine dans la mer; comment, enfin, j'avais débarqué dans l'île où j'avais l'honneur de le rencontrer, et cela, juste au moment où la position devenait assez critique, pour me donner de graves inquiétudes.

« — En effet, dit l'aigle en jetant un coup d'œil sur mon rocher, qui s'enfonçait de plus en plus, il n'est guère à croire que tu puisses te tirer d'affaire, mon pauvre Mocquet.

» — Vous croyez? lui demandai-je.

» — Ah! me dit-il, tu es le dix-septième que je vois mourir comme cela. »

Je laissai échapper un gémissement.

« — Bon! dit-il, ne te désespère pas trop : tu as la chance de tomber sur un des genres de mort les plus rapides et les moins douloureux, tandis qu'en continuant de vivre, tu étais exposé à un tas de maladies

plus douloureuses les unes que les autres, aux rhumatismes, à la goutte, aux névralgies, à la phthisie, à la paralysie... ».

Je l'interrompis.

« — Sauf votre respect, monsieur, lui dis-je, vous qui êtes si savant, ne connaîtriez-vous donc point un moyen pour moi de quitter cette île; car, si caressante que soit la mort que vous me promettez, j'aimerais encore mieux vivre, fût-ce cent ans, en courant toutes les chances mauvaises de la vie, que de mourir dans une heure, si agréablement que ce soit.

» — Tu as donc bien peur de la mort?

» — Ce n'est pas pour moi, c'est pour ma famille; et puis j'ai une réponse à rendre au général de la part du comte Charpentier.

» — Eh bien, je vais être bon garçon, quoiqu'il soit inconvenant de se griser comme tu l'as fait, et surtout le saint jour du dimanche. — Monte sur mon dos.

» — Comment, m'écriai-je, que je monte sur votre dos?

» — Oui, et tiens-toi bien, de peur de tomber.

» — Vous voulez plaisanter.

» — Foi d'aigle, dit l'oiseau en posant sa patte droite sur sa poitrine, je parle sérieusement. Ainsi, accepte

mon offre, ou prépare-toi à mourir étouffé dans la boue comme un crapaud ; aussi bien voilà ton piédestal qui s'enfonce, et je ne donne pas un quart d'heure sans que ce soit le tour de la statue. »

En effet, il n'y avait plus du rocher hors de la boue que la partie sur laquelle portaient mes deux pieds, et encore la tourbe liquide commençait-elle à mouiller la semelle de mes souliers.

Je regardai autour de moi et compris qu'il n'y avait pas d'autre moyen de salut que d'accepter la proposition que me faisait l'aigle ; en conséquence, prenant mon parti :

« — Je vous remercie de l'offre que vous me faites, monsieur, lui dis-je, et l'accepte de grand cœur ; seulement, je crains d'être un peu lourd.

» — Bon ! dit l'aigle, ne crains pas cela, je suis fort. »

Il s'approcha de moi, releva ses ailes de manière à ce que je pusse me mettre à califourchon sur son dos sans en gêner les mouvements ; je l'empoignai par le cou et il s'éleva rapidement dans l'air.

D'abord, je le serrai un peu fort, car je craignais de tomber ; mais, au mouvement qu'il fit, je compris que je gênais sa respiration et j'ouvris un peu la main.

« — C'est bien, dit-il ; maintenant, cela va aller tout seul.

» — Pardon, lui dis-je le plus poliment que je pus, attendu que je me voyais à son entière discrétion, — s'il plaît à Votre Seigneurie, et sauf le respect que je dois à son jugement supérieur, il me semble que nous ne prenons pas le chemin de la maison.

» — Tout à l'heure, tout à l'heure, dit l'aigle ; j'ai pour le moment affaire dans la lune, et nous allons d'abord y passer. »

Vous comprenez ma stupéfaction ! je faillis en perdre l'équilibre et me laisser tomber.

« — Dans la lune ! m'écriai-je ; mais je n'ai point affaire dans la lune, moi ; je n'y connais personne. Vous auriez dû me prévenir. Cela me retarde, de passer par la lune.

» — Bon ! dit l'aigle, vingt-quatre heures de plus ou de moins, qu'est-ce que c'est que cela ? Si je t'avais laissé sur ton île, tu aurais été autrement en retard. Décide-toi donc ; viens avec moi ou va-t'en.

» — M'en aller ! lui dis-je ; vous en parlez bien à votre aise. Par où voulez-vous que je m'en aille ?

» — Par où tu voudras. Tu comprends, la route est libre.

» — Non pas, peste ! j'aime encore mieux aller avec vous dans la lune. J'attendrai à la porte pendant que vous ferez vos commissions. » .

Cependant, nous continuions de monter ; la terre ne m'apparaissait déjà plus que comme un brouillard et la mer comme un miroir, tandis qu'au-dessus de ma tête, je voyais la lune s'élargir au fur et à mesure que la terre diminuait.

La nuit vint, la terre se couvrit d'obscurité, tandis qu'au contraire la lune s'illuminait de la réflexion du soleil, que je voyais écorné par la terre.

L'aigle montait toujours.

Il vint un moment où la terre me cacha entièrement le soleil ; alors je me trouvai dans l'obscurité la plus complète ; j'avais entièrement perdu de vue la lune.

L'aigle montait toujours.

Peu à peu la terre démasqua le soleil et le jour revint.

Le soir, je n'étais plus qu'à deux ou trois lieues de la lune ; elle m'apparaissait comme une grosse boule jaunâtre de la forme d'un fromage de Hollande ; elle avait un gros bâton fiché dans le côté comme la queue d'une poêle.

Je présumai que c'était par là que la prenait le bon Dieu quand il avait affaire à elle.

« — Mon chèr Mocquet, me dit l'aigle, nous voilà arrivés ; mets-toi à cheval sur ce bâton et attends-moi. »

Il ne s'agissait pas de discuter, vous comprenez bien ; je fis ce que désirait l'aigle et me cramponnai de mon mieux à cette espèce de manche à balai.

Il me sembla qu'il branlait dans la lune ; de plus, le poids de mon corps le fit incliner ; en sorte que je me trouvai comme sur un cheval qui se cabre.

« — Le diable t'emporte, aigle maudit ! » murmurai-je en patois picard, pour qu'il ne m'entendit pas.

Mais lui éclata de rire et dit :

« — Bonsoir, Mocquet ! si tu te trouves bien là, restes-y mon garçon.

» — Comment, que j'y reste ?

» — Sans doute.

» — D'abord, je ne m'y trouve pas bien.

» — Tant pis ; mais ce n'est pas moi qui te porterai ailleurs.

» — C'était donc une farce ? m'écriai-je. Eh bien, elle est jolie, votre farce !

» — Non, Mocquet, ce n'est point une farce, c'est une vengeance.

» — Une vengeance ? Et pourquoi vous vengez-vous de moi ? Je ne vous ai rien fait.

» — Comment, tu ne m'as rien fait? Tu as, l'année dernière, déniché mes petits sur la plus haute tour du château de Vez.

» — Allons donc, j'ai déniché deux émouchets ; vous n'êtes pas un émouchet, vous,

» — Oui, fais l'innocent, va !

» — Monsieur l'aigle, je vous jure...

» — Au revoir, Mocquet!

» — Monsieur l'aigle...

» — Porte-toi bien.

» — Au nom du ciel!..

» — Bien du plaisir. »

Et, battant des ailes, il s'envola en riant.

Je ne riais pas, moi, vous comprenez bien ; le bâton s'inclinait de plus en plus : si j'avais pu accrocher un coin de la lune, je me serais au moins assis dessus, et j'eusse été plus à mon aise; mais je tenais le bâton à deux mains, je n'osais le lâcher d'une seule, de peur que les forces ne me manquassent à l'autre, et que je ne fusse précipité.

En ce moment-là, justement la porte de la lune s'ouvrit, criant sur ses gonds comme une porte qui depuis plus de trois mois n'a pas été graissée, et l'homme de la lune parut...

— Quel homme? demandai-je de mon coin.

— Dame, répondit Mocquet, probablement celui qui la garde.

— Il y a donc un homme dans la lune?

— Oh! cela, je puis le certifier : je l'ai vu comme je vous vois, et, de plus, il m'a parlé.

— Que t'a-t-il dit?

— Il m'a dit :

« — Que fais-tu là, fainéant?

» — Comment, fainéant? lui dis-je. Eh bien, je vous réponds qu'il y a peu d'êtres de notre espèce qui fassent une besogne pareille à celle que je fais en ce moment.

» — Et à quel propos fais-tu cette besogne-là?

» — Oh! je n'en ai pas eu le choix, » lui dis-je.

Et je lui racontai comment vous m'aviez envoyé chez le comte Charpentier, comment j'avais trouvé Berthelin, comment il m'avait invité à sa noce, comment je m'étais grisé, comment j'étais tombé dans l'Ourcq, comment de l'Ourcq j'étais passé dans la Marne, de la Marne dans la Seine, et de la Seine dans la mer. Puis vint l'histoire de l'île, du marais, du rocher, de l'aigle; puis je lui racontai comment ce misérable oiseau m'avait abandonné sur mon bâton comme un perroquet sur son perchoir, en me souhaitant bien du plaisir,

souhait qui était loin de se réaliser; enfin, je le suppliai de me tendre la main et de m'aider à monter sur la lune.

Mais lui, commençant par tirer sa tabatière de sa poche, puis l'ouvrant, y fourrant ses doigs, y puisant une prise de tabac et la reniflant, secoua la tête.

« — Comment, vous secouez la tête? m'écriai-je.

» — Oui, Mocquet, je la secoue, répondit le prisonnier.

» — Qu'est-ce que cela veut dire?

» — Cela veut dire que tu ne peux pas rester ici.

» — Comment, je ne peux pas rester ici?

» — Non; tu vois bien que tu fais pencher la lune.

» — Certainement que je le vois bien.

» — Alors, tu comprends, si la lune penche encore d'un degré ou deux, tu vas renverser mon eau, qui est là dans le creux d'un rocher. Et, comme il ne pleut ici que tous les trois mois, qu'il a plu avant-hier, je serai mort de soif avant les prochaines pluies.

» — Mais, aussi, m'écriai-je, je ne compte pas rester ici, vous comprenez bien. Je profiterai de la première occasion qui se présentera pour la terre.

» — Il n'y a jamais d'occasion pour la terre, me répondit l'homme.

» — Il n'y a jamais d'occasion?

» — Jamais...

» — Comment ferai-je alors?

» — Tu lâcheras le bâton; et, comme la terre est juste au-dessous de la lune en ce moment, dans deux ou trois heures, tu seras arrivé.

» — Mais je me briserai comme verre. — Allons donc!

» — Quoi, allons donc?

» — Jamais.

» — Jamais quoi?

» — Jamais je ne lâcherai mon bâton.

» — Ah! tu ne le lâcheras pas!

» — Non, je ne le lâcherai pas.

» — Eh bien, c'est ce que nous allons voir. »

L'homme de la lune, qui avait gardé sa tabatière dans sa main, la remit dans sa poche, rentra dans sa maison et en sortit cinq minutes après avec une hache.

A cette vue, je devinai son intention et je frémis de tout mon corps.

« — Eh! mon cher monsieur, lui dis-je, j'espère bien que vous n'allez pas couper mon bâton. Mais c'est tout simplement un meurtre, un assassinat. Ah! vieux drôle! ah! vieux coquin! ah! vieux... »

Un craquement terrible me coupa la voix : au troi-

sième coup de hache, le bâton s'était rompu et je tombais, mon bâton entre les jambes, avec une telle rapidité, que la voix me manqua.

Débarrassée de moi, la lune se remit d'aplomb, et je vis l'homme qui suivait des yeux ma chute à travers l'espace avec une satisfaction qu'il ne se donnait pas même la peine de cacher.

Au bout de dix minutes, à peu près, d'une chute furieuse, il me sembla entendre à mes oreilles un grand bruit d'ailes accompagné de formidables *coing! coing! coing!*

Je passais à travers une bande d'oies sauvages.

« — Comment! me dit le jars qui conduisait la troupe, c'est vous Mocquet? »

J'avoue que cela me fit plaisir de me trouver en pays de connaissance. — Seulement, comment cette oie me connaissait-elle? C'est ce que je n'ai jamais pu savoir.

« — Ma foi, oui, répondis-je, c'est moi-même.

» — Êtes-vous en bonne santé?

» — Pour le moment, cela ne va pas mal, répondis-je; mais j'ai peur que, d'ici à peu, il n'y ait du changement.

» — Sans être trop curieux, continua le jars, puis-je vous demander comment il se fait que je vous rencon-

tre à vingt mille lieues de la lune et à soixante mille lieues de la terre ? »

Alors je lui racontai comment vous m'aviez donné une commission pour le comte Charpentier, comment j'avais rencontré Berthelin, comment il m'avait invité à sa noce, comment je m'étais grisé, comment j'étais tombé dans l'Ourcq, comment de l'Ourcq j'étais passé dans la Marne, de la Marne dans la Seine et de la Seine dans la mer. Puis vint l'histoire de l'île, du marais, du rocher, de l'aigle. Je lui narrai comment ce misérable oiseau m'avait conduit à la lune, m'avait abandonné sur le manche de la lune, et comment l'homme de la lune, voyant que je la faisais pencher, avait craint que je ne répandisse son eau, avait pris une hache et avait coupé le bâton. — En preuve de quoi, je lui montrai le bâton que j'avais encore entre les jambes.

Peut-être me demanderez-vous comment je pouvais raconter tout cela en tombant, puisque, entraîné par mon poids, je devais tomber bien plus vite que les oies ne pouvaient voler. Mais, à ce commandement : *Coing ! coing !* qui veut dire, dans la langue des oies : *Reployez vos ailes !* toute la troupe avait reployé ses ailes ; n'ayant plus rien pour se soutenir, chaque oie tombait en même temps que moi, comme un gros grêlon.

« — Ah ! ah ! fit le jars après m'avoir écouté avec attention, si bien que tu dégringoles ?

» — Je dégringole, c'est le mot.

» — Que donnerais-tu bien à celui qui te garantirait de te déposer à terre aussi doucement que sur un lit de plumes ?

» — Je lui donnerais ma bénédiction d'abord, et, foi d'homme, j'y ajouterais bien un petit écu.

» — Eh bien, moi, je t'y déposerai pour rien.

» — Pour rien ? C'est encore mieux.

» — Mais à une condition, cependant.

» — Laquelle ?

» — Tu me jureras de ne jamais faire la chasse aux oies sauvages.

» — Oh ! si ce n'est que cela, je vous le jure.

» — *Couag !* » fit l'oie sauvage.

Cela veut dire : *Attention !*

« — Nous y sommes ! répondirent les oies.

» — Prenez chacune un bout du bâton dans votre bec, » commanda le jars.

Les oies obéirent.

« — La ! et maintenant, étendez les ailes. »

Les deux oies commandées étendirent les ailes, et je sentis que je m'arrêtais dans ma chute.

« Ah ! sapristi ! » m'écriai-je.

C'était la respiration qui me revenait.

Je fis une évolution sur mon bâton et je me trouvai assis de côté, comme une femme sur une bourrique. Je tenais le bâton des deux mains, et, comme de regarder en bas me donnait le vertige, le jars ordonna au reste de la bande de voler au-dessous de moi et de me faire avec son corps une espèce de tapis de pied.

Pendant toute cette conversation et toute cette opération, nous étions insensiblement descendus, et la terre, non-seulement s'était refaite visible, mais m'apparaissait dans tous ses détails. Nous remontions vers le Midi, ce qui était mon chemin direct, et je revoyais successivement le Havre, Rouen, Paris.

Arrivé à Paris, je criai à mon jars, qui nous servait de guide :

« — Un peu à gauche, l'ami, un peu à gauche ! »

Il répéta dans sa langue :

« — Un peu à gauche ! »

Et nous obliquâmes.

J'avoue que je revis avec une grande joie Dammartin, Nanteuil, Crépy.

« — Un peu à droite ! » dis-je, arrivé à cette dernière ville.

Et le jars prit un peu à droite.

Tout à coup, je m'aperçus que la bande, au lieu de s'abaisser, s'élevait.

« — Mais c'est ici, m'écriai-je, mon ami jars, c'est ici ; descendez-moi donc ! Voilà Value à ma droite, voilà Haramont à ma gauche, voilà les Fossés juste au-dessous de moi. Descendez-moi donc ! descendez-moi donc ! »

Mais lui criait :

« — Plus haut ! haut ! »

Et, sans m'écouter, la troupe lui obéissait.

J'allongeai la main pour l'attraper ; j'avais une envie terrible de lui tordre le cou.

Il m'échappa, mais comprit parfaitement mon intention.

« — Ah ! voilà comme tu es reconnaissant, Mocquet ? » me dit-il.

J'étais exaspéré.

« — Mais ne vous apercevez-vous donc pas, lui dis-je, que nous nous éloignons de chez le général... pour aller où ? je n'en sais rien... au diable !

» — Mocquet, dit le jars d'une voix douce, pour être une oie, on n'est pas pour cela un imbécile. N'as-tu donc pas vu ?

» — Si fait, j'ai vu ; j'ai vu le château du général, j'ai vu Villers-Cotterets, et voilà que nous appuyons à droite et que je vois la Ferté-Milon, et que je vois Meluu, Montargis, Moulins.

» — Oui, tu as vu bien des choses; mais tu n'as pas vu Pierre, le jardinier, qui était embusqué derrière une haie avec son fusil, et qui nous attendait pour nous canarder.

» — Bah! Pierre est un maladroit, il vous eût manquées.

» — Il y a, mon cher Mocquet, chez les oies, un proverbe qui dit : «Il n'est pires coups que les coups de » maladroit. »

» — Oh ! mon Dieu ! mon Dieu fis-je ; mais où allons-nous maintenant? Bon ! voilà que je revois la mer. Qu'est-ce que cette mer-là?

» — C'est la mer Méditerranée, que les anciens appelaient mer Intérieure , parce qu'elle est entièrement enfermée dans les terres et n'a de communication avec le grand Océan que par le détroit de Gibraltar.

» — Savez-vous que vous êtes fort instruite pour une oie? lui dis-je.

» — J'ai beaucoup voyagé. répondit modestement le jars.

» — Mais enfin, où allons-nous?

» — Nous allons au lac Tchad.

» — Où est cela, le lac Tchad?

» — Au centre de l'Afrique.

» — Comment, au centre de l'Afrique? dans le pays des nègres?

» — Justement.

» — Mais je n'y ai point affaire, moi; je n'y veux pas aller. Halte-là! halte! Tenez, voilà justement un bâtiment qui va entrer à Marseille; descendez-moi sur le bâtiment, descendez-moi vite.

» — Je ne puis te descendre tout à fait, tu sais bien que partout où est l'homme nous courons un danger.

» — Eh bien, approchez-vous le plus possible, je me laisserai tomber.

» — Libre à toi.

» — C'est bien heureux... La! je crois que j'y suis.

» — Non, pas encore.

» — Et maintenant?

» — Pas encore.

» — D'ici, je tomberai juste sur le pont.

» — D'ici, tu tomberas à la mer.

» — Et d'ici?

» — Tu y es; mais ne perds pas de temps. Il passe... il sera passé. Bon voyage!»

En effet, j'avais lâché le bâton, mais une seconde trop tard. Au lieu de tomber sur le bâtiment, je tombai dans son sillage.

Comme je tombais d'une centaine de pieds de haut, j'allai jusqu'au fond de la mer. Heureusement, j'avais fait provision d'air; je retins ma respiration, et je revins à la surface.

On m'avait vu tomber du bâtiment, et une barque m'attendait avec quatre rameurs et un contre-maître.

Oh ! général, je ne saurais vous dire ma satisfaction quand je sentis une main d'homme au lieu d'une patte d'oie, et quand je me vis porté sur un bâtiment au lieu de voyager à cheval sur le dos d'un aigle, ou assis sur un baton porté par des oies.

Deux heures après, nous étions à Marseille.

Je courus à la malle-poste : par chance, il restait une place avec le conducteur; je la retins, — et me voilà !

Maintenant, général, pardon du retard; mais vous conviendrez qu'il ne fallait pas moins de huit jours pour aller du port aux Perches au Havre, du Havre à l'île du marais, de l'île du marais à la lune, de la lune à

la Méditerranée, de la Méditerranée à Marseille et de Marseille ici. — Voici la réponse du comte Charpentier, général.

Et Mocquet tendit une lettre à mon père.

Mocquet a toujours cru qu'il avait été dans la lune. On a eu beau lui soutenir qu'il n'avait pas quitté son lit et avait eu le cauchemar, il soutint, lui, qu'il avait bel et bien fait le voyage que je viens de raconter.

Mocquet me prit en grande amitié, surtout parce que j'étais le seul qui ne lui rît pas au nez quand il parlait de l'aigle vindicatif, de l'homme de la lune et du jars savant.

Je ne lui riais pas au nez, parce que je croyais fermement qu'il avait fait le voyage de la lune, et que je ne regrettais qu'une chose : c'était de ne l'avoir pas fait avec lui.

— Mais soyez tranquille, me disait Mocquet, si j'y retourne, je vous prendrai avec moi et nous irons ensemble.

Mocquet est mort sans y retourner.

Maintenant, y a-t-il quelqu'un qui cherche un compagnon de voyage pour aller dans la lune ?

Me voilà.

CE QU'ON VOIT

CHEZ MADAME TUSSAUD

I

Dernièrement, j'avais quelques amis à dîner, — un phrénologue américain, un médecin hongrois, un réfugié italien, — et, parmi eux, un négociant germano-anglo-indien fort aventureux, fort aimable, fort millionnaire; ce qui, chez lui, qualité étrange, au lieu de gâter la chose, l'embellit.

Il se nomme M. Young, marquis de Badaour.

C'est le nabab pur sang.

Au dessert, il leva son verre.

— Messieurs, dit-il, un toast!

On connaît la solennité de pareilles paroles sortant de la bouche d'un Allemand ou d'un Anglais.

Or, quand l'Allemand est Anglais, ou l'Anglais Allemand, ces paroles sont doublement solennelles.

On fit silence.

— A ceux, dit M. Young, qui viendront avec moi, mercredi prochain, aux courses d'Epsom.

— Bon ! dit une voix, pour aller aux courses d'Epsom, il eût fallu s'y prendre il y a un mois. Vous ne trouverez plus une chambre à louer dans les hôtels, plus une voiture à louer dans les écuries.

— Aussi, répliqua M. Young, il y a un mois que je me suis précautionné. J'ai retenu deux étages de London-Coffee-House, et un de mes amis a dû louer une calèche où nous tiendrons facilement douze. Je puis donc offrir à chacun de ceux qui me feront raison de mon toast une place dans ma calèche, une chambre dans mes deux étages; pour tout le reste, et les courses d'Epsom passées, chacun sera libre comme l'air.

Mon fils et moi fîmes raison au toast.

C'était pour moi une occasion de voir, non-seulement les courses d'Epsom, mais encore l'exposition de Manchester; c'était pour mon fils celle de voir les courses

d'Epsom, l'exposition de Manchester, et, par-dessus le marché, l'Angleterre, qu'il ne connaissait pas.

— Où est le rendez-vous? demandai-je.

— Lundi soir, à sept heures et demie, dans la cour du chemin de fer du Nord.

Il ne fut pas dit autre chose.

On vida son verre là-dessus; l'engagement était bien autrement sacré que s'il eût été passé devant notaire.

Le lundi, à sept heures et demie du soir, nous étions, Alexandre, M. Young et moi, dans la cour du chemin de fer; à huit heures moins un quart, nous montions en wagon; à trois heures du matin, nous arrivions à Calais; à trois heures et demie, le paquebot s'éveillait, toussait, se mettait à nager, et, deux heures après, à travers la limpide transparence de l'atmosphère matinale, nous abordions à Douvres sans avoir perdu de vue les côtes de France.

Le premier convoi du chemin de fer venait de partir: nous avions une heure à dépenser en attendant le second.

Il n'y a pas grand'chose à voir, à Douvres, à six heures du matin.

— Bon! me direz-vous, il y a la mer, et l'on ne se lasse pas de voir la mer!

Vous avez raison pour tout autre pays que Douvres ; mais, à Douvres, on ne voit pas la mer, on ne voit que le brouillard.

Je ne sais pour combien de parties d'azote, d'oxygène ou d'eau, le brouillard entre dans l'air respirable des Anglais ; mais ce que je sais, c'est que les Anglais ne peuvent pas se passer de brouillard.

Les Anglais ont généralement le spleen au mois de novembre.

Vous croyez qu'ils ont le spleen à cause du brouillard, qui commence en novembre pour ne finir qu'en mai.

Point du tout.

Ils ont le spleen parce que, pendant quatre mois, ils ont été privés de brouillard. Le brouillard leur manque !

C'est si vrai, que, dans les pays où il n'y a pas de brouillard, ils en font un, du moment qu'ils se sont décidés à l'habiter. — Voir Gibraltar et Malte. Le brouillard était inconnu à Gibraltar avant 1704, et à Malte, avant 1800 ; mais les Anglais ont pris Malte aux Français et Gibraltar aux Espagnols : Gibraltar et Malte ont aujourd'hui du brouillard, comme Douvres et Southampton.

Vous me demanderez avec quoi les Anglais font leur brouillard.

Avec du charbon de terre, je présume.

Mais il ne s'agit pas de cela. J'ai constaté, en passant, que ce n'était pas le bon Dieu qui faisait le brouillard, mais que c'étaient les Anglais; c'est tout ce qu'il me faut.

Je disais donc qu'à six heures du matin, il n'y avait pas grand'chose à voir à Douvres; ce qui ne m'empêcha point de demander à une espèce de cicerone parlant moitié anglais, moitié français :

— Qu'avez-vous à me montrer?

Il fut d'abord assez embarrassé, chercha un instant, puis me dit :

— Voulez-vous voir la coulevrine de la reine Anne?

— Va pour la coulevrine de la reine Anne.

Nous nous mîmes en route.

Chemin faisant, mon cicerone voulut m'expliquer ce que c'était que la reine Anne.

— Oh! mon ami, lui dis-je, je connais la reine Anne aussi bien que vous, et peut-être mieux. C'était une grosse reine, fort couperosée, ayant eu douze ou quatorze enfants dont elle eut le malheur de ne pas conserver un seul pour lui succéder; aimant fort le vin de France, dont Louis XIV se chargeait de lui faire sa provision; s'inquiétant peu de la religion, qui s'en

alla tant soit peu au diable sous son règne ; une reine, enfin, à laquelle le statuaire chargé de conserver sa ressemblance, en mémoire de ces deux détails sans doute, a fait la mauvaise plaisanterie de couler, à la porte de Saint-Paul, une mauvaise statue de bronze qui tourne le dos à l'église et regarde le marchand de vin. Vous voyez donc que je connais la reine Anne presque aussi bien que mon confrère M. Scribe, qui, sans doute pour être désagréable à son ombre, a fait le *Verre d'Eau,* à telles enseignes, que la pièce commence par cette phrase :

« Monsieur le marquis, cette lettre parviendra à la reine ; *j'en trouverai les moyens, je vous le jure,* et elle sera reçue avec les égards *dus à l'envoyé d'un grand roi.* »

— Je vois que vous connaissez la reine Anne, que vous connaissez même M. Scribe...

— Je le sais par cœur, comme vous voyez, mon ami, puisque, à distance, je puis vous citer une phrase qui, à mon avis, est un modèle de langue.

— Mais vous ne connaissez pas la coulevrine.

— Cela, je l'avoue.

— Allons donc voir la coulevrine.

La coulevrine de la reine Anne est une coulevrine

comme toutes les coulevrines, un peu plus longue peut-être, voilà tout.

Ce qui fait le charme de la coulevrine de la reine Anne, c'est son inscription ; cette inscription indique le degré d'affection que se portent les deux peuples, anglais et français.

Voici l'inscription de la coulevrine de la reine Anne :

« Tenez-moi propre, chargez-moi convenablement, et j'enverrai un boulet de Douvres à Calais. »

Merci, voisins ! Les petits cadeaux entretiennent l'amitié.

Après cette visite à la coulevrine, nous avions encore du temps à perdre ; j'entrai au buffet du chemin de fer.

Je voudrais bien qu'un savant hygiéniste, mon ami Place, par exemple, qui dans ce moment est chargé, sous le rapport de l'hygiène, de faire l'éducation des Bruxellois, voulût bien me dire ce que l'on peut prendre dans un buffet, à six heures du matin, après avoir fait quatre-vingt-dix lieues en chemin de fer et dix ou douze lieues en bateau à vapeur.

Il n'est point que vous ne sachiez, chers lecteurs, que la mer, furieuse d'avoir, à la suite de je ne sais quel

cataclysme, séparé deux peuples destinés à si bien s'entendre dans l'avenir, fait incessamment rage entre Douvres et Calais, et est plus fatigante, pendant les deux heures ou deux heures et demie que l'on met à la traverser dans sa plus étroite largeur, qu'elle ne l'est quelquefois quand on va de Portsmouth à New-York, ou de Lorient à Buenos-Ayres.

Je ne dis pas cela pour moi : j'ai le bonheur de regarder du haut du pont la mer avec un suprême dédain ; elle ne m'a jamais produit qu'un seul effet : c'est de me donner de l'appétit; plus elle est grosse, plus elle me creuse.

Cependant, comme il est difficile de manger au milieu de gens qui font tout le contraire, on en arrive, en mettant pied à terre, à des dépravations d'estomac qui vous épouvantent quand on y réfléchit à tête reposée.

A peine si j'ose dire ce que je demandai en entrant au buffet.

Je demandai une tasse de café à la crème.

Le café à la crème qu'on prend chez soi est rarement bon ; une fois que vous êtes engagé sur les grandes routes, il ne l'est jamais ; mais, en arrivant en Angleterre, c'est un breuvage qui n'a plus de nom.

Peut-être me demanderez-vous, chers lecteurs, pour-

quoi je m'arrête sur de pareils détails, ayant probablement autre chose à vous raconter. Vous êtes injustes, car c'est pour vous ce que j'en fais. Il n'y a effectivement rien d'impossible à ce qu'un jour ou l'autre vous alliez en Angleterre, à ce que vous ayez faim en arrivant à Douvres, et à ce que, ayant faim, vous demandiez comme moi une tasse de café à la crème.

Je fis hommage du mien à un fort bel épagneul qui, errant entre les jambes des voyageurs, indiquait, par les prévenances qu'il semblait avoir pour eux, sans distinction de sexe, de nation ni de rang, qu'il appartenait à la maison au même titre que certains garçons de restaurant, lesquels, n'étant point payés par l'établissement, lui appartiennent cependant et vivent des pourboires qu'ils reçoivent.

Le chien me regarda en animal qui ne demande pas mieux que de séparer le fait de l'intention, et, ne voyant rien d'hostile sur mon visage, il se contenta de me tourner dédaigneusement le dos, sans même faire ce que j'avais fait, c'est-à-dire approcher ses lèvres de l'affreux breuvage.

Maintenant que j'y réfléchis, je lui sais gré de cette modération. Il avait le droit de me mordre.

A six heures, nous quittâmes Douvres. Il me sembla

que nous passions entre une falaise gigantesque et la mer. Je dis *il me sembla,* mais je n'oserais pas en répondre : il faut que la vapeur ait une rude force pour couper un pareil brouillard !

Trois heures après, je crus m'apercevoir que nous glissions sur des toits. Nous entrions à Londres; et bientôt nous descendions à London-Coffee-House.

M. Young avait à voir ses amis, nous avions à voir les nôtres. Il nous donna rendez-vous à cinq heures, à l'hôtel ; nous dînions avec lui à Blackwall.

Le dîner, comme la chambre, comme la calèche, était commandé de Paris.

Nous prîmes un bain et nous sautâmes, Alexandre et moi, dans une voiture.

Nous sommes, en général, émerveillés, nous autres Français, de voir le train dont vont les voitures à Londres; nous en faisons honneur, tant que nous n'avons pas payé nos cochers, à une race de chevaux supérieure à la nôtre ; mais, quand nous avons prononcé le sacramentel *how much,* qui veut dire *combien*, le mystère nous est expliqué : la rapidité ne vient point de ce que le coursier est croisé arabe ou anglais; elle vient de ce que le cocher est payé au mille, et que plus il parcourt de milles dans la journée, plus il gagne de

schellings. Il va vite, mais il va cher ! On peut hardiment compter le double du prix de la France.

Consignons un fait en passant : c'est que presque jamais un cocher anglais n'accroche, et que, si ce malheur lui arrive, au lieu d'injurier son accrocheur, chacun salue l'autre en riant, comme pour dire : « Quels imbéciles nous sommes ! » et, poussant son cheval, qui en arrière, qui en avant, le décroche comme il peut, sans le moindre échange de mauvaises paroles ou de coups de fouet.

Les cochers d'omnibus surtout sont merveilleusement adroits. Ils conduisent des colosses qui sont, dans l'ordre des voitures, ce que les léviathans sont dans l'ordre des poissons ; un coup de leur queue ferait sombrer immédiatement le cab le plus solide. Eh bien, ils connaissent leur force et n'en abusent pas. Assis à quinze pieds de terre, graves comme si leurs siéges étaient des trônes et leurs véhicules des États, gantés et cravatés comme des gentlemen, ils paraissent condescendre par complaisance à vouloir bien conduire dans leurs voitures les passants là où leurs plaisirs ou leurs affaires les appellent.

Quand on arrive à l'île d'Elbe, on vous prévient que vous allez tout trouver un tiers au-dessous de la na-

ture ; quand vous arriverez à Londres, soyez prévenu, que vous trouverez tout un tiers au-dessus, — jambons rosbif et bifteks compris.

Au reste, Londres, qui est grand deux fois comme Paris, est vite vu, à la surface bien entendu.

Quand vous avez remonté trois rues à droite, que vous les avez redescendues à gauche, — Haymarket, Regent street et Oxford street, — vous avez tout vu, en fait de rues.

Il y a une énorme ressemblance entre la Belgique et l'Angleterre : Londres est un gigantesque Bruxelles.

Alexandre avait, d'ailleurs, ses idées arrêtées sur Londres ; il y allait pour acheter du papier, de la porcelaine et du plaqué ; les courses d'Epsom et l'exposition de Manchester ne venaient que secondairement.

Il en résulta qu'au bout d'une heure, nous nous dédoublâmes, nous donnant rendez-vous à Hyde park pour quatre heures ; il sauta dans un cab, je restai dans mon coupé ; il tira à droite, je tirai à gauche.

II

Qu'on ne donne point une mauvaise interprétation à ces deux mots *à gauche*.

J'allais voir le musée de madame Tussaud, et Alexandre en faisait fi... Or, c'est précisément dans ce musée de madame Tussaud que je veux vous prier de me suivre, chers lecteurs. Une autre fois, je vous raconterai peut-être tout au long mes promenades dans Londres et mes excursions à Epsom et à Manchester.

Heureusement pour vous, vous ne vous rappelez probablement pas le boulevard du Temple tel que le chanta le pauvre Désaugiers. Eh bien, sur le boulevard du Temple s'élevait le salon de Curtius, où l'on m'a conduit quand j'étais enfant et où je suis retourné jeune homme ; j'avouerai que toutes ces célébrités en cire, depuis la chaste Suzanne jusqu'à Papavoine, avec leurs yeux fixes et leurs vêtements toujours trop larges aux biceps et trop étroits aux coudes, ont laissé un profond souvenir dans mon esprit ; on les retrouve encore, il

est vrai, aux foires de province, mais isolées, éparpillées, solitaires et tristes de leur solitude. Qu'il y a loin de là à cette brillante réunion dont elles faisaient partie du temps du café de l'Épi-Scié et du théâtre de Bobèche!

Quand je pense que c'est sur ce même boulevard du Temple que j'ai rencontré Hugo pour la première fois, dans la baraque d'un homme qui montrait un squelette de sirène, dont il prétendait avoir refusé la veille vinq-cinq mille francs du gouvernement français!

Eh bien, le musée de madame Tussaud, c'est le royaume des figures de cire, présidé, comme la bataille d'Austerlitz, par les trois empereurs : l'empereur François, l'empereur Alexandre, l'empereur Napoléon. Tout souverain proscrit, tout grand criminel égaré, toute célébrité qui craint de fondre au grand soleil peut aller frapper à la porte de madame Tussaud; elle pratique l'hospitalité sur une grande échelle.

Au reste, quand la montagne ne vient pas à madame Tussaud, madame Tussaud n'est pas plus fière que Mahomet, elle va à la montagne. Son musée est non-seulement le musée des hommes, mais encore celui des choses. Elle a acheté les ordres de lord Wellington après sa mort; elle a acheté la voiture de Napoléon

après Waterloo ; elle a acheté la chemise de Henri IV après la révolution de 1830; elle a acheté jusqu'à la guillotine de Louis XVI!

Aussi son musée est-il divisé en deux exhibitions bien distinctes : celle que tout le monde voit moyennant deux schellings, et celle qu'on ne voit que moyennant quatre schellings.

Celle-ci est insidieusement appelée *le musée des horreurs,* titre qui, vous le comprenez bien, pique vivement la curiosité des visiteurs, à qui l'on n'a garde de dire que, pour leurs deux premiers schellings, ils ne verront que des choses agréables, comme Wellington sur son lit de parade, Tom Pouce en costume de général et Henri VIII et ses six femmes.

Si bien qu'une fois engrené de deux schellings, trouvant insuffisantes les choses agréables que l'on a vues on se décide, moyennant deux autres schellings, à voir les *horreurs.*

Le même motif qui a porté madame Tussaud à mettre lord Wellington sur son lit de parade au nombre des *choses agréables*, l'a portée à mettre Napoléon sur son lit de camp au nombre des *horreurs.*

Décidément, madame Tussaud cache là-dessous quelque épigramme historique.

Il va sans dire que je sacrifiai mes quatre schellings; deux pour voir les choses agréables, deux pour voir les horreurs.

Mais j'ai toujours désiré voir une guillotine au repos, à l'état inoffensif.

J'ai conduit dans mes livres tant de gens à l'échafaud, que c'est bien le moins que je sache comment un échafaud est fait. J'en ai vu en gravure, c'est vrai; mais la gravure laisse un souvenir bien vague.

J'étais donc tiré, malgré moi, vers la guillotine de madame Tussaud, ou plutôt vers la guillotine de M. Sanson, comme le dit une inscription clouée à la muraille.

Eh bien, je vous jure que c'est une mécanique fort ingénieuse, et dont le citoyen Guillotin avait le droit d'être fier.

Celle de madame Tussaud ne laisse rien à désirer. Elle est complète : le panier attend à droite, la bascule est baissée, le couperet est levé; il n'y manque absolument que le condamné.

Dernièrement, cette guillotine toute prête tenta un Parisien. Il voulut voir comment on était sur cette bascule, et le cou pris dans cette lucarne : en conséquence, il releva la partie mobile de la lucarne, se coucha sur

la bascule, passa sa tête par la lunette, et, une fois là, abaissa la partie supérieure de la lucarne au niveau de son cou. Il croyait qu'une fois la lucarne abaissée, il n'y avait plus qu'à la relever, et à retirer la tête en arrière comme fait un colimaçon qui veut rentrer dans sa coquille.

Le Parisien était dans l'erreur.

Une fois la tête prise dans la lucarne, la tête doit y rester jusqu'à ce qu'elle tombe. La guillotine est une chose sérieuse.

Un petit ressort qui s'échappe sournoisement de lui-même fixe le dessus de la lucarne, et, comme ce ressort n'est connu que de l'exécuteur, le condamné, parvînt-il à délier ses mains, ne parviendrait pas à faire jouer le ressort.

Il fallait tout prévoir!

Or, notre Parisien, après être resté cinq minutes sur sa bascule, la tête à la lucarne, voyant que l'on ne voyait rien, que le son qui garnit le fond du panier, et que cette vue était peu variée, essaya de relever le dessus de la lucarne pour retirer sa tête, continuer sa visite, remonter dans son cab et rentrer à son hôtel.

Il se figurait l'effet qu'il ferait en France, en racontant à table d'hôte qu'il avait essayé la guillotine de

Louis XVI et qu'il avait passé sa tête par la même lucarne où le petit-fils de saint Louis avait passé la sienne.

Seulement, il ajouterait :

— Mais, moi, pas bête, je l'ai retirée !

Il avait déjà fait sa phrase, comme vous voyez.

Malheureusement, il avait compté sans son hôte.

Quand il voulut relever la lucarne, la lucarne se refusa à tout mouvement.

Le Parisien insista : la lucarne tint bon.

Il comprit qu'il y avait un ressort et chercha le ressort.

Mais, tout à coup, il lui vint une idée qui lui fit pousser une goutte de sueur à chacun de ses cheveux : c'est qu'il pouvait se tromper de ressort et lâcher celui qui, au lieu de faire relever la lucarne, ferait tomber le couteau.

Alors il se serait décapité tout seul, sans avoir la moindre envie de suicide, sans compter qu'il ne pourrait plus raconter, dans ce monde-ci du moins, qu'il avait essayé la guillotine de Louis XVI.

Or, il lui semblait que, dans l'autre, le récit ne ferait aucun effet.

Le Parisien, imbu de cette idée qu'il pourrait se

tromper de ressort, pensa qu'il n'avait rien de mieux à faire que d'appeler.

Il appela.

On ne vint point.

Il cria.

Les visiteurs, entendant ses cris, s'approchèrent.

— Que diable fait là cet homme? demanda un de ces bons Londrins que *Punch* désigne sous le nom de *cockneys*.

— Oh ! lui répondit un autre visiteur d'un esprit plus actif, cette bonne madame Tussaud ne sait qu'inventer pour la satisfaction de son public. Elle a pensé que la guillotine sans patient était dénuée d'intérêt, et elle a loué un brave jeune homme qui fait semblant d'être criminel; seulement, comme on ne guillotine pas à Londres, elle a poussé la vérité historique jusqu'à louer un Français pour représenter le patient.

— A l'aide ! au secours ! criait le Parisien.

— Très-bien, très-bien, jeune homme? répondait l'Anglais ; vous jouez merveilleusement votre rôle ; bravo !

— Mais, monsieur, criait le patient, ce n'est pas un rôle, je vous jure. Je suis là par accident.

— Oh ! oui, bravo ! c'est comme cela qu'il faut continuer.

— Que dit-il ? demandaient les autres visiteurs qui s'amassaient en foule.

— C'est une leçon qu'il répète ; seulement, il la répète bien.

— Messieurs, messieurs, au nom du ciel, criait le Parisien d'une voix qui allait s'affaiblissant ; messieurs, délivrez-moi ; mais faites bien attention, ne vous trompez pas de ressort ! Messieurs, oubliez que vous êtes Anglais et que je suis Français : tous les hommes sont frères... Messieurs, à l'aide ! au secours !

— Oh ! bravo ! bravo ! répétait l'Anglais.

Et chacun d'applaudir et de battre des mains.

Enfin, les applaudissements, les bravos et les battements de mains firent si grand bruit, qu'un des employés de l'établissement accourut, fendit la foule et pénétra jusqu'au captif, auquel il demanda à quelle sorte de plaisanterie il se livrait.

Au premier mot qu'il entendit, le patient comprit qu'il lui arrivait du secours.

Il parlait un peu anglais ; l'employé de l'établissement parlait un peu français.

Les deux interlocuteurs finirent par s'entendre.

L'employé commença par expliquer la chose aux curieux, qui ne voulaient pas, à toute force, qu'on rendît le patient à la liberté.

De son côté, le patient criait qu'on le délivrât sans retard, à l'instant même.

— Monsieur, lui dit l'employé, un peu de patience ; un de nos visiteurs est allé chercher sa femme, qui est restée près du berceau du roi de Rome ; je vous demande de demeurer jusqu'à ce que cette dame vous ait vu ; quelques secondes de plus ou de moins ne sont pas une affaire.

— Mais je ne veux pas rester une seconde de plus, moi ! je ne suis pas ici pour amuser votre public : je suis ici comme les autres, pour mon argent.

— Patientez, monsieur, patientez.

— Mais cela vous est bien aisé à dire, vous... J'étouffe, j'étouffe. Je vais avoir un coup de sang. A moi ! je... j'ai... ouf !

— Où est-il ? où est-il ? demandait la femme en fendant la foule.

— Le voilà, dit le mari.

— Tu m'avais dit qu'il criait ; pourquoi ne crie-t-il plus ? Je veux qu'il crie pour moi comme pour les autres.

— Vous entendez, monsieur, dit l'employé traduisant le désir de sa compatriote ; madame vous prie de crier.

Mais le patient ne soufflait pas.

— Vous êtes Français, monsieur, et, en votre qualité de Français, vous êtes trop galant pour refuser quelque chose à une dame. Monsieur, deux ou trois cris, voilà tout.

Non-seulement le patient ne criait plus, mais il ne bougeait même plus.

On eut alors l'idée qu'il s'était trouvé mal.

On fit jouer le ressort, on le tira de sa lunette, on le mit sur ses pieds.

Il s'affaissa sur lui-même.

Comme on l'avait présumé, il était complétement évanoui.

On lui fit respirer des sels, on lui jeta de l'eau glacée au visage ; enfin, à la grande satisfaction des spectateurs, il rouvrit les yeux.

Son premier mouvement, en revenant à lui, fut de porter ses mains à sa tête. En sentant qu'elle était encore sur ses épaules, il poussa un cri de joie, et, sans réclamer son chapeau, qui l'attend toujours, il s'élança hors des murs de madame Tussaud.

III

Je vous entends.

Vous me demandez si au moins notre homme avait essayé la vraie guillotine de Louis XVI, si c'est bien celle-là que possède madame Tussaud, et si elle n'a pas été changée pendant ses mois de nourrice chez M. Sanson.

Justement, je suis en mesure de vous répondre là-dessus.

Plusieurs historiens avaient raconté qu'au moment de monter à l'échafaud, Louis XVI s'était débattu entre les mains des aides.

Cela me semblait tellement en opposition avec la couleur générale de sa mort, avec la résignation de son testament, que, ne m'en rapportant point à la lettre écrite, le surlendemain de l'exécution, par le père Sanson, à l'Assemblée nationale, je résolus, vers 1832 ou 1833, de me présenter chez l'exécuteur sous un prétexte quelconque, et de le questionner moi-même.

Le prétexte fut bientôt trouvé. Les exécuteurs ont toujours certains remèdes contre certaines maladies, sans compter le remède souverain qu'ils ont contre la vie. Aussi, en Allemagne, appelle-t-on généralement les bourreaux *docteurs*. — Il est vrai qu'en France, on appelle assez généralement les médecins *bourreaux*.

Sanson vendait de la pommade pour les rhumatismes. Cette pommade, selon la légende populaire, se fait avec de la graisse de mort.

Je me présentai chez M. Sanson à huit heures du soir. Il demeurait rue des Marais, n° 71.

Je demandai à parler à M. Sanson ; — on me conduisit à lui.

Je savais que lui n'avait jamais exécuté ; seulement, il était présent, se tenait au pied de l'échafaud, tandis qu'un de ses quatre aides faisait la besogne.

Depuis 1820, son fils Clément-Henri exécutait. La première exécution qu'il avait faite, c'était à Beauvais, chez son beau-frère, Charles-Constant Desmarets, mort aujourd'hui, et qui avait dans sa vie ce terrible souvenir d'avoir exécuté Georges Cadoudal et ses onze complices.

J'avoue que j'étais assez embarrassé pour entamer la négociation.

Le père Sanson, homme de soixante-trois ans, à peu près, à figure douce, mélancolique et vénérable me reçut debout et le sourire sur les lèvres.

Ce sourire voulait dire : « Vous êtes un curieux, je le vois bien ; que puis-je faire pour satisfaire votre curiosité ? »

Je pris mon prétexte.

— Monsieur, lui dis-je, un de mes parents est atteint de rhumatismes, et j'ai recours à vous. On lui a recommandé votre pommade comme étant souveraine ; je viens vous en demander un pot.

Sanson ouvrit une armoire, en tira un pot et me le donna.

— Combien ? demandai-je.

— C'est selon : votre parent est-il pauvre ou riche ?

— Pourquoi cela ?

— S'il est pauvre, ce n'est rien ; s'il est riche, c'est ce que vous voudrez.

Je lui donnai dix francs.

— Est-ce tout ce que vous désirez ? me demanda-t-il.

A mon tour, je le regardai en souriant.

— Non, lui dis-je, je désirerais encore autre chose ; mais, cette autre chose, je n'ose pas vous la demander.

— Parlez.

— Franchement, vous me permettez, n'est-ce pas?... Puis je ne suis pas tout le monde.

— Je ne vous demande pas qui vous êtes; mais si vous voulez me dire votre nom...

— Je suis l'auteur d'*Henri III*, de *Christine* et d'*Antony*.

— Ah! monsieur Dumas! Quel dommage que mon fils ne soit pas là; c'est un rude claqueur, allez! il se ferait plutôt écharper que de manquer une de vos premières... Au reste, il est peut-être rentré; attendez.

Il ouvrit la porte et cria :

— Henri! Henri!

Une voix répondit :

— Il n'est pas rentré.

— Ah! par exemple, ce sera un désespoir... Enfin!... Eh bien, vous disiez que vous désiriez quelque chose, monsieur Dumas?

— Vous savez combien les auteurs dramatiques ont besoin de renseignements précis, monsieur Sanson. Il se peut qu'il arrive un moment où j'aie à mettre Louis XVI en scène. Qu'y a-t-il de vrai dans la lutte qui s'engagea entre lui et les aides de votre père, au pied de l'échafaud?

— Oh! je puis vous le dire, monsieur, j'y étais.

— Je le sais, et c'est pour cela que je m'adresse à vous.

— Eh bien, voici : le roi avait été conduit à l'échafaud dans son propre carrosse et avait les mains libres. Au pied de l'échafaud, on pensa qu'il fallait lui lier les mains, moins parce qu'on craignait qu'il ne se défendît que parce que, dans un mouvement involontaire, il pouvait entraver son supplice ou le rendre plus douloureux. Un des aides attendait donc avec une corde, tandis qu'un autre lui disait : « Il est nécessaire de vous lier les mains. » A cette proposition inattendue, à la vue inopinée de cette corde, Louis XVI eut un mouvement de répulsion involontaire. « Jamais ! s'écria-t-il, jamais ! » Et il repoussa l'homme qui tenait la corde. Les trois autres aides, croyant à une lutte, s'élancèrent vivement. De là le moment de confusion interprété à leur manière par les historiens. Alors, mon père s'approcha, et, du ton le plus respectueux : « Avec un mouchoir, sire, » dit-il. A ce mot *sire*, qu'il n'avait pas entendu depuis si longtemps, Louis XVI tressaillit; et, comme au même moment son confesseur lui adressait quelques mots du carrosse : « Eh bien, soit; encore cela, mon Dieu ! » dit-il. Et il tendit les mains.

— Est-ce que l'échafaud est toujours le même? demandai-je à Sanson.

— Non, me dit-il, il a été renouvelé; mais la guillotine, l'ancienne, celle qui a servi à Louis XVI, à Marie-Antoinette, à madame Élisabeth et à la princesse de Lamballe est dans notre musée.

— Vous avez donc un musée? demandai-je.

— Oui. Voulez-vous le voir?

— Je crois bien!

— Venez, alors.

Il prit une bougie et marcha devant moi.

Autant que je puis me le rappeler, après vingt-cinq ans, nous montâmes quelques marches et entrâmes, à droite, dans une espèce de galerie.

Là, en effet, était le musée terrible.

Au premier rang, appuyés contre la muraille, les deux portants rouges, et, entre eux, le couperet rouillé.

Au pied des portants, la bascule démontée et les deux paniers : celui qui reçoit la tête, et celui qui reçoit le corps.

Après cette sombre relique venait, comme importance, l'épée qui avait décapité Lally-Tollendal.

M. Sanson, voyant ma curiosité, prit cette épée et me la mit entre les mains.

C'était une longue rapière dont la lame avait près de quatre pieds de long ; sa forme était espagnole : sans doute la lame faisait partie de ces fers précieux que l'on trempait dans le Tage; la garde, tout en fer, comme la poignée, était composée de quatre tiges de fer recourbées de manière à couvrir la main, tandis que la sous-garde, faite en manière d'écumoire, était perforée de petites étoiles dans la concavité desquelles s'engageait l'épée de l'adversaire.

Puis il y avait tout un arsenal de haches, de doloires, de tranche-têtes de toutes façons.

Je vis un peu tout cela, comme dans un songe, à la lueur d'une bougie dont la flamme tremblante faisait trembler les objets qu'elle éclairait.

M. Sanson avait mis une complaisance parfaite à me montrer tous ces objets, de sorte que je n'hésitai point à hasarder la plus indiscrète de mes questions.

Après l'avoir fait précéder de toutes sortes d'excuses :

— Monsieur, demandai-je, est-il vrai que vous pouvez avoir une voiture, mais seulement à la condition que votre nom sera sur cette voiture?

— Ceci, me dit-il, ce n'est pas une loi ; c'est pis : une loi se rapporte ; c'est une coutume, et une coutume ne s'abolit pas. Au reste, si vous voulez voir comment

on élude une question, venez avec moi, je vous ferai voir ma voiture.

J'étais en train de tout voir, la voiture devait y passer comme le reste.

Nous descendîmes dans une cour, et, sous une remise, je vis une espèce de landau assez massif.

M. Sanson approcha la bougie du panneau.

Ce panneau était orné d'un blason.

— Ce sont des armes parlantes, me dit-il.

L'écusson était de gueules, avec une cloche d'argent. Seulement, la cloche était fêlée, et, au-dessous de la cloche, était écrite cette légende : *Sans son.*

M. de Paris s'en était tiré au moyen d'un calembour.

Maintenant, comment cette guillotine — que j'ai vue démontée en 1833, dans le musée Sanson, à Paris, — comment cette guillotine se trouve-t-elle remontée, en 1857, dans le musée Tussaud, à Londres?

Je vais vous expliquer cela.

Comme nous l'avait dit son père, Clément-Henri Sanson était un grand coureur de spectacles et de bals.

Il était à toutes les premières représentations; il ne manquait pas un bal.

Vous croyez qu'il en avait le droit.

Point. M. de Paris n'a pas de droits; il n'a que des devoirs.

Nous avons dit que le père Sanson n'avait jamais exécuté et que le fils exécutait depuis 1820.

Pendant la nuit du mardi gras de l'an 1836, une exécution fut décidée.

C'était celle de Fieschi.

Lorsqu'une exécution est décidée pour le lendemain, — que le pourvoi en cassation et le pourvoi en grâce sont rejetés, — le ministre de la justice envoie au procureur général l'ordre d'exécution : le parquet alors fait prévenir l'exécuteur en lui envoyant, par un garçon de bureau, l'ordre d'exécution; et un autre ordre pour que le directeur de la prison lui remette le condamné.

Le parquet prévient également l'aumônier de la prison, la gendarmerie et la police.

Il avait donc été décidé, dans la soirée du mardi gras, que Fieschi serait exécuté le lendemain.

A minuit, le garçon de bureau sonnait à la porte de la rue des Marais, n° 71.

Le père Sanson était à la campagne. Le fils n'était pas chez lui.

L'ordre était urgent; le lendemain, à sept heures du

matin, Fieschi, Pépin et Moret devaient avoir cessé de vivre.

Pas d'exécuteurs !

Les domestiques, troublés, disaient qu'ils ne croyaient pas que leur maître rentrât le lendemain avant sept ou huit heures du matin.

Le garçon de bureau courut à la police.

On prévint M. Canler, chef de la brigade de sûreté, que M. Sanson ne se trouvait pas.

Il s'agissait, quelque part qu'il fût, de retrouver M. Sanson.

Canler se rendit à la maison de la rue des Marais, interrogea les domestiques, mais il n'en tira rien.

Il eut une illumination.

Il connaissait un bal où, selon lui, M. Sanson devait être.

C'était un bal masqué, — un bal, rien que de Turcs.

On se rendit au bal, on garda les issues, et on entra dans la salle, où l'on fit démasquer tous les danseurs.

Canler ne s'était pas trompé.

M. de Paris fut prévenu à temps ; Fieschi, Pépin et Moret furent exécutés à l'heure dite ; mais il n'y en eut pas moins un mauvais rapport adressé à qui de droit sur M. de Paris.

Deux ou trois faits du même genre s'étant succédé, Clément-Henri Sanson fut forcé de donner sa démission en février 1847.

Il n'avait d'autre fortune que sa place, les meubles de sa maison et les curiosités de son musée.

Les épées, — celle qui avait tranché la tête de Lally-Tollendal surtout, — les haches, les coutelas se vendirent facilement. Mais la guillotine n'était pas d'un placement commode; on la fit offrir au musée d'artillerie : le directeur la refusa.

Enfin, Sanson la proposa à madame Tussaud, qui ne fit pas la petite bouche, sauta dessus, et la racheta le prix que le grand-père Sanson l'avait rachetée lui-même après l'exécution de Marie-Antoinette : cinq mille cinq cents francs.

C'est que le grand-père Sanson était royaliste de cœur : après l'exécution du roi, il tomba malade; après celle de la reine, il mourut.

Il ne survécut que six mois à cette dernière.

LE LION DE L'AURÈS

I

J'arrivai chez moi tout essoufflé.

Je venais de dîner chez mon vieil ami Porcher, l'homme de Paris qui m'a rendu le plus de services, et qui croit toujours que je le paye de tout cela, quand je tombe chez lui à cinq heures, en disant :

— Porcher, je viens dîner chez vous. — Madame Porcher, vos belles mains, que je les baise.

Mais, ce soir-là, peste ! il y avait grand dîner : on fêtait le dernier succès dramatique de mon fils.

J'étais assis près de Roger de Beauvoir, l'intarissable et charmant improvisateur; les femmes venaient de quitter la table; chacun tirait son cigare de sa boîte et commençait de la rouler entre ses lèvres. Je cherchais, moi, un prétexte honnête pour me soustraire à l'empoisonnement par la nicotine, lorsque la porte s'ouvrit, et que mon domestique vint me dire:

— Monsieur, ils sont rue d'Amstèrdam, et vous attendent déjà depuis une demi-heure.

Je pris mon chapeau, je serrai la main de Roger, j'embrassai Alexandre, et je sortis.

— Qui donc attend votre père rue d'Amsterdam? demanda une voix.

— Gérard, le tueur de lions, et son spahis Amida, répondit Alexandre..

Je refermai la porte, et je n'entendis plus rien.

Dix minutes après, j'entrais rue d'Amsterdam, 77.

Ils étaient effectivement là tous deux, assis chacun à un coin de la cheminée, Gérard à droite, Amida à gauche; Gérard avec son élegant costume de sous-lieutenant, rouge brodé d'or, enveloppé dans son grand burnous noir, son képi bleu de ciel posé sur la grande table où j'écris.

Gérard est un homme de trente ans, au visage fin,

étroit, allongé; il a les cheveux châtains, la barbe presque noire, les yeux bleus, les dents belles, le front découvert.

Je le connais depuis longtemps, l'illustre dompteur de monstres; je le manquai d'une demi-heure à Guelma, en 1846. Il venait de partir pour aller tuer une lionne et ses deux lionceaux; une demi-heure plus tard, je faisais la campagne avec lui.

Il était donc, comme je l'ai dit, assis à la droite de la cheminée; à gauche était Amida.

Amida est un bel Arabe de vingt-cinq à vingt-six ans; les Arabes ne savent pas leur âge, et jalonnent leur vie par les grands événements qui leur sont arrivés.

Le grand événement de la vie d'Amida est d'avoir rencontré Gérard.

Amida est le vrai type de l'Arabe; il était superbe dans son coin, enveloppé dans son burnous blanc, la tête ceinte de sa corde de chameau, serrée sur son haïk pendant et encadrant sa figure; — une belle figure, par ma foi, je vous en réponds, d'un ton de bistre clair, magnifique et chaud, entre l'ocre et la sépia, avec des yeux de velours marron noyés dans la nacre; de longues paupières qui semblent peintes, sa moustache à

poils un peu rares et crépus, ses dents blanches et aiguës comme celles d'un cheval.

Il avait les pieds posés sur le bâton de sa chaise, de manière que ses genoux étaient à la hauteur de sa poitrine.

On eût dit le cavalier du désert cherchant, même dans une chambre, l'appui de ses étriers élevés.

Cette position, gauche pour tout autre, lui donnait, à lui, une grâce parfaite.

Autour de Gérard et d'Amida étaient quelques bons amis à moi, les regardant et les écoutant.

La dernière occupation était la plus facile : Gérard parle peu, Amida ne parle pas du tout.

Ce n'est point qu'Amida ne sache pas le français : il le prononce, au contraire, avec cette douceur et ce charme particuliers à l'idiome arabe.

Gérard me tendit les deux mains.

Amida croisa les siennes sur sa poitrine, et inclina la tête.

Moi arrivé, il fallut que Gérard parlât.

Nous parlâmes de Constantine, de Bone, d'Alger ; de Yussuf, le beau général ; de Levaillant, le colonel botaniste et explorateur ; de Devismes, l'armurier artiste ; puis, quand nous eûmes bien parlé de toutes choses,

arrosé tout ce que nous avions dit d'une tasse de thé, ce breuvage dans lequel se résume pour moi la quintessence de toutes les liqueurs de la terre, je pris une plume, je la trempai dans l'encrier, je tirai une feuille de papier, et, regardant le doux et calme héros :

— Gérard, lui dis-je, voyons, une chasse, au hasard... un lion parmi vos vingt-cinq lions; mais un beau lion, pas de ceux que vous avez été voir au Jardin des Plantes avec Amida, et qu'Amida a pris pour de faux lions. Un lion de l'Atlas, grand, magnifique, rugissant.

Gérard sourit.

— Au hasard? dit-il.

— Oui, au hasard.

Il se tourna vers Amida, et lui dit quelques mots en arabe.

Amida inclina la tête en signe d'assentiment.

Il était évident que Gérard venait de consulter son spahis sur la chasse qu'il devait nous raconter, lui indiquant une de ces luttes fabuleuses qui ont divinisé l'Hercule antique, et que le spahis donnait son approbation au choix fait par son officier.

Gérard se retourna de mon côté, et, de sa voix calme :

— J'avais, commença-t-il, tué la lionne le 19 juillet, et, du 19 au 27, j'avais inutilement cherché à rencontrer le lion.

— Pardon, mon cher Gérard, lui dis-je ; mais laissez-moi vous interroger et vous interrompre dès le commencement.

Il fixa sur moi son œil clair, irisé d'or comme ceux des animaux qui voient aussi bien la nuit que le jour.

Ce regard voulait dire : « Parlez. »

Je profitai de la permission.

— Voyons, repris-je, soyez franc. Votre courage ne peut être suspecté ; par conséquent, vous avez le droit de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. Quelle impression vous produit votre état d'hostilité avec le roi des forêts ? Est-ce l'impression d'un duel ?

Gérard se mit à rire.

— D'un duel ? dit-il. Oui, l'impression qu'éprouverait un homme qui se battrait, nu ou en chemise, contre un adversaire couvert d'une cuirasse, et qu'on pourrait blesser à deux endroits seulement : au défaut de la visière, et au défaut de la cuirasse... Aussi, j'aimerais mieux dix duels avec des hommes qu'une rencontre avec un lion.

— Vous aimeriez mieux dix duels avec des hommes ;

— mais vous ne chassez donc pas le lion par plaisir, Gérard ?

— Bon ! voilà que nous allons faire de la métaphysique. Je vous préviens que je suis plus fort chasseur que métaphysicien.

— Faisons de la métaphysique, mon cher Gérard.

— Eh bien, chaque homme est né avec une vocation. Je n'ai pas besoin de vous dire quelle est la vôtre : vous semblez l'accomplir en conscience, et même plus qu'en conscience. La mienne est de chasser le lion. Dieu m'a fait, non pas son ennemi, car j'aime et j'admire le lion, mais son antagoniste.

— Dites son rival.

Gérard secoua la tête.

— Non, dit-il, le lion n'a pas de rival. C'est véritablement le roi de la création ; l'homme n'est qu'un usurpateur. Ah ! si vous voyiez un lion ! non pas de ces lions abâtardis, comme on vous en montre en Europe, et qui ne peuvent vous donner une idée de l'espèce ; mais un de ces lions en liberté, qui s'annoncent par des rauquements qu'on entend de trois lieues, et que l'on croirait poussés à trois cents pas ; si vous le voyiez s'avancer calme, doux et fier, avec des mouvements de chat, à la fois gracieux et puissants, tranquille et se reposant

majestueusement sur sa force et sur son agilité ; si vous voyiez son étonnement à l'aspect de l'homme, la seule créature qui l'attende, qui le regarde du même œil que le sien, qui ne fuie pas devant lui ; si vous voyiez la terreur de tous les autres êtres, qui tremblent, frémissent, se lamentent à l'approche de ce monarque d'Orient, vous comprendriez ce que c'est que le lion. Je le répète, on est son antagoniste, non son rival ; on le tue, mais on n'est pas son vainqueur. Moi, je sais une chose, continua Gérard, c'est que, chaque fois que j'ai tué un lion, que j'ai laissé à la terrible agonie le temps de faire son œuvre, que je m'approche du mort à la crinière ardue, au visage froncé, que je vois ces dents d'ivoire, ces griffes d'ébène, ces membres si bien proportionnés, que le bond de l'animal le plus léger n'est que de douze à quinze pieds, tandis que le sien est de quarante-cinq, je croise les mains, je le regarde, et, une larme dans les yeux, un regret, presque un remords dans le cœur, je me demande : « Avais-tu bien le droit, toi, pygmée, de tuer ce géant ? »

— Et, cependant, vous l'abordez sans émotion, n'est-ce pas ?

— Entendons-nous. Je l'aborde sans émotion, parce que, en face du danger, l'émotion serait pour moi une

infériorité; mais il faut toute la force de ma volonté pour écarter cette émotion.

— Enfin, qu'éprouvez-vous en ce moment-là, cher ami? Faites-moi l'histoire de vos sensations; l'histoire des sensations, c'est ma partie, à moi.

— La voulez-vous bien sincère, bien exacte, comme peut-être je ne l'ai dite à personne?

— Je le crois bien que je la veux ainsi!

— Eh bien, voici ce qui se passe en moi. Je suis d'un naturel calme et même doux, comme il est facile de le voir. En temps ordinaire, mon pouls bat de soixante à soixante-six fois à la minute; mais, du moment qu'un Arabe vient me dire : « Gérard, il y a un lion à tel endroit, et les hommes de cet endroit-là t'attendent, » la fièvre me prend, je ne pense plus qu'à une chose, au lion; mon pouls commence à s'élever, et bat de soixante-quinze à quatre-vingts fois à la minute. Je ne m'assieds plus que lorsque la fatigue m'y force; je dors mal, me réveillant en sursaut, et je crois que je ne mangerais plus du tout, oubliant de manger, si mon spahis ne me faisait souvenir qu'il est l'heure du repas. Cela dure, augmentant toujours, jusqu'au moment où je me trouve en face du lion.

Alors, à l'instant même, toute agitation semble s'ar-

rêter en moi, comme s'arrête le rouage d'une pendule dont on touche le balancier ; la nécessité d'être calme, le sentiment de ma conservation, la grandeur même du danger semblent peser sur mes artères et arrêter les pulsations de mon cœur. Il se passe alors en moi un instant de suprême jouissance. Cet instant, si court qu'il soit, est un cadre doré, dans lequel se peint le tableau de toute ma vie, depuis ma plus jeune enfance jusqu'à l'âge où je suis arrivé. Trente-cinq ans de souvenirs tiennent, chose miraculeuse, dans quelques secondes. — Cela se passe pendant que je vise l'animal, car je le vise du moment où je l'aperçois. Dès qu'il est à quinze pas de moi, il est à moi. Mais souvent, depuis que je suis familiarisé avec lui, je manque exprès une ou deux occasions de le tirer : je trouve une sombre et terrible volupté à prolonger mes sensations. Enfin, je lâche le coup. Du moment où je ne sens pas ma chair qui se déchire sous les griffes, et mes os qui crient sous la dent du lion, je suis sauvé. Alors, mon œil plonge à travers la fumée : — ou il est mort, ou il me cherche lui-même, ou il se retire lentement. Jamais le lion ne fuit. S'il est mort, et c'est rare, — sur vingt-cinq lions, je n'en ai tué roide que quatre ; — s'il est mort, j'attends qu'il soit bien mort, que les tressaillements de son corps

soient apaisés. C'est long! L'animal est si puissant, qu'il donne à l'agonie une rude besogne.

S'il ne bouge plus, je suis tranquille, c'est qu'il est mort et bien mort. Le lion est un animal trop fin pour tromper l'homme ; c'est bon pour le loup et pour le renard. Donc, s'il ne bouge pas, donc, s'il est mort, je m'approche, je le regarde, majestueusement et toujours gracieusement couché sur la terre déchirée ; puis, comme je vous l'ai dit, je le regrette, je le pleure, et le froid fût-il de dix degrés au-dessous de zéro, la sueur m'inonde, je sens perler une goutte d'eau à chaque poil de mon corps ; tous mes nerfs se détendent, tout mon corps s'alanguit, je cherche une pierre où m'asseoir, et je me sens près de me plaindre comme un enfant.

Si l'animal n'est pas mort, je redouble, je jette ma carabine; — la première dont je me sers est toujours une carabine de Devismes, comme étant la plus sûre; — je prends celle qui attend couchée près de moi, et je continue le feu jusqu'à ce qu'il soit mort.

S'il se retire, je me retire aussi. Je le retrouverai le lendemain, mort ou affaibli par la perte de son sang. Le lion blessé est un adversaire trop dangereux pour que l'homme, ce faible atome, se hasarde à le suivre.

Dans ce cas, je rentre sous ma tente, tout fiévreux.

Je ne dors pas : je tressaille à chaque bruit ; je suis debout avec le jour, et j'attends les rapports, anxieux et haletant.

Vous avez voulu connaître l'histoire de mes sensations, la voilà. Maintenant, puis-je reprendre mon récit?

— Oui ; mais je vous préviens que je suis un rude interrupteur, et que je ferai durer votre récit le plus longtemps que je pourrai.

— Faites ; je vous appartiens corps et âme pendant toute cette soirée.

— J'écoute.

II

— J'avais, reprit Gérard, tué la lionne le 19 juillet, et, du 19 juillet au 27, j'avais inutilement, quoique constamment, cherché le lion. J'étais sous ma tente, avec huit ou dix Arabes, les uns à moi, les autres habitants du douair où je me trouvais. Nous causions.

— De quoi?

— De lion, parbleu ! Quand on va chasser au lion; on

ne cause pas d'autre chose que lion... Un vieil Arabe me racontait une légende datant de plusieurs siècles, et dont une fille de sa tribu était l'héroïne.

— Et un lion, le héros ?

— Oui, un lion.

— Voyons la légende, surtout si elle est bien terrible.

— Terrible et philosophique. Les Arabes sont les premiers philosophes du monde, philosophes pratiques, bien entendu.

— J'écoute.

— Il y avait, — quelque cent années avant que je vinsse dans la tribu, — il y avait dans cette même tribu une jeune fille fort dédaigneuse, non pas qu'elle fût plus riche que les autres : son père n'avait que sa tente, son cheval et son fusil ; mais elle était fort belle, et, de sa beauté, venait son dédain.

Un jour qu'elle était allée couper du bois dans la forêt voisine, elle rencontra un lion. Elle n'avait pour toute arme qu'une petite hache, et, eût-elle eu, avec la hache, poignard, fusil et carabine, elle n'eût pas été tentée de s'en servir, tant le lion était puissant, fier et majestueux. Elle se mit à trembler de tous ses membres, essayant de crier à l'aide, mais cherchant vaine-

ment la voix, et croyant que le lion allait lui faire signe de la suivre, pour la dévorer à son loisir, et dans quelque endroit de prédilection ; car les lions sont non-seulement gastronomes, mais on peut même dire gourmets. Il ne leur suffit pas de se repaître, ils aiment encore à se repaître dans des conditions de sensualité qui satisfassent toutes les finesses de leur organisation.

— J'admets cela, mon cher Gérard ; mais il y a une chose que vous m'avez dite, et que je ne comprends pas bien.

— Laquelle ?

— Vous avez dit : « Croyant que le lion allait lui faire signe de la suivre. »

— Oui.

— Eh bien ?

— Demandez à Amida si, quand le lion rencontre un Arabe, il se donne la peine de l'emporter.

Amida secoua la tête, et leva les yeux au ciel ; ce qui pouvait se traduire par ces mots : « Ah bien, oui, il n'est pas si bête que cela. »

J'insistai, et Amida me donna l'explication de son geste.

Il résulta ceci de l'explication.

Le lion est un magnétiseur bien autrement fort que

Mesmer, que de Puységur et même que M. Marcillet. Le lion regarde l'homme, le fascine, l'endort, se fait suivre par lui, et l'homme se réveille mangé.

On comprend que je tenais à creuser la tradition.

Amida m'affirma qu'un jour, en compagnie d'un de ses camarades, il avait rencontré un lion ; le lion avait essayé de les fasciner tous deux ; mais la fascination, qui opérait complétement sur le compagnon d'Amida, n'avait opéré sur celui-ci qu'à demi. Il en résulta que, conservant son libre arbitre, il avait fait tout ce qu'il avait pu pour dissuader le malheureux magnétisé d'obéir au terrible magnétiseur ; mais il avait eu beau le prier, le conjurer, le retenir même par son burnous, l'Arabe avait emboîté le pas sur les traces du lion ; ce que voyant, lui, Amida, tandis qu'il n'était encore qu'à moitié ivre, aveuglé, entraîné, il avait prudemment battu en retraite.

Ce point posé, et la légende admise par moi, Gérard continua :

— La jeune fille s'arrêta donc, tremblante, et s'attendant à ce que le lion allait lui faire signe de le suivre, quand, au contraire, à son grand étonnement, elle vit le lion s'approcher d'elle, lui sourire à sa façon, et lui faire la révérence à sa manière.

Elle croisa les mains sur sa poitrine, et lui dit :

« — Seigneur, que demandes-tu de ton humble servante ? »

Le lion lui répondit ni plus ni moins qu'aurait pu faire l'Orosmane de M. de Voltaire, ou le Saladin de de M. Favart :

« — Quand on est belle comme toi, Aïssa, on n'est pas servante, on est reine. »

Aïssa fut à la fois réjouie de la douceur étrange qu'avait prise, en lui parlant, la voix de son interlocuteur, et étonnée en même temps que ce beau lion qu'elle ne connaissait point, et qu'elle croyait voir pour la première fois, sût son nom.

« — Qui vous a donc appris comment je me nomme, monseigneur, demanda la jeune fille.

» — L'air qui est amoureux de toi, et qui, après avoir passé dans tes cheveux, en va porter le parfum aux roses, en disant : « Aïssa ! » l'eau qui est amoureuse, et qui, après avoir baigné tes beaux pieds, va arroser la mousse de ma caverne, en disant : « Aïssa ! » l'oiseau qui est jaloux de toi, et qui, depuis qu'il t'a entendue chanter, ne chante plus, et meurt de dépit en disant : « Aïssa ! »

La jeune fille rougit de plaisir, fit semblant de tirer son haïk sur son visage, et, en faisant semblant de le

tirer, l'écarta, pour que le lion la vît plus à son aise.

Que le flatteur soit un lion ou un renard, que le flatté soit une jeune fille ou un corbeau, vous le voyez, le résultat de la flatterie est toujours le même.

Le lion, qui avait jusque-là hésité à s'approcher d'Aïssa, sans doute par le sentiment qui écartait Jupiter de Sémélé, le lion fit quelques pas vers la jeune fille ; puis, comme il la voyait pâlir à son terrible voisinage :

« — Qu'avez-vous, Aïssa ? » demanda-t-il de sa voix à la fois la plus tendre et la plus inquiète.

La jeune fille avait bien envie de répondre :

« — J'ai peur de vous, monseigneur ! » mais elle n'osa point, et dit :

« — Les Touaregs ne sont pas loin, et j'ai peur des Touaregs. »

Le lion sourit à la manière des lions.

« — Quand vous êtes avec moi, dit-il, vous ne devez avoir peur de rien.

» — Mais reprit la jeune fille, je n'aurai pas toujours l'honneur de votre compagnie. Il se fait tard, et il y a loin d'ici à la tente de mon père.

» — Je vous reconduirai, » dit le lion.

Il est arrivé parfois dans les rues de Paris qu'une grisette, suivie de trop près par un étudiant qui lui offrait

de la ramener chez elle, lui ait refusé son bras, et même, sur son insistance, lui ait donné un soufflet. Mais jamais, au grand jamais, il n'est arrivé, de mémoire d'homme, qu'une jeune fille arabe ait répondu de la même façon à un lion lui faisant une proposition pareille, si inconvenante qu'elle lui parût.

Aïssa accepta donc l'offre qui lui était faite : le lion s'approcha d'elle, lui tendit sa crinière ; la jeune fille y appuya sa main, ainsi qu'elle eût appuyé son bras au bras de son amoureux, et tous deux côte à côte, — comme on voit sur un bas-relief grec la vieille mère Cybèle, qui est l'emblème de la fécondité, marcher en appuyant sa main sur un lion, qui est l'emblème de la force, — et tous deux marchèrent, se dirigeant vers la tente du père d'Aïssa.

Sur la route, ils rencontrèrent des gazelles qui s'effarouchèrent, des hyènes qui se couchèrent, des hommes et des femmes qui se mirent à genoux.

Mais le lion dit aux gazelles : « Ne fuyez pas ! » aux hyènes : « N'ayez pas peur ! » aux hommes et aux femmes : « Relevez-vous ! En faveur de cette jeune fille, qui est ma bien-aimée, je ne vous ferai aucun mal. »

Et les gazelles cessèrent de fuir, les hyènes n'eurent plus peur, les hommes et les femmes se relevèrent, re-

gardant avec étonnement ce lion et cette jeune fille, et se demandant dans leur idiome de gazelles, dans leur langage d'hyènes, avec leurs voix d'hommes et de femmes, si ce lion et cette jeune fille n'allaient point en pèlerinage, adorer à la Mecque le tombeau de Mahomet.

Aïssa et son fauve compagnon arrivèrent ainsi jusqu'au douair ; puis, quand ils ne furent plus qu'à quelques pas de la tente du père d'Aïssa, qui était la première en entrant dans le village, le lion s'arrêta, et demanda à la jeune fille, comme aurait pu le faire le cavalier le plus courtois, la permission de l'embrasser.

La jeune fille tendit son visage, et le lion effleura de ses lèvres terribles les lèvres roses d'Aïssa.

Puis il lui fit un signe d'adieu, et s'assit, comme s'il voulait être sûr qu'il ne lui arriverait aucun accident en franchissant le court espace qui lui restait à parcourir.

En s'éloignant, la jeune fille se retourna deux ou trois fois et vit toujours le lion à la même place.

Puis elle entra dans la tente de son père.

« — Ah ! te voilà ! s'écria celui-ci ; j'étais bien inquiet. »

La jeune fille sourit :

« — Je craignais que tu ne fisses quelque mauvaise rencontre. »

La jeune fille sourit encore.

« — Mais te voilà, c'est une preuve que je me trompais.

» — En effet, mon père, dit la jeune fille ; car, au lieu d'une mauvaise rencontre, j'en ai fait une bonne.

» — Laquelle ?

» — J'ai rencontré un lion. »

Malgré l'impassibilité ordinaire aux Arabes, le père d'Aïssa pâlit.

« — Un lion ! s'écria-t-il, et il ne t'a point dévorée ?

» — Au contraire, il m'a fait des compliments sur ma beauté, m'a offert de me reconduire, et m'a ramenée jusqu'ici. »

L'Arabe crut que sa fille devenait folle.

« — Impossible ! dit-il.

» — Comment, impossible ?

» — Sans doute. Penses-tu me faire accroire qu'un lion soit capable d'une pareille galanterie ?

» — Voulez-vous vous en assurer ?

» — De quelle façon ?

» — Venez jusqu'à la porte de votre tente, et vous

le verrez, soit assis où je l'ai quitté, soit retournant dans la montagne.

» — Attends, que je prenne mon fusil.

» — Pourquoi faire? demanda l'orgueilleuse jeune fille; n'êtes-vous pas avec moi?»

Et, tirant son père par son burnous, elle le conduisit à la porte de la tente.

Mais le lion n'était plus à l'endroit où elle l'avait quitté. Elle regarda dans la direction par laquelle elle était venue : elle ne vit rien.

« — Bon ! tu as fait un rêve, dit l'Arabe en rentrant dans sa tente.

» — Mon père, je vous jure que je le vois encore, dit la jeune fille.

» — Comment était-il?

» — Il pouvait avoir quatre pieds de haut et sept de long.

» — Après?

» — Une crinière magnifique.

» — Après?

» — Des yeux jaunes et brillants comme de l'or.

» — Après?

» — Des dents d'ivoire; seulement...»

La jeune fille hésita.

« — Seulement?...» répéta l'Arabe.

La jeune fille baissa la voix.

« — Seulement, dit-elle, il sent mauvais de la bouche. »

Elle n'eut pas plus tôt achevé ces mots, qu'un rugissement terrible se fit entendre derrière la toile de la tente, puis un second à cinq cents pas à peu près, puis un troisième à un quart de lieue.

Puis on n'entendit plus rien.

Il n'y avait pas eu plus d'une minute d'intervalle entre chaque rugissement.

Il est évident que le lion, qui avait sans doute désiré savoir ce que la jeune fille pensait de lui, avait fait un demi-cercle, était venu écouter derrière la toile de la tente, et s'éloignait, horriblement mortifié d'avoir été éclairé sur un défaut d'autant plus grave, qu'on assure que ceux qui en sont atteints ne peuvent pas s'en apercevoir eux-mêmes.

Un mois s'écoula sans que la jeune fille repensât au lion, autrement que pour raconter son aventure à ses compagnes. Puis, au bout d'un mois, un jour pour couper un fagot, elle retourna avec sa hache au même endroit.

Le fagot coupé, mis en faisceau, lié, elle entendit un léger bruit derrière elle, et se retourna.

Le lion la regardait, assis à quatre pas d'elle.

« — Bonjour, Aïssa, lui dit-il d'un ton sec.

» — Bonjour, monseigneur, lui répondit Aïssa d'une voix un peu tremblante ; car elle se rappelait ce qu'elle avait dit de la fétidité de l'haleine de son protecteur, et il lui semblait encore entendre le triple rugissement qui avait suivi cette disgracieuse révélation. Bonjour, monseigneur. Puis-je faire quelque chose qui vous soit agréable?

» — Tu peux me rendre un service.

» — Lequel?

» — Approche-toi de moi.»

Aïssa s'approcha, assez mal rassurée.

« — Me voici.

» — Bien; maintenant, lève ta hache. »

La jeune fille obéit.

« — La hache est levée, dit-elle.

» — Bien ; donne-m'en un coup sur la tête.

» — Mais, monseigneur, vous n'y pensez pas...

» — Au contraire, j'y pense, et beaucoup même...

» — Mais, monseigneur...

» — Frappe.

» — Cependant, monseigneur...

» — Frappe, je t'en prie:

» — Fort ou doucement?

» — Le plus fort que tu pourras.

» — Mais je vais vous faire mal...

» — Que t'importe?

» — Vous le voulez?...

» — Je le veux.»

La jeune fille frappa en conscience, et la hache traça entre les deux yeux du lion une ligne sanglante.

C'est depuis ce temps que les lions ont cette ride verticale, visible surtout quand ils froncent les sourcils.

« — Merci, Aïssa,» dit le lion.

Et, en trois bonds, il disparut dans le bois.

« — Tiens, dit la jeune fille un peu blessée à son tour, il ne me reconduit pas, aujourd'hui. »

Et elle reprit le chemin du douair, où elle arriva sans accident.

Il va sans dire que cette seconde histoire fit le pendant de la première; mais, si savants que fussent les commentaires des plus habiles talebs du douair, l'intention du lion resta mystérieuse et cachée aux esprits les plus pénétrants.

Un mois s'écoula encore.

La jeune fille retourna au bois.

Au moment où elle abattait les premières branches

destinées à faire son fagot, un buisson s'ouvrit devant elle, et le lion en sortit, non plus gracieux comme la première fois, non plus mélancolique comme la seconde, mais sombre et presque menaçant.

La jeune fille fut tentée de fuir; le regard du lion cloua ses pieds à la terre.

Ce fut lui qui s'approcha d'Aïssa; elle se fût laissée tomber si elle avait tenté de faire un pas.

« — Regarde mon front, dit le lion.

» — Que monseigneur se rappelle que c'est lui qui m'a ordonné de lui donner un coup de hache.

» — Oui, et je t'en ai remerciée. Ce n'est donc point cela que je te veux demander.

» — Que veut me demander monseigneur?

» — De regarder ma blessure.

» — Je la regarde.

» — Comment va-t-elle?

» — A merveille, monseigneur, et elle est presque guérie.

» — Cela prouve, Aïssa, dit le lion, que les blessures que l'on fait au corps sont bien différentes de celles que l'on fait à l'orgueil : les unes se cicatrisent au bout d'un temps plus ou moins long; les autres, jamais. »

Cet axiome philosophique fut suivi d'un cri aigu et douloureux, puis on n'entendit plus rien.

Le lion avait passé de l'amour platonique à l'amour charnel.

Trois jours après, le père d'Aïssa, battant les environs pour tâcher de rencontrer quelque trace de sa fille, retrouva, près d'une large tache de sang, la hache dont elle se servait pour couper le bois.

Mais, d'Aïssa, ni lui ni personne n'entendit plus jamais parler.

III

— L'Arabe en était là de son récit, poursuivit Gérard, quand un bruit connu nous fit tressaillir tous.

C'était le rugissement d'un lion, — probablement celui que je guettais depuis huit ou dix jours.

Je sautai sur ma carabine Devismes ; Amida prit la seconde, qui m'a été donnée par le duc d'Aumale à son départ de Constantine.

Puis nous courûmes du côté où venait le rugissement.

Il se faisait entendre à une demi-lieue, à peu près.

Nous comptâmes trois rugissements ; puis le lion se tut.

Nous ne nous approchâmes pas moins dans la direction du lion, direction indiquée par ce triple grondement.

Quand nous eûmes fait un bon quart de lieue, nous entendîmes des cris d'Arabes et des aboiements de chiens.

Nous redoublâmes de vitesse, et nous tombâmes au milieu d'une troupe de gens armés menant en laisse des lévriers, des mâtins et jusqu'à des roquets.

Le lion venait de faire des siennes.

Il était entré jusque dans le douair voisin du nôtre ; il avait sauté dans l'enceinte où étaient parqués les troupeaux, et avait emporté un mouton.

Il tenait son dîner : voilà pourquoi il ne rugissait plus.

Ce n'était pas le moment de l'attaquer ; les lions n'aiment pas à être dérangés dans leurs repas. Je recommandai aux Arabes de suivre sa trace, — toujours facile à relever quand c'est un mouton que le lion a enlevé, et je revins à ma tente...

A ces derniers mots, Gérard me regarda comme s'il s'attendait à une nouvelle interruption de ma part.

Mais j'étais aussi savant que lui sur ce fait de la trace

toujours facile à relever, quand c'est un mouton que le lion a enlevé. On devine qu'il y a une tradition derrière le fait.

La voici.

Une tradition, naïvement racontée, en dit souvent plus sur un peuple que toute une longue histoire.

Malheureusement, n'est pas naïf qui veut.

Essayons.

Un jour, un lion causait avec le marabout Sidi-Moussa.

Si le lion est le plus puissant des animaux, le marabout était le plus saint des derviches.

L'homme et l'animal causaient donc de pair à compagnon.

— Tu es très-fort, disait le marabout au lion.

— Très-fort, oui.

— Quelle est la mesure de ta force?

— Celle de quarante chevaux.

— Alors, tu peux prendre un bœuf, le jeter sur ton épaule et l'emporter? demanda le marabout.

— Avec l'aide de Dieu, je le puis, répondit le lion.

— A plus forte raison, un cheval?

— Avec l'aide de Dieu, je ferais du cheval comme du bœuf.

— Un sanglier?

— Avec l'aide de Dieu, il en serait du sanglier comme du cheval.

— Et un mouton?

Le lion se mit à rire.

— Parbleu! dit-il.

Mais, au premier mouton qu'il emporta, le lion fut bien étonné de voir qu'il ne pouvait le jeter sur son épaule, comme il le faisait d'animaux beaucoup plus forts, et qu'il était obligé de le traîner.

Cela tenait à ce que, dans son orgueil, il avait oublié de dire, à propos du mouton, — qui lui paraissait une trop petite proie pour se gêner avec elle, — ce qu'il avait dit du sanglier, du cheval et du bœuf : « Avec l'aide de Dieu! »

Or, Dieu n'aidant pas le lion à l'endroit des moutons, le lion est obligé de les traîner et de prouver par son impuissance cette grande vérité que toute force vient de Dieu.

— J'étais donc sûr, reprit Gérard, quand je lui eus montré que je connaissais la tradition, j'étais donc sûr qu'on trouverait la trace, non pas du lion, mais du mouton qu'il avait été obligé de traîner.

A peine étais-je rentré sous ma tente, que le proprié-

taire du mouton arriva tout essoufflé, et me raconta comment la chose s'était passée.

Il avait suivi la trace du lion pendant une demi-lieue, à peu près, mais n'avait pu aller plus loin.

Cependant, comme, pendant cette demi-lieue, ses renseignements étaient précis, j'en profitai pour donner des ordres à mes deux quêteurs, heureusement fort habiles, les traces étant toujours bien autrement difficiles à suivre l'été que l'hiver.

Il fut convenu que, le lendemain, à la pointe du jour, ils se mettraient à la besogne.

Ils étaient Arabes tous deux, tous deux agés de trente à trente-cinq ans, vigoureux, adroits, rusés, de véritables enfants du Tell.

L'un se nommait Bilkassem, l'autre Amar Ben-Sarah.

Ils se partagèrent la besogne : Bilkassem prit l'animal à sa sortie du douair, et Amar Ben-Sarah à l'endroit où le propriétaire du mouton avait perdu sa trace.

Bilkassem, à une demi-lieue du douair à peu près, retrouva la peau du mouton. Le lion est un animal fort délicat ; il ne mange pas la peau des animaux, ni les pieds, ni les mains des hommes, parce que c'est surtout aux pieds et aux mains que l'on reconnaît le caractère supérieur de l'homme.

Arrivé à la fontaine, Bilkassem trouva une brisée d'Amar Ben-Sarah; il n'avait pas besoin d'aller plus loin : son camarade était sur la trace, et il le connaissait trop bon limier pour la perdre.

Bilkassem revint donc à la tente et me fit son rapport. Pendant ce temps, Ben-Sara suivait le lion.

Vers midi à peu près, Amar Ben-Sarah rentra à son tour. Le lion était rembûché dans un fort. L'Arabe avait décrit un cercle d'un millier de pas de circonférence, il s'était ainsi assuré du lieu où il était.

C'était à trois kilomètres du douair.

J'étais fixé : selon toute probabilité, notre rencontre aurait lieu le jour même.

La journée s'écoula. J'étais en proie à cette fièvre et à cette émotion dont je vous ai parlé. Il me fut impossible de manger, de lire ou de m'occuper de quelque chose que ce fût.

Un peu avant le coucher du soleil, je sortis.

C'est l'heure où les Arabes qui ont un lion dans leur voisinage restent invariablement chez eux. Depuis le moment du crépuscule jusqu'au lendemain, un Arabe qui a entendu le rugissement du lion a la plus grande répugnance à mettre le pied dehors.

C'est, au contraire, l'heure que je choisis, par cette

même raison, que c'est celle où le lion s'éveille, se met en quête, et chasse.

Lorsque j'arrivai à l'endroit désigné par Amar Ben-Sarah, j'avais encore un quart d'heure de jour, à peu près, et je pouvais étudier le paysage.

C'était à l'entrée d'une gorge étroite des monts Aurès; les deux versants et même le fond de la gorge étaient très-boisés, couverts de pins, de sapins et de chênes dont la feuille est semblable aux feuilles de houx. Des rochers nus, encore brûlants de la chaleur du jour, sortaient du milieu de cette verdure, comme des ossements d'un géant mal enterré.

Nous nous enfonçâmes dans la gorge. Ben-Sarah me servait de guide.

Il traînait derrière lui une pauvre chèvre, destinée à servir d'appât au lion, et qui faisait toute sorte de difficultés pour nous suivre.

A une cinquantaine de pas de l'endroit où était rembûché l'animal, se trouvait une clairière : je la choisis, comme, dans un duel, on choisit l'endroit où le combat doit avoir lieu.

Amar coupa un petit arbre, en fit un piquet, le planta au milieu de la clairière et y attacha la chèvre, en laissant à sa corde un mètre et demi de jeu, à peu près.

Pendant qu'Amar Ben-Sarah accomplissait cette opération, nous entendîmes un bâillement prolongé à cinquante ou soixante pas. C'était le lion, encore mal éveillé, qui nous regardait et qui bâillait en nous regardant.

Les cris de la chèvre l'avaient tiré de son sommeil.

Il était tranquillement assis au pied d'un rocher, passant sa langue sanglante sur ses lèvres épaisses.

Il était magnifique de calme et de mépris pour nous.

Je me hâtai de renvoyer mes hommes, qui n'en furent pas fâchés, et qui prirent un poste à deux ou trois cents pas en arrière de moi. Amida seul avait insisté pour me tenir compagnie.

J'examinai bien les localités.

Un ravin me séparait du lion. La clairière pouvait avoir quarante-cinq pas de circonférence, quinze, par conséquent, de diamètre.

J'étais seul.

Il s'agissait de me choisir un poste.

Je me plaçai sur la lisière du bois. J'avais ainsi la chèvre entre le bois et moi.

La chèvre était à sept ou huit pas ; le lion à soixante, à peu près.

Pendant que je faisais tous mes petits arrangements, le lion avait disparu ; il n'y avait donc pas de temps à

perdre pour me préparer à le recevoir, il pouvait me tomber sur le dos d'un moment à l'autre.

- Un chêne m'offrait ce que je cherche toujours en ce cas, — un appui.

Je coupai celles des branches inférieures qui eussent pu gêner mes mouvements ou ma vue, — et je m'assis appuyé à son tronc.

A peine venais-je de m'asseoir, que je m'aperçus, aux inquiétudes de la chèvre, que quelque chose se passait près de nous.

La chèvre tirait de mon côté la corde de toute sa force, tout en regardant du côté opposé.

Je compris que le lion avait fait une courbe pour gagner le ravin, et se rapprochait de nous, invisible et suivant le pli du sol.

Je ne me trompais pas. Au bout de dix minutes, j'aperçus sa tête monstrueuse au sommet du ravin, qui m'avait d'abord séparé de lui, puis ses épaules, puis tout son corps.

Il marchait lentement, mal éveillé encore, et les yeux à demi fermés.

Le lion est très-dormeur et très-paresseux.

Arrivé au sommet de la berge, il se trouvait à peu près à sept pas de la chèvre et à quinze pas de moi.

IV

J'étais resté assis, le tenant en joue.

Un instant, ayant eu le loisir de l'ajuster entre les deux yeux, j'appuyai le doigt sur la détente, et j'eus la tentation de lâcher le coup.

Si j'eusse cédé à cette inspiration, je sauvais, selon toute probabilité, la vie à un homme;—mais, ne voyant dans l'animal aucune disposition d'attaque, j'attendis, me laissant aller à cette espèce de volupté terrible dont j'ai déjà parlé, et qui consiste pour moi à me trouver en face du péril et à le braver.

Puis j'ai encore un autre but en prolongeant ces étranges temporisations : c'est d'étudier l'animal, de faire un pas de plus dans la connaissance de ses mœurs; une découverte de plus dans le caractère d'un pareil adversaire, c'est une chance de moins d'être mangé par lui.

Pendant plus de dix minutes, je me donnai la jouissance d'un tête-à-tête comme peu d'hommes peuvent se vanter d'en avoir eu un; cela m'était bien permis, il

y avait près de deux ans que je ne m'étais trouvé en face d'un lion, et celui-là était un des plus beaux, des plus forts et des plus majestueux que j'eusse vus.

Au bout de dix minutes, il se laissa tomber sur le ventre, s'aplatissant tout à coup, comme si la terre eût manqué sous lui; puis il croisa ses pattes devant lui, allongea la tête, et s'en fit pour son cou une espèce d'oreiller.

Son œil était fixé sur moi, et ne se détournait pas un instant de mes yeux; il paraissait on ne peut plus intrigué de ce que venait faire dans son royaume, cet homme qui semblait ne pas le reconnaître pour roi.

Cinq minutes s'écoulèrent encore; dans la position qu'il avait adoptée, rien n'était plus facile pour moi que de le tuer.

Tout à coup, il se leva, comme poussé par un ressort, et commença de s'agiter, faisant un pas ou deux en avant, puis un pas ou deux en arrière, allant à droite, allant à gauche, et remuant la queue comme un jeune chat qui commence à se fâcher.

Sans doute, il ne comprenait pas cette corde, cette chèvre, cet homme; son intelligence était insuffisante à lui expliquer un pareil mystère.

Seulement, son instinct lui disait qu'il y avait là un piége.

Cependant, je restais toujours assis, le fusil à l'épaule, le doigt sur la détente, suivant l'animal dans tous ses mouvements.

Un bond de lui, et j'étais entre ses griffes.

De moment en moment, son inquiétude augmentait et commençait à m'inquiéter moi-même; sa queue battait ses flancs, ses mouvements devenaient plus rapides, son œil s'enflammait.

C'eût été un suicide que d'hésiter plus longtemps.

Je profitai d'un moment où il me présentait le côté gauche; je l'ajustai au défaut de l'épaule et lâchai le coup.

Le lion fléchit sur ses jambes, poussa un rugissement de douleur, se tordit comme s'il eût voulu mordre sa blessure, mais sans tomber.

A la distance de trois secondes, je lâchai mon second coup.

Puis, sans regarder, — j'étais bien sûr de l'avoir touché, — je jetai ma première carabine pour prendre la seconde, couchée près de moi, toute chargée, tout armée.

Quand je me retournai du côté du lion, la crosse à l'épaule, le lion avait disparu.

Je restai immobile, craignant quelque surprise, et regardant de tous côtés.

J'entendis rugir le lion.

Il était descendu dans le lit du ravin.

Il rugit deux fois encore, toujours en s'éloignant, mais en s'éloignant pas à pas.

Il regagnait son fort.

J'attendis encore quelques minutes, peut-être ne fut-ce que quelques secondes ; on mesure mal le temps en pareille circonstance.

Puis, n'entendant plus rien, je me levai et j'allai visiter la place où l'animal avait reçu mes deux coups de feu.

La chèvre, tombée à terre et haletante de terreur, se débattait comme dans l'agonie.

Arrivé sur le terrain, il me fut facile de voir que le lion avait été touché de mes deux balles, et que les deux balles lui avaient complétement traversé le corps.

Il y avait double jet de sang de chaque côté.

Tout chasseur sait qu'un animal porte plus loin le coup, percé à jour, que lorsque la balle, restée dans la plaie, y détermine une hémorragie.

Je me mis sur sa voie ; elle était facile à suivre. Tout le chemin qu'il avait parcouru était maculé de sang.

Les branches des petits arbres et des ronces au milieu desquelles il avait passé, étaient brisées et ensanglantées.

Comme je l'avais présumé, le lion avait regagné son fort.

En ce moment, je vis apparaître, au haut du ravin, les têtes d'Amida, de Belkassem et d'Amar Ben-Sarah. Ils s'approchaient avec précaution, ne sachant pas si j'étais mort ou vivant, en se tenant prêts à faire feu.

Ils m'aperçurent au fond du ravin, jetèrent des cris de joie et vinrent me rejoindre en courant.

Ils voulurent à l'instant même se mettre à la poursuite du lion ; la quantité de sang répandu leur faisait exagérer la gravité de la blessure.

Je les retins.

Dans mon opinion, le lion était grièvement, peut-être mortellement touché, mais le cœur n'avait pas été atteint. Le lion était encore plein de force ; son agonie serait terrible.

Sur ces entrefaites, huit ou dix Arabes du douair nous rejoignirent, armés de leurs fusils.

Ils avaient entendu mes deux coups, et accouraient, comme Amida, Belkassem et Amar Ben-Sarah, pour savoir ce qui venait d'arriver.

Ce qui venait d'arriver était, pour eux comme pour nous, écrit sur le sol.

Leur premier cri fut : « Il faut le suivre. »

Je les arrêtai en leur faisant observer qu'ils couraient à un danger imminent.

Mais rien.

« Reste là, dirent-ils, et nous te l'apporterons mort.

J'eus beau leur affirmer que le lion était vivant et bien vivant, qu'à son rugissement, j'avais pu juger de sa force, ils s'obstinèrent à entrer dans le bois.

Je fis un dernier effort pour les empêcher d'aller plus avant; j'étais convaincu que, si nous attendions au lendemain, nous le retrouverions mort, tandis que, si, au contraire, nous le suivions en ce moment, nous irions nous heurter, au bout de cent pas, à sa douleur et à sa colère; — chacun savait ce qu'il résulterait du choc.

Aucune observation n'eut prise sur leur entêtement. Lorsque je les vis résolus à se mettre à la poursuite du lion sans moi, je me décidai à m'y mettre avec eux.

Seulement, je fis mes dispositions.

Je rechargeai ma carabine Devismes, que je pris pour moi; je donnai à Ben-Sarah ma carabine Lepage,

et à Aumida, mon fusil du duc d'Aumale,—c'est après la carabine Devismes, celui que je préfère, — il a tué treize lions, — et j'entrai sous bois, sur la trace du lion.

Il faisait presque nuit; le bois était fourré, épais, entrelacé; il fallait avancer presque en rampant.

Mes trois Arabes me suivaient; derrière mes trois Arabes venaient les hommes du douâr.

Nous fîmes quarante ou cinquante pas ainsi, avec beaucoup de difficultés, et en dépensant près d'un quart d'heure pour les faire.

Au bout du quart d'heure, la nuit était presque venue; au bout de cinquante pas, nous avions perdu la trace.

Une clairière se trouvait à une dizaine de pas de nous. Nous regagnâmes la clairière pour nous reconnaître.

Pendant que nous étions éparpillés dans la clairière, cherchant à retrouver aux dernières lueurs du jour la trace perdue, soit par accident, soit par maladresse, un fusil partit.

Au même instant, un rauquement terrible éclata, et le lion s'abattit au milieu de nous comme s'il tombait littéralement du ciel.

Il y eut un moment d'indicible terreur. Tous les fusils,

excepté le mien, éclatèrent en même temps, et c'est un miracle que nous ne nous soyons pas tués les uns les autres.

Il va sans dire que pas une balle ne toucha le lion.

Quant à moi, voici ce que je vis comme à travers un nuage de fumée et de feu.

Tous les Arabes réunis autour de moi, à l'exception d'Amar Ben-Sarah.

Puis, tout à coup, à quinze pas de l'autre côté de la clairière, j'entends un cri, cri terrible, cri de mort.

Je m'élançai au cri à travers l'obscurité du crépuscule, rendue plus épaisse encore par la fumée de nos fusils.

Le crépuscule était tellement sombre, la fumée tellement épaisse, que je ne vis le lion et l'homme qu'en arrivant sur eux.

Homme et lion présentaient un groupe informe, mais terrible.

L'homme était couché sous le lion, qui lui déchirait les cuisses avec ses griffes de derrière ; la tête tout entière de l'homme était dans la gueule du lion.

J'eus un éblouissement, je vacillai sur mes jambes, j'étais près de tomber.

Ce moment de faiblesse eut la durée de l'éclair.

Le lion sentit le canon de ma carabine et me jeta de côté un regard menaçant.

Tirerais-je à la tête du lion? tirerais-je à l'épaule?

En tirant à la tête, je pouvais tuer l'homme.

Je tirai à l'épaule.

Tout cela se passa en moins d'une seconde.

Tout disparut dans le feu et dans la fumée.

J'attendis.

Je n'essayerai pas de vous dire ce qui se passa en moi pendant cette seconde d'attente.

Enfin, je distinguai.

Le lion avait lâché l'homme.

L'homme était retombé comme une masse. Était-il mort ou vivant? C'est ce qu'il était impossible de savoir.

Le lion était appuyé contre l'arbre auquel était appuyé l'homme; il était évident que l'arbre, qui était de la grosseur de ma cuisse, le soutenait seul.

L'arbre plia lentement, cria, se rompit, et le lion tomba à terre à côté de l'homme.

Je lâchai alors mon second coup, la capsule rata.

Que serait-il arrivé de moi, si cette seconde capsule eût été la première?

Par bonheur, le lion était mort.

Nous nous précipitâmes sur l'homme, il était évanoui ; mais, au contact de ma main, il reprit ses sens.

— Éloignez-moi, criait-il, éloignez-moi !

Nous eûmes beau lui crier que le lion était mort, il ne nous entendait pas.

Les Arabes disent que tout homme qui a respiré l'haleine du lion devient fou.

Amar Ben-Sarah était fou.

Je commençai à examiner les plaies autant que je pus le faire, à la lueur d'un brasier de branches sèches que nous nous hâtâmes d'allumer.

Le blessé avait le flanc et le ventre horriblement sillonnés ; sa cuisse était percée à jour de quatre coups de dent. Son crâne portait la trace des crocs. — Je n'avais pas donné le temps à la double mâchoire de se rejoindre.

Il était évident que c'était un homme perdu.

Nous le couchâmes sur un brancard fait de nos fusils, et nous l'emportâmes.

Trois jours après, je quittai le pays ; son agonie durait encore, mais on n'espérait rien.

Les Arabes croient, d'ailleurs, que l'homme blessé par un lion ne guérit jamais de la blessure.

Une lettre du kaïd m'apprit, huit jours après, qu'Amar Ben-Sarah était mort...

Tel fut le récit de Gérard, — sauf ce qu'il a pu perdre sous ma plume; car je crains bien de n'avoir pas communiqué au lecteur la profonde impression que nous laissa la parole du célèbre tueur de lions.

LES COURSES D'EPSOM

I

J'avais traversé la Manche dans l'intention, ou, si vous voulez, sous le prétexte d'aller voir les courses d'Epsom, et je m'étais embarqué un lundi pour revenir le samedi suivant, — moyen à peu près sûr de ne point passer le dimanche à Londres.

Je savais, depuis mon premier voyage en Angleterre, — et il remonte à quelque chose comme vingt-quatre ans, — ce que c'était que les dimanches à Londres.

Oh! chers lecteurs, ne le sachez jamais!

Le dimanche, tout est défendu à Londres; quand je dis à Londres, je dis en Angleterre; quand je dis en Angleterre, je dis dans les possessions anglaises.

A Southampton, un barbier fut condamné à deux mille cinq cents francs d'amende pour avoir fait une barbe; à Guernesey, une aubergiste fut condamnée à cent francs pour avoir vendu un verre de gin.

On sait les émeutes que causa, il y a deux ans, à Hyde park, cette observance exagérée du dimanche.

A Londres, après avoir travaillé six jours de la semaine, on ne se repose pas le septième, non, on s'ennuie; car les sabbatariens auront beau dire, l'ennui n'est pas le repos.

En Angleterre, la vie s'éteint le dimanche; le dimanche est un jour retranché de la semaine, cinquante-quatre jours retranchés de l'année, deux ou trois mille jours retranchés de la vie.

Le dimanche, à Londres, donne une idée assez juste de ce qu'était la principauté de la Belle au bois dormant avant que la princesse fût réveillée.

De temps en temps, on entend un psaume, ce qui n'égaye pas plus celui qui l'entend que celui qui le chante.

A mon avant-dernier voyage, j'étais, par mégarde,

arrivé un samedi, et, le soir, je causais avec mon hôte, M. Nind, homme de beaucoup d'esprit, de cette exigence presbytérienne, me vantant de savoir tout ce que les Anglais pouvaient faire, ou plutôt pouvaient ne pas faire, pour célébrer le jour dominical.

M. Nind avait secoué la tête et s'était contenté de dire :

— Oh ! nao, vous ne savez pas.

Et, comme j'insistais :

— Moa, je conduirai vous demain chez mon frère.

— A quelle heure ?

— A trois heures.

Cela m'allait à merveille ; au reste, j'étais sûr de ne pas trop m'ennuyer ce dimanche-là : je comptais le consacrer tout entier à écrire une petite pièce qui a été jouée depuis, et qui se joue même encore au Gymnase sous le titre de *l'Invitation à la valse*.

J'en étais à ma septième ou huitième scène, lorsque M. Nind entra.

— Venez-vous ? me dit-il.

— Où cela ? demandai-je.

J'avais complétement oublié le rendez-vous pris.

— Chez mon frère.

— Ah ! c'est vrai.

Je me levai, je pris mon chapeau et je suivis M. Nind.

Nous montâmes dans un cab.

Il a été question d'empêcher les cabs de marcher le dimanche, comme on a empêché la poste de fonctionner; mais les partisans de la locomotion l'ont emporté.

Nous nous arrêtâmes dans Picadilly.

M. Nind frappa à une porte.

Le domestique qui nous ouvrit parut d'abord fort inquiet; sans aucun doute croyait-il que nous venions faire une visite à son maître, et que cette visite pouvait le déranger de ses devoirs du dimanche.

Mais M. Nind le rassura en lui disant qu'il ne s'agissait pour le moment de rien autre chose que de faire voir à un Français la cour de la maison.

Le domestique nous laissa passer.

Nous entrâmes dans la cour.

Ma curiosité, je l'avoue, était vivement excitée.

Je regardai tout autour de moi; cette cour n'avait rien de particulier, sinon qu'au milieu de la cour il y avait un coq sous une cage.

M. Nind me montra le coq du doigt.

Je crus que ce coq était une curiosité, un coq à deux têtes ou à quatre pattes.

Point : c'était un simple coq de basse-cour; huit ou

dix poules caquetaient en tournant autour de la cage, tandis que le coq, d'un air triste, les regardait faire.

— Eh bien? demandai-je à M. Nind.

— Eh bien, répondit-il, vous ne voyez pas?

— Si fait, je vois un coq; mais ce coq n'a rien de particulier, si ce n'est qu'il me paraît légèrement attaqué du spleen.

— Non, c'est le dimanche qui le rend triste.

— Comment, c'est le dimanche?

— Ne voyez-vous pas que le malheureux coq est sous une cage, et que de là vient sa tristesse?

— Sans doute, ce n'est pas amusant d'être sous une cage; mais pourquoi est-il sous une cage?

— Je vous l'ai dit, parce que c'est aujourd'hui dimanche, et que le coq de mon frère ne doit pas plus pécher le dimanche que mon frère ne pèche lui-même!

Si vous doutez de la vérité de l'anecdote, renseignez-vous auprès de M. Nind, Leicester square, Sablonnière hôtel.

Cette fois, j'avais donc soigneusement évité le dimanche anglican, et, étant parti de Paris le lundi au soir, j'étais arrivé à Londres le mardi matin, c'est-à-dire la veille des courses d'Epsom, but avoué de mon voyage.

Je dis le *but avoué*, parce que le but secret, le vrai

but, pouvait bien être tout simplement d'acheter quelques porcelaines.

Il faut vous dire, chers lecteurs, qu'après les porcelaines du Japon et de la Chine, ce que j'aime le mieux, — ne pouvant pas emplir d'or les tasses à café de Sèvres, — c'est la porcelaine anglaise.

L'Anglais, le peuple le moins artiste et le plus industriel, — je dis *industriel* et non pas *industrieux*, — et le plus industriel du monde, arrive presque à l'art à force d'industrie.

Joignez à cela une espèce de confort qui signale tout ce qui sort des fabriques anglaises, et qui donne aux choses leur mérite spécial.

Paris en a pu juger à la dernière exposition : toutes ces splendides porcelaines anglaises, à fleurs peintes ou en relief, ont été enlevées en un clin d'œil.

Personne, comme les Anglais, ne fait ces grands et magnifiques vases de toilette qui semblent des baignoires d'enfant.

Aussi, toutes les fois que j'ai été à Londres, en ai-je rapporté quelque cuvette large comme un bassin, quelque lampe de verre de Bohême qui semble taillée dans l'opale.

Cette fois-ci, à peine arrivé, je demandai à l'un de

mes amis, pianiste et compositeur d'un grand talent, nommé Engel, de me conduire dans un des plus beaux magasins de Londres.

Il me conduisit droit chez Daniel, New-Bond street, 129, au coin de la rue de Grosvenor.

Trois étages d'une maison immense sont encombrés de porcelaines destinées à tous les usages, de toutes les formes, de toutes les dimensions, disposées pour tous les goûts.

J'étais au second, passant en revue les trésors que renferme cet étage, demandant le prix de chaque objet, lorsque le maître de la maison, occupé près de clients arrivés avant moi, monta rapidement l'escalier et adressa en anglais quelques mots au commis qui s'était chargé de me piloter, puis redescendit aussi précipitamment qu'il était monté.

Il me sembla, au milieu de ces quelques mots, comprendre ceux-ci :

— Ne dites point les prix.

Je m'informai auprès du commis.

J'avais parfaitement entendu.

— Pourquoi M. Daniel défend-il qu'on me dise les prix des objets que je marchande?

— Je ne sais, monsieur.

Je continuai d'examiner les objets sans demander davantage les prix.

Je crus que, dans son excentricité nationale, M. Daniel ne voulait rien vendre à un Français.

Cinq minutes après, il remontait avec un registre à la main.

— Monsieur, lui demandai-je, auriez-vous l'obligeance de m'expliquer pourquoi il est défendu à votre commis de me dire le prix des objets que renferme votre magasin?

— Parce que votre prix, à vous, monsieur Dumas, ne doit pas être le prix de tout le monde.

— Je ne vous comprends pas.

— Voici mes prix de *revient*, monsieur. Choisissez, indiquez les objets, et, puisque vous m'avez fait l'honneur de choisir mon magasin pour y faire vos acquisitions, payez-les le prix qu'elles me coûtent : je n'en accepterai pas d'autre.

J'avoue que cette politesse me toucha.

— Mais, dis-je, si je prends tout le magasin?

M. Daniel s'inclina avec une singulière courtoisie.

— Je le renouvellerai, dit-il.

Croyez-vous que, si Walter Scott ou Byron eussent visité nos marchands de porcelaine de France, il

y en eût eu un seul qui en eût fait autant pour lui?

Merci, monsieur Daniel, vous m'avez donné une jouissance d'amour-propre, et je ne dissimulerai pas que c'est une de celles que j'apprécie le plus.

Après avoir fait mes emplettes chez ce digne marchand, je me hâtai de satisfaire une autre fantaisie en allant visiter l'établissement de madame Tussaud, — ce fameux musée dont je vous ai décrit ailleurs les singulières merveilles.

Puis, comme c'était assez de jouissances personnelles, je crus que je me devais à la société.

Je montai dans un cab pour aller d'abord rejoindre mon fils, qui m'accompagnait dans ce voyage, et auquel j'avais donné rendez-vous à Hyde park. — De là, nous devions aller ensemble retrouver notre ami M. Young, qui nous offrait un dîner à Blackwall près de Londres.

L'heure brillante de Hyde park est quatre heures de l'après-midi; le jour à la mode, le vendredi.

Alors, toute la fashion de Londres marche au pas, trotte ou galope dans la grande allée de Hyde park.

C'est là que l'on voit les plus beaux chevaux et les plus jolies femmes de Londres, et, par conséquent, du monde entier.

Mais rendons justice aux Anglais : leur premier re-

gard est toujours pour le cheval, nous pourrions même ajouter, je crois, leur premier désir.

C'est chose curieuse, je vous jure, que le spectacle de la grande allée de Hyde park, où l'indépendance de la femme anglaise brille dans tout son éclat.

Autant il est rare de voir, en France, une femme monter seule à cheval, suivie de son domestique, autant il est rare, à Londres, de voir une femme accompagnée de son mari, de son frère ou de son amant.

Il y a plus : la femme domine énormément comme nombre. On rencontre des groupes de dix ou douze femmes, marchant en peloton comme une patrouille de hussards, ou comme une seule ligne de cuirassiers qui passe une revue.

On les sent fermes sur leurs selles comme des amazones du Thermodon, ou comme des écuyères du Cirque.

Arrivées aux barrières, c'est-à-dire à l'extrémité des allées, elles font volte-face avec une précision admirable, sans effort, sans embarras.

Si l'une d'elles veut causer avec quelque cavalier qui passe, elle reste en arrière, entame avec lui une conversation plus ou moins longue, puis salue familièrement de la main et de la cravache, enlève son cheval

au galop, et rejoint le groupe auquel elle appartient.

Cela ne veut pas dire que tous les groupes doivent être de dix ou douze : non, il y en a de six, de quatre, de deux. — Quelques femmes d'un rang plus aristocratique ou d'un tempérament plus solitaire se promènent seules, avec un domestique, deux domestiques, et quelquefois trois ou quatre domestiques.

Je vis l'une de ces dames, se trouvant devant la barrière au lieu de se trouver devant l'ouverture, et trop paresseuse pour faire une demi-courbe, enlever son cheval par-dessus la barrière avec autant de laisser aller, de facilité, de hardiesse, qu'un jockey à une course de haies.

Le domestique qui la suivait se crut sans doute obligé d'en faire autant, et suivit son exemple.

Nous avons dit que le spectacle de la grande allée de Hyde park était curieux. — Il est plus que curieux, il est beau.

C'est un large spécimen de la fierté aristocratique de ce peuple, qui est arrivé à la liberté en foulant aux pieds l'égalité.

Nous n'avons pas idée de cela en France.

Il y a à Hyde park, tous les jours, quinze ou dix-

huit cents femmes montant des chevaux de cinq à dix mille francs.

Combien y a-t-il de chevaux de dix mille francs à Paris?

Vingt-cinq ou trente, peut-être, et encore!...

Nous restâmes trois quarts d'heure à Hyde park.

Ce que, pendant ces trois quarts d'heure, nous vîmes passer, flottant au vent, de boucles de cheveux de toutes nuances, depuis le noir aile de corbeau jusqu'au blond roux; de cous gracieusement inclinés, se courbant et se redressant comme le mouvement des vagues; de visages roses éclatant sous la demi-teinte des chapeaux à larges bords chargés de plumes, frangés de dentelles; d'yeux noirs, fiers et passionnés; d'yeux bleus, doux et langoureux,— je ne me chargerai point de l'énumérer.

Shakspeare, qui a tout dit, a peint ses compatriotes avec une seule phrase :

« L'Angleterre est un nid de cygnes au milieu d'un vaste étang. »

Il va sans dire que, dans ce nid de cygnes, il n'y a de place que pour les Anglaises.

Oh! comme on vous comprend, doux rêves du poëte! Desdemona, Juliette, Miranda, Ophelia, Jessica, Cordélie, Rosalinde, Titania! comme on vous comprend

quand on a vu ces femmes aux cheveux flottants, aux yeux noyés, aux joues transparentes, aux cous ondoyants, qui semblent faites pour l'hermine, le velours, le satin et la soie, plus encore que la soie, le satin, le velours et l'hermine ne semblent faits pour elles!

Disons, en passant, que Punch, ce Pasquino de Londres, qui ne respecte rien, appelle la grande allée où caracolent toutes ces belles dames — *Rotten-Road* (le *chemin pourri*).

Près de cette grande allée est la statue d'Achille, fondue avec les canons français pris à Vittoria et dédiée *to Arthur duk of Wellington from his countrywomen*; mot à mot : « A Arthur, duc de Wellington, par les FEMMES de sa patrie. »

Il va sans dire qu'Achille, en véritable demi-dieu de l'antiquité, combat tout nu.

Mais il a un bouclier; chose qui lui est la moins nécessaire, puisqu'il est invulnérable.

En face de la statue et de manière à ce que l'illustre duc et sa postérité puissent voir ce chef-d'œuvre de l'art moderne de toutes les fenêtres, est bâtie sa maison, qui aujourd'hui n'offre plus rien de remarquable, et qui, lors de mon premier voyage, était doublement curieuse, — d'abord, en ce qu'elle était la résidence de lord Wel-

lington, — ensuite, en ce que tous les volets étaient en fer.

La raison de ce formidable retranchement faisait honneur à la popularité du vainqueur de Vittoria, de Salamanque et de Talavera, — car nous ne pouvons pas admettre qu'il fut le vainqueur de Waterloo. — A chaque nouvelle émeute, on brisait ses vitres; d'abord, il essaya de fermer les volets; mais la dépense était double : on commençait par briser les volets pour ensuite briser les vitres. Il en résulta qu'il eut l'ingénieuse idée de fermer les fenêtres avec des volets en fer. Le duc en était quitte, les jours d'émeute, pour déjeuner et dîner à la lumière.

Heureusement que la statue d'Achille comme sculpture, et la maison de Wellington comme architecture, peuvent être vues d'un coup d'œil, l'art n'y étant absolument pour rien et la bonne intention y étant pour tout.

Il en résulta que la double visite en fut bientôt faite, et, comme notre cab nous attendait porte Grosvenor, nous sautâmes dedans, et, sans nous arrêter à rien, nous revînmes à notre hôtel (London-Coffee house) avec la rapidité du fiacre anglais, doublée de la promesse d'un pourboire, chose inconnue en Angleterre.

Vous me direz que, comme les cochers anglais comptent par milles et font leurs comptes eux-mêmes, il y a tout lieu de présumer qu'ils n'ont point la maladresse de s'oublier.

A la porte de l'hôtel, toute notre société, composée d'une quinzaine d'amis de M. Young, nous attendait. La présentation se fit selon l'étiquette anglaise. Mais, de toute cette nombreuse société, je ne retins qu'un nom, celui de M. Knowles.

Il est vrai qu'à ce nom, M. Young, ajouta :

— Qui a tué trente-cinq tigres.

M. Knowles est un homme d'une trentaine d'années, ayant habité Rajahrampore, c'est-à-dire la ville du roi Ram près Mours-hed-Habad. Il a la tête de moins que Gérard, qui lui-même n'a guère que cinq pieds deux ou trois pouces. C'est une nature frêle, mais calme, avec une grande fixité dans le regard. L'œil est bleu-faïence comme celui de tous les hommes volontaires jusqu'à l'obstination ; c'est la couleur de l'œil des races celtiques, les plus entêtées de toutes les races : voyez les Bretons et les Écossais.

Nous allâmes tout courant jusqu'à Blackfriars bridge, c'est-à-dire jusqu'au pont des Frères-Noirs, un des plus vieux ponts de Londres, et, là, nous trouvâmes

un de ces bateaux à vapeur qui sillonnent la Tamise.

Cela seul peut vous donner une idée de la puissance de cette reine de l'ennui qu'on appelle Londres, quand je vous dirai, par exemple, que, du pont de Battersea, qui peut correspondre à notre pont d'Iéna, jusqu'à Blackwall, qui peut correspondre à notre Râpée, c'est-à-dire pendant quatre lieues au lieu d'une, la Tamise est desservie, comme une rue à omnibus, par plus de soixante bateaux à vapeur contenant une moyenne de cent cinquante passagers, parmi lesquels circulent deux ou trois bateaux à *half-penny*, c'est-à-dire à un demi-penny, c'est-à-dire à un sou, toujours chargés de deux cent cinquante ou trois cents personnes, qui, pour ce sou, vont depuis le pont de Londres jusqu'au pont de Westminster, c'est-à-dire font à peu près deux lieues.

Le bateau allait partir; nous y fîmes une véritable irruption.

Au pont de Blackfriars, la Tamise est quatre fois large comme la Seine au pont d'Iéna.

Ne vous préoccupez de rien, chers lecteurs, si vous faites ce voyage, que de regarder à droite et à gauche et d'étudier le mouvement commercial qui fait grouiller au bord du grand fleuve anglais un demi-million d'individus. Le seul souvenir historique que vous co-

toyiez, c'est la Tour de Londres, dont vous voyez s'élever les quatre clochetons. Quand je dis la Tour de Londres, je devrais dire la Tour Blanche bâtie par Guillaume le Conquérant ; car, de la Tour de Londres qui existait avant l'invasion normande et que la tradition veut avoir été appelée Tour de Juillet, comme ayant été bâtie par Julius César, il ne reste plus rien.

A part ce mouvement commercial qui est l'âme visible de la grande cité, vous n'avez que deux choses à voir dans cette traversée de Blackfriars à Blackwal : c'est, à gauche, le *Great-Eastern* (aujourd'hui *le Leviathan*) ; à droite, l'hopital des Invalides de la marine, le plus beau palais de Londres.

Il a été bâti par Inigo Jones, sous Charles Ier, c'est-à-dire par le contemporain de Van Dyck, qui, lui aussi, faisait de l'architecture en même temps que de la peinture, mais, qui, en même temps qu'il faisait de l'architecture et de la peinture, faisait malheureusement aussi de l'alchimie ; ce qui nous coûta probablement, à nous, une douzaine de beaux tableaux, et probablement à lui une douzaine de belles années : la peste de 1641 le trouva tout affaibli par les veilles et n'eut qu'à le toucher de l'aile pour le coucher au nombre de ses victimes.

Ceux qui sont curieux d'énormes fourneaux, d'im-

menses marmites et de cuillers à pot gigantesques, doivent visiter les Invalides de Londres, qui, sous ce rapport, l'emportent sur les Invalides de Paris. Il faut rendre justice à qui de droit.

Quant au *Great-Eastern,* c'est le plus énorme navire qui jamais ait été construit, sans en excepter la fameuse galère de Ptolémée dans laquelle il y avait un jardin et un bois de palmiers.

Le Leviathan, pour lui donner son nouveau nom, jauge 22,500 tonneaux, c'est-à-dire qu'il est quarante-cinq à cinquante fois plus grand qu'un trois-mâts ordinaire.

Du bateau à vapeur que nous montions, nous l'apercevions à un demi-kilomètre, se dressant sur le rivage, comme une gigantesque falaise. Les hommes qui travaillaient à sa carène, rapetissés par sa masse, paraissaient gros comme des fourmis. Il pourra transporter quatre mille passagers et dix mille soldats. Il aura six mâts, dont cinq en fer, et le plus proche du gouvernail en bois pour ne pas déranger la boussole.

Cela nous semble, au reste, une grande erreur en matière de construction que de croire que plus la masse est pesante, mieux elle résistera à la mer et à la tempête. Quant à moi, je me croirais plus en sûreté dans

la plus petite goëlette que dans cette énorme machine.

J'ai voyagé avec un speronare, c'est-à-dire dans une coquille de noix ; j'ai voyagé avec *le Véloce*, c'est-à-dire avec un bâtiment de la force de deux cent cinquante chevaux. Je me suis cru, dans deux circonstances identiques, moins exposé sur ma coquille de noix que sur mon bâtiment de deux cent cinquante chevaux.

Quelle que soit la force d'un steamer ou d'un vaisseau, il ne domptera pas la mer ; et, pour la mer, ce sera toujours une plume à la main d'un géant.

Mieux vaut amuser la mer que la défier.

Je souhaite de ne pas être un prophète de mauvais augure pour la Compagnie, qui a déjà souscrit sept cent mille livres sterling, c'est-à-dire dix-sept millions et demi, pour la construction du *Leviathan*. Mais, je le répète, j'aimerais mieux, une tempête survenant, être sur le bouchon de liége avec lequel j'ai parcouru tout l'archipel de Sicile, avec lequel j'ai été à Messine, à Syracuse, à Palerme, à Lipari, à Malte, à Tunis, au Pizzo, que sur le colosse qu'on essaye aujourd'hui de mettre à flot, près de Milwall.

Mais ainsi sont les Anglais : ils croient faire plus grand en faisant plus gros !

A six heures et quelques minutes, nous abordâmes presque en face du restaurant, hôtel Brunswick.

Permettez-moi de vous donner la carte de notre dîner.

Cette carte est une curiosité dans son genre. M. Young, notre amphitryon, en nabab qu'il est, avait royalement fait les choses.

Ceci, chers lecteurs, s'adresse aux gourmands, si toutefois j'ai des gourmands, ce que j'espère bien, parmi mes lecteurs.

Si j'ai des gourmands, qu'ils osent avouer leur gourmandise, et, si l'occasion s'en présente, nous causerons cuisine,

Ils verront qu'en théorie, du moins, je suis digne de faire leur partie.

CARTE DU DINER DONNÉ PAR M. YOUNG.

Potages.

Tortue à l'anglaise.
Printanier.

PREMIER SERVICE.

Truite à la tartare.
Water-zootches de perches, soles, saumons, truites et anguilles.

Tranches de saumon de Gloucester.
Turbot sauce au homard.
Rougets en papillotes.
Boudins de merlan à la reine.
Filets de sole à la Orly.
Saint-Pierre à la crème.
Matelote normande.
Friture de flottons et d'anguilles..
Rissoles de homard.
Quenelles de saumon.
Crevettes en buisson.
Côtelettes de saumon à l'italienne.
White-bais-au naturel.
White-bais en Méphistophélès [1].

Relevés,

Poularde à la Montmorency.
Noix de veau à la jardinière.
Pâté froid à la royale.
Poularde à l'ivoire, sauce suprême.
Bastion de volaille.
Jambon de Bayonne.
Lard garni de fèves.

Entrées.

Côtelettes à la Maintenon.
Vol-au-vent à la financière.
Escalope de caille aux truffes.
Riz de veau en macédoine.
Kari à l'indienne.
Filets de pigeon à l'italienne.

[1] La différence qui sépare les white-bais au naturel des white-bais en Méphistophélès, c'est que ces derniers sont saupoudrés de poivre de Cayenne.

Fricassée de volaille aux truffes.
Chartreuse à la Toulouse.

SECOND SERVICE.

Rôts.

Chapon et petits poulets au cresson.
Dindonneau.
Venaison.
Levreau.
Cailles bardées.
Canetons à la ferme.

Relevés.

Charlotte Plombières.
Boudin à la Jenny Lind.

Entremets.

Boudin Saint-Clair.
Haricots verts.
Croûte de champignons.
Crème de Montmorency.
Fromages de Neuchâtel.
Tourte de cerises à l'anglaise.
Fromages bavarois.
Gelée au marasquin garnie de fraises.
Petits pois.
Bayonnaise [1] de homard.
Meringues à la glace.
Gâteau de millefeuille.
Bordure génevoise garnie de reines-Claude.

[1] Et non *mayonnaise* ou *magnonnaise*, comme disent les cuisiniers peu lettrés.

Gelée, macédoine de fruits.
Riz à la Brunswick.
Radis et salade.

Dessert.

Fraises.
Raisins.
Ananas.
Mandarines et tangerines.
Conserves de pêches, d'abricots, de mirabelles, etc., etc.

Vins.

Hock, sherry, champagne, madère.
Porto, claret, château-margaux.
Château-dickins.
Constance.
Tockay.

Vous comprendrez sans peine, chers lecteurs, qu'un pareil dîner nous conduisit à dix heures du soir.

A dix heures, nous prîmes le chemin de fer, qui nous ramena en vingt minutes à Londres, que nous trouvâmes illuminé à *giorno*.

C'était l'anniversaire ou la fête de la reine d'Angleterre.

En abordant au pont de Londres, nous montâmes dans cinq ou six voitures, et nous nous fîmes descendre à la place de Trafalgar.

De là, nous nous acheminâmes vers Regent street.

Vous savez ce qu'est Paris les jours d'illumination, n'est-ce pas? Figurez-vous quelque chose de trois fois plus compacte que la foule de nos boulevards.

Je remarquai une chose, c'est qu'au fur et à mesure que nous avancions vers Regent street, des mots français nous frappaient plus rapprochés les uns des autres.

En arrivant à Leicester square, l'anglais et le français se contre-balançaient; à Haymarket, l'anglais était complétement vaincu.

C'est que Haymarket est le Canada de Londres; c'est à Haymarket et dans ses environs qu'émigrent les *demoiselles* que Béranger a illustrées par une de ses plus verveuses chansons :

> Faut qu' lord Vilain-ton ait tout pris,
> Qu'ia plus d'argent dans c' gueux d' Paris!

Haymarket, moins les robes en brocart, moins les plumes, les aigrettes, les oiseaux de paradis, les colliers et les boucles d'oreilles de strass, Haymarket est, en 1857, ce qu'étaient les galeries de bois du Palais-Royal en 1825.

Le dernier recensement qui a été fait de ces demoiselles, tant Anglaises qu Irlandaises, Écossaises, Allemandes et Françaises, est fantastique.

Un employé à la police de Londres m'a dit que ce

recensement en avait constaté un nombre de quatre-vingt mille, sur lesquelles on peut compter de cinq à six mille Françaises.

Tout cela vit à sa guise et sans être soumis à aucun règlement sanitaire.

La raison qu'en donne le puritanisme anglais est admirable : « Il ne faut pas encourager le vice par l'espérance de l'impunité. »

Au reste, c'est au jardin de Cremorn que le *vice* s'étale dans toute sa splendeur.

Cremorn, c'est le Valentino, le Mabille, le Château des Fleurs de Londres, — en mesurant tout à un cran plus bas.

A la rigueur, une femme pourrait entrer à Valentino, à Mabille, au Château des Fleurs ; une fille peut seule entrer à Cremorn.

Nous en sortîmes à minuit, profondément attristés par les danses funèbres des Brididis et des Pomarés de la Grande-Bretagne.

II

Enfin ce jour, ce grand jour du *derby*, auquel nous étions convoqués de Paris, — ce carnaval de Londres, qui n'a pas de carnaval, — était arrivé.

A dix heures, une immense calèche pouvant contenir dix personnes et sanglée de tous côtés de paniers contenant des pâtés, des poulets froids, des homards, du vin de Bordeaux, du vin de Champagne et de la glace, s'arrêtait devant la porte de London-Coffee house.

Elle était attelée de quatre chevaux conduits par deux postillons en Daumont, bottes à retroussis, culottes blanches, gilets blancs, vestes et casquettes roses.

Nous nous y installâmes, et la voiture passa sans transition de l'immobilité au galop.

Le galop, c'est l'allure du *derby-day;* ce jour-là, tout va au galop, même les ânes.

Tant que nous fûmes dans les rues de Londres, nous ne vîmes pas grand changement avec l'aspect ordinaire des rues; seulement, on pouvait remarquer que, pour

une voiture qui nous croisait en sens inverse, dix suivaient le même chemin que nous.

Le temps était magnifique et promettait une belle journée de poussière.

La poussière est tellement une des conditions indispensables de la fête, que les femmes, d'habitude, font faire pour le jour du derby des robes qui ne leur servent que ce jour-là.

Les hommes, de leur côté, avaient pris des précautions contre la poussière, le grand ennemi du jour; tous ceux que nous rencontrions portaient à leurs chapeaux des voiles bleus, bruns ou verts, qui donnaient à quelques-uns d'entre eux, adolescents de quinze ans, frais et roses comme les *crocus* qui poussent dans les prairies, l'air d'amazones démontées.

La population stationnait, placée en haie, aux deux côtés de la rue.

Au fur et à mesure que nous nous éloignions du cœur de la cité, au lieu que cette haie s'éclaircît, au lieu que les voitures diminuassent, la haie s'épaississait et les voitures devenaient plus nombreuses et surtout plus diverses.

C'était une exhibition générale de toutes les voitures

connues, non-seulement dans la carrosserie, mais encore dans la charronnerie anglaise.

Essayons de donner une idée de ces différents spécimens.

C'était d'abord la voiture nationale, le *stage-coach*, le *four-in-hand*, c'est-à-dire le *quatre-en-main*, parce que le même cocher conduit quatre chevaux en main; dans les temps ordinaires, les chiens sont dans le coffre, les domestiques derrière, et les maîtres et les amis devant : ce jour-là, les chiens étaient restés au chenil et les domestiques à l'antichambre. Tout, intérieur, impériale, devant, derrière, était encombré de maîtres.

C'était le *mail-coach*, cette concurrence que les entreprises commerciales font au stage-coach, et qui, dans un jour solennel comme celui du derby, avec ses deux ou ses quatre chevaux, voiture de vingt à vingt-cinq amateurs.

C'était le *carriage*, calèche de famille, véhicule ordinaire de la bourgeoisie, où s'entasse cette population sans fin, étagée comme une flûte de pan à dix, douze et quinze tuyaux, qui se compose du père, de la mère et des enfants, ceux-ci infinis, sans nombre, parterre de camellias blancs et roses, chacun, depuis le bouton jusqu'au calice, épanoui à son degré de floraison.

Le *sociable*, sorte de wurst immense, dont le nom indique la qualité, et qui est destiné, non-seulement à entretenir, mais encore à resserrer, entre huit ou dix personnes, les liens de la société.

Le *braice*, grand coupé à quatre personnes, qui, ce jour-là, en porte invariablement dix : quatre dans l'intérieur, plus un enfant qui se tient debout à chaque portière; deux sur le siége de derrière, deux sur le siége de devant; total, dix, chiffre annoncé.

Le *brougham*, — prononcez le *broum*, inventé par lord Brougham, pour se rendre au Parlement, sans avoir l'obligation d'y mener personne à ses côtés. Dans le brougham, coupé microscopique comme épaisseur surtout, il y a juste place pour le ministre et son portefeuille; ce jour-là, il contient de quatre à six personnes.

Le *landau*, voiture popularisée en France par la pièce que Scribe a faite sous ce titre pour les débuts de Perlet, passé depuis dans notre usage, mais relégué aujourd'hui chez nous dans les vieilles écuries du faubourg Saint-Germain.

Le *landolees*, diminutif du landau, comme le brougham est le diminutif du coupé ordinaire.

Le *mail-phaëton*, récipient ordinaire de quatre per-

sonnes, qui devient, ce jour-là, sur la route d'Epsom, ce que le corricolo est tous les jours sur la route de Torre-del-Greco à Naples.

Le *dog-cart,* la voiture des chiens, où les maîtres ne sont considérés que comme des êtres secondaires; le jour du derby, deux femmes remplacent d'ordinaire les domestiques et vont à reculons, ayant pour appui le dos des deux hommes qui vont en avant.

Le *whitechapel,* la voiture du village, avec laquelle on va entendre les prêches et les sermons, qui conduit aux enterrements, aux baptêmes, aux fêtes, aux noces; c'est notre chariot, plus la suspension. En Angleterre, toute voiture est suspendue.

Le *break* avec son cocher élevé, qui semble, du haut de son siége, manœuvrer son bâtiment comme un contre-maître fait de son navire du haut du beaupré.

Les cinquante espèces de *tilburys* que nous connaissons, depuis le tilbury à patin jusqu'au tilbury à télégraphe.

Le *buggy*, dont nous avons fait boghey, et qui est, en réalité, le modeste tape-cul.

Le *farmer's-cart*, la voiture du fermier.

Le *brewer's-dray,* la voiture du brasseur.

Le *waggon,* tapissière de campagne.

Le *niofredars*, c'est-à-dire la voiture anglaise par excellence.

Le *cab*, qui consiste dans une espèce de cabriolet en forme de fauteuil à la Voltaire, à l'arrière duquel le cocher est assis, et qui, disgracieux d'encolure, est fort commode en réalité, en ce qu'il vous isole du *coatchman*, et, par conséquent, de l'émanation des herbes plus ou moins malfaisantes que fume celui-ci sous le nom de *tabac*. — Oh! que je voudrais, par parenthèse, consigner ici le nom de cette grande et honnête dame, comme disait Brantôme, à qui un de nos amis demandait l'autre jour dans un wagon : « L'odeur du cigare vous incommode-t-elle, madame?» et qui répondit : «Je ne sais pas, monsieur ; on n'a jamais fumé devant moi ! » — On peut hasarder, sans amour-propre national, que *cab* vient de cabriolet ; seulement, les Anglais, qui sont les plus grands abréviateurs que je connaisse, ont réduit les quatre syllabes en une, et, du mot cabriolet, ont fait le mot *cab*, comme ils ont fait, du vin d'Oporto, le vin de Porto, puis le vin de Port ; quand il s'agit du nom de famille, qu'ils ne peuvent pas abréger matériellement, ils l'abrégent par la prononciation : lord Brougham, prononcez lord *Broum*, comme je le disais tout à l'heure. Les Anglais, avec un peu de travail, finiront

par ne plus parler que comme les grosses caisses, par monosyllabes; aussi le vers de Racine qu'ils apprécient le plus, est-il justement celui-là qu'on a tant reproché au grand poëte, parce qu'il n'était composé que de monosyllabes :

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

Partageons leur admiration et achevons la nomenclature des véhicules qui brûlent avec nous la route d'Epsom.

C'était encore le *hansom patent safety,* que l'on rencontre à chaque pas dans les rues de Londres, et dans lequel le client est assuré contre les accidents.

L'*omnibus,* qui n'a pas besoin de description.

Le *tandem,* avec ses deux chevaux en arbalète.

Le *fly,* notre berlingot, c'est-à-dire tout ce qui est voiture de louage.

Le *post-chaise,* création antédiluvienne abandonnée chez nous depuis plus de cinquante ans.

Le *pony-chaise,* traîné comme l'indique son nom par des poneys.

Le *donky-chaise,* ou la chaise aux ânes.

Enfin, le *sweep-chaise,* qu'on ne voit qu'à Londres, et dont la traduction littérale est la *voiture du ramoneur.*

Eh bien, figurez-vous toutes ces voitures de formes variées, de constructions diverses, tirées de leurs cours, de leurs remises, de leurs hangars; tous ces animaux de races, de formes, de grandeurs différentes, sortis de leurs box, de leurs écuries, de leurs étables, les valides aussi bien que les éclopés, les vivants aussi bien que les morts, tout cela roulant, trottant, galopant sur cette route d'Epsom comme dans une autre vallée de Josaphat, se heurtant, s'accrochant, se renversant avec un bruit d'ossements froissés, semant la route de débris auxquels personne ne fait attention, d'épaves que personne n'évite, de naufragés que personne ne recueille: là, comme partout, la force dominant, les grands écrasant les petits, chacun étant pris de la rage d'arriver avant son voisin et tourmentant de son mieux le malheureux quadrupède qui l'aide à accomplir cette œuvre de vanité!

Et remarquez que ce que je vous dis là, ce n'est point à propos d'une agglomération partielle sur un point particulier. Non, c'est partout; depuis le Vaux-Hall jusqu'à Epsom, c'est-à-dire pendant sept lieues, on vogue à pleines voiles, au milieu d'écueils mouvants, parmi lesquels il faut être non-seulement cocher, mais encore pilote, attendu que vous avez bien plus affaire à

des vagues qu'à des rochers; et chaque vague crie, hurle, murmure, glapit, jure, chante, menace, maudit, raille, car elle a depuis quatre jusqu'à vingt têtes.

C'est que les courses en Angleterre, et surtout les courses d'Epsom, voyez-vous, chers lecteurs, ce n'est pas, comme chez nous la Marche ou Chantilly, une affaire de luxe. Non; c'est une fête nationale à laquelle chacun prend sa part, et à laquelle chacun veut assister, riche comme pauvre, gentleman comme ouvrier; on l'attend onze mois, on en parle pendant six, on s'y prépare pendant trois, et l'on s'en souvient quelquefois plus longtemps qu'on ne l'a attendu, qu'on n'en a parlé, qu'on ne s'y est préparé.

Avec notre calèche monstre, nos quatre chevaux, nos deux postillons, nous étions naturellement rangés parmi les oppresseurs, et, du haut du siége de devant, d'où il commandait la manœuvre, notre ami M. Young ne répondait à toutes les railleries, à toutes les malédictions, à toutes les menaces, à toutes les chansons, à tous les jurements, à tous les murmures, à tous les glapissements, à tous les hurlements, à tous les cris que par ce mot :

— *Forward! forward!*

Et la voiture allait, emportée comme le char de la

foudre dans un nuage de poussière qui ne permettait pas de se voir à vingt pas.

Un peu avant d'arriver à Morden, nous trouvames un stage-coach à quatre chevaux, arrêté au beau milieu de la route.

Nous disons à quatre chevaux, nous devrions dire à trois; on avait mené les pauvres bêtes si grand train, qu'une des quatre venait de tomber frappée d'un coup de sang.

— Saignez-le ! saignez-le ! criait-on de tous côtés.

Mais bah ! les propriétaires n'avaient pas le temps ! Il fallait arriver à Epsom avant un mail-coach qui venait derrière.

Avec ce mail-coach, il y avait pari.

On se contenta donc de couper promptement les traits, d'attacher le cheval dépareillé en arbalète, et l'on repartit, laissant le cheval mort au milieu du chemin.

Au moment où nous arrivions au sommet d'une colline qui domine le champ de course d'Epsom, — et cela à travers mille dangers, la plupart des chevaux qui montaient cette colline ayant pris prétexte de son escarpement pour aller en arrière au lieu de continuer d'aller en avant, — au moment, dis-je, où nous arri-

vâmes au sommet de cette colline, la première course partait.

Par bonheur, c'était une espèce de prologue, une course d'essai ; la seconde seule était importante.

Tous les véritables parieurs s'étaient réservés pour cette seconde course.

Elle devait, en effet, résoudre une grande question.

Un cheval qui avait été le favori dans deux ou trois courses, et qui les avait bravement gagnées, s'était laissé battre à Newmarket, comme un pleutre, par un cheval à peu près inconnu ; de sorte qu'il avait perdu sa popularité.

L'enjeu de son maître à Newmarket était de mille guinées.

Ce cheval s'appelait Blink-Bonny ; ce qui, traduit à peu près, comme tout ce qu'on traduit, veut dire *le Joli-Clignoteur*.

Cette fois, l'enjeu de son maître était de vingt-sept mille livres, c'est-à-dire de six cent soixante et quinze mille francs.

Le maître confiant était M. Anson.

On pariait, en général, vingt contre un, tant Blink-Bonny était en défaveur.

Il en résultait donc que la première course, à laquelle

nous n'assistions pas, était, comme je l'ai dit, sans grande importance.

D'ailleurs, il y avait une préoccupation qui l'emportait sur toutes les autres.

C'était d'entrer dans le champ de course.

Il fallait, pour arriver à ce but, franchir une barrière ouverte, bien entendu, mais n'offrant qu'une dizaine de mètres d'ouverture.

Supposez la passe de Calais pendant une tempête avec cinq cents bâtiments... qu'est-ce que je dis, cinq cents ! mille, dix mille, de toute forme, de toute grandeur, de tout tonnage, depuis le chasse-marée jusqu'au vaisseau à trois ponts ! tout cela se pressant pour entrer, avec les mâts qui se brisent, les voiles qui se déchirent, les membrures qui craquent, et vous aurez une idée de l'entrée de notre frégate dans la passe d'Epsom.

La passe franchie, on se trouvait plus à l'aise.

Il ne s'agissait plus que de naviguer à travers un océan de piétons.

Trois cent mille personnes, à peu près.

Voilà où est le vrai spectacle. La course n'est qu'un détail.

Le jour du derby reste pour les Anglais eux-mêmes un phénomène inexplicable et surtout indescriptible.

Figurez-vous un mélange inouï d'êtres de toutes les conditions : un monde tout entier enfermé dans les limites d'une lieue carrée; Londres envoyant dans ce chaos social un échantillon de tout ce qu'il possède, pour faire un Londres sans maisons, un Londres avec ses pompes, ses misères, ses richesses, ses vices, son luxe, ses gentlemen, ses fripons, ses cockneys, ses lords, ses imbéciles, ses filous, ses duchesses, ses petites marchandes, ses filles publiques, kaléidoscope fantasque, cosmopolite, gigantesque, multiple, présentant à la fois toutes les faces d'une société indéfinissable, immense, bruyante, variée, orageuse enfin, comme l'Océan.

Au milieu de tout cela, pareils à des roches immobiles au milieu des vagues mouvantes, des baraques de toute espèce, depuis la tente en grosse toile d'Alger, à l'apparence luxueuse, où l'on débite le porto, le claret, le gin, le cognac, les petits gâteaux, jusqu'aux modestes parasols de canevas goudronné, sous lesquels les petites filles d'Égypte, aux oripeaux fanés mais harmonieux de couleurs, vous promettent, pieds nus et en haillons elles-mêmes, des fortunes de nabab, pour la bagatelle d'un demi-schelling; — des joueurs d'orgue, des saltimbanques, des orchestres ambulants, des danseurs, des montreurs de singes, des mendiants, des gamins

qui peuvent à peine se tenir sur leurs pieds et qui se tiennent sur la tête, des enfants sevrés d'hier et qui grimpent comme des mousses microscopiques à de longues échelles posées en équilibre sur le nez paternel, lequel même, dans l'état ordinaire, indique par sa déviation cartilagineuse tout ce que ce membre si essentiel au visage a souffert des devoirs bizarres qui lui ont été imposés en dehors de sa destination ; — de hâves vagabonds, aux maillots râpés et poussiéreux, qui rampent, se tordent, s'arrondissent, se cambrent, se racornissent de manière à détruire toutes les théories adoptées sur l'usage et la facultativité — tant pis si je fais un mot — de l'épine dorsale ; — des petites filles sur des échasses, des polichinelles, des musiciens nègres ; — tout cela grouillant entre les roues des voitures, les habits noirs, les robes de satin, bravant les flèches et les bâtons.

Expliquons ce que nous voulons dire par ces mots *bravant les flèches et les bâtons.*

Il y a aux courses d'Epsom deux jeux privilégiés, et qui s'établissent au beau milieu de la foule, sans s'inquiéter des torts graves qu'ils peuvent faire à cette même foule : c'est le jeu de l'arc et le jeu des bâtons.

Le jeu de l'arc n'a pas besoin d'être expliqué.

Il y a trois buts ; une carte ronde, un nègre, une dame en grande toilette ; — il va sans dire que carte ronde, nègre et dame en grande toilette sont en carton.

Il y a une douzaine d'arcs en faisceaux et douze ou quinze douzaines de flèches placées, douzaine par douzaine, dans des carquois creusés en terre.

Arcs et flèches forment une ligne placée à cinquante pas du but.

Moyennant six pence, gentleman comme mendiant, mains à gants de peau de Suède, mains calleuses, ont droit de venir prendre un arc et douze flèches.

Chacun choisit son but, — on est même libre de choisir les trois, — chacun fait ses paris avec son voisin et tire ses douze flèches.

Nous disons *fait ses paris*, parce que, le jour des courses d'Epsom, sous la forme de grains de poussière probablement, la contagion flotte dans l'air ; chacun en avale sa part et devient enragé. On parie sur tout ; chaque chose est un prétexte, une occasion, un motif de pari.

J'ai vu là des gens parier qu'au lieu d'envoyer leur flèche au but, ils l'enverraient dans le derrière d'un honnête cockney qui passait, donnant le bras à sa femme et à sa fille.

Le parieur gagnait ou perdait, mais il accomplissait le pari.

Le jeu de bâton consiste à abattre des poupées, des pelotes, des boîtes, des polichinelles, placés sur des baguettes fichées en terre et de trois pieds de hauteur.

On a douze bâtons pour six pence.

Chaque bâton représente le tiers d'un manche à balai.

On jette les bâtons comme on veut, en douceur ou à haute volée.

Le joli, le plaisant, le suprême est d'atteindre avec les bâtons non-seulement les baguettes, mais encore le marchand ou la marchande, qui se tient derrière, saute en l'air ou bondit à droite et à gauche, selon qu'il est menacé de face, à gauche ou à droite.

Il en est des bâtons comme de l'arc.

A l'arc, celui qu'on vise avant tout, c'est le malheureux gamin qui court, sans arme défensive aucune, au milieu de cette grêle de flèches partant à la fois de douze arcs et de vingt-quatre mains; — au bâton, c'est le marchand.

Vous figurez-vous ces deux jeux au milieu d'une foule compacte!

Un jour, les spéculateurs en plein vent d'Epsom en arriveront à établir au milieu de la foule un tir au pis-

tolet, comme ils y ont établi des tirs à l'arc et au bâton ; et certainement personne ne s'y opposera, pas même la police, qui est invisible, qui ne se mêle de rien, qui ne s'occupe de rien, qui n'existe pas.

Nous parvînmes, à travers cette multitude, que l'on sépare au galop, sans plus s'inquiéter de ceux que l'on écorne que les tireurs d'arc ne s'inquiètent de ceux qu'ils piquent et les jeteurs de bâton de ceux qu'ils meurtrissent ; nous parvînmes donc au groupe principal des voitures, — deux ou trois mille ; — je ne les ai pas comptées, mais, puisque l'on parie, je parierais plutôt pour plus que pour moins.

Il va sans dire que, sur toute l'étendue du champ, il y a cinq ou six groupes semblables.

Là, nous prîmes notre rang, le meilleur possible.

En face de nous était la maison appelée le *Stand*, c'est-à-dire l'arrêt.

Toutes les fenêtres de cette maison étaient garnies de monde ; des gradins arrivaient jusqu'à son premier étage, et son toit, incliné en amphithéâtre, contenait deux mille stalles numérotées.

Pas une de ces stalles n'était vacante. Faites-vous d'après cela, une idée du Stand !

Avec ses tribunes étendues à sa droite et à sa gauche

comme deux ailes, avec ses degrés montant à son premier étage comme un grand perron, avec son amphithéâtre stallé sur son toit, le Stand peut contenir trente mille personnes.

Le chemin de fer, depuis huit heures du matin, en amenait mille par chaque convoi.

Lorsque nous fûmes montés sur les sommets les plus élevés de notre voiture, nous embrassâmes une population de trois cent mille âmes, à peu près.

Juste en ce moment, les jockeys essayaient les chevaux de la seconde course.

Vingt ou vingt-cinq chevaux devaient y prendre part.

C'était un miroitage de casquettes et de vestes de toutes couleurs.

On se montrait Blink-Bonny, Adamas, Anton, Chevalier-d'industrie, Black-Tommy, Shatnaver et Tournament comme les huit chevaux entre lesquels le prix devait être disputé

Plusieurs fois, l'enthousiasme fut éveillé par de faux départs.

C'étaient de grands cris, une clameur immense qui s'éteignait tout à coup quand les spectateurs voyaient qu'ils se trompaient.

Bientôt, les chevaux furent renvoyés par la petite porte, n'ayant plus liberté que de caracoler dans *the fatal glen*, c'est-à-dire dans la vallée fatale.

Puis les policemen, sur quarante de front, firent vider la *piste* aux curieux, et les chevaux furent rangés en ligne au milieu du plus profond silence.

Enfin, les drapeaux s'abaissèrent et les chevaux partirent.

Ils semblèrent, en partant, rendre la respiration à trois cent mille spectateurs qui éclatèrent en un seul hourra!

Le sol frissonna comme dans un tremblement de terre.

D'abord, Chevalier-d'industrie prit la tête; mais, au bout de trois cents mètres, il la perdit. D'où nous étions, nous ne pouvions voir qu'une masse confuse luttant de vitesse. Ce n'étaient plus les chevaux que l'on pouvait reconnaître, c'étaient les jockeys seulement, à la couleur de leurs vestes et de leurs casquettes.

Il nous sembla que la lutte avait lieu entre Blink-Bonny, Anton, Tournament, Adamas et Shatnaver; à part un groupe de huit ou dix chevaux qu'on eût dits enchaînés les uns aux autres, les concurrents étaient distancés. Ce groupe arrivait comme une avalanche;

on distinguait les cris de : « Adamas ! Adamas !... Blink-Bonny ! Blink-Bonny !... »

Enfin, le groupe passa devant nous comme un éclair. Blink-Bonny dépassait les autres d'une demi-longueur; Adamas venait après lui, vivement pressé par Black-Tommy; puis Anton.

La même clameur immense, grondante comme un tonnerre, qui avait salué le départ, accueillit le retour.

C'était le nom de Blink-Bonny, hurlé par cent mille voix.

En même temps, un drapeau fut hissé en l'air portant le chiffre 21; c'était le numéro d'inscription de Blink-Bonny.

M. Anson, qui avait refusé six milles guinées (cent cinquante mille francs) de Blink-Bonny, venait de gagner quatre ou cinq millions !

On amena Blink-Bonny, au milieu des applaudissements de toute la foule.

Pendant dix minutes, on ne pensa à rien autre chose qu'à l'admirable course qui venait d'avoir lieu; chacun se précipita vers le turf; les policemen furent obligés de ménager un cercle autour du vainqueur; cheval et jockey eussent été étouffés.

Le jockey se nommait Charlton.

On assure que M. Anson lui avait promis cent mille francs s'il arrivait le premier.

Enfin, la foule s'ouvrit pour laisser rentrer les deux triomphateurs.

Aussitôt qu'ils eurent disparu, le cri « Aux voitures! » se fit entendre.

Jamais invitation ne fut suivie d'une exécution aussi rapide ; chacun se précipita vers sa voiture.

On eût dit une invasion de Tatars, de Mongols, de Caraïbes, de cannibales!

Si les chevaux eussent été attelés aux voitures, pas une, bien certainement, ne fût restée à sa place, et beaucoup n'eussent été ramassées qu'en morceaux.

Il s'agissait de dîner.

Tout le monde s'y mit : panier au pain, panier aux viandes, panier au poisson, panier aux légumes, panier au vin, panier à la glace, tout fut éventré en une seconde.

En une autre seconde, les pâtés furent ouverts, les poulets démembrés, les jambons émincés, les homards écaillés.

Un premier bouchon de champagne sauta en l'air, et un bruit qui ressemblait à la mousquetade d'une armée faisant feu à volonté, se fit entendre autour du champ de course.

Rien ne donnerait une idée de ces trente mille personnes, hommes, femmes et enfants, mettant au pillage trois mille voitures, au bruit de soixante mille bouchons qui sautent.

Cela dura une heure.

Ne me demandez pas de raconter, de décrire, de peindre ce qui se passa dans cette heure ; on eût dit l'orgie universelle précédant de vingt-quatre heures la fin du monde.

Je crois qu'il y eut une course au milieu de tout cela ; mais personne ne s'en inquiéta ; la grande, la seule et unique course du derby-day était finie.

Nous prîmes, mon fils et moi, une cuisse de poulet d'une main et un morceau de pain de l'autre, et nous nous lançâmes au milieu de ces gigantesques noces de Gamache.

Il n'y avait pas à s'inquiéter du vin ; on pouvait s'approcher de la première voiture et tendre son verre.

Chers lecteurs, vous n'avez jamais rien vu, vous ne verrez jamais rien de pareil à Epsom, à moins que vous n'alliez à Epsom.

Il va sans dire que, au milieu de ce tohu-bohu universel, les flèches et les bâtons allaient leur train, compliqués de dix ou douze courses d'ânes montés, cette

fois, par des jockeys en jupon, qui, moins solides que les jockeys en veste, variaient non-seulement la chance, mais aussi les accidents de la course.

Ces dames me parurent appartenir à cette honorable classe de la société dont je portais tout à l'heure le chiffre à quatre-vingt mille.

A six heures, le cri « Les chevaux! les chevaux! » se fit entendre, comme s'était fait entendre le cri « Aux voitures! »

A l'instant même, on vit sortir des écuries improvisées une armée de postillons, de chevaux, de grooms, de palefreniers, tout cela pêle-mêle, criant, jurant, hennissant, cherchant sa voiture.

En un quart d'heure, tout fut rattelé.

C'est l'heure de miel des pauvres, des mendiants, des bohémiens.

Chacun tend la main.

L'un reçoit les assiettes chargées de débris, l'autre les bouteilles à moitié vides; celui-ci un poulet aux trois quarts dévoré, celui-là un pâté battu en brèche; chacun attrape quelque chose; rien de ce qui a été touché, écorné, entamé, ne rentre à la maison.

Mangez bien, pauvres mendiants! gorgez-vous de croûtes de pâté, de cuisses de poulet, de pattes de ho-

mard, de gras de jambon; buvez du porto, du champagne, du claret, du malvoisie; mangez, buvez! vous en aurez pour un an à ne plus manger que des trognons de chou au coin des bornes et des arêtes de saumon aux portes des poissonneries.

Presque en même temps, le groupe entier de voitures dont la nôtre faisait partie s'ébranla.

Comment le réseau gigantesque se démêla-t-il? comment chevaux, timons, brancards parvinrent-ils à se désenchevêtrer les uns des autres? Dieu, qui fit ce miracle, peut seul le savoir.

Alors, les cris : *Forward! to right! go before!* retentirent, et la course qui venait de finir entre les chevaux commença entre les voitures.

Horace parle du triple acier qui enveloppait le cœur du premier navigateur. Horace n'avait jamais navigué sur le champ de course d'Epsom, dans un stage-coach ou dans un break! S'il l'avait fait, il aurait déclaré que la navigation dans la Méditerranée, l'Atlantique et même la mer des Indes n'était qu'une promenade inoffensive en bateau, près de la navigation dans l'*Epsom races,* le jour du derby.

Nous tournâmes sur nous-mêmes. — Comment?... Nous sortîmes du champ de course. — De quelle fa-

çon?... — Nous franchîmes les barrières. — Par quels moyens?... Détournez les yeux, Seigneur, et ne me faites jamais responsable des coups de fouet donnés aux animaux et aux hommes!

Une fois sur la grande route, on reprit le galop.

La poussière du matin n'avait pas eu le temps de retomber, elle était restée suspendue. Nous la retrouvâmes. Nous y joignîmes celle que nous soulevions de nouveau. Chaque voiture entraînait avec elle son tourbillon, avait son simoun à elle seule, son khamsin particulier.

Ce fut alors que, aux débris dont la route était couverte et aux cadavres d'ânes, de chevaux et de poneys reposant douillettement sur le revers des fossés, nous pûmes voir ce que coûtait la journée.

Toute la population de Londres et des environs assiste à ce retour, où chacun a l'air, non pas d'aller, comme Faust et Méphistophélès, au sabbat, mais d'en revenir.

Nous passâmes, bien certainement, à travers plus d'un million de spectateurs, dont chacun nous jeta son hourra.

A dix heures, nous rentrions, brisés, moulus, roués, à London-Coffee house.

Visages, chevaux, habits, mains, gants, tout était de la même couleur.

Nous avions un demi-pouce de poussière sur le visage, un pouce sur les habits!

Nous avions manqué verser dix fois, être écrasés vingt! nous avions versé et écrasé les autres; mais nous avions vu les courses d'Epsom, nous avions assisté au derby-day!

Maintenant, pourquoi les courses d'Epsom, celles-là du moins, sont-elles appelées *le jour du derby?*

C'est bien simple : c'est qu'elles ont été créées par le patriarche des torys, lord Derby.

Je cherchais partout un portrait de ce bienfaiteur de l'humanité, désespérant de le voir en personne, et j'exprimais ce désir devant le rival de Nadar, M. Herbert Walkins, lorsqu'un gentleman qui m'avait écouté sans rien dire demanda une plume et du papier, que le photographe s'empressa de lui donner.

En un clin d'œil, le gentleman eut fait son dessin.

Alors, s'approchant de moi :

— Voilà ce que vous désirez, monsieur, me dit-il : la chose vous coûtera un autographe.

Je pris le dessin; c'était un croquis de lord Derby,

signé du fameux Alfred Crowquill, le Gavarni de Londres.

Consignons en passant, chers lecteurs, que *Crowquill* veut dire plume de corbeau.

Il va sans dire que M. Crowquill eut son autographe.

III

Vous êtes-vous débrouillés, chers lecteurs, dans ces courses où je viens de vous conduire à grandes guides? avez-vous pu y voir quelque chose à travers la poussière? avez-vous embrassé ce gigantesque ensemble avec ses mille détails?

A peu près?... — Tant mieux! c'est plus que je n'osais espérer.

Eh bien, avant de quitter Londres, je veux vous parler encore de deux choses que j'y ai vues pendant le voyage dont je vous raconte quelques épisodes, — deux choses qui m'ont particulièrement frappé, l'une grandiose, l'autre bouffonne, mais chacune, dans son

genre, marquée au plus haut degré du cachet britannique.

Sautons comme toujours dans un cab, et gagnons le chemin de fer de London-Bridge ; en vingt minutes il nous conduira à Sydenham, c'est-à-dire jusqu'au *palais de cristal*.

Le palais de cristal est à Londres ce que l'arc de triomphe est à Paris.

De quelque côté que l'on se tourne, on le voit toujours.

Sans compter que, lorsqu'on en approche, il vous écrase par sa masse, et qu'alors on ne voit plus que lui.

Le palais de cristal de Londres mérite complétement son titre : il n'a pas, comme le nôtre, des prétentions à l'architecture ; son fronton n'est point sculpté ; son porche ne repose pas sur les colonnes d'Ionie ou de Corinthe.

C'est un bâtiment en vitres et en fer, une gigantesque cage de verre, et pas autre chose.

Mais une cage de verre d'un quart de lieue de long et de cent cinquante pieds de haut.

Tout ce qu'il y a de parties opaques est peint en bleu clair.

Il n'y a rien d'artistique dans tout cela; mais l'industrie, portée à ce degré, est la sœur de l'art.

Puis, une fois entré dedans, l'art vous attend derrière la porte; il va vous prendre, vous envelopper, vous étreindre.

Je ne parle pas des machines, des porcelaines, des verreries, des voitures, des coutelleries, des châles, des percales, des madapolams, des popelines, toutes choses fort intéressantes pour certaines organisations, mais fort fastidieuses pour moi. C'est là de l'industrie, et non pas de l'art.

Mais ce qui est de l'art, et du plus beau, du plus pur, du plus élevé, ce sont les différents musées à travers lesquels on passe.

Un des caractères des spéculations du peuple anglais, c'est l'utilité; — ajoutons qu'il est essentiellement classificateur.

En France, nous eussions tout mis dans le même musée, — en séparant peut-être le tout en salles égyptiennes, grecques, romaines, etc., etc.

Là, on a tout fait revivre, excepté les hommes; — et encore, à leur défaut, y trouve-t-on leurs statues.

Nous ne craignons pas de dire que le palais de cristal est le musée le plus complet qui existe.

On y entre trois mille ans avant le Christ, on en sort en même temps que nos contemporains.

La première salle est égyptienne. L'Isis égyptienne est la mère des nations; — au delà de son voile, tout est ténèbres.

L'Angleterre, qui est la maîtresse de l'Inde, n'a rien osé nous donner des antiquités de l'Inde.

La première salle commence au modèle du temple d'Aboo, près de Thèbes, aux statues d'Aménophis, aux figures gigantesques de Rhamsès le Grand.

Ces colonnes, peintes d'hier, ce sont celles du temple de Karnak rendues à leur lustre primitif.

Ces deux autres colonnes cannelées, sans fût ni chapiteau, soutiennent le tombeau de Béni-Hassan.

Ces bas-reliefs sont tirés du grand temple de Rhamsès III.

De la chambre égyptienne, on passe dans la chambre grecque.

Là est le Parthénon restauré tout entier, — avec la frise de Phidias peinte et dorée.

Quand les mutilations de lord Elgin n'auraient servi qu'à cela, on les lui pardonnerait.

Cette chambre est peuplée d'un monde de statues.

Tout ce que l'art merveilleux de la Grèce nous a

légué pendant une période de trois cents ans, — bustes, statues, groupes, — tout est là. J'y ai retrouvé cette grande et douloureuse famille de Niobé, que je n'avais vue qu'à Florence.

Entre la Vénus Victrix, qui porte le premier numéro, et le buste de Magnus Décentius, qui porte le dernier, sont enfermés deux cent quinze chefs-d'œuvre.

De la chambre grecque, on passe dans la chambre romaine.

C'est une exhumation complète; c'est une maison de Pompéi remeublée, — la maison de Diomède ou la maison du poëte; depuis le chien en mosaïque qui garde la porte, jusqu'au lararum où sont les dieux du foyer, atrium, cubiculum, impluvium, xistus, triclinium, balneum, vestiarium, culina, tout y est.

A chaque draperie qui se soulève, il semble qu'on va voir apparaître la matrone romaine avec sa longue stole, ou le sénateur avec sa toge ou son laticlave.

Restez une heure dans la salle romaine, et vous saurez la vie antique comme si vous étiez contemporain de Pline.

Là, vous trouvez l'art romain, déjà si loin de l'art grec; Athènes donne le Parthénon; Rome, le Colysée.

Le génie des deux peuples est là tout entier.

De Naples, on passe à Grenade; de Pompéi, à l'Alhambra; de l'impluvium du poëte à la cour des Lions.

Entrez, chers lecteurs, les rois viennent d'en sortir; la dernière arme d'Abou-Abd-Allah-Mohammed, dont nous avons fait Boabdil, est encore sur le seuil de marbre de la salle des Deux-Sœurs.

C'est tout bonnement une merveille que cette restauration avec ses fenêtres en verres de couleur, ses arabesques bleu, rouge et or, ses soubassements de porcelaine et son pavé de mosaïque.

Rien que cette cour des Lions et cette chambre des Deux-Sœurs valent le voyage, je ne dirai pas de Londres à Sydenham, mais de Paris à Londres.

Maintenant, chers lecteurs, il faut sortir par la porte de Ninive, traverser un jardin tout planté de palmiers, de bananiers, de lataniers, et passer, de l'autre côté du palais de cristal, dans la chambre byzantine.

Après la chute de Rome, c'est là que l'art expirant s'est réfugié : vous allez le retrouver sortant de terre avec la nouvelle Constantinople, que Justinien fait bâtir des ruines de l'ancienne, renversée par un tremblement de terre, et vous le suivez dans toutes ses phases, jusqu'à ce que les maîtres mosaïstes aillent bâtir le pa-

lais des doges à Venise, et le cloître de Montréal à Palerme.

C'est pendant la même période que grandit l'architecture arabe, que nous venons de quitter; elle tombe presque en même temps. Mohammed II entre à Constantinople en 1453; Ferdinand entre à Grenade en 1492.

Il y a cette différence entre les deux événements, que la prise de Constantinople par les Turcs nous donne la renaissance architecturale et littéraire, et que la prise de Grenade par les chrétiens exile la littérature et la science de l'Europe.

O dona Chimène, que tu avais bien raison d'en vouloir au roi don Alphonse d'occuper ton mari avec tant d'obstination à chasser les Maures de l'Espagne!

Cette renaissance que nous donne la prise de Constantinople par Mohammed II, vous pourrez la suivre à travers le moyen âge dans les salles florentines, — où rêve le *Penseroso* de Michel-Ange.

Quelle a pu être l'intention de Michel-Ange, cet homme qui mettait une intention partout, quand il a fait un chef-d'œuvre de pensée et de rêverie, de la tête de ce misérable Laurent II, qui n'est connu que pour avoir laissé une empoisonneuse à la France et un tyran à la Toscane?

Cherchez au milieu de tout cela, cher lecteur, si vous faites le même voyage que moi, ce voyage à travers les siècles, cherchez le *David* de Donatello, et son petit *Saint Jean*, — deux merveilles, — la dernière déjà populaire, du reste, à Paris.

On dit que Munich a quelque chose de pareil au gigantesque musée de Sydenham : j'irai à Munich.

Maintenant, au lieu des minces et maigres parterres dont est flanqué notre palais de l'industrie, le palais de cristal domine un immense jardin avec des bassins découpés et des statues fondues sur les modèles de Versailles.

Une machine hydraulique, destinée à faire monter l'eau, occupe une des deux tours.

Il en résulte des jets d'eau de cinquante ou soixante pieds.

Ce jardin est, à coup sûr, le paradis des fleurs; je n'ai vu que le pré Catelan où elles soient jetées avec une pareille profusion.

Une partie de ce jardin, trop aride pour être soumise aux exigences du jardinage, a été laissée en désert avec ses flaques d'eau verdâtre et ses immenses rochers.

Seulement, comme les Anglais savent tirer parti de tout, ils en ont fait un spécimen de géologie.

De même que l'on a pu suivre l'art à travers les civilisations successives de l'Égypte, de la Grèce, de Rome, de l'Espagne, de Constantinople et de Florence, de même on peut suivre les créations successives des animaux antédiluviens à travers les différentes couches terrestres.

Ces animaux disparus, dont le gouvernement a fait tant de bruit chez nous, qui devaient être donnés à exécuter à Barye, comme une récompense accordée à ce grand génie, — je ne dirai pas méconnu, mais oublié, — et qui sont encore en projet dans le cabinet de M. le ministre de l'intérieur ou de M. le préfet de la Seine, une société particulière les a commandés à M. James Campbell, qui les a exécutés sur les modèles du professeur Ansted.

En Angleterre, ce n'est pas plus difficile que cela.

Il est vrai qu'on y a déjà dépensé de trente-cinq à trente-six millions, qu'on y dépensera bien encore de trente-cinq à trente-six autres millions; mais enfin la chose s'achèvera.

En France, on n'aurait pas même l'idée de la commencer.

Hélas! — l'Angleterre a bien raison de s'appeler la grande nation, surtout si la *grande nation* veut dire la *forte nation!*

Nous avions dîné dans l'intérieur même du palais de cristal, où un restaurant s'est établi, dont les quartiers de rosbif sont en proportion avec le monument ! et nous revînmes le soir à Londres, assez tôt pour aller voir un spectacle que l'on m'avait recommandé comme fort curieux : *le juge Nicholson.*

Quand vous vous promenez dans les rues de Londres, et que vous égarez votre œil sur les murs, vous ne pouvez manquer d'apercevoir, parmi les affiches dont ils sont tapissés, un placard représentant une grosse figure rouge coiffée d'une énorme perruque, et, au bas de cette face joviale, ces mots : JUGE NICHOLSON.

Vous demandez alors ce que c'est que le juge Nicholson.

Celui à qui vous vous adressez vous regarde d'un air étonné, et passe son chemin sans vous répondre.

Un Anglais étonné fait quelquefois : « Ho ! » s'il est très-étonné, il fait « Ho ! ho ! » mais, si étonné qu'il soit, il ne répond jamais.

Vous voulez savoir de quoi est étonné l'Anglais à qui vous demandez ce que c'est que le juge Nicholson ?

Il est étonné que vous ne connaissiez pas le juge Nicholson.

En effet, tout Londres connaît le juge Nicholson.

Je vous expliquerais bien ce que c'est que le juge Nicholson ; mais la façon dont l'Anglais manifeste son étonnement, sans songer à répondre à la question qu'on lui fait, est cause que je ne connais du juge Nicholson que ce que j'en ai vu.

Mais, enfin, ce que j'ai vu, je vais vous le dire.

Le juge Nicholson tient ses séances dans une misérable taverne du Strand, au fond d'une cour, au premier étage.

On monte à ce premier étage par un escalier de bois qui craque sous les pieds.

Arrivé dans la salle des séances, on trouve un petit théâtre en face duquel s'alignent, avec un passage au milieu, les banquettes des spectateurs-consommateurs ; — car il est bien compris, n'est-ce pas? qu'on ne peut pas voir et écouter sans boire.

Au dossier de chaque banquette est adapté un récipient où le spectateur assis sur la banquette qui suit, pose, afin d'avoir la liberté des yeux et des mains, sa choppe de bière ou son verre de vin.

Autour de la muraille sont appendus, avec leurs longues perruques, les portraits des juges qui ont tour à tour rendu la justice avant le juge Nicholson, actuellement siégeant.

Au milieu de ces portraits est un tableau représentant lord Brougham, l'ancien chancelier, disputant nez à nez avec Punch, le Polichinelle anglais.

Un piano — l'indispensable piano des exhibitions anglaises — se fait entendre. La toile se lève, et l'on assiste à une suite de tableaux vivants dont tous les personnages sont des femmes.

Les tableaux vivants sont toujours les mêmes : — *la Défaite des Amazones, les Femmes israélites sur les bords de l'Euphrate, Ariane abandonnée dans l'île de Naxos;* — ces dames sont plus ou moins belles, plus ou moins bien faites, voilà tout.

Une d'elles eût pu représenter Latone près d'accoucher d'Apollon et de Diane. Je ne sais pas comment le metteur en scène n'a pas profité de la situation : il faut qu'il soit bien maladroit.

Ces dames n'étaient point des statues coloriées : il était facile de s'en apercevoir à leurs mouvements et même à leurs paroles ; quelques consommateurs, pour lesquels elles avaient des bontés sans doute, échangeaient avec elles des gestes on ne peut plus familiers et des interpellations on ne peut plus expressives.

A Londres, la police ne se mêle qu'à la dernière extrémité des gestes et des paroles.

A huit heures et demie, les poses plastiques prirent fin ; à neuf heures moins dix minutes, les consommateurs affluèrent, et, à neuf heures précises, un frémissement parcourant l'assemblée annonça l'approche du juge Nicholson.

En effet, l'escalier en bois craquait sous les pas de ce haut dignitaire.

Il fit son entrée au milieu des acclamations de la foule. Il était vêtu d'une longue robe noire, coiffé d'une immense perruque, et, sous ce costume, ressemblait, à s'y méprendre, au sénateur la Rochejaquelein ! Il salua avec dignité, alla s'asseoir devant une petite table surmontée d'un pupitre, et, d'une voix majestueuse et impérative, il demanda :

— Un verre d'eau-de-vie et un cigare.

Cette demanda excita l'hilarité générale.

Deux avocats et un greffier entrèrent derrière lui. Les deux avocats prirent place à sa droite et à sa gauche, à des tables disposées d'avance.

Le greffier s'arrangea amicalement avec un des avocats pour partager sa table.

Chacun eut bientôt devant soi, sans avoir besoin de la demander, sa choppe pleine de bière.

On appela les causes.

Celle qui venait à son tour de rôle était une conversation criminelle.

Il va sans dire que plus la cause appelée est scandaleuse, plus le public se réjouit.

A certaines annonces, la joie va jusqu'au trépignement.

L'avocat général lut son réquisitoire.

En France, à la troisième ligne, les sergents de ville eussent mis la main sur l'avocat général et l'eussent mené à la salle Saint-Martin, d'où les gendarmes l'eussent conduit tout directement à la sixième chambre.

Mais, en Angleterre, ou le mot *shocking* est à tout propos dans toutes les bouches, cela ne se passe pas ainsi.

Après l'exposé de l'avocat général vint l'appel des témoins.

Les quatre témoins qui furent entendus — un écrivain public, une portière, une marchande à la toilette et un cocher — étaient joués par le même artiste, artiste de talent, que l'on peut comparer à Henry Monnier.

Chacun d'eux, par la même bouche, venait faire, dans des termes qui réjouissaient au suprême degré

l'auditoire, des dépositions qui ne laissaient aucun doute sur la culpabilité des prévenus.

Les témoins avaient vu et entendu, et si bien vu et entendu, qu'ils avaient retenu jusqu'aux gestes; les gestes surtout étaient traduits avec une scrupuleuse fidélité ! Il y aurait eu, en France, dans le plus innocent de ces gestes, pour quinze jours de police correctionnelle.

Puis vinrent les plaidoyers des deux avocats, admirables charges de ce qui se passe au palais en pareille occasion.

Les avocats entendus, l'avocat général fit son réquisitoire et réclama l'application de la peine.

Après quoi, le juge Nicholson rendit son verdict.

Ces parodies des actualités judiciaires, qui sont poussées jusqu'à la plus extrême licence, amusent fort les Anglais, ou du moins les Anglais des classes secondaires : l'auditoire me parut composé en grande partie de commis de magasin, d'employés, d'étudiants, qui viennent faire là leur cours de droit.

On annonçait pour le lendemain, au bénéfice du juge Nicholson, une représentation extraordinaire.

Cette fois, il ne s'agissait pas moins que d'un procès fait à un garde à cheval, coupable d'avoir manifesté

une admiration trop vive sur le passage de la reine...

Le prix d'entrée était de quinze francs.

Le programme détaillé du spectacle était affiché depuis huit jours sans que la police sans émût le moins du monde.

Il est vrai qu'il y avait un précédent : c'est le véritable procès fait, par Georges IV, à la reine Caroline, à propos de l'Italien Bergami ; mais au moins celui-là avait une excuse : il était sérieux !

J'aurais été assez curieux d'assister à cette *excentric* représentation. Par malheur, elle devait avoir lieu le samedi au soir, et il m'aurait fallu voir se lever à Londres l'aube grise et morne du dimanche... Je cours encore !

UNE VISITE A GARIBALDI

I

Chers lecteurs, me voici encore par les grands chemins, et je vous écris de la capitale du Piémont, avec un froid de huit degrés et de la neige jusqu'à la ceinture.

L'année dernière, à la même époque, je vous écrivais de Tiflis. Il y avait un froid de quinze degrés et de la neige jusqu'au cou. Seulement, il y a cette différence entre la Russie et l'Italie : c'est qu'en Russie on voit le froid, mais qu'on ne le sent pas, tandis qu'en Italie, au contraire, on ne le voit pas, mais on le sent.

Le froid est une de ces choses que les Italiens croient devoir nier par amour-propre national.

— Mais, me demanderez-vous, que diable êtes-vous allé faire à Turin ?

J'allais y voir Garibaldi.

Garibaldi ! je viens de prononcer le grand nom, le nom populaire de l'Italie ; le nom dans lequel sont renfermées toutes les promesses de l'avenir ; le nom de celui vers lequel tous les regards se tournent depuis ceux du roi Victor-Emmanuel jusqu'à ceux du pauvre demandant l'aumône à la porte des cafés ; car, fort ou faible, tout Italien dans la poitrine duquel bat un cœur patriote sait qu'il a besoin de Garibaldi pour être libre, et compte sur deux choses : sur la loyauté du roi Victor-Emmanuel et sur le courage de Garibaldi.

Ce n'est point d'aujourd'hui que mon opinion sur Garibaldi est celle que j'émets à cette heure. Il y a quelque chose comme dix ans que je le proclamais, non pas seulement l'apôtre de la liberté italienne, mais l'apôtre de la liberté universelle [1].

En effet, pour Garibaldi n'existe point cette étroite nationalité, limitée par les fleuves ou bornée par des

[1] V. *Montevideo, ou une Nouvelle Troie.*

montagnes. Non, pour lui, il n'y a qu'une grande famille qui, longtemps esclave, un jour a tressailli à la parole libératrice du Christ, et qui, depuis ce jour, au milieu des échafauds, des bûchers, des potences, marche d'un pas ferme, incessant, obstiné, vers le but qui lui a été indiqué du haut de la croix, — vers la liberté!

Dans cette marche séculaire des nations, quelques-unes ont leurs défaillances, quelques-unes font halte, ou sont forcées de faire un pas en arrière, quelques autres ont l'air de succomber; nous disons ont l'air de succomber, parce que, là où l'on croit que le corps est devenu cadavre, l'âme survit et viendra, un jour ou l'autre, animer les générations futures de la même flamme qui a brûlé les générations passées.

Vous vous êtes inclinés dix siècles sur le mausolée de la Grèce, la Grèce est sortie de son tombeau. Vous croyez la Pologne morte, vous croyez la Hongrie soumise : la Pologne est partagée et la Hongrie esclave, voilà tout.

Eh bien, il y a un homme qui a reçu de la Providence mission de surveiller ce réveil des peuples, et qui, aussitôt qu'un peuple est réveillé, fût-il séparé de lui par un océan, va, poussé par une puissance sur-

humaine, lui offrir l'appui d'un bras invincible, d'un cœur obstiné, d'une réputation sans tache.

Cet homme, c'est Garibaldi, apôtre armé de la même foi, soit qu'il réponde aux cris de ses compatriotes en essayant de soulever Gênes, soit qu'il aide la république naissante de Rio-Grande à s'élever sur les rives des cinq rivières, soit qu'il combatte derrière les remparts de Montevideo, derrière les remparts de Rome, sur le lac de Como ou dans les plaines de Varèse.

Cet homme, on le regarde d'abord avec un certain étonnement; car les dévouements comme le sien placent ses pareils — et ses pareils sont rares — au-dessus de l'humanité. On cherche à ce dévouement qui blesse les yeux, qui offusque les amours-propres, des sources personnelles, des causes égoïstes; on n'en trouve pas, on en invente. Les yeux qui ont besoin de verres noircis pour regarder le soleil, y croient d'abord ou font semblant d'y croire. Puis ces dévouements se renouvellent toujours vaillants et désintéressés, si bien qu'au bout de vingt ans de combats, de pauvreté, de fatigues, de prison, de blessures, il faut bien que les plus incrédules se rendent, que les écailles leur tombent des yeux comme à Saül, et que, pareils à saint Paul, ils disent

en étendant les bras et en tombant à genoux : « Je crois. »

Garibaldi en est là de son triomphe. Il a forcé les aveugles eux-mêmes de voir.

Maintenant, de quelle garde est entouré cet homme qui n'a qu'à frapper du pied la terre d'Italie pour en faire sortir des légions, ce dont se vantait Pompée sans pouvoir le faire, et ce qu'il fait, lui, sans s'en vanter? Quels honneurs ambitionne ce vaillant dont le sang s'est mêlé aux eaux de la Plata, et a laissé sa trace sur le tombeau des Scipions? Quelle récompense réclame le martyr qui a laissé la moitié de lui-même dans les gorges des Apennins? Quel palais habite ce Titan, qui, d'une main, soutient un trône et, de l'autre, délivre un peuple?

Voilà les questions que l'on doit naturellement se faire lorsque, pèlerin d'une idée, on approche de la ville qu'habite l'homme qui est le représentant de cette idée.

Si, en arrivant dans la vieille Rome, quelque Gaulois eût demandé : « Quel palais habite Cincinnatus? » on lui eût répondu : « Cherchez aux champs, il doit être quelque part près de sa charrue. »

Comme le dernier des mortels, Garibaldi logeait dans une petite chambre de l'*hôtel de l'Europe*.

C'est là que je le trouvai, entouré de trois ou quatre amis.

Mon nom, prononcé par moi-même faute de domestique pour m'annoncer, fut salué de deux cris de joie.

L'un était poussé par Garibaldi lui-même, l'autre par un vieil ami à moi, que je ne m'attendais guère à trouver là, par le colonel Turr.

Nous commençâmes par nous embrasser, Garibaldi et moi ; puis, après, nous nous regardâmes.

Garibaldi est un homme de cinquante-deux ans, d'une taille au-dessus de la moyenne. Son front est large, son visage coloré, son œil superbe. Il porte des cheveux d'un blond fauve et qui commencent à grisonner légèrement, tombant jusqu'à moitié de son cou ; sa barbe rousse, qu'il laisse croître dans toute son abondance, encadre une bouche sereine et souriante. On sent courir la séve d'une idée généreuse dans toute cette vigoureuse organisation.

Il avait un pantalon, et, par-dessus sa chemise, un *puncho* américain ; ce vêtement, qui pare l'homme des pampas, est à la fois le vêtement de jour et de nuit, le matelas et la couverture.

C'était le même qui lui avait servi dans sa campagne de Lombardie.

Mon ami Turr portait l'uniforme de colonel du régiment de Honvéc. Je remarquai avec une certaine inquiétude que son bras gauche était soutenu par une ganse de sa pelisse. Je m'informai. Le pauvre garçon, qui ne peut pas se corriger d'être trop brave, avait, au combat de Castel-Medolo et aux côtés de Garibaldi, reçu quatre balles : une au cou, l'autre à l'épaule, l'autre à la cuisse, l'autre au flanc, une cinquième qui lui broya le bras et le jeta à bas de son cheval.

On voulait lui couper le bras : le médecin de Garibaldi s'y opposa. Malgré les chaleurs, la plaie se cicatrisa, et mon cher Turr est resté à peu près entier. Je dis à peu près, parce que son bras commence à peine à se mouvoir; mais la nature a tant de ressources chez un homme de trente-quatre ans, que le médecin de Garibaldi, qui est bien avec cette bonne mère, prétend que le colonel pourra se servir un jour de ce bras pour conduire son cheval.

Cela suffit parfaitement à Turr. Que voulez-vous qu'un Hongrois fasse de son bras gauche? Un bras gauche n'est bon qu'à tenir une bride, puisque c'est avec le droit que l'on frappe.

Garibaldi fit apporter du café; Turr n'en prit pas. Le médecin lui regardait la gorge, il avait une angine gra-

nulée, vulgairement appelée chez nous l'angine des avocats.

C'est que ce n'est pas une sinécure que de garder Garibaldi, que tout le monde veut voir, que tout le monde harangue, auquel on envoie trente sonnets par jour. Il en résulte que Turr parle tandis que Garibaldi se chauffe, et que le pauvre garçon, qui n'a pas poussé une plainte lorsque cinq balles lui ont labouré le corps, se lamente à chaque coup de sonnette qui le menace d'un nouveau gargarisme.

Par malheur, au moment où nous prenions notre tasse de café, et où Turr, pour la troisième fois, se faisait regarder dans la gorge, on vint annoncer à Garibaldi que le roi Victor-Emmanuel le priait de passer au palais.

Garibaldi jeta son poncho, revêtit son uniforme, fit appeler un fiacre et se rendit au palais, en me recommandant de l'attendre.

Disons quelques mots du roi Victor-Emmanuel.

Je fus longtemps assez mal avec son père, le roi Charles-Albert, pour être forcé de rester sur mon paquebot toutes les fois que je passais à Gênes, les États sardes et piémontais m'étant interdits.

Vous pourriez croire, chers lecteurs, que cette inter-

diction a ses racines dans les temps antérieurs à ma naissance, et que le fils ne pouvait aller à Turin, parce que c'était le père qui, comme général en chef de l'armée des Alpes, avait pris le mont Cenis et forcé le Pas-de-Suze, comme on disait du temps du roi Louis XIII.

Il n'en est rien. J'étais proscrit pour avoir traversé la ville de Chambéry, avec quelques compagnons coiffés, ainsi que moi, de chapeaux blancs ; ce qui, je ne sais pourquoi, passait dans la capitale de la Savoie, pour un signe d'affiliation au carbonarisme.

Ne riez pas. En Italie, à Milan, par exemple, on n'en était pas quitte à si bon marché, il y a huit ans encore, témoin cette notification :

« Le port des chapeaux ou casquettes avec des cordons bleu clair ou bleu foncé est défendu comme étant le signal de reconnaissance de cette bande qui, dans les temps déplorables de l'anarchie, a souillé cette respectable et malheureuse ville. Quiconque, après deux jours de prohibition, oserait faire usage de ces chapeaux ou casquettes, sera immédiatement arrêté et puni de *cinquante coups de bâton*. Le temps étant désormais venu, que chacun veille à soi et se convainque que les menées

des pervers n'échappent point à l'autorité, chez laquelle elles trouveront fermeté et sévérité.

» *Le Commandant de la ville*,

» RASTOVIC.

» Imola (États romains), 25 juin 1851. »

Et quand on pense que ces brigands de Romagnols ont eu, jouissant d'un gouvernement si paternel, l'infamie de se révolter!

Cela n'a pas de nom.

On voit que j'eusse eu tort de me plaindre, moi qui n'étais qu'exilé pour avoir porté un chapeau blanc.

Aussi, je ne me plaignais pas; d'ailleurs, il n'y avait pas de quoi. Je ne sais pas ce qu'est Gênes pour l'homme qui y passe un an, dix ans, sa vie; mais c'est bien la ville la plus ennuyeuse du monde pour l'homme qui y passe une demi-journée.

Une circonstance bien inattendue me raccommoda avec le roi Charles-Albert.

Monseigneur le duc d'Orléans m'avait chargé, vers

1840, d'écrire l'histoire des quatre régiments qui avaient traversé les Bibans avec lui. L'un de ces régiments était celui où le roi Charles-Albert, n'étant encore que prince de Carignan, avait servi comme simple grenadier. A l'occasion de la prise du Trocadero par ce régiment, j'avais eu l'occasion de raconter la façon brillante dont s'était conduit le futur roi de Sardaigne, et je l'avais fait avec impartialité, étant de ceux qui croient que l'historien n'a le droit d'être injuste envers personne, pas même envers les rois.

Le duc d'Orléans avait envoyé au roi Charles-Albert le volume où il était question de lui.

Le roi Charles-Albert avait vu qu'on peut être républicain, porter un chapeau blanc, et rendre, malgré cela, justice à un roi.

Il en résulta qu'un beau matin, allant de Marseille à Florence, je trouvai à Gênes non-seulement mon interdit levé, mais encore une invitation, si je passais à Turin, de faire visite au roi Charles-Albert.

Le roi Victor-Emmanuel n'a point le sévère et triste aspect du roi Charles-Albert, qui était mélancolique comme tous les hommes atteints d'une maladie de foie.

D'ailleurs, son père avait laissé derrière lui des années sombres à travers lesquelles n'a jamais passé le

jeune souverain qui s'est si vaillamment battu à Palestro et à Solferino.

Victor-Emmanuel est un homme de quarante à quarante-deux ans, très-franc, très-loyal, très-vigoureux, très-brave, très-sobre, très-matinal; grand chasseur à pied, au fusil et au chien d'arrêt. Il fait, dans les montagnes, des courses à défier le plus agile montagnard. Il est rare même, lorsqu'il ne chasse pas, que le jour, en se levant, ne le trouve levé avant lui. Il mange à peine le matin, déjeune, comme un paysan, d'un chiffon de pain avec un morceau de lard et de fromage dessus; mais, en revanche, il mange énormément à son dîner. Il n'a pas d'étiquette, pas de cour, pas de chambellan. Le dimanche, il y a réception générale au palais, les portes s'ouvrent toutes grandes à onze heures du matin, et, jusqu'à trois heures de l'après-midi, tout le monde peut entrer. Si quelqu'un désire une audience particulière, ce quelqu'un écrit, et, le lendemain ou le surlendemain, il a son audience, car le roi décachète lui-même toutes ses lettres.

Un jour, dans une de ses chasses, il rencontre un paysan qui, lui voyant abattre deux perdrix de ses deux coups, s'approche de lui et lui dit :

— Vous tirez bien, vous!

— Pas mal, c'est vrai, répondit le roi.

— Vous devriez bien me débarrasser d'un renard qui vient manger mes poules.

— Je ne demande pas mieux.

— Ah bien, faites ce coup-là, et je vous donne deux moutas.

Deux moutas valent seize sous.

— Est-ce dit? demanda le roi.

— C'est dit, reprit le paysan.

— Eh bien, demain, je reviens avec des chiens courants, et je vous débarrasse de votre renard.

— Touchez-là, dit le paysan.

Le roi Victor-Emmanuel *toucha*, revint le lendemain, comme il avait dit, avec des chiens courants, lança le renard, et le tua.

— Vous avez, ma foi, gagné vos deux moutas, dit le paysan, les voilà.

Le roi les prit.

— Ma foi, dit-il, voilà le premier argent que je gagne ; cela fait plaisir de toucher l'argent qu'on a gagné.

Le lendemain, en échange de ses deux moutas, il envoya une robe, un collier et des boucles d'oreilles à la femme du paysan.

Il est impossible d'être plus simple que ne l'est le roi

Victor-Emmanuel; il sort seul, à pied, vient au théâtre par la porte de tout le monde. Un jour, la concierge du théâtre d'Angenne voit un monsieur qui envoie des bouffées de cigare au nez de son chat, qu'il a trouvé dans un coin et qu'il a bloqué dans ce coin; elle accourt pour délivrer son animal, et reconnaît le roi.

Lorsque la cour de Rome, après la loi Ricardi, protesta contre l'assimilation devant les tribunaux des prêtres aux laïques, il tint ferme et rien ne put le faire plier. Notez que, dans cette circonstance, il avait contre lui, non-seulement la cour de Rome, mais encore toutes les puissances catholiques, la noblesse, le clergé du pays et jusqu'à sa propre famille.

J'ai traversé toute l'Italie, du pied des Alpes à l'Adriatique; à Gênes, à Turin, à Milan, à Vérone, à Venise, j'ai interrogé toutes les personnes avec lesquelles j'ai été en relations sur l'opinion qu'elles avaient du roi Victor-Emmanuel.

Pas une qui ne m'ait répondu :

— Il y a peut-être en Italie un aussi honnête homme que lui, mais pas un plus honnête.

Cela m'a paru, je ne sais pourquoi, le plus bel éloge que l'on puisse faire d'un roi.

Dieu donne longue vie au roi Victor-Emmanuel!

II

A la suite de sa conférence avec le roi, Garibaldi dut partir immédiatement pour Milan ; mais il fut convenu que j'irais, le surlendemain, le rejoindre dans cette ville.

Deux jours après, en effet, je débarquais dans la gare de Milan, où m'attendait un de mes amis prévenu de mon arrivée par le télégraphe.

Cet ami est un exilé hongrois. Presque toutes les fois que vous m'entendrez parler d'un ami, il faut vous attendre à ce que j'ajouterai :

— C'est un exilé.

Celui-là est un des bons, il a fait la guerre sous Bem.

Il y a quelque chose comme seize ans que je connais Sandor Teleki. Il m'a été présenté vers la fin de 1842 par Listz.

Depuis ce temps-là, nous nous sommes perdus de vue, revus et reperdus de vue. Il faisait la guerre de Hongrie, s'y faisait condamner à mort, échappait par miracle à la pendaison ; car les Autrichiens ont cela

de charmant qu'ils ne se contentent pas de tuer, ils pendent.

Je vous raconterai un jour son histoire. Il faut que la machine humaine soit une rude horloge pour continuer de marquer l'heure après de pareilles secousses.

Revenu en Angleterre, il a été renvoyé de Jersey avec Victor Hugo, a suivi l'illustre poëte à Guernesey, de là est accouru en Italie dès qu'il a su qu'on allait s'y battre, et, comme il a pensé que c'était du côté de Garibaldi que les coups pleuvraient plus rudes et plus serrés, c'est avec Garibaldi qu'il a fait la guerre.

Plus heureux que Turr, il n'a pas été blessé.

Quoique j'arrivasse de nuit à Milan, il me sembla que Milan avait une tout autre tournure que celle que je lui avais connue.

C'est que j'avais connu Milan du temps des Autrichiens, et qu'il n'y a rien de tel que les Autrichiens pour changer la tournure d'une ville.

Il y a encore à Milan une chose fort agréable qui n'existait pas du temps des Autrichiens : c'est que l'on n'attend plus comme autrefois une heure à la porte de la ville avant d'obtenir la permission d'y entrer.

Nous piquâmes droit à l'*hôtel Royal*. Un domestique

hongrois nous attendait à la porte pour nous annoncer que le souper était prêt.

C'est une spécialité que G..., le domestique de Teleki. Il déserte.

Obligé de servir dans un régiment autrichien, ce qui est tout à fait contre ses opinions, il déserta une première fois.

Rattrapé par les Autrichiens, il reçut vingt coups de bâton.

Comme ces vingt coups de bâton n'avaient pas fait naître en son cœur l'affection que Dieu avait oublié d'y mettre pour ses adversaires, il déserta une seconde fois.

Repris de nouveau par les Autrichiens, il fut condamné à passer, aller et retour, cinq fois entre cent hommes armés de baguettes et placés sur deux rangs.

Chacun lui donna consciencieusement ses dix coups, ce qui lui fit un contingent de mille.

On voit que les coups marchaient dans une progression effrayante.

G... n'en fut que plus désaffectionné à François-Joseph.

Il en résulta qu'au moment où Garibaldi entrait à Como, G... ayant été mis en faction à onze heures du soir à la porte du gouverneur de la ville, et ayant flairé

des compatriotes à six ou sept lieues, G..., après s'être promené quelque temps de long en large, comme c'était la consigne, résolut de ne plus se promener qu'en long.

En conséquence, il plia un papier en quatre, ayant le soin de lui donner la forme d'une lettre, et, du même pas et avec la même gravité qu'il eût porté une dépêche, il traversa les rues de Milan, se présenta tranquillement à la porte en disant : « Ordre du gouverneur! » et, toujours du même pas, arriva, non pas à Como, mais à Varèse, où il trouva Garibaldi et, mieux encore, près de Garibaldi, Teleki, son compatriote, qui le fit entrer dans son régiment.

Cette fois, il fut plus heureux que les autres fois : les Autrichiens, au lieu de courir du côté de Como, coururent du côté opposé, et cela si rapidement, que G..., qui à son tour courait après eux, n'en put rejoindre que deux.

Il tua l'un et blessa l'autre, ce qui lui fit comme un baume sur ses vingt coups de bâton et ses mille coups de verges.

Le premier mot qu'il dit en hongrois à Teleki, après lui avoir annoncé que le souper était servi, fut :

— Monsieur le comte, l'Anglais est arrivé.

Teleki poussa une exclamation de joie.

Je reconnus la nature de l'exclamation à l'intonation que Teleki lui avait donnée, attendu que G... lui avait parlé en hongrois.

Je me permis alors de demander à Teleki :

— Mon cher Teleki, quelle nouvelle vous rend donc si joyeux ?

— Mon cher ami, me dit-il, vous avez une chance.

— Laquelle ?

— L'Anglais est arrivé.

— Ah ! ah ! j'ai entendu dire quelquefois : « Les Anglais sont arrivés ; » mais c'est la première fois que j'entends annoncer cette nouvelle-là au singulier ; faites-moi le plaisir de me dire quel est l'Anglais qui est arrivé.

— L'Anglais de Garibaldi.

Ce fut à mon tour de jeter un cri de joie.

— Pas possible ! répondis-je.

— Demandez plûtôt à G...

G..., pour la seconde fois, confirma la nouvelle.

Nous entrâmes. L'Anglais de Garibaldi nous attendait en effet.

Je vis un homme grand, sec, avec des yeux magnifiques, étincelants, sous un front découvert et agrandi

par des cheveux rejetés en arrière; sa barbe grisonnante, mais où le blanc commençait à l'emporter, tombait jusque sur sa poitrine. Il pouvait avoir de cinquante-huit à soixante ans.

— Sir John-Williams Peard, dit Teleki, j'ai l'honneur de vous présenter mon ami Alexandre Dumas. Mon cher Dumas, je vous présente sir John-Williams Peard.

Nous nous inclinâmes, sir John et moi.

— Quelle bonne fortune vous amène? demanda Teleki.

— J'ai appris, dit sir John, que Garibaldi était à Milan, et je suis venu tout exprès de Florence pour lui serrer la main; or, comme je ne puis partir que demain matin pour Fino, j'ai eu l'idée de venir passer ma soirée avec vous.

— Bonne idée! Vous soupez avec nous?

— Volontiers.

Nous nous mîmes à table.

On soupa comme on soupe en Italie, c'est-à-dire abominablement.

Dieu garde tout homme qui a l'honneur d'être gourmand, des auberges d'Italie, fût-ce des meilleures.

J'aime mieux l'Espagne, j'aime mieux le Caucase,

où il faut tout apporter avec soi, mais où l'on est libre d'accommoder ce qu'on apporte à la façon qu'il vous plaît de le manger.

En Italie, ne comptez pas sur cette licence. L'Italie, sous prétexte qu'elle fournit des cuisiniers à l'Espagne, croit avoir une cuisine.

Or, à part le macaroni, la polenta et le risotto, je défie que l'on me cite, de Domo-d'Ossola au cap Spartivento, un plat qui soit mangeable.

En France, plus on a faim, plus on voit arriver l'heure du dîner avec satisfaction.

En Italie, plus on a faim, plus on voit arriver l'heure du dîner avec terreur.

Que dire de mangeurs qui, pour donner un goût quelconque à leur bouillon, ont imaginé d'y mettre du fromage?

Il était si simple d'y mettre de la viande et de garder le fromage pour le dessert.

En Russie, je parle des grandes villes, vous pouvez demander indifféremment des poires, des pêches, des cerises, des fraises et des ananas; tous les fruits poussés en serre ont le même goût.

Ce n'est pas un goût désagréable, ils sentent tout simplement l'eau.

L'été, cela ne flatte pas le palais, mais cela dispense de boire.

En Italie, il en est des viandes comme il en est des fruits en Russie; vous pouvez demander du rosbif, du poulet, du veau, de la bécasse, du chevreuil ou du mouton; c'est toujours le même goût.

Si l'on pouvait descendre dans une cuisine d'auberge italienne, on découvrirait une chose, c'est que toutes les viandes destinées à être bouillies, rôties et grillées, cuisent dans le même chaudron.

Selon les exigences des voyageurs, on les tire de ce chaudron pour les mettre, les unes sur le gril, les autres à la broche, les autres à la poêle.

Aussi, l'on se garde bien de laisser descendre les voyageurs jusqu'à la cuisine.

La cuisine est mieux gardée en Italie que ne le sont les jardins d'Armide dans la *Jérusalem délivrée*.

Partout j'ai obtenu du maître de l'hôtel de faire de temps en temps un plat à la braise de son réchaud, ou à la flamme de sa cheminée.

En Italie, jamais.

Il faut se résigner à cesser de manger en quittant Marseille, et à ne recommencer à manger qu'au delà du pont de Beauvoisin.

— Mais, me direz-vous, chers lecteurs, voilà une boutade culinaire qui sent son humoriste d'une lieue. Que nous importe, à nous qui sommes à Paris, qui avons une bonne cuisinière chez nous, ou qui pouvons aller dîner chez Philippe ou chez Vuillemot, qui avons à plein verre le Cliquot et le Follict-Louis, que nous importe que vous n'ayez à manger là-bas que de la polenta, du macaroni ou du risotto? Ce qui nous importe, à nous, c'est de savoir ce que c'est que l'Anglais de Garibaldi.

— Ah! vous ne le savez pas?

— Mais non.

— Attendez, alors.

Au moment d'entrer en campagne, Garibaldi vit venir à lui un Anglais. J'ai essayé de vous le peindre; vous le connaissez.

Il avait, de plus, un chapeau à grands bords, doublé de vert par devant, pour ménager sa vue; il portait une cartouchière garnie de cartouches et un immense binocle de spectacle.

Son costume de campagne était complété par une excellente carabine à deux coups.

— Le général Garibaldi? demanda-t-il.

— C'est moi, répondit Garibaldi assez brusquement; que me voulez-vous?

— Je suis sir John-Williams Peard.

— Après?

— Et je viens vous demander la faveur de servir sous vos ordres.

Garibaldi regarda sa recrue.

— Hum! dit-il, servir sous mes ordres; vous savez à quoi l'on s'engage en servant sous mes ordres?

— Non; mais, si vous voulez bien me le dire, je le saurai.

— Pas de paye.

— Cela m'est égal, je suis riche.

— Dix lieues à faire par jour, l'un dans l'autre.

— J'ai bon jarret.

— Des coups de fusil tous les jours.

— C'est cela que je viens chercher.

— Une obéissance absolue à mes ordres.

— Hum!

— Vous le voyez bien, cela ne vous convient pas.

— J'aimerais mieux me battre à ma manière.

— Quelle est votre manière?

— Je suis bon chasseur.

— Ah!

— Je tire très-bien.

— Après?

— Je voudrais me battre avec vos tirailleurs.

— Eh bien, soit ! vous vous battrez avec mes tirailleurs.

— Je voudrais aussi garder mon costume, qui m'est bien commode.

— Vous le garderez.

— Je voudrais encore...

— Ah ! ma foi, vous voulez trop de choses, dit Garibaldi impatienté ; si j'avais été aussi exigeant que vous avec M. de La Marmora, je ne serais jamais entré en campagne.

— C'est bien, dit sir John, je me battrai pour mon compte.

— Battez-vous pour votre compte, vous avez raison, ce sera mieux.

Sir John salua Garibaldi, et Garibaldi salua sir John.

Le lendemain eut lieu le combat de Varèse ; Garibaldi lança ses tirailleurs en avant ; mais, quelque hâte qu'ils eussent mise à attaquer l'ennemi, ils trouvèrent déjà sir John aux prises avec lui.

Sir John, comme il l'avait dit, avait déclaré la guerre à l'Autriche et se battait pour son compte.

Non-seulement il se battait pour son compte, mais encore il se battait à sa manière.

Il était debout, sans perdre un pouce de sa grande taille, sans garantir un coin de son grand corps.

Il ne s'inquiétait pas plus des balles et des boulets que si c'étaient des moustiques ou des abeilles.

Il visait aussi tranquillement que s'il eût été à l'affût, lâchait son coup de fusil, posait sa carabine contre son pied, prenait son binocle mis au point, regardait pour voir l'effet de son coup, faisait un mouvement de tête négatif ou approbatif, selon qu'il était mécontent ou satisfait, rechargeait son fusil, visait de nouveau, faisait feu, reprenait son binocle, et témoignait de nouveau son mécontentement ou sa satisfaction.

L'ennemi en fuite, Garibaldi, maître comme toujours du champ de bataille, sir John ne s'occupa plus que de chercher ses morts et ses blessés, qu'il connaissait parfaitement, comme, en battue, le chasseur reconnaît les lièvres qu'il a tués roide ou blessés seulement.

Ses morts et ses blessés reconnus, les uns et les autres portés sur son calepin, l'Anglais se mit à poursuivre les Autrichiens, et avec ses longues jambes eut bientôt rejoint les meilleurs marcheurs.

Garibaldi le laissa tirailler ainsi deux ou trois fois à sa guise et sans avoir l'air de faire attention à lui. Mais, comme, avant tout, Garibaldi aime les braves, il s'ar-

rêta, il alla droit à l'Anglais, et, au beau milieu du feu :

Sir John, lui dit-il, je vous fais mon compliment, vous êtes un brave.

— Je le sais bien, dit l'Anglais.

— Et, de plus, vous êtes mon ami.

— Ah ! ceci, dit sir John, je ne le savais pas, et je vous suis bien reconnaissant... Mais pardon, il y là un diable d'Autrichien qui me tire l'œil.

Sir John porta sa carabine à son épaule, et l'Autrichien qui lui tirait l'œil, atteint en pleine poitrine, fit trois pas en avant et tomba sur le nez.

Sir John prit son binocle, examina son Autrichien, fit un signe de satisfaction, et, se tournant vers le général :

— Bonjour, général, dit-il en lui tendant la main ; votre santé est bonne aujourd'hui ?

Depuis ce jour-là, on n'appelle plus sir John-Williams Peard que l'*Anglais de Garibaldi*.

Mais il est temps de vous dire pourquoi j'avais poursuivi jusqu'à Milan le vainqueur de Varèse.

C'est que l'idée m'était venue d'écrire la vie de ce héros légendaire, de le faire connaître tel qu'il est.

Or, nul ne fera mieux connaître Garibaldi que Gari-

baldi lui-même. Voilà pourquoi je l'ai tant tourmenté, qu'il a fini par me donner son *journal* en me disant :

— Puisque vous le voulez absolument, prenez-le.

Or, ce journal, c'est sa vie, sa vie depuis sa naissance jusqu'aujourd'hui; sa vie avec ses voyages, ses aventures, ses combats, ses amours, ses luttes, ses industries, ses misères, ses douleurs, ses naufrages, ses triomphes; tout cela simplement, naïvement raconté, en bonhomme et en poëte, comme si la Fontaine dictait, comme si Lamartine écrivait.

Car, je le répète, Garibaldi, c'est un poëte avant tout.

C'est parce qu'il est poëte, qu'il est pauvre.

Dernièrement, ses amis se sont réunis et ont voulu, à l'aide d'une souscription nationale à un franc par tête, faire un million qui eût été fait en huit jours, et, avec ce million, lui acheter une terre.

Vecchi, l'un de ses amis, son chef d'état-major à Rome, a été le prévenir de cette intention en lui demandant s'il accepterait.

Garibaldi a réfléchi.

— Une fois la terre à moi, pourrai-je la vendre? a-t-il demandé.

— Sans doute.

— Alors, j'accepte. Seulement, je vous préviens d'une

chose, c'est que le lendemain du jour où vous me l'aurez donnée je la vends, et que je verse le million à la souscription des fusils.

Maintenant, me voici à Paris, traduisant son *journal* ou, si vous voulez, ses *mémoires*, que lui — pendant ses loisirs, qui ne seront peut-être pas bien longs — est allé continuer dans son île de Caprera.

En cherchant bien sur la carte, vous trouverez cette île aux bouches de Bonifacio.

Je vous préviens que ce n'est qu'une tête d'épingle.

Mais c'est tout ce qu'il faut à cet homme sans besoins, qui a servi la république de Montevideo et la république romaine, sans avoir jamais voulu toucher un sou de solde, et qui, ayant un jour été forcé par le ministre de la guerre Pacheco y Obez, de recevoir cinq cents francs, en a été à l'instant porter deux cent cinquante à la veuve d'un de ses soldats dans la misère.

Teleki m'offrait hier de parier que Garibaldi n'avait pas, à cette heure, cinq cents francs à lui.

— Mais, me direz-vous, chers lecteurs, s'il n'a pas cinq cents francs à lui, comment a-t-il une île ?

Oh ! cela n'est pas une raison, Robinson avait bien la sienne.

Voici comment il se fait que Garibaldi en a une :

Un jour que, dans une des courses de sa vie aventureuse, il passait en vue de l'île de Juan Rodriguez, qui est, comme vous le savez, l'île de Robinson, il se dit à lui-même :

— Ce Robinson était bien l'être le plus heureux qu'il y eût au monde. Si un jour j'ai dix mille francs, j'achèterai une île.

Or, un jour, Garibaldi a eu trente mille francs. Son frère était mort et lui laissait, pour sa part d'héritage, trois fois la somme dont il avait besoin.

Il acheta une île de dix mille francs, un petit bateau de quinze, et donna les cinq mille autres à je ne sais quelle souscription pour l'Italie.

Puis, avec son bateau, il alla à son île.

Elle ne produisait absolument que des pierres, des chèvres et des perdrix.

Mais il amena dans son île son fils Menotti, auquel, au lieu de donner le nom d'un saint du calendrier, il a donné le nom du martyr de Modène.

Son second fils porte le nom de Bandiera, le martyr de Cozenze.

En Italie, il y a plus de martyrs aujourd'hui qu'il n'y a eu de saints autrefois, et l'on n'a qu'à choisir.

Avec son fils Menotti, il amena son ami Felice Orri-

00100768

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 15 March, 2016